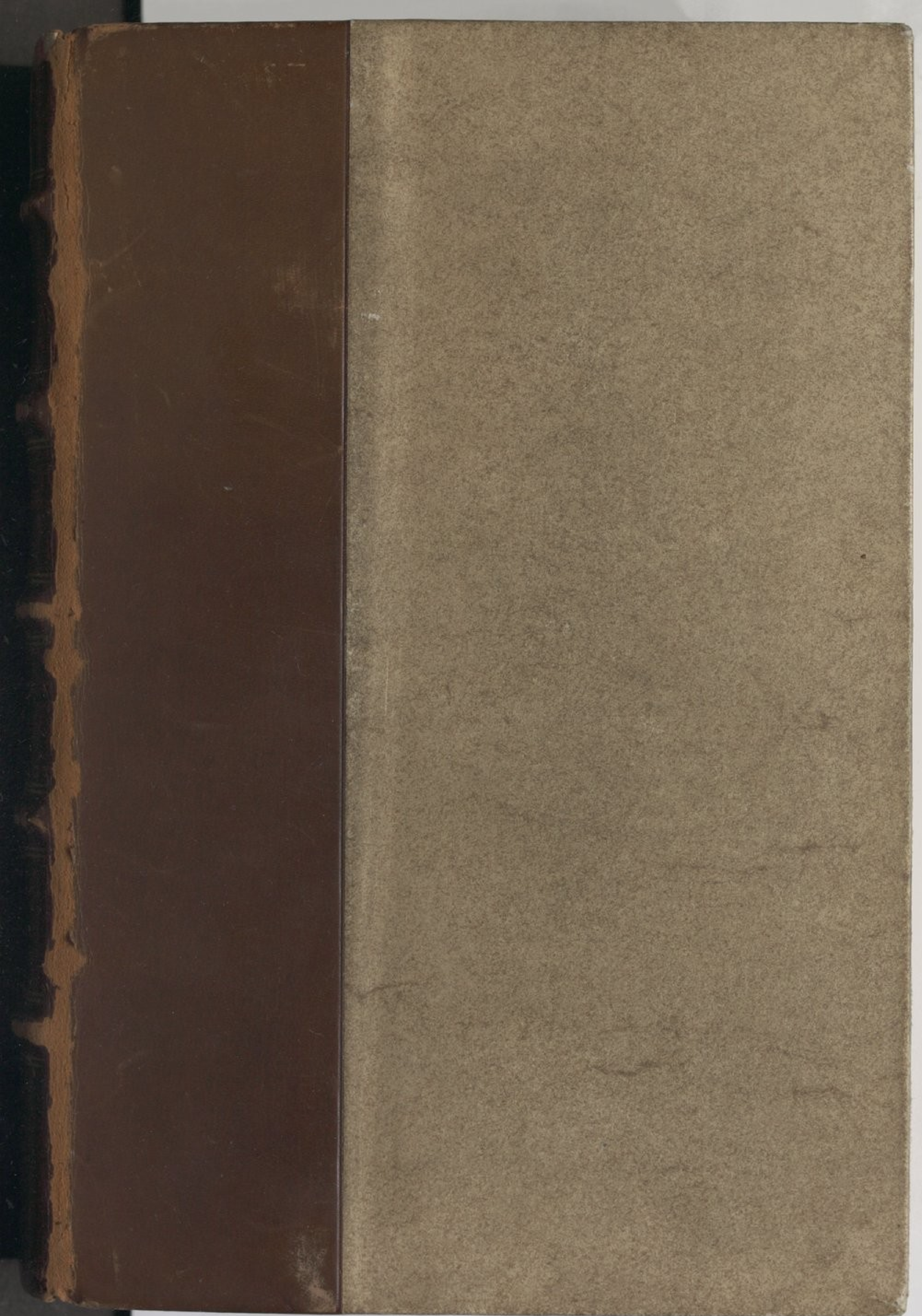
Socrate chrestien, par le sr de Balzac, & autres oeuvres du mesme autheur. - Dissertation, ou Diverses remarques sur [...]



SOCRATE CHRESTIEN

PAR

LE S[r] DE BALZAC,

& autres œuures du mesme Autheur.

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE, au Palais, à la Palme.
auec Pri[uilege] du Roy.
1652.



SOCRATE CHRESTIEN,

PAR LE S^R DE BALZAC;
& autres œuures du mesme Autheur.



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', dans la petite Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. LII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



SOCRATE
CHRESTIEN,

PAR LE S[r] DE BALZAC;
& autres œuures du mesme
Autheur.



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', dans la
petite Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. LII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





AVANT-PROPOS.

LE changement de la face de la Cour ne m'a point changé la volonté. Quoy que les choses paroissent autres qu'elles n'estoient, vous estes à mes yeux le mesme que vous estiez. Ce n'estoit pas vostre fortune qui m'attiroit à vous, & par consequent ie cherche encore vostre personne: En quelque lieu qu'elle se soit retirée, elle y a porté l'obiet de mon affection & de mon estime. La

Vertu & le bon esprit ne sont point des pieces de la Faueur: Ce ne sont point des biens qui se puissent perdre: On les conserue quand tout est perdu: Ils ont suiui en exil les Grands Personnages, & leur ont tenu compagnie dans la prison. Puis que ces fondemens de nostre societé subsistent, il me semble, MONSEIGNEVR, que nostre commerce ne doit pas cesser: Il est vray que i'apprehende qu'il sera plus difficile qu'il n'eust esté en vne saison plus calme. Le Desordre commence de tous costez, & les Papiers que ie croyois vous enuoyer à Paris, par vne voye asseurée, ie les recommande au Hazard, pour vous les rendre ie ne sçay où.

Si i'eusse esté en estat de vous

aller faire ma cour, quand vous estiez en Guyenne, aueque leurs Maiestez, vous auriez esté Parrain de mon Liure, & il porteroit le nom que vous luy auriez donné. A dire le vray, i'ay peur que celuy de Socrate soit trop illustre pour luy. Ce que ie respondray à ceux qui me chicaneront là-dessus, c'est que cette imposition de nom n'a pas esté de mon choix. Quelques vns l'ont voulu ainsi, & ie n'ay pas pû les contredire. On vous a dit ma mauuaise honte, & le peu de force que i'ay contre mes Amis: Ils m'ont remonstré qu'il y auoit eu plusieurs Socrates; que le second n'offensa point le premier de prendre

son nom; que tous les Socrates n'a-uoient pas esté si honnestes gens que Socrate le Philosophe. Tesmoin Socrate l'Historien, qui fut suspect d'Heresie; peu estimé d'ailleurs pour son stile, par Photius, Patriarche de Constantinople, & qui peut-estre ne parloit pas mieux Grec, que mon Socrate parle François.

On m'a fait souuenir de plus qu'en Italie, lors que i'y estois, les beaux noms estoient à tres-bon marché. En ce païs-là i'ay veu Hannibal & Scipion Estaffiers d'vn mesme Maistre: Il y auoit des Pompées & des Cesars, qui seruoient à l'Escurie & à la Cuisine. Mais pour m'approcher de

plus prés de la profession des Lettres, & de la matiere presente, n'y a-t-il pas eu au Royaume de Naples vn Grammairien Iuriscõsulte, qui s'est fait appeller ALEXANDER AB ALEXANDRO? *Et se peut-il rien imaginer de plus magnifique & de plus superbe, que d'estre deux fois Alexandre; que d'auoir Alexandre pour son Nom, & de l'auoir encore pour sa Seigneurie? La Vanité estrangere me fourniroit nombre de pareilles pieces, si ie m'en voulois seruir. Mais i'ay dequoy défendre mon Tiltre par d'autres Tiltres, sans sortir de ce Royaume.*

Monsieur du Fay-l'Hospital, qui fut Chancelier de Nauarre,

*composa vn Liure sur l'estat des affaires de France, & souffrit qu'il fût imprimé sous le Tiltre d'*EXCELLENT DISCOVRS. *Monsieur du Vair, quelque temps aprés, fit vn autre Liure, où il introduisoit Orphée & Musée, qui discouroient ensemble des mesmes affaires. Ce n'estoit pas mespriser son Liure que de luy donner de l'Excellence, ou de permettre qu'on luy en donnast. Ce n'estoit pas non plus auoir mauuaise opinion de ses paroles, que de les iuger dignes de deux personnes diuinement inspirées. Les Prophetes sont quelque chose de plus que les Philosophes: Et puis-qu'Orphée & Musée ont desia parlé*

François, Socrate peut bien à ſon tour ſe faire entendre en la meſme Langue.

Qu'on donne donc à mon Liure le nom de SOCRATE, *ou plutoſt au Liure d'vn Homme, duquel ie ne ſuis que le Copiſte dans la pluſpart des choſes que vous lirez. Il ne faut vous rien cacher: Il me faſcheroit d'eſtre pris pour vn autre, quelque honneur que ie receuſſe de cette meſpriſe. N'aſpirant point à la gloire de la Sageſſe, ie ne me veux point preualoir d'vn Equiuoque, qui me feroit eſtimer plus preſomptuëux, & non pas plus ſage. Tout ce que ie penſe auoir de bon, c'eſt que i'eſtime en autruy la vertu*

que ie n'ay pas: Ie ſuis du nombre des Meſchans, mais ie ſuis du party des Gens de bien. Cela eſtant dit, mon Eloge eſt fait: Paſſons à celuy de l'Homme qui n'eſt pas moy, mais qui eſtant mon Docteur & mon Amy, a voulu que ie iuſtifiaſſe ſa modeſtie & la mienne, en rendant raiſon du Nom que mes autres Amis ont donné à noſtre Liure.

Ce nouueau Socrate a des qualitez qui luy ſont communes auec l'Ancien; Il en a qui luy ſont propres & particulieres. Auſſi bien que l'autre, il regarde le Monde de haut en bas, & meſpriſe les choſes humaines. Mais la teſte ne luy tourne point pour

s'estre esleué au dessus du Monde, & il se conte le premier au nombre des choses qu'il mesprise. Il ne parle pas tousiours tout de bon, & presque iamais en termes affirmatifs. Parce qu'il se deffie de son propre sens, il n'asseure rien de ce qu'il dit; Mais parce qu'il a soûmis son esprit à l'obeïssance de la Foy, il ne doute de rien de ce que l'Eglise luy a dicté. Mesme en enseignant il fait profession d'ignorance : Mais au IE NE SÇAY RIEN *du Philosophe d'Athenes, il aiouste le* IE SÇAY IESVS-CHRIST CRVCIFIE' *de l'Apostre des Gentils, & il croit que sçauoir cela c'est sçauoir tout.*

AVANT-PROPOS.

Que sert-il de le dissimuler? Ie suis bien-aise qu'il ne vous ait pas desplû en ses premiers Entretiens, & que vous approuuiez sa façon d'instruire sans dogmatiser. Cette bonne nouuelle qu'on m'a mandée de Paris, remplit de gloire tout mon Desert, & me donne de la force en me donnant du courage. Il faut que ie vous le die encore vne fois: C'est mon estime, c'est mon inclination qui m'attache à vous. Et partant, comme ie croirois m'estre égaré du bon chemin, si ie m'estois esloigné de vos sentimens, ie vous auouë que ie m'aime plus que ie ne faisois, depuis que i'apprens que ie fais des choses que vous aimez.

Cette adresse, auec laquelle on entre finement dans l'Ame, sans y donner l'allarme par des Argumens en forme, n'est pas, comme vous sçauez, vne inuention de ce Siecle : Elle a esté pratiquée par nos chers Amis de l'Antiquité. Ils n'espouuantoient pas ceux qu'ils vouloient prendre. Ils sçauoient rire vtilement. Ils sçauoient appriuoiser la plus farouche Philosophie : Celle-là mesme qui outrage la Nature dans le Portique de Zenon, chatoüille l'Esprit dans les Liures de Seneque. En semblables lieux l'Esclatant & l'Agreable ne sont pas incompatibles auec le Solide & le Salutaire. Dans vne mesme vian-

de le plaisir du goust se peut trouuer auec la bonté de la nourriture. Mais souuenez-vous pourtant que ie plaide la cause de Seneque, & non pas celle de Lucien. Il y a vne certaine gayeté de stile, esloignée en égale distance, de la bouffonnerie & de la tristesse. Tous les excés mesmes ne sont pas également dangereux. Les passions eschauffées ne produisent-elles pas des fautes heureuses, voire des actions heroïques qui sont des courses que fait l'Ame, bien loin au delà des Deuoirs communs?

D'ailleurs, l'Abondance ne sçauroit estre pure ni choisie par tout: Les herbes naissent parmy les bleds, & les boüillons iettent de l'escu-

l'escume. La Varieté non plus n'a pas tant d'ordre que d'agrément. Et c'est peut-estre cette multitude de Vices aimables, *que Quintilien reproche à Seneque. Mais il me semble que Quintilien est en cela trop seuere, & qu'il prend les choses trop à la rigueur. Il fait trop le Maistre d'école & le Reformateur de son Siecle. Quel mal y auoit-il, ie vous prie, de vouloir guerir auec des remedes delicieux? Estoit-ce vn vice de se seruir de la Volupté pour persuader la Vertu? Au pis aller c'estoit vser des charmes à bonne fin C'estoit employer la debauche du stile à corriger les défauts des mœurs.*

Auant que Seneque & que Plutarque fussent au Monde, cette façon estoit en vsage dans la plus sage Republique qui fut iamais. Ainsi taschoient-ils de gagner les Ames, parce qu'ils sçauoient bien qu'elles ne veulent pas estre forcées; parce qu'ils connoissoient la noblesse de leur naturel, qui est impatient du ioug & de la contrainte; qui a horreur de la raison toute cruë, & du genre purement dogmatique. Quelques prudents & sages qu'ils fussent, ils prenoient des masques, & des habillemens de Theatre, & n'en estoient pas moins sages ni moins prudents. Ils se déguisoient en Poëtes Comiques & Sa-

tyriques. Les Senateurs Romains ont paru de cette ſorte, quand ils ont voulu inſtruire le Monde. Ils ſe ſont deſpoüillez de leur Robe longue, pour ſe veſtir d'vne Cimarre eſtrangere. Ils ont inuenté vn certain Iargon (dont il nous reſte quelques débris) demi-Grec & demi-Latin, moitié en proſe & moitié en vers. Et auec ce Iargon, qui ſe moque de l'vniformité du ſtile, & des preceptes de l'Art, ils ont debité toute la Sageſſe diuine & humaine : Ils ont composé des Ouurages que les Maiſtres de l'Art ont admirez comme Merueilleux, bien qu'ils ne les ayent pas approuuez comme Reguliers.

AVANT-PROPOS.

O beaux Esprits qui faites des Liures, & qui iugez des Liures qu'on fait, que vous connoissez peu le merite de cette façon d'escrire ! Qu'vne si noble & si delicate Maniere me desgouste de vostre vulgaire & de vostre insipide Serieux ! Qu'elle me fait haïr cette immobile grauité, dans laquelle vous-vous roidissez tousiours, comme si vous auiez fait vœu de ne la quitter iamais ! Les mesmes Beautez & les mesmes Figures ennuyent. Les douceurs fades font mal au cœur ; Et i'ayme bien mieux vn grain de sel de nos amis de l'Antiquité, vn morceau de leurs ragousts, que vos riuieres de lait & de miel,

que vos montagnes de cassonnade, & toutes vos citroüilles confites.

Pardonnez ce petit emportement à vn homme qui se venge, apres auoir esté obligé par vne puissance superieure, à lire vn gros volume de Panegyriques Italiens. Le souuenir de cette violence qui me fut faite, excite de temps en temps mon chagrin contre les Panegyriques : Et pour ne rien dire de pis de ceux-cy, il est certain qu'ils me donnerent beaucoup plus de peine que celuy de Pline ne m'auoit autrefois donné de plaisir.

Toutes les paroles neanmoins en estoient de soye, & telles que

la Reyne Pariſatis les demandoit pour les oreilles des Roys. Ce n'eſtoient que fleurs & que parfums , & encore des fleurs ſans eſpines & des parfums épurez; Tant le Panegyriſte auoit eu ſoin de choiſir ſes flateries, & d'en oſter la lie & le marc. Quoy dauantage ? l'Art obſerué iuſqu'à la ſuperſtition, ne ſouffroit pas à l'Eſprit le moindre mouuement de liberté. Vne clarté au reſte, vne netteté incomparable ; ou certes qui ne peut eſtre comparée qu'à la ſerenité de ces beaux iours, quand il n'y a pas vn nuage dans le Ciel , ni vne baleine de vent ſur la Terre.

Le Calme pourtant qui lan-

guissoit dans tous les endroits du gros Volume, me faisoit languir aueque luy, & me tenoit en cet estat incommode, où l'on ne peut veiller ni dormir, où l'on ne fait que s'estendre & que baailler. Quoy que les Panegyriques fussent eloquents, iamais Lecture ne me dura plus que celle-là: Ie ne me repentis iamais dauantage que de m'y estre embarqué par complaisance: Vne si continuëlle Bonace me sembla plus importune que la Tempeste.

Louër tousiours, admirer tousiours, & employer à cela des periodes d'vne lieuë de long, & des exclamations qui vont iusqu'au Ciel, cela fait dépit à ceux mes-

auez veu au cinquante quatriesme Liure des Histoires de Dion, sur le suiet de Pilades & de Batillus. Pourquoy voulons-nous desplaire auec pompe & apparat? Pourquoy lassons-nous la patience de nos Maistres, en offensant leur pudeur? Ne leur faisons point maudire nos benedictions: Ayons soin de leur repos & du nostre: Ne prenons point de la peine à leur en donner.

Que si nostre zele ne peut s'arrester dans nostre cœur; Qu'il en sorte à la bonne heure: Mais qu'il se retranche dans le stile de Lacedemone: Pour le moins dans l'Atticisme; Au pis aller qu'il ne se desborde pas, par ces Harangues

Asiatiques, où il faut prendre trois fois haleine, pour arriuer à la fin d'vne periode. La Iustice de Dieu demandera raison aux hommes de la moindre parole oysiue, c'est vn Dogme de la Doctrine Chrestienne: Et s'il est ainsi, quel conte auront à rendre les Faiseurs de Liures que vous & moy connoissons, qui remplissent le Monde de leurs Synonimes; qui ne disent rien dans leurs Liures, & redisent sans cesse ce qu'ils ont dit?

Nos Amis de Grece & d'Italie l'entendoient bien-mieux. Comme la gaillardise de leur stile n'en diminuoit point la dignité, l'estenduë de leurs discours n'éner-

uoit point la vigueur de leurs pensées : Ces corps n'estoient pas lasches pour estre longs. Les Redites, s'il y en auoit en leurs discours, estoient concluantes & necessaires ; couronnoient la beauté de la chose ; aioustoient la perfection à la fin. Leurs paroles estoient des actions ; Mais des actions animées de force & de courage. Et ce courage se communiquoit à ceux qui lisoient leurs Liures, iusqu'à leur faire desirer & chercher la mort, apres auoir leû, ou vn Traité des maux de la Vie, ou vn Dialogue de l'Immortalité de l'Ame.

Les Romains particulierement ont esté puissans en persuasion,

comme en tout le reste. Leur Ame estoit eloquente, auant que d'estre rhetoricienne, & ils estoient eloquens, à cause qu'ils estoient sages. Quand ils escriuoient, ils trempoient leur plume dans le sens, *vous-vous souuenez de cet ancien mot: Quand ils auoient escrit, on ne contoit pas leurs Volumes, on pesoit leurs Lignes. Et s'il m'estoit permis de iuger du Liure que Brutus composa de la Vertu, par deux ou trois Lettres que i'ay veuës de luy, ie soûtiendrois que ce Liure estoit tout esprit & nerfs, sans aucun meslange de matiere, ni aucune superfluité de chair. Ce Liure n'auoit point d'endroit foible; point de*

partie inutile ; point de repetition qui ne fist effet ; qui n'appuyast la chose établie, qui ne prouuast, ou n'acheuast de prouuer.

De cette sorte sont bonnes les Repetitions. Et peut-on trouuer mauuaise vne recharge qui asseure la Victoire, & qui oste au vaincu tout moyen & toute esperance de se reuolter? Cela s'appelle donner le dernier coup de la mort : C'est enfoncer son espée iusques aux gardes dans vn corps qui souffle encore pour resister. En pareils combats Brutus & Ciceron ont esté de redoutables Gladiateurs : Leur force estoit égale, mais leur vertu estoit differente. Il ne se pouuoit rien retrancher

de l'Eloquence de Brutus, ni rien adiouster à celle de Ciceron; Et ie m'imagine souuent vn genre d'escrire, formé sur l'Idée que i'ay conceuë de l'Eloquence de ces deux hommes.

Vn Grec qui viuoit soubs les Empereurs Romains, compare les Discours de Demosthene à plusieurs Esclairs, qui surprennent & qui esblouïssent, & ceux de Ciceron à vn grand feu qui s'espand de tous costez, & fait vne lumiere qui dure. Figurez-vous en l'vn la Tempeste, qui est descrite au premier de l'Eneïde; & en l'autre, l'Embrasement de Troye, qui est representé au second.

Ie n'examine point si la com-

paraison est bien iuste, & ne veux rien dire pour cette fois de l'Eloquence de Demosthene. Ie dis seulement que celle des Attiques de Rome, qui contrefaisoient Brutus, & n'imitoient pas Ciceron, tenoit bien plus de ces Esclairs continuëls, que de ce grand Feu. Cette sorte de lumiere fait subitement ce qu'elle doit faire: Vous diriez que frappant les yeux, elle perce les hommes iusques au cœur. Mais semblables impressions ne sont pas tousiours bien profondes, & il est difficile que la chaleur se communique de cette façon. Il me semble, au contraire, pour encherir sur la pensée du Critique Grec, que le Soleil n'a

pas

pas plus de force ſur le Corps, que Ciceron en a ſur les Ames. Il ne paroiſt pas couronné de plus de rayons: Il ne fait pas naiſtre plus de fleurs, plus d'or, & plus de pierreries: Il n'eſmeut & ne reſout pas plus de vapeurs; Il n'eſchauffe, il n'amolit, il ne durcit pas dauantage les matieres, ſur leſquelles il exerce differemment ſa vertu.

De ſouhaitter que noſtre Socrate fiſt la meſme choſe, ce ſeroit vn ſouhait trop ambitieux, & qui ne s'accompliroit pas aiſément en ce temps-icy. Je connois le Monde preſent; Ie ſçay ſes dégouſts & ſes auerſions pour nos Eſcritures. L'Eloquence n'a point

tant de force, que les hommes ont de dureté: Tous les Syllogismes, tous les Enthymemes, Toutes les Figures rebouchent aujourd'huy contre leur esprit: Ils ne sont presque plus capables de persuasion. Les petits enfans se moquent de ce que leurs grands Peres admiroient. Les Discours Philosophiques estoient des Oracles soubs le Regne de François premier; Maintenant ce sont des Visions. Art, Science, Prose & vers sont differentes especes d'vn mesme genre, & ce Genre se nomme Bagatelles *en la Langue de la Cour.*

M*AIS ce n'est pas icy le lieu de se plaindre de la rudesse du*

Siecle de fer, & du retour de la Barbarie. De parler aussi plus long-temps de Philosophie & d'Eloquence, de Brutus & de Ciceron, ie ne le puis pas de bonne grace, aprés m'estre declaré si hautement contre la Longueur. Elle n'est pas meilleure dans les Prefaces que dans les Harangues; Et d'adjouster à ce que ie vous ay dit de mon Socrate, *ce que i'aurois à vous dire de mes* nouuelles Remarques, *& de mes* vieilles Apologies, *cette longueur ne seroit pas approuuée du Sage Hebreu, qui conseille aux François aussi-bien qu'aux Juifs, de* reseruer leur esprit pour le lendemain. *Je veux suiure son auis, & gar-*

der de l'estoffe & des ornemens à vne autre fois. Puis-que mes presens vous sont agreables, il faut que ie tasche de vous en faire souuent, & que ie ne face pas mentir l'excellent Monsieur Costar, qui vous a promis plus d'vne Preface, & plus d'vn Liure de ma façon. Cependant, Monseigneur, si les Gens d'affaires vous accusent d'aimer trop les Liures, ce sera à vous à iustifier vos innocentes amours, & à défendre nos Muses, en défendant vostre Iugement.

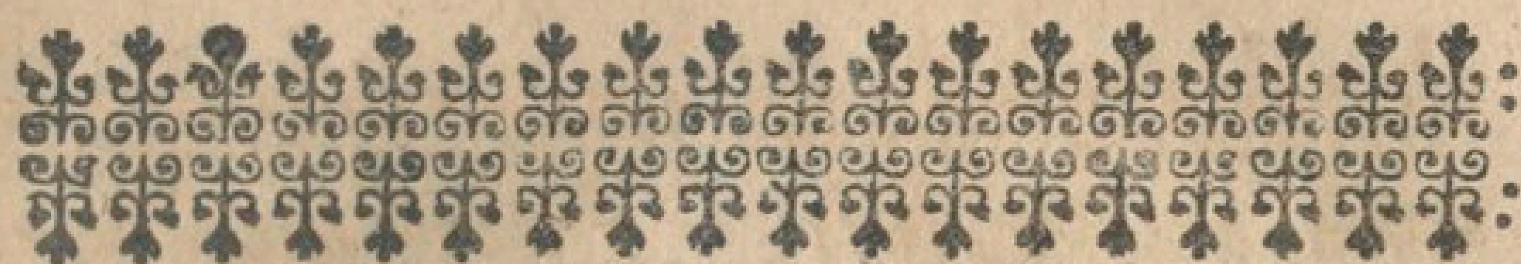


TABLE DES DISCOVRS CONTENVS EN CE VOLVME.



LE
SOCRATE
CHRESTIEN,

PAR LE SIEVR DE
BALZAC.



SOCRATE CHRESTIEN.

DE IESVS-CHRIST ET DE SA DOCTRINE.

DISCOVRS PREMIER.

DAns le Cabinet, où nous ouïſmes Socrate la premiere fois, il y auoit vn Tableau de la Natiuité de noſtre Seigneur, qui luy donna lieu

de nous faire ce Discours.

Il seroit difficile de regarder vne si sainte peinture, sans estre surpris de quelque pensée de pieté. Mais faisons dauantage en cette surprise: Rendons-nous volontairement & de bonne foy, à la pensée qui nous a surpris: Suiuons-la, quand elle nous meneroit plus loin que nous n'auions resolu d'aller aujourd'huy.

Vne Estable, vne Creche, vn Bœuf & vn Asne. Quel Palais bon Dieu, & quel Equipage! Cela ne s'appelle pas naistre dans la Pourpre, & il n'y a rien icy qui sente la Grandeur de l'Empire de Constantinople.

Ces Princes qu'on nommoit *Porphyrogenetes* ; Celuy qui fut Roy auant que d'eſtre homme, le ventre de la Reyne ſa Mere ayant eſté couronné par les ſuffrages des Ordres de ſon Royaume ; les Ptolomées, les Alexandres & les Ceſars faiſoient bien plus de bruit, en venant au Monde. De l'autre coſté, il y a eu des Princes, qui ont eſté expoſez ; Il y a eu des Conquerans, qui ont eſté nourris & eſleuez par des Beſtes. Il y a vne Force retenuë & diſſimulée : la Vertu eſt quelquefois en repos : la Grandeur eſt quelquefois à l'eſtroit : la Pompe n'accompagne pas touſiours la Puiſſance.

Ne ſoyons point honteux de l'objet de noſtre Adoration: Nous adorons vn Enfant; Mais cet Enfant eſt plus ancien que le Temps. Il ſe trouua à la naiſſance des choſes: Il eut part à la ſtructure de l'Vniuers; Et rien ne fut fait ſans luy, depuis le premier trait de l'ébauchement d'vn ſi grand Deſſein, iuſqu'à la derniere piece de ſa fabrique.

Cet Enfant fit taire les Oracles, auant qu'il commençaſt à parler. Il ferma la bouche aux Demons, eſtant encore entre les bras de ſa Mere. Son Berceau a eſté fatal aux Temples & aux Autels; 'a eſbranlé les fondemens de l'Idolatrie; a renuerſé

le Throſne du Prince du Monde. Cet Homme, promis à la Nature, demandé par les Prophetes, attendu des Nations, cet Homme enfin deſcendu du Ciel, a chaſſé, a exterminé les Dieux de la Terre.

Quelle entrepriſe à cet Homme enfant, à cet Homme nu, d'auoir attaqué vn Monde, qui s'eſtoit fortifié plus de trois mille ans, contre la puiſſance de la Verité! Il eſt pourtant venu à bout de ſon entrepriſe; ſans armes, ſans machines, ſans violence. Et qu'eſt-ce, à voſtre auis, que d'auoir amolli d'abord & par ſa ſeule preſence vn ſi long & ſi opiniaſtre endurciſſement;

d'auoir arraché des Erreurs, confirmées par la vieilleſſe ; qui auoient pris racine dans les Eſprits ; qui s'eſtoient naturaliſées auec eux ? Qu'eſt-ce que d'auoir deliuré ces pauures Eſprits, d'vne infinité de Monſtres qui les rauageoient ? Monſtres de differentes eſpeces, & ſous differentes formes ; Monſtres agreables ou deſagreables aux yeux, ſelon l'humeur de la Superſtition, qui les embelliſſoit ou les barboüilloit à ſa fantaiſie. Les vns ſe faiſoient aymer; les autres ſe faiſoient craindre : Les vns demandoient des Sacrifices cruels, & eſtoient alterez de ſang humain ; les autres auoient

des appetits moins ſauuages & moins deſreglez, & ſe contentoient du ſang des beſtes.

L'homme que nous adorons, a nettoyé la Terre de cette multitude de Monſtres, que les Hommes adoroient. Mais il n'en eſt pas demeuré-là.

Il ne s'eſt pas contenté de ruiner l'Idolatrie, & d'impoſer ſilence aux Demons; Il a de plus confondu la Sageſſe humaine; Il a oſté la parole aux Philoſophes. Leurs Sectes ont fait place à ſon Egliſe, & leurs Dogmes à ſes Commandemens: Toute la Raiſon, toute l'Eloquence d'Athenes luy a cedé. C'eſt luy qui a humilié l'orgueil

du Portique ; qui a décrédité le Lycée, & les autres Eſcoles de Grece. Il a fait voir qu'il y auoit de l'Impoſture par tout ; qu'il y auoit des Fables dans la Philoſophie, & que les Philoſophes n'eſtoient pas moins extrauagans que les Poëtes, mais que leur extrauagance eſtoit plus graue & plus compoſée. Il a fait auouër aux Speculatifs, qu'ils auoient reſué, lors qu'ils auoient voulu mediter. Il leur a monſtré que de cent cinquante tant d'opinions, qui viſoient au Souuerain-Bien, il n'y en auoit pas vne qui euſt touché au but : Vous pouuez voir & conter ces opinions, dans les liures de la

Cité de Dieu de Sainct Augustin. Iesus-Christ a ainsi traité les Sages du Monde : De cette sorte il a pacifié leurs Querelles & leurs Guerres. En les refutant tous, il les a tous accordez.

Auant luy on se doutoit bien de quelque chose. On donnoit de legeres atteintes à la Verité : On auoit quelques soupçons & quelques coniectures de ce qui est. Mais les plus intelligens estoient les plus retenus & les plus timides à se faire entendre ? Ils n'osoient se declarer sur quoy que ce soit ; Ils ne parloient qu'en tremblant & en hesitant. des affaires de l'autre Vie : Ils consultoient & deliberoient

toufiours, fans iamais fe refoudre ni prendre party.

Ie ne m'en eftonne pas neanmoins. Car comment euffent-ils pû trouuer la Verité qu'ils cherchoient, puis qu'elle n'eftoit pas encore née ? Il falloit que la Verité fe fift chair, afin de fe rendre fenfible, & de deuenir familiere aux hommes ; afin de fe faire voir & toucher.

Cette verité n'eft autre que Iefus-Chrift : Et c'eft ce Iefus-Chrift, qui a fait ceffer les doutes & les irrefolutions de l'Academie ; qui a mefme affeuré le Pirrhonifme. Il eft venu arrefter les penfées vagues de l'ef-

prit humain, & fixer ſes raiſonnemens en l'air. Apres pluſieurs Siecles d'agitation & de trouble, il eſt venu faire prendre terre à la Philoſophie, & donner des ancres & des ports à vne Mer qui n'auoit ni fond ni riue.

Par ſon moyen nous ſçauons ce qu'Ariſtote, ce que le Maiſtre d'Ariſtote, ce que les Diſciples d'Ariſtote ont ignoré. Ils auoient les yeux bons; Mais ils cheminoient de nuit, & la ſubtilité de leur veuë n'eſtoit point comparable à la pureté de noſtre lumiere. Aſſidus, mais malheureux Courtiſans de la Nature, ils ont vieilli dans la Baſſe-

cour : Et nous, Fauoris de Dieu, quoy qu'indignes Fauoris, dés le premier iour nous auons esté receus dans le Cabinet.

OV LE MONDE EST ETERNEL, OV IL A EV VN COMMENCEMENT : OV L'AME DE L'HOMME MEVRT AVEC LE CORPS, OV IL Y A VNE SECONDE VIE POVR ELLE, APRES CELLE-CY. Voila toute la satisfaction que vous donneront les Sçauans de Grece & les Habiles de Rome. Ne leur en demandez pas dauantage. L'inconstance de leur esprit, l'incertitude de leurs opinions est vne chose à faire pitié. Ils ne vous payeront que d'ambiguitez &

que d'équiuoques ; Ils ne vous conſeilleront que de ſuſpendre voſtre iugement ; que de retenir voſtre determination ; que de balancer entre cela eſt & cela n'eſt pas.

Le ſeul Ieſus Chriſt a pouuoir de conclure & de prononcer, & ſa ſeule Doctrine nous peut mettre l'eſprit en repos. Elle definit, elle decide, elle iuge ſouuerainement. Elle tranche les difficultez. Elle coupe les nœus, & ne s'amuſe pas à les deſmeſler. Elle nous aſſeure en termes formels, QVE LES CHOSES VISIBLES ONT COMMENCÉ, ET QVE LES SVBSTANCES SPIRITVELLES NE FINIRONT POINT.

Depuis la publication de cette Doctrine, nous disons hautement & affirmatiuement, que le Monde ne s'est pas basti soy-mesme, mais qu'il y a ie ne sçay quoy de plus vieux & de plus ancien, qui a trauaillé à vne si admirable Architecture. Nous disons que le Soleil n'est pas la source, mais le Reseruoir de la lumiere ; qu'il a esté allumé auant que de luire ; que les Astres ont esté faits par vne Main, qui en pourroit faire de plus beaux.

Nous disons que l'Ame de l'homme est vn feu inextinguible & perpetuël ; qu'elle est originaire du Ciel ; que c'est vne

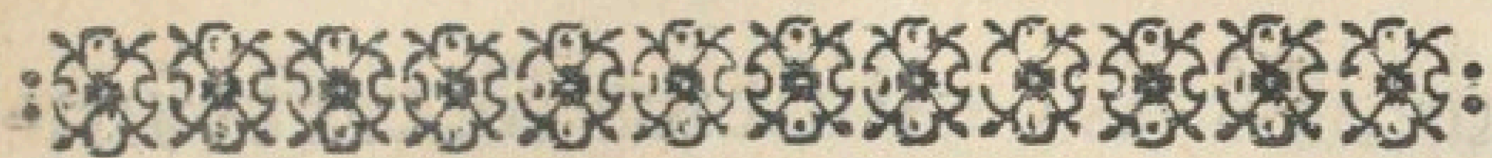
partie

partie de Dieu meſme : Et par conſequent qu'il y a bien plus d'apparence qu'elle ſe reſſente de la nobleſſe de ſa race, que de la contagion de ſa demeure; qu'il eſt bien plus à croire qu'elle dure, pour ſe reünir à ſon principe, pour acquerir la perfection de ſon Eſtre, pour deuenir Raiſon toute pure; qu'il n'eſt à croire qu'elle finiſſe, pour tenir compagnie à la Matiere, pour s'eſloigner de ſa veritable fin, pour courir la fortune de ce qui eſt ſon Contraire pluſtoſt que ſon Aſſocié.

La meſme Doctrine nous deſcouure les autres Secrets du Ciel, aueque la meſme certitu-

de: Mais ce ſont les Secrets importans, & qui contribuënt à noſtre Salut, & non pas les Secrets inutiles, & qui ne font que donner de l'exercice à noſtre Curioſité. Cette Doctrine nous enſeigne tout ce qu'il eſt neceſſaire que nous apprenions.





DE L'EGO SVM DE IESVS-CHRIST.

DISCOVRS DEVXIESME.



MAIS vostre Voisin le Delicat voudroit que cette Doctrine eust esté debitée auec plus de grace, & que l'Euangile fût plus fleuri & plus attrayant. Nous luy ferons raison là-dessus vne autre fois, & peut-estre contenterons-nous sa delicatesse. Cependant, me dit-il, ie m'adresse à vous, qui ne manquez pas de fleurs & d'at-

trais ; de couleurs & d'ornemens ; & qui neanmoins n'estimez pas ces bagatelles plus qu'elles ne valent. Vous plaidastes il y a quelques années, pour L'AVTORITÉ contre L'ELOQVENCE ; & si ma memoire ne me trompe, il me semble que vous gaignastes la cause de L'AVTORITÉ. I'ay veu vn grand Commentaire sur le QVIRITES de Iules Cesar ; ne verray-je point vne petite reflexion sur l'EGO SVM de Iesus-Christ ?

Cet admirable EGO SVM, que nous ouïsmes chanter à la Passion il y a quinze iours, est rapporté dans l'Euangile de

Sainct Iean, & commence le premier Acte de la Tragedie de nostre Seigneur. Ces trois Sillabes sorties de sa bouche, espouuanterent ses Ennemis; mirent en desordre des Auditeurs qui estoient en armes; firent tomber à la renuerse vne Compagnie de gens de pié: Et ie ne doute point que cette cheute n'eust esté mortelle à ceux qui tomberent, si la mesme force qui les abbattit, ne les eust aidez à se releuer.

On parle des Esclairs & des Tonnerres d'vn homme d'Athenes, qui mesloit le Ciel auec la Terre, sur la Tribune aux Harangues. Mais outre que c'e-

ſtoient des Orages en peinture, & qui ne faiſoient tomber perſonne, conſiderez, s'il vous plaiſt, de quelle ſorte il les excitoit. C'eſtoit en criant à pleine teſte; en ſe tourmentant & en s'agitant, comme vne perſonne poſſedée; en faiſant mille grimaces de ſon viſage, & mille tours de ſoupleſſe de ſon corps. Il employoit pour cela les frequentes Exclamations, les Enthimemes en foule, les Paroles qui faiſoient le plus de bruit, les plus viues & les plus violentes Figures. Et tout cela neanmoins n'eſtoit cauſe d'aucun mouuement forcé, en la poſture des Aſſiſtans; d'vn ſeul

faux pas, au plus foible de la Compagnie. Toute cette violence n'euſt pas eſté capable de remuër vne paille, ni de donner le branle aux feüilles d'vn arbre.

Comment eſt-ce donc que l'EGO SVM de Ieſus-Chriſt, ſorti de ſa bouche ſans effort, ſans qu'il eſleue ſeulement le ton de ſa voix, porte par terre des hommes fermes & vigoureux; met à ſes piez vne troupe de Soldats, qui eſtoient venus ſe ſaiſir de luy? Il n'eſt rien en apparence de ſi doux & de ſi tranquile que cet EGO SVM. Deux paroles le compoſent; paroles courtes, ſimples & vulgaires; qui n'ont rien d'éclatant & de

figuré ; rien qui estonne & qui menace les gens ; rien qui presage & qui signifie le coup qu'elles vont fraper.

C'est à dire qu'il faut que ces deux paroles ne soient que la couuerture & que l'enuelope de quelque chose d'extraordinaire, qui est caché dessous. Il faut sans doute que ce soit vne estincelle tombée du plus haut des Cieux ; vn rayon de veritable diuinité, qui se mesle dans ces deux paroles ; qui leur communique vne vertu estrangere, & qu'elles n'auoient pas naturellement. Ces paroles ne sont point foudroiantes de leur propre feu ; Il faut necessairement

que celuy qui les profere, ſoit le Maiſtre des Foudres & de la Tempeſte.

Il y a des ames, dont la dureté eſt inuincible, & contre leſquelles reboucheroient les plus patetiques periodes de nos Orateurs : Mais il n'y a point d'ames, fuſſent-elles de fer ou de bronze, qui ſoient à l'eſpreuue des paroles de noſtre Legiſlateur; qui puiſſent tenir bon contre les moindres ſillabes de Ieſus-Chriſt. Que voſtre Voiſin le Delicat allegue tant qu'il voudra ſon Neſtor, ſon Menelas, ſon Vliſſe; & les propoſe comme les trois Fondateurs des trois ſtiles differens. Qu'il conte mer-

ueilles à ceux qui l'écoutent, de l'Eloquence Attique, de l'Asiatique, de la Rhodiene. Sur ma parole mesprisez en cecy tout ce qu'il admire, & reseruez toute vostre admiration pour le Laconisme de Iesus-Christ.

L'OVY & le NON de Iesus-Christ peuuent faire & deffaire; peuuent bastir & destruire, auec vne egale facilité. Son silence mesme & son repos, ses foiblesses & ses infirmitez, sont choses fortes, agissantes, efficaces; sont capables d'operer des Miracles; parce qu'elles ne sont iamais abandonnées de la puissance, necessaire à l'operation des Miracles; parce que la gran-

deur de ſes actions ne dépend point de la grandeur de ſes inſtrumens & de ſes moyens. Son EGO SVM, animé de cette ſecrete & ſouueraine puiſſance, euſt pû mettre en fuite vne Legion, auſſi aiſément qu'vne Eſcoüade.

I'AY fait à peu prés le Diſcours que ie vous auois conuié de faire. Mais apres tant de paroles, oublierons nous la Conſequence qui en reſulte; Conſequence qui ſe tire ſans art & ſans peine; qui ſort d'elle-meſme de l'EGO SVM de Ieſus-Chriſt? Dites-moy, ie vous prie, ſi ſon Abbaiſſement ſur la Ter-

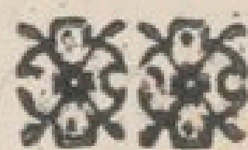
re eſt ſi redoutable, combien ſera terrible ſon Eſleuation dans les Nuées? Si ſon Humilité captiue accable les hommes, qui pourra ſouſtenir ſa Majeſté triomphante? Si ayant à eſtre Iugé, ſa premiere Reſponſe fait tant d'eſclat, de quel ton prononcera-t-il le dernier Arreſt, quand il viendra luy-meſme pour eſtre le Iuge?

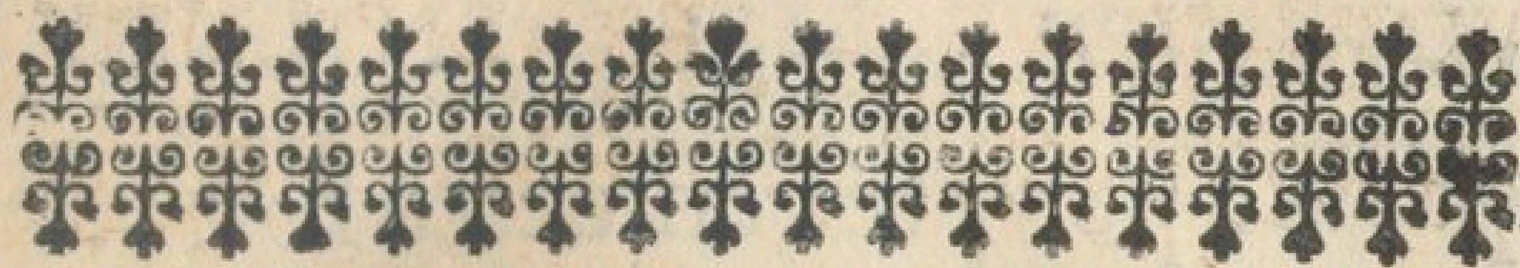
I'ay aſſez de cette Reſponce, pour reſpondre à toutes les demandes de voſtre Voiſin; pour refuter toutes les objections de mes ſens & de ma raiſon. Sans Rhetorique, ſans Dialectique, ces trois Sillabes me ſuffiſent, pour me perſuader la Diuinité

de cet Homme que i'adore. Et apres l'effet eſtrange de ces trois Sillabes, & tant d'autres eſtranges effets, ſi bien & ſi nettement verifiez, quand il s'eſleuera en mon ame quelque petit mouuement de rebellion contre la Foy, à l'heure meſme ie m'adreſſeray au Dieu de la Foy, & prendray la liberté de luy tenir le langage, que luy tenoient les anciens Fideles.

SI NOVS-NOVS SOMMES ESGAREZ, MON DIEV, C'A ESTE' EN VOVS SVIVANT. SI NOVS N'AVONS PAS ESCOVTE' NOSTRE RAISON, VOS MIRACLES EN SONT CAVSE. SI NOVS AVONS ADORE' VN HOMME,

VOVS-VOVS ESTES ENTENDV AVEQVE CET HOMME, POVR NOVS FAIRE CROIRE QV'IL ESTOIT DIEV. VOVS LVY AVEZ PRESTE' VOSTRE PVISSANCE, POVR NOVS OBLIGER A LVY RENDRE NOSTRE CVLTE. NOVS SOMMES EXCVSABLES, MON DIEV, D'AVOIR RECONNV CELVY, QVI NE SCAVROIT ESTRE QVE VOVS, SI VOVS NE VENEZ VOVS MESME NOVS DECLARER, QV'IL EST VN AVTRE QVE VOVS.





DE LA RELIGION CHRESTIENNE, ET DE SES PREMIERS COMMENCEMENS.

DISCOVRS TROISIESME.



ES dernieres paroles de Socrate l'auoient comme raui en extaſe ; Mais eſtant reuenu de ſon tranſport, il ne demeura pas long-temps dans le calme. La premiere eſmotion ne fut qu'vn paſſage à la ſeconde ; & reprenant la ma-

tiere qu'il auoit laiſſée, il nous parla à peu prés en cette ſorte.

IL ne paroît rien icy de l'Homme ; rien qui porte ſa marque, & qui ſoit de ſa façon. Ie ne voy rien qui ne me ſemble plus que naturel, dans la naiſſance & dans le progrés de cette Doctrine. Les Ignorans l'ont perſuadée aux Philoſophes. De pauures Peſcheurs ont eſté erigez en Docteurs des Roys & des Nations ; en Profeſſeurs de la ſcience du Ciel. Ils ont pris dans leurs filets les Orateurs & les Poëtes, les Iuriſconſultes & les Mathematiciens.

Cette Republique naiſſante s'eſt multipliée par la Chaſteté & par la Mort ; bien que ce ſoit deux choſes ſteriles, & contraires au deſſein de multiplier. Ce Peuple choiſi s'eſt accru par les pertes & par les deffaites : Il a combattu, il a vaincu eſtant deſarmé. Le Monde en apparence auoit ruiné l'Egliſe : Mais elle a accablé le Monde ſous ſes ruines. La force des Tyrans s'eſt renduë au courage des condamnez. La Patience de nos Peres a laſſé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inuentions de la Cruauté.

Choſe eſtrange, & digne d'vne longue conſideration!

Reprochons-la plus d'vne fois à la lâcheté de noſtre Foy & à la tiedeur de noſtre Zele. En ce temps-là il y auoit de la preſſe à ſe faire déchirer, à ſe faire bruſler pour Ieſus-Chriſt. L'extreme douleur & la derniere infamie attiroient les hommes au Chriſtianiſme : C'eſtoient les appas & les promeſſes de cette nouuelle Secte. Ceux qui la ſuiuoient, & qui auoient faueur à la Cour, auoient peur d'eſtre oubliez dans la commune Perſecution : Ils s'alloient accuſer eux-meſmes, s'ils manquoient de Delateurs. Le lieu où les feux eſtoient allumez & les beſtes déchaiſnées, s'appelloit en

la langue de la primitiue Eglise, LA PLACE OV L'ON DONNE LES COVRONNES.

Voila le ſtile de ces grandes ames, qui mépriſoient la Mort, comme ſi elles euſſent eu des corps de loüage, & vne vie empruntée. Bien dauantage, & touſiours dans la rigueur de l'Hiſtoire, ſans rien donner à la licence de la Rhetorique. Si c'euſt eſté le ſang d'autruy, & non pas le leur, ils n'en euſſent pas fait ſi bon marché ; car la Charité les euſt retenus, & l'Amour propre les auoit abandonnez.

C'eſtoit donc dans les ioyes & dans les plaiſirs, qu'ils di-

ſoient à Dieu C'EST ASSEZ, & qu'ils luy demandoient des tréues & du relaſche, & non pas dans les ſupplices & dans les tourmens. O mon ame, que d'honneur & de gloire ! O mon imagination, que de delices & de douceurs, s'eſcrioient-ils au milieu des flammes ! En cet eſtat-là, pour parler encore le langage de la primitiue Egliſe, ils eſtoient pleins, ils eſtoient poſſedez de Ieſus-Chriſt. Ieſus-Chriſt auoit pris la place de leur eſprit & de leur raiſon : Ils n'eſtoient plus animez que de Ieſus-Chriſt : Ils ne ſongeoient plus qu'à luy : Ils ne ſe ſouuenoient plus que de luy : Il leur

tenoit lieu de toutes chofes. Ce n'eftoit plus amour ni conftance ; c'eftoit vne alienation de fens, vne maladie furnaturelle, vne fainte, vne diuine fureur.

Auffi les Payens s'en eftonnoient-ils, & en faifoient des Prouerbes. Vous le pouuez voir dans les Propos d'Epictete, recueillis par Arrien. Ils parloient des Chreftiens, comme de perfonnes trauaillées d'vne melancolie incurable ; perfonnes tentées par le defefpoir ; ennemies du iour & de la lumiere. A leur dire, c'eftoient des gens qui vouloient perir ; qui s'ennuyoient en ce Monde ; (ce font les differens termes dont ils fe

ſeruoient) qui ſe deuoüoient, qui ſe precipitoient à la Mort.

Nous ſommes deſcendus de ces gens-là, quoy qu'apparemment ils ne deuſſent point laiſſer de poſterité ; quoy qu'ils fiſſent tout ce qu'il faut faire pour ne pas durer. De leurs Cendres, & de leurs Ruines s'eſt eſleuée la Grandeur & la Souueraineté de noſtre Egliſe. Le Corps s'eſt trouué entier dans la diſſipation de ſes Membres.

Ie ne m'eſtonne point que les Ceſars ayent regné, & que le Party qui a eſté le victorieux, ayt eſté le maiſtre. Mais ſi c'euſt eſté le vaincu, à qui l'auantage fuſt demeuré ; ſi les Deſroutes

eussent fortifié Pompée, & restabli sa fortune; si les Proscriptions eussent grossi le Party d'vn Mort, & luy eussent fait naistre des Partisans; si vn Mort luy-mesme, si vne Teste coupée eust donné des loix à toute la Terre, veritablement il y auroit dequoy s'estonner d'vn succés si éloigné du cours ordinaire des choses humaines. Ie trouuerois estrange qu'apres la bataille de Pharsale, & plusieurs autres batailles, decisiues de l'Empire, les Amis de Pompée eussent esté Empereurs de Rome, à l'exclusion des Heritiers de Cesar. I'aurois de la peine à croire, quand le plus veritable

& le plus religieux Hiſtorien de Rome me le diroit, que des gens euſſent triomphé, autant de fois qu'ils furent battus; qu'vne Cauſe ſi ſouuent perduë, euſt touſiours eſté ſuiuie. Au moins me ſemble-t-il que ce n'eſt pas bien le droit chemin, pour arriuer à l'Empire, & que d'ordinaire on ſe ſert de tout autre moyen, pour obtenir le Triomphe. Ce n'eſt pas la couſtume des choſes du Monde, que les bons Succés ne ſeruent de rien; que la Victoire ſoit décréditée, & que le Gain aille au malheureux.

Nous voyons pourtant icy cet euenement irregulier, & di-

rectement opposé à la coustume des choses du Monde. Le sang des Martyrs a esté fertile, & la Persecution a peuplé le Monde de Chrestiens. Les premiers Persecuteurs, voulant esteindre la lumiere qui naissoit, & estouffer l'Eglise au berceau, ont esté cõtrains d'auouër leur foiblesse, aprés auoir espuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquerent depuis, ne reüssirent pas mieux en leur entreprise. Et bien qu'il y ait encore en la nature des choses, des Inscriptions qu'ils ont laissées, POVR AVOIR PVRGÉ LA TERRE DE LA NATION DES CHRESTIENS; POVR AVOIR ABOLI LE

NOM CHRESTIEN EN TOVTES LES PARTIES DE L'EMPIRE, l'Experience nous fait voir qu'ils ont triomphé à faux, & leurs Marbres ont esté menteurs. Ces ſuperbes Inſcriptions ſont aujourd'huy des Monumens de leur vanité, & non pas de leur victoire. L'ouurage de Dieu n'a pû eſtre deffait par la main des Hommes. Et diſons hardiment à la gloire de noſtre Ieſus-Chriſt, & à la honte de leur Diocletien, LES TYRANS PASSENT, MAIS LA VERITÉ DEMEVRE.



SVITE DV MESME SVIET.

DISCOVRS QVATRIESME.



'AY leu l'Original des Inſcriptions, dont ie vous parle. Elles ſe conſeruent en vne ville d'Eſpagne, & ſont grauées en gros caracteres, ſur vne Colonne parfaitement belle. L'Alemand Gruterus ne les a pas oubliées dans ſon gros Volume. Mais ſans vous don-

ner la peine de visiter les Biblioteques d'Angolesme, & d'aller lire les Inscriptions à vne lieuë & demie d'icy, puis que vous en voudriez sçauoir les paroles, & qu'il m'en souuient, il ne faut pas vous faire languir dauantage : Tout presentement vostre curiosité sera satisfaite.

DIOCLETIANVS. IOVIVS. ET. MAXIMIANVS. HERCVLEVS. CÆSARES. AVGVSTI. AMPLIFICATO. PER. ORIENTEM. ET. OCCIDENTEM. IMPERIO. ROMANO. ET. NOMINE. CHRISTIANORVM. DELETO. QVI. REMPVBLICAM. EVERTEBANT. &c.

DIOCLETIANVS. CÆSAR. AVGVSTVS. GALERIO. IN. ORIENTE.

ADOPTATO. SVPERSTITIONE. CHRISTIANORVM. VBIQVE. DELETA. ET. CVLTV. DEORVM. PROPAGATO. &c.

Vous voyez par là le méconte des Perſecuteurs; Vous voyez l'impoſture de Rome Payenne, & la fauſſeté de ſes victoires. Cette ſuperſtition abolie eſt maintenant la Religion dominante. Non ſeulement elle a ſurueſcu à ſes Bourreaux, mais elle regne ſur le throſne de ſes Ennemis, & LA VILLE ETERNELLE obeït aux Succeſſeurs de Sainct Pierre, & non pas à ceux de Iules Ceſar. Diocletien & Maximien ne ſont plus de grands & de redoutables Prin-

ces: Ce ſont de Fabuleux & de ridicules Hiſtoriens ; ce ſont des Fanfarons ſur du marbre: Nos Peres ont meſpriſé leurs Edits & leurs Arreſts ; Moquons-nous de leurs Brauades & de leurs Romans. Ainſi pouuons-nous appeller ces Inſcriptions menteuſes, conſacrées à leur memoire par leur propre vanité.

Mais il n'y aura point de mal d'ajouſter encore vn mot à l'Hiſtoire du Chriſtianiſme, ſous l'Empire de Diocletien. Cet ennemy du Peuple de Dieu, ce Pharaon de ſon Siecle n'employa pas touſiours le fer & le feu, contre les Fideles, non plus

que le premier Pharaon. Il s'auisa de faire perir d'vne autre façon, les Chreſtiens de Rome: Il les traita comme des beſtes de charge, qu'on tuë à force de les faire trauailler ; Il voulut qu'ils mouruſſent, mais de telle ſorte qu'ils ſe ſentiſſent mourir, & qu'il puſt tirer du ſeruice de leur mort. Pour cet effet, vous ſçauez qu'il en conſuma vne multitude infinie à la ſtructure de certaines Eſtuues, dont la place ſe nomme encore aujourd'huy les THERMES DIOCLETIENNES, & dont les ruines ſont ſi grandes, qu'elles eſtonnent la veuë, & font peur à l'imagination de ceux qui les conſiderent.

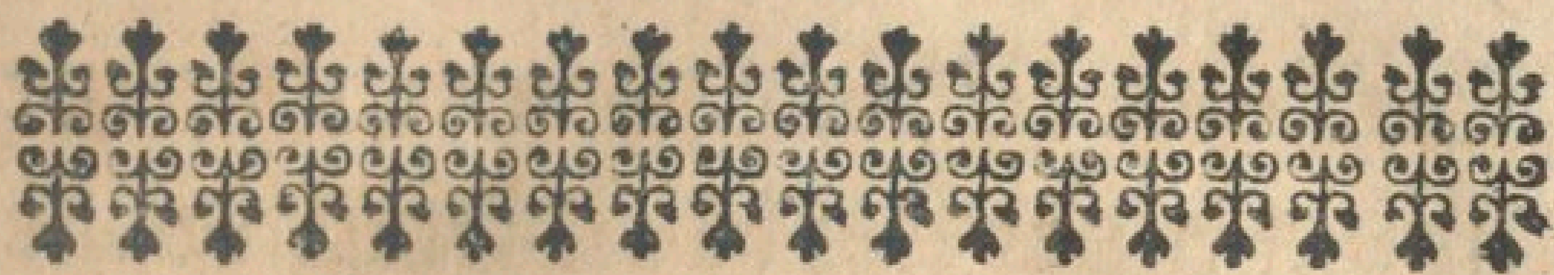
Diocletien ſe fuſt-il iamais imaginé que ces Ruines deuſſent eſtre vn iour ſanctifiées, par la Religion qu'il perſecutoit; qu'elles deuſſent eſtre dediées au culte du Dieu qu'il auoit proſcrit; de ce Dieu, dont il haïſſoit ſi fort le Nom, la Doctrine & les Partiſans? Euſt-il crû que dans les Thermes Diocletiennes on euſt chanté iour & nuit des Hymnes à Ieſus-Chriſt; qu'on luy euſt rendu des vœux, qu'on luy euſt preſenté des Sacrifices, iuſques à la fin du Monde? Il ne l'euſt pas crû, non pas meſme ſur la parole de tous ſes Deuins.

Quand il faiſoit trauailler les

pauures Chreſtiens à ſes Eſtuues, ce n'eſtoit pas ſon deſſein de baſtir des Egliſes à leurs Succeſſeurs. Il ne penſoit pas eſtre Fondateur, comme il a eſté, d'vn Monaſtere de Peres Chartreux & d'vn autre de Peres Feüillens. Car à prendre la choſe dans ſon principe, c'eſt luy qui a ietté les fondemens de ces deux Maiſons religieuſes, & qui a fourni les materiaux dont on s'eſt ſerui pour leur fabrique; C'eſt aux deſpens de Diocletien; de ſes pierres & de ſon ciment qu'on a fait des Autels, & des Chapelles à Ieſus Chriſt, des Dortoirs & des Refectoirs à ſes ſeruiteurs. La Prouidence

de Dieu se ioüe de cette sorte des pensées des Hommes, & les Euenemens sont bien esloignez des Intentions, quand la Terre a vn dessein & le Ciel vn autre.





DE LA TROP GRANDE SVBTILITE', DANS LES CHOSES DE LA RELIGION.

DISCOVRS CINQVIESME.


ES quatre Diſcours, recueillis de la bouche de Socrate, donnerent reputation au ſeiour qu'il faiſoit en noſtre Prouince : Et cette reputation attiroit tous les iours chez ſon hoſte, quantité d'honneſtes

Curieux: Entre autres, il y vint deux bons Peres de l'Ordre de Saint *** nouuellement arriuez d'Eſpagne, & chargez d'vne Somme de Theologie, qui euſt eſté capable d'aſſommer, ie n'oſerois dire le reſte. Apres vn long entretien que Socrate eut auec eux, nous entraſmes dans le Cabinet, où il les auoit menez, & le trouuaſmes ſur la fin de la conference qu'il auoit euë. Mais pour l'amour de nous, & à la priere meſme des bons Peres, il nous fit vn abbregé des choſes qu'il venoit de leur dire: Il fit encore plus que cela; Il nous annonça la venuë d'vn Homme,

qui nous en deuoit dire plus que luy : Et auec cette belle maniere, qui ostoit tout air de Pedanterie à l'autorité de Maistre, qu'il s'estoit acquise de longue main ;

Est-il bien vray, dit-il aux bons Peres, que vostre Docteur Espagnol soit desia au vingt-cinquiesme de ses Volumes, & qu'il en promette encore autant ? Ce ne sont pas des promesses, ce sont des menaces qu'il nous fait Mais l'Eglise est trop bonne, pour nous obliger à lire tout ce que les Docteurs escriront. Si elle imposoit ce ioug aux Fideles, elle donneroit matiere de Schisme, & il seroit à

craindre que le nombre des Fideles se diminuast. Dieu nous garde d'vn si grand malheur, & tout-ensemble d'vne si pesante obligation. Ces Montagnes d'Escritures accablent les testes, & n'édifient point les esprits. Ces Volumes se forment d'vn débordement d'humeurs corrompuës ; se grossissent des superfluïtez & des excremens de l'esprit humain. Les Monosyllabes des Sages valent bien mieux que tant de Chapitres & de Paragraphes ; que tant de Distinctions, tant de Diuisions & de Subdiuisions.

Personne ne doute que les plus courtes folies ne soient les

meilleures. Et s'il eſt de noſtre prudence de choiſir entre les maux ceux qui ſont les plus petis, i'ayme encore mieux les Libelles qui courent en France, & qui ſe mettent dans la pochette, que les Tomes qui viennent d'Eſpagne par charroy; qui ſont les fardeaux & les empeſchemens des Biblioteques. Parlons-en neanmoins ſans paſſion, & que nos Iugemens particuliers ne ſe ſentent point de l'animoſité de la Guerre generale.

Vous ne me démentirez pas, vous qui auez voyagé du coſté du Nort (vn des Peres à qui Socrate parloit, auoit eſté en Po-

logne) il y a de grands Païs dans le Monde, qui ſont de grandes Solitudes. Pour y voir vne Maiſon, il y faut faire pluſieurs iournées. On pourroit dire le ſemblable de vos gros Volumes. Que de ſables, que de landes, que de terres vagues, dans cette vaſte eſtenduë, dans ces eſpaces immenſes! A la bonne heure pourtant ſi ce n'eſtoient que ſimples Deſerts; s'il n'y auoit qu'vne longue & ennuieuſe ſterilité à y remarquer. Le mal eſt que ces Deſerts ſont ſouuent fertiles en mauuaiſes choſes. Ils produiſent des beſtes ſauuages; On y rencontre quelquefois de farouches & de monſtrueuſes opinions.

Mais quand les opinions de vos Docteurs ſe contiendroient dans vne innocente extrauagance, & qu'elles ne feroient ni bien ni mal; Quand meſme elles partiroient d'vne bonne & pieuſe intention, il y auroit touſiours de la temerité en ces extrauagances bien intentionnées.

Les Auteurs Grecs ont fait des fautes groſſieres, parlant des affaires des Romains. Les Hiſtoriens Latins ſe ſont rendus ridicules, ſur le ſuiet de l'Hiſtoire des Hebreux. Ceux qui ont traduit d'vne langue en vne autre, auec le plus de reputation, ont pris des riuieres pour des

montagnes, & des hommes pour des villes. Les mesprises de vos Docteurs ne doiuent rien à celles-là. La Raison humaine fait, s'il se peut, de plus estranges équiuoques, quand elle traite des choses diuines. Estant foible & courte, comme elle est, elle deuroit s'épargner & se mesurer: Elle deuroit estre plus discrete & plus retenuë.

Il peut y auoir de l'intemperance au desir d'apprendre & de s'enquerir. C'est vn Vice que de sçauoir trop de Nouuelles. L'ancienne Morale l'a condamné: Les Caracteres de Theophraste ne l'oublient pas. Et s'il est vray ce qu'on a dit autrefois,

QV'IL NE FAVT PAS ESTRE CVRIEVX DANS LA REPVBLIQVE D'AVTRVY, quelle audace eſt-ce, ie vous prie, quel attentat à vn Citoyen du bas Monde, à vn Habitant de la Terre, de ſe meſler ſi auant des choſes ſuperieures, & des affaires du Ciel ? En quel Païs eſt-il plus Eſtranger qu'en celuy-là ? Y a-t-il de Republique, qui luy ſoit plus inconnuë ? Y a-t-il vn Autruy, dont il ſoit plus eſloigné ; auec lequel il ayt moins de ſocieté & moins de commerce ?

Nous deuons ce reſpect à cette Majeſté qui ſe cache, de ne vouloir pas la deſcouurir ; de ne

la chercher pas auec tant de diligence & d'empressement. Arestons-nous à ses Dehors & à ses Rempars, sans la poursuiure iusques dans son Fort & dans ses Retranchemens. Adorons les voiles & les nuages qui sont entre nous & elle. Puis-qu'elle habite vne lumiere inaccessible, ne faisons point de dessein sur le lieu de sa Demeure : N'essayons point de le surprendre par la subtilité de nos Questions ; de le forcer par la violence de nos Argumens. Si nous auons soin de la conseruation de nos yeux ; Si nostre vie nous est chere, fuyons cette Presence redoutable, cette fatale lu-

miere, cette lumiere qui esblouït les Anges & qui tuë les Hommes.

Vous auez ouï parler d'vn Royaume, où c'est crime de leze-Majesté de regarder le Roy au visage. Il n'est permis aux Peintres que de peindre ses espaules : Mille barrieres, mille grilles & mille rideaux le separent de ceux mesmes qui viennent traitter aueque luy. Il me semble que Dieu meriteroit bien autant de ceremonie. Des deuoirs aussi scrupuleux & aussi craintifs ne le seroient pas trop en cette occasion. Est-il plus petit Monarque que celuy-là ? Au contrai-

re à proprement parler, il n'eſt point de pure Monarchie que la ſienne, ni de veritable Monarque que luy. Il gouuerne tout ſeul toutes choſes. Dans la direction de l'Auenir ; dans la iouïſſance de ſes Penſées; dans la poſſeſſion de ſoy-meſme, il ne ſouffre ni compagnons, ni arbitres, ni teſmoins.

Et neanmoins, eſloignez que nous ſommes de luy, d'vne diſtance qui ne ſe peut meſurer, & confinez au plus bas eſtage du Monde qu'il a baſti, nous voulons monter ſur ſon Throſne & toucher à ſa Couronne: Nous aſpirons à ſa plus eſtroite confidence & à ſa derniere

familiarité. Au moins pretendons-nous de le voir aueque des yeux de chair ; de le comprendre auec vn eſprit noyé dans le ſang & enſeueli dans la matiere. Nous entreprenons de diſcourir de ſa Nature & de ſon Eſſence ; de faire des Relations de ſa Conduite & de ſes Deſſeins, auec le iargon de la Philoſophie d'Ariſtote. Pour ne rien dire de plus rude, nos pretentions ſont trop hautes ; nos entrepriſes ſont trop diſproportionnées à noſtre force.

I'Auouë pourtant que ce Dieu caché, ce Dieu incom-

prehensible, est bon iusques à l'excés. Il ayme quelquefois les hommes, iusqu'à leur apprester des delices, & à leur fournir des passe-temps. Et suiuant cette inclination bien-faisante, il les a voulu fauoriser encore en cecy, & donner quelque chose à leur naturelle subtilité. Il nous a permis de nous diuertir & de nous esbattre dans les Escoles, ie ne le nie pas; Mais ie soustiens que c'est sous certaines regles & sous certaines conditions, qui sont prescrites à nos diuertissemens & à nos esbas. Nous pouuons nous iouër tant qu'il nous plaira, Dieu nous en donne la permission, pourueu que nos ieux soient

ſoient innocens & modeſtes; pouruеu qu'il y ait des bornes marquées, au delà deſquelles nous ne portions point la liberté que ſon indulgence nous accorde.

Hors meſme de ſon Paradis terreſtre il y a des Fruits, auſquels il nous défend de toucher : Et ſa défence n'eſt pas vn effet de ſa ialouſie ; c'eſt vne marque de ſon amour : parce que ces fruits ne ſe peuuēt cueillir ſans hazard ; parce qu'ils ſont meſlez parmy les poiſons; parce qu'ils croiſſent dans les precipices. Dieu ne trouue pas bon que nous facions voir noſtre adreſſe en des lieux ſi dan-

gereux ; que nous capriolions où il eſt difficile de cheminer ; que nous ſoyons ingénieux & hardis où nous deuons eſtre ſimples & timides. Ce ſont des endroits de la Science, fameux par les cheutes des ſçauans, & dont les Habiles ne s'approchent que de loin. Mais il s'en trouue de ſi malheureuſement habiles, qu'ils ſe creuſent des abyſmes, & ſe font des precipices par tout : Ils tombent auec art & auec deſſein, & dans les chemins les plus beaux & les plus vnis.

L'ignorance toute pure eſt beaucoup meilleure que cette ſcience de faillir ; que la ſcience

de ce temeraire Grec, qui voulut faire vn Christianisme de sa façon, & coudre des Fables à la Verité, en meslant ses pensées dans celles de Dieu : Il ne se contenta pas des anciennes richesses de la Theologie ; Il en chercha de nouuelles par des distillations curieuses : Il souffla aussi malheureusement que ces pauures Alchimistes, qui courent aprés des tresors, & n'attrapent que de la fumée. L'esprit qui le deuoit viuifier, fut celuy qui le tua, & il fut fou par trop de raison.

Que luy seruit la lumiere qu'à le rendre aueugle? Que gaigna t-il de sortir de la region des Te-

nebres, & de quitter les erreurs du Paganiſme? C'eſtoit quitter vne Idolatrie pour vne autre: C'eſtoit renoncer au culte des Dieux, pour ſe faire des Dieux de ſes inuentions; pour adorer ſon propre ſens & ſes propres fantaiſies. Il faut que la Philoſophie ſerue & obeïſſe dans l'Egliſe, & non pas qu'elle y regne & qu'elle y commande. Ariſtote, Platon, & les autres Philoſophes ſont des Captifs, & des Priſonniers de Ieſus-Chriſt. Ils doiuent receuoir la Loy de luy, & non pas la luy donner. Ils ne ſont pas dans le ſiege du Victorieux; Ils ſuiuent le chariot de ſon Triomphe; Ils ſont de

ſon train & de ſon bagage.

Les premiers Fideles n'ont point donné d'autre rang aux Philoſophes. Ils ont vſé de la Philoſophie de cette façon ; & les premiers Docteurs meſmes n'en ont pas abuſé, comme quelques-vns ont fait depuis. Auſſi bien que nous, ils ont auoüé qu'il y auoit des Connoiſſances reſeruées pour la vie future ; qu'il y auoit des Veritez closes & ſeellées ; qui ne ſe décacheteront, qui ne s'expliqueront que dans le Ciel ; que Dieu luy meſme en garde le Chiffre ; qu'elles feront partie de la recompenſe de ſes Eſleus.

A tout le moins qu'on ſe tien-

ne dans les termes de ces premiers, & que la modeſtie des Anciens ſoit vne leçon pour les Modernes. Qu'à leur exemple on ſe gueriſſe du deſir de la Nouueauté ; Nouueauté preſque touſiours ou mauuaiſe, ou perilleuſe, ou ſuſpecte. Qu'on ſe desface de l'ambition de penetrer plus auant qu'eux, dans vn Païs qu'ils ont connu, & qu'ils ont apprehendé. Ils ont fait toutes les Deſcouuertes; Ils ont acheué toutes les Conqueſtes : Il ne faut plus ſonger à deſcouurir ni à conquerir.

Il vaut bien mieux viure de ſes rentes, & iouïr à ſon aiſe de leurs peines, en leur ren-

dant l'honneur qu'ils ont merité, & la reconnoissance qui leur est deuë. Car il se peut faire que ces Docteurs subtils estoient necessaires au Monde; Ie dis au Monde curieux, au Monde disputeur, au Monde contredisant. Peut-estre qu'ils sont entrez dans le dessein de la prouidence de Dieu, pour l'accomplissement du Royaume de son fils; pour la derniere perfection de l'œconomie de son Eglise.

Vous sçauez que le fils de Dieu a enuoyé diuers Apostres à diuers Peuples. Vous sçauez que toutes les Missions qu'il a ordonnées, n'ont pas esté faites

en meſme temps, & par les douze premiers Enuoyez. Il n'a iamais manqué, & ne manquera iamais de pareils Ambaſſadeurs : Il en a touſiours de tout-preſts à receuoir ſes ordres; à executer ſes commandemens; à partir pour les occaſions de ſon ſeruice. Il a plus d'vn Sainct Pierre & plus d'vn Saint Paul, nous n'en deuons pas douter. Il a auſſi plus d'vn Sainct Thomas. Et à voſtre auis n'auroit-il point enuoyé le Sainct Thomas des derniers temps, aux ſucceſſeurs d'Ariſtote, afin de les traiter ſelon leur humeur, & de les conuertir à leur mode; afin de les gaigner par leurs Syl-

logiſmes & par leur Dialecti-que? Ce ſainct Thomas de l'E-cole n'auroit-il point eſté choi-ſi, pour eſtre l'Apoſtre de la Na-tion des Peripateticiens, qui n'eſtoit pas encore bien aſſuiet-tie & bien domtée? Nation preſomptueuſe & mutine; qui defere ſi peu à l'autorité; qui ſe fonde touſiours en raiſon; qui demande touſiours pour-quoy cela eſt; qui eſt ſi impa-tiente de repos, ſi ennemie de la paix, ſi diſpoſée aux choſes nouuelles.

Il me ſemble que cette der-niere Miſſion n'a pas eſté inu-tile, & il y a quelque apparen-ce à ce que ie dis. Mais il en

faudra dire dauantage, quand l'excellent Homme dont ie vous ay tant parlé, nous aura communiqué les belles choses qu'il a nouuellement meditées. Il m'a promis de les apporter icy : Et ie ne doute point que ces belles choses ne pesent pour le moins autant qu'elles brillent; ne soient aussi fortes & solides qu'elles sont subtiles & deliées. Ie l'ay ouy prescher : Ie l'ay veu en conuersation, & mon tesmoignage ne vous doit pas estre suspect.

C'est vn homme qui n'a point de visions, & qui ne croit point auoir de lumieres. Sa Speculation s'accommode le

plus qu'il peut aueque le ſens commun. Il ſuit Ariſtote, ſans eſtre ſon Eſclaue, & le quitte ſans deuenir ſon Ennemy. Ce n'eſt point vn Factieux dans la Theologie. Il ne ſe veut point faire remarquer par la ſingularité de ſes opinions. Il defere beaucoup à la pieté & à la doctrine des Peres; mais il auouë auſſi qu'il doit beaucoup à l'ordre & à la methode des Scholaſtiques. Son équité & ſa moderation ſe conſeruent parmi les aigreurs & les animoſitez des Partis. Il s'éloigne en égale diſtance de l'vne & de l'autre extremité. Ie vous le redis, & vous le verifierez quand vous

l'aurez veu. Son eſprit ne tient rien de la lie & de l'impureté de la Terre : Mais ce n'eſt pas pourtant de l'Air que debite ſon eſprit. Ses ſubtilitez ont racine & fondement : Celles de la pluſpart de vos Docteurs Eſpagnols n'ont que des feüilles & de la montre ; ne ſont que des apparences & des couleurs, qui amuſent & qui trompent, comme celles des Nuées & de l'Arc-en-Ciel.

ILs croyent pourtant vos Docteurs, que leurs ſubtilitez ſont auſſi ſolides & auſſi fermes QVE LES GONDS SVR LESQVELS

ROVLENT LES GLOBES DES CIEVX, QVE LES PILOTIS SVR LESQVELS DIEV A BASTI LE MONDE : Ce ſont les termes magnifiques dont vn d'eux ſe ſeruit vne fois, me parlant de luy & de ſa raiſon. Et le bon eſt qu'en vertu de cette ſouueraine Raiſon, ainſi leur plaiſt-il de l'appeller, ils pretendent de Regner par tout, de Iuger de tout, d'eſtre les Arbitres de toutes choſes : Ils veulent conſeruer dans la Conuerſation, & dans les Affaires d'Eſtat, l'autorité qu'ils ont vſurpée à l'Eſcole & aux Actes de Philoſophie. Il faut que ie vous le face voir, auant que nous-nous

ſeparions, & que ie prenne congé de la Compagnie. Ce ſera par vn exemple de fraiſche memoire, & qui ne vient pas de loin d'icy, quoy qu'il meritaſt de venir de Cordouë ou de Salamanque. Cet exemple vous monſtrera iuſqu'où peut áller la confiance & la preſomption d'vn Docteur.

I'eſtois il y a quelqúe temps à la Rochelle, au logis de Monſieur le grand Prieur de France, où arriua vn Gentilhomme de Saintonge, qui luy dit pour nouuelles, que Monſieur le Duc d'Eſpernon eſtoit de retour d'Angleterre, depuis deux iours. Le Pere *** fameux &

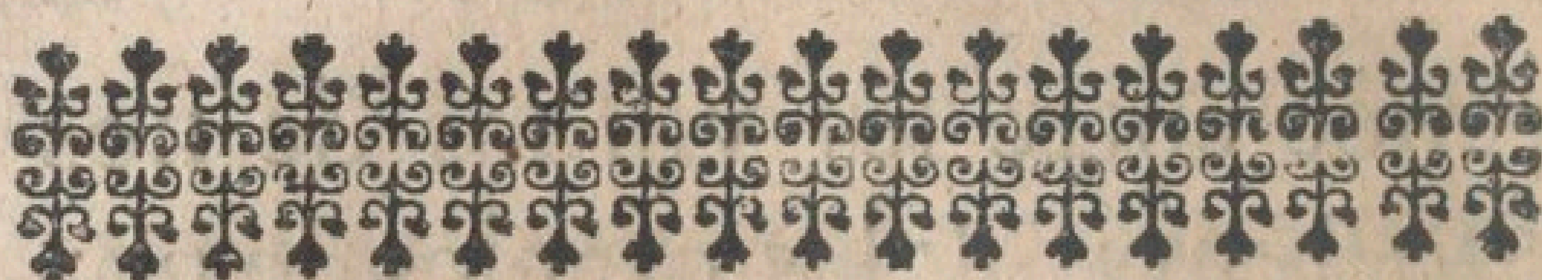
redoutable Dialecticien, qui ſe trouua là, ne donna pas le loiſir à Monſieur le grand Prieur de parler, & de dire ce qui luy ſembloit de cette nouuelle. Mais ſe leuant de ſa Chaire, auec ſa mine & ſa deſmarche de Philoſophe gladiateur ; Cela ne ſçauroit eſtre, s'eſcria-t-il, s'adreſſant au Gentilhomme Saintongeois, par quatre raiſons indiſputables, & ie m'en vay vous prouuer qu'il faut de neceſſité que Monſieur d'Eſpernon ſoit encore à Londres. Ie l'ay pourtant veu à Plaſſac, reſpondit le Gentilhomme. N'importe repliqua le Pere, il eſt plus à croire que les Yeux ſe

trompent que la Raiſon : C'eſt vn Fantoſme que vous auez veu, & c'eſt la Verité que ie ſçay. Ie penſe que vous eſtes homme d'honneur, & que vous ne voudriez pas en faire accroire à perſonne : Mais ie ſouſtiens que les Sens ſont des impoſteurs ; que l'Homme exterieur eſt ſujet aux illuſions ; que la Nouuelle dont il s'agit, implique contradiction morale, & peut-eſtre contradiction phyſique, &c.

Apres cet exemple, fions-nous à la ſouueraine Raiſon ; Faiſons conſcience de douter de l'infaillibilité d'vn Maiſtre és Arts ; Ne faiſons point de diffe-

rence

rence entre les viſions de nos Docteurs, & les oracles de noſtre Doctrine : Receuons les Nouuelles du Monde à venir, ſur la parole de ces gens-là, qui iugent ſi bien des Nouuelles du Monde preſent. Bon Dieu qu'Ariſtote & que ſa Dialectique ont gaſté de Teſtes ! Qu'il y a dans le Monde de Foux ſerieux ; de Foux qui ſe fondent en raiſon ; de Foux qui ſont déguiſez en Sages ! O mon Dieu, que le ſilence du Sanctuaire eſt bien meilleur que le babil des Academies, & qu'il vaut bien mieux marcher dans la ſimplicité de vos voyes, que de s'égarer dans les labiryntes d'Ariſtote.



DE LA LANGVE DE L'EGLISE, ET DV LATIN DE LA MESSE.

DISCOVRS SIXIESME.



INSI ſe paſſa la Conference, où Socrate traita vn peu mal la trop fine & trop curieuſe ſubtilité. Quelques iours apres il nous vint voir vn Homme du païs Latin ; homme plein de grands deſſeins, & qui meditoit pluſieurs

ouurages, dont les moindres estoient des Poëmes Epiques, & des Histoires. Il trauailloit alors à la continuation de celle de Monsieur de Thou, & auoit pour cela, à ce qu'il disoit, des Magasins de choses & de paroles. Nous sçeusmes de luy qu'il auoit fait ses Estudes en Italie. Mais ayant harangué deux ou trois fois dans l'Academie des Humoristes, il pensoit que la Renommée nous le deuoit auoir appris, & que les acclamations qu'il auoit receuës aux riues du Tybre, eussent esté ouïes iusques sur les bords de la Charente.

Cet homme ne parloit que

de la pureté de la diction, & de la noblesse du stile. Il ne connoissoit de veritable Rome que celle de l'ancienne Republique, & n'auoüoit pour legitimes Romains, que Terence, Ciceron, & deux ou trois autres. Tout le reste luy sembloit Barbare; & à son auis, la Barbarie auoit commencé dés les premieres années de l'Empire des premiers Cesars. Seneque estoit vne de ses grandes auersions: Le Latin de Pline luy faisoit mal au cœur; celuy de Tacite luy donnoit la migraine. Il n'auoit donc garde de gouster celuy du Missel & du Breuiaire? S'estant eschapé là-dessus, auec

peu de reuerence pour les choſes Saintes, Socrate l'arreſta ſans le quereller, & l'interrompant doucement, l'empeſcha d'acheuer de perdre le reſpect qu'vn Chreſtien doit à ſa Religion.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, luy dit-il, qu'on attaque le Chriſtianiſme par cét endroit, qui vous ſemble foible. La ſimplicité, la rudeſſe, l'impureté meſme du langage a eſté reprochée aux premiers Fideles. Ils ont eſté renuoyez à l'Eſcole, auſſi bien que nous ; Et ce nous eſt de l'honneur qu'on nous menace des meſmes verges, dont on a battu la Sainteté de nos Peres.

Ie demeure d'accord auec vous, que ſi Ciceron reuenoit au Monde, & qu'il entraſt dans vne de nos Egliſes, il auroit bien de la peine à entendre ce qu'on y recite & ce qu'on y chante. Il ſeroit ſurpris d'vne eſtrange ſorte, des meſures de nos vers, de nos rimes en proſe, de noſtre *Alleluya*, de noſtre *Amen*, de noſtre *Deus Sabaoth*, de noſtre *Oſanna in excelſis*. Peu s'en faudroit que le Latin de la Meſſe ne luy fuſt vne langue inconnuë ; & qu'il n'euſt beſoin de guide & de truchement en vn Païs où il a regné par la puiſſance de la Parole. Mais neanmoins ayant touſ-

iours esté extrémement raison-
nable, ie m'asseure que nous le rendrions capable de nos raisons, & qu'aprés nous auoir ouïs, il ne s'estonneroit pas si fort que ce petit changement fust arriué, dans la grande & vniuerselle reuolution des choses du Monde.

Pour vous qui n'estes pas Ciceron, pardonnez-moy, si ie vous dis qu'estant des nostres, vous auez tort de faire l'estranger parmy-nous. Il me semble qu'en matiere de Latin, vous ne deuriez pas estre plus delicat que le Cardinal Sadolet & que le Iesuite Maphée. Ils ont esté tous deux de l'vne & de l'autre

Rome. Comme ils ont eſcrit des Hiſtoires, & des Traitez de Morale, ils ont dit auſſi la Meſſe & le Breuiaire. Mais l'importance eſt qu'ils ont dit la Meſſe & le Breuiaire ſerieuſement, & tout de bon: Ils eſtoient perſuadez de ce qu'ils diſoient. Leur ſinguliere pieté, qui fut en ſi bonne odeur à l'Egliſe de leur temps, nous oblige de le croire; Et nous ſçauons qu'il y a encore auiourd'huy à Rome de ces ſortes de Romains. Il y a de nos Preſtres & de nos Prelats, qui trouueroient leur place dans l'ancienne Republique; qui auroient rang parmy les Cheualiers & les Senateurs; qui ſe-

roient du nombre des Peres Conſcripts. Mais ces vrays & legitimes Romains ſçauent diſtinguer les Temps & les choſes ; Ils font leur deuoir à l'Autel, & ſuiuent leur fantaiſie dans le Cabinet : Quand ils prient & quand ils ſacrifient, leur Eloquence ne vient point troubler leur Deuotion ; Ils ne ſont point deſtournez de l'attention des ſacrez Myſteres, par la rencontre du mauuais Latin.

Ie l'appelle ainſi, pour m'accommoder à voſtre mode. Mais preſuppoſez que le Latin qui vous choque ne ſoit pas Latin. Si vous en auez tant de dégouſt,

prenez-le comme vne medecine, & aualez-le ſans le gouſter. Prenez-le pour vne Langue nouuelle, que la Religion a conſacrée, & dont l'vſage a eſté receu dans le Royaume de Ieſus-Chriſt. Vous n'ignorez pas que parmy les Profanes meſmes il y a touſiours eu vne Langue Sainte, & que les vers des Saliens n'eſtoient pas du ſtile de Virgile, ni la proſe des Pontifes de celuy de Ciceron.

Mais ſi vous ne trouuez pas belle la nouuelle langue dont il s'agit, parce que le ſon vous en déplaiſt, penetrez plus auant dans ſa ſignification, & ne la condamnez pas ſur le ſimple

tesmoignage de vos oreilles. Nos Tresors ne laissent pas d'estre Tresors, pour estre dans des vaisseaux de terre. Dieu qui s'est déguisé à l'Autel ; qui s'y est comme dégradé soy-mesme, sous de viles & chetiues apparences, iustifie & approuue par ce choix, toute autre sorte d'abbaissement & de pauureté, du costé de l'homme.

Ce dehors qui vous offense, cette escorce qui vous paroist si vilaine, & si raboteuse, enferment des biens & des richesses sans nombre. L'accomplissement des plus hautes resolutions qui ont esté prises dans le Ciel ; Le chef-d'œuure de ce-

luy qui a fait le Ciel & la Terre; La magnificence de sa Grace, la profusion de son Amour, les excés d'vne Puissance qui n'a point de bornes, & qui ne connoist point de mesure; Tout cela est caché sous le fer de ces paroles; Tout cela est couuert de cette poussiere, de cette roüille du mauuais temps. Ne vous mettez point en peine pour l'interest de la Religion : N'ayez point de peur que la dignité des Mysteres soit violée. La rudesse des termes ne gaste rien dans la Religion. L'ignorance des Ministres n'est point contagieuse aux Mysteres : En certains cas mesme elle a du merite,

& fait partie de la pieté.

Ie veux vous communiquer vne hiſtoire que i'ay trouuée en bon lieu, & qui a eſté oubliée par Dion & par Suetone. Il y eut autrefois vn homme d'vne petite ville d'Italie, qui en pleine aſſemblée du peuple Romain, remercia l'Empereur Auguſte, *de ce qu'il luy auoit fait vne iniuſtice*, ayant deſſein de le remercier d'vne grace qu'il luy auoit faite. Le Peuple qui eſtoit aſſemblé, voulut mettre en pieces ce pauure homme, ſe figurant qu'il auoit offenſé l'Empereur. Mais ce ſage Prince arreſta la fougue du Peuple irrité, & blaſma le zele in-

diſcret de ceux qui l'aimoient ſans iugement. Il dit que cette ſorte de remercîment ne luy eſtoit pas deſagreable, parce qu'il ne regardoit pas tant à la parole qu'à l'intention. Penſez-vous que Dieu ſoit de plus fâcheuſe humeur que les hommes, & plus difficile à contenter que cet Empereur ? Vous imaginez-vous que ſa iuſtice vindicatiue s'eſtẽde iuſques ſur cette eſpece de coupables, & que les fautes contre la Grammaire ſoient crimes de leze-Majeſté diuine, ſoient pechez contre le ſaint Eſprit ? Ie voy bien que vous n'eſtes pas aſſez informé des choſes de l'autre monde.

Ie vous declare de la part de Dieu, qu'il ne demande point de Harangues estudiées ; qu'il se contente de l'Eloquence de nos cœurs & de nos soûpirs ; que les Barbarismes des gens de bien, le persuadent mieux que les Figures des Hypocrites. Il est de ces Peres, qui prennent plaisir au jargon & au begayement de leurs Enfans ; qui se delectent de leurs equiuoques & de leurs mesprises. Il entend le silence de ceux qui l'adorent, & par consequent il exauce leurs signes, & leurs pensées. Deuant luy les Muets mesme sont Orateurs. A plus forte raison ceux qui n'ont que la lan-

gue empeſchée, & qui ſont de Balbut en Balbutie, comme diſoit de ſoy-meſme le bon-homme Monſieur de Malherbe : A plus forte raiſon ceux qui manquent ſeulement d'Eloquence, & qui n'ont point appris des Inſtitutions de Quintilien à parler regulierement, & auec art. N'en deſplaiſe à l'Art & aux Artiſans, Dieu eſcoute plus volontiers ces gens-là, que les beaux parleurs; que les faiſeurs de Suaſoires, & de Controuerſes; Il ne les exclud point de ſa Communication, quoy qu'ils ſoient excommuniez de vos Academies d'Italie.

Mais pour vous monſtrer par

vn

vn exemple autentique, que Dieu reçoit en bonne part, les incongruitez qui partent d'vne bonne ame, ie vous feray voir, quand il vous plaira, dans vne Relation approuuée, qu'il a fait faire de grands Miracles, auec trois mots de mauuais Latin. Celuy qui les prononçoit ne les entendoit pas; Il les disoit mesme à contresens; Il prenoit la negatiue pour l'affirmatiue; Il maudissoit au lieu de benir. Mais ces maledictions estoient rectifiées par son innocence, & par sa bonté; Et Dieu respondoit au cœur de l'homme de bien, & non pas aux paroles de l'ignorant.

Aprés cela, ſcandaliſez-vous de l'ignorance des Preſtres, qui ne ſçauent pas lire, & ſçauent encore moins parler. Ie l'ay deſia dit vne fois; L'ignorance du Miniſtre ne gaſte point le Myſtere. La pureté de la choſe ſe conſerue parmi les mots impropres, & les locutions vicieuſes. La Religion demeure ſaine & entiere dans tout ce deſordre de Grammaire, dans tout ce renuerſement de regles & de preceptes. Tous ces defauts ſont ſouſtenus par l'excellence de la Pieté: Toutes ces baſſeſſes ſont releuées par la hauteur du Chriſtianiſme. Vne vertu ſuperieure ſe meſle dans tout

cela, qui le change, qui le reforme, qui le perfectionne. Vne Force inuiſible anime ces foibleſſes apparentes. Cette Ignorance en humiliant l'homme, donne gloire à Dieu, & fait voir qu'il n'y a point de petis inſtrumens entre ſes mains.

Ou diſons pluſtoſt que Dieu choiſit tout exprés les petis & les foibles inſtrumens, pour confondre la Grandeur humaine; pour meſpriſer les forces de la Nature; pour ſe moquer de noſtre induſtrie, de nos trauaux & de nos machines. Il veut ſouuent que dans les plus ſublimes & les plus parfaites actions qu'il fait faire à l'homme, l'homme

n'y contribuë de ſa part, que de la miſere & de la baſſeſſe ; que de l'infirmité & de l'imperfection.

CE Diſcours eſtonna l'homme du païs Latin, iuſqu'à luy donner de l'effroy : Il fut contraint de le confeſſer. Il auoüa que nos Myſteres auoient non ſeulement en ſoy, ie ne ſçay quoy de terrible & de redoutable, mais auſſi dans la bouche de ceux qui n'en parloient pas indignement. Il reconnut que la Barbarie du Chriſtianiſme ne diminuoit rien de ſa Dignité & de ſa Grandeur. Mais la

conclusion du Discours ne luy sembla pas moins estrange & moins estonnante qu'auoit fait le reste. Il sentit des aiguillons dans son ame, qui ne laissoient point ses opinions en repos. Il s'écria ; Il fit des exclamations, malgré qu'il en eust. Il ne pût s'empescher d'admirer des choses qui le faschoient.

Ie conclus (ajousta Socrate, aprés auoir allegué vn passage de Theodoret, qui faisoit à son propos, & où il est fait mention de la langue des Romains.) Ie conclus que les Hymnes & les Offrandes ne desplaisent point à Dieu, mais qu'il n'a pas pourtant besoin de nos Hym-



nes ni de nos Offrandes : Car que luy pouuons-nous presenter qui ne soit à luy ? que luy pouuons-nous dire qui luy soit nouueau, & qu'il ne sçache mieux que nous ? Il n'a que faire de nostre rapport, pour estre instruit de l'estat des choses inferieures. Il se peut passer fort aisément de nostre Rhetorique, & de nostre Genre Demonstratif ; de la force & de la subtilité de nostre Esprit ; des ornemens & de la pompe de nos paroles. Bien dauantage. Il desire quelquefois la defaillance & la priuation de tout cela ; afin que par ce volontaire aneantissement, nous rendions homma-

ge à la Souueraineté de son Estre ; afin que ne paroissant en sa presence que cendre & poussiere, sa Gloire soit establie sur les ruïnes de nostre Merite.

Ce ne sont pas les dorures de l'Offrande ; Ce ne sont pas ses guirlandes & ses fleurs, qui sont de l'essence du sacrifice ; C'est la mort & la destruction de la victime. Mais, ie vous prie, quelle plus noble victime qu'vn Esprit domté & assuietti ? Quel plus agreable sacrifice à Dieu, que celuy que l'homme luy fait de sa Raison ; de cette partie altiere & presomptueuse ; de cet Animal fier & superbe, né au commandement & à la supe-

riorité; qui veut tousiours monter & iamais descendre ; qui ne songe qu'à la Victoire, au Triomphe, à la Couronne; bien-loin de se resoudre au Ioug, à la Captiuité, à la Mort?

Sacrifier ainsi sa Raison est quelque chose de plus que de sacrifier son Fils vnique, & Isaac n'estoit point si cher à Abraham, que nous sont cheres nos opinions. Il n'y a point d'Enfans que nous aimions dauantage, que ceux qui naissent de nostre Esprit, & desquels nous sommes Pere & Mere tout-ensemble. Ce sont pourtant ces chers & ces bien-aimez qu'il faut immoler : Il y a de l'inno-

cence, il y a de la vertu en ce parricide. La violence est bonne, qui arrache tout ce qui empesche, tout ce qui embarasse dans le chemin du salut. Estouffer la Nature, quand elle s'oppose à la Grace; Chasser de l'Ame le Bien naturel, pour faire place à vn meilleur Bien, c'est vne Cruauté Heroïque, qui vaut mieux que la Iustice Morale.

Plus nous sommes vuides de nous-mesmes, plus nous auons de disposition à estre remplis de Dieu. D'ordinaire il obserue ce silence de nostre Raison, pour s'entretenir auec nous, sans estre interrompu par le ba-

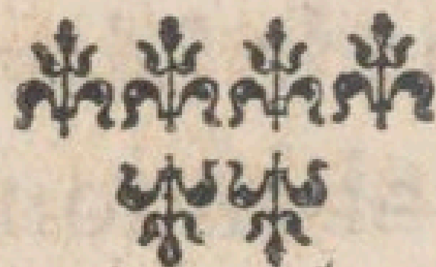
bil & par les questions de cette Importune. Quand l'Ame se trouue dans ces pesanteurs, & dans ces assoupissemens, il prend plaisir à la réueiller, & à s'apparoistre à elle. Il luy enuoye en cét estat-là des Songes qui sont des Leçons ; des Songes qui l'auertissent & qui l'instruisent ; des Songes sages & mysterieux. Il choisit l'heure de nos Eclipses, pour nous communiquer ses lumieres.

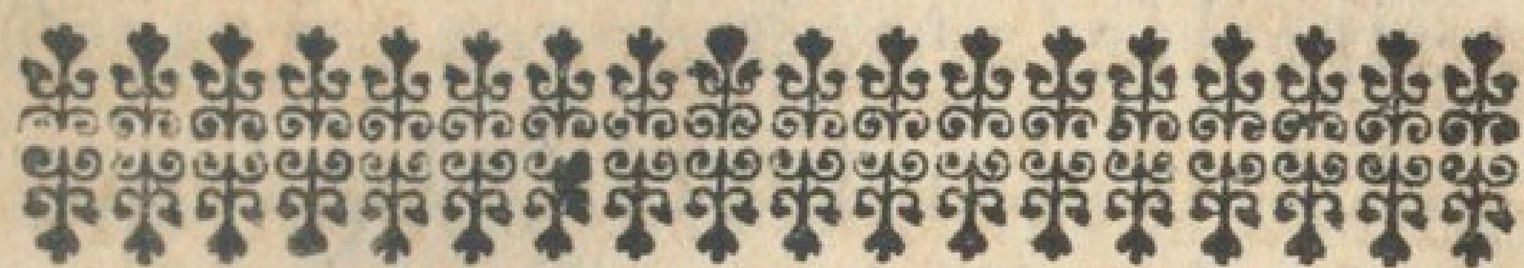
Et partant s'il estoit permis d'opter, i'aymerois bien mieux cette Raison prisonniere de la Foy, & sacrifiée par l'Humilité; cette Raison abbatuë & endormie, voire mesme morte & en-

terrée au pied des Autels; que cette autre Raiſon iuge de la Foy; animée d'orgueil & de vanité; ſi viue & ſi remuante dans les Eſcoles; qui fait tant la Maiſtreſſe & la Souueraine; qui ne parle que de regner & de vaincre par tout où elle eſt. On trouue Dieu bien plus aiſément dans le calme & dans la douceur de la Pieté, que dans le bruit & dans les contentions de la Theologie. Le trauail des Sçauans n'a garde d'aller ni ſi viſte ni ſi loin que l'oyſiueté des Humbles.

C'eſt donc le Monde viſible que Dieu a abandonné aux argumens, & aux diſputes des

Philoſophes, & non pas le Monde caché: C'eſt la face exterieure de la Nature, & non pas les Secrets de la Religion. La connoiſſance de ces Secrets n'a point eſté expoſée à la curioſité des beaux Eſprits. Il en eſt comme de cette Riuiere merueilleuſe, de laquelle quelques Anciens ont parlé : Elle eſt baſſe aux Petis & aux Modeſtes, & profonde aux Grands & aux Superbes : Les Brebis y paſſent à gué, & les Elephans s'y noyent.





DE QVELQVES PARAPHRASES NOVVELLES.

DISCOVRS SEPTIESME.



OCRATE ſe connoiſſoit en vers, comme en tout le reſte des choſes honneſtes. Mais il n'auoit plus de paſſion que pour les Muſes chaſtes & Chreſtiennes. Encore vouloit-il qu'elles fuſſent triſtes & ſeueres ; qu'elles armaſſent la chaſteté de rigueur (d'ordi-

naire il se seruoit de ces termes) que leur simplicité & leur modestie les distinguassent de leurs autres Sœurs, qui sont plus mondaines & plus enjoüées. Il vouloit que les Vers, conceus & nez dans l'Eglise se sentissent du lieu de leur extraction, & de l'auantage de leur naissance; que les Ouurages Chrestiens portassent la marque du Christianisme; qu'ils fussent Chrestiens, tant en la forme qu'en la matiere. Vous le verrez par le iugement qu'il fit de la Paraphrase d'vn Pseaume, qui m'auoit esté enuoyée de Languedoc: Elle estoit de la façon d'vn des beaux Esprits de ce païs-là,

& on me mandoit que ce bel Eſprit y auoit trauaillé de toute ſa force; que douze Stances eſtoient le trauail de douze mois; & qu'encore ne croyoit-il pas en eſtre accouché a terme, tant il auoit de peine à ſe contenter. Socrate garda quelques iours cette Paraphraſe ſur la table de ſa chambre, & ayant eſté preſſé de nous en dire ce qu'il en penſoit, ſon auis fut celui-cy, qui fut la regle du noſtre.

IL falloit ſuiure Monſieur l'Eueſque de Graſſe, & ne pas faire effort pour paſſer deuant.

En matiere de Paraphrases, il a porté les choses, où elles doiuent s'arrester. L'Eloquence qui entreprend d'aller plus loin, est à mon auis trop ambitieuse. La Poësie qui cherche vn autre chemin, court fortune de trouuer vn precipice. Vouloir encherir sur vn si grand Maistre, ne me semble pas estre de la modestie d'vn Apprenti. Celuy-cy ose tout, & hazarde tout : Vn Poëte si prodigue d'abord n'est pas asseuré de pouuoir continuër : Il doit deuenir pauure par sa premiere desbauche.

Mais d'ailleurs, subtiliser dauantage, & quintessencier les

Textes ſacrez n'eſt pas vne entrepriſe bien iudicieuſe, ni qui puiſſe mieux reüſſir à noſtre langue, qu'à ſon Aiſnée la langue Latine. C'eſt faire le contraire de ce qu'ils pretendent. Ce n'eſt ni faciliter ni eſclaircir la Sainte Eſcriture : C'eſt l'embarraſſer & la barboüiller. Au lieu de raffiner l'or de ſes paroles, & de faire hauſſer les choſes de prix, ils en alterent la ſubſtance, ils en corrompent la pureté.

Le Prophete qu'on m'a fait voir, dans la Paraphraſe qu'on m'a monſtrée, m'a fait compaſſion en l'eſtat où ie l'ay veu. I'ay eu pitié de l'extrauagance de

ſon équipage, de ſa ridicule galanterie, de ſon air de Cour, & tout enſemble de ſes marques de College. Les fleurs de Rhetorique, la broderie du ſtile figuré, l'oſtentation & la pompe de l'Eſcole pourroient eſtre bien en vn autre lieu, mais icy elles ne ſont pas en leur place. Celuy que i'ay veu eſt vn chercheur de pointes & vn faiſeur d'antitheſes. C'eſt vn Sophiſte, c'eſt vn Declamateur, c'eſt toute autre choſe qu'vn Prophete.

PVIS que vous voudriez ſçauoir là-deſſus, les ſentimens des Sages que i'ay pratiquez,

cela s'appelle en la langue de la Raiſon, friſer & parfumer les Prophetes. Quelle hardieſſe & quelle licence, ou pluſtoſt quelle effronterie & quelle profanation, de ſe iouër tantoſt d'vn Prophete, tantoſt d'vn Apoſtre, en les traueſtiſſant de la ſorte? de donner des habillemens de Theatre à des perſonnes ſi graues & ſi ſerieuſes; de les eneruer, de les effeminer, & ſi i'oſe le dire, de les faire changer de ſexe? Car que pretend autre choſe la foibleſſe eſtudiée de ce langage forcé; cette violente expreſſion, qui met les Auteurs à la torture, pour ne produire que de la moleſſe & de l'affete-

rie ; pour donner vn Spectacl de nos Mysteres & de nos Saint à des Caualiers & à des Dames pour leur faire voir vne beaut artificielle, appliquée par le dehors, contraire à la veritabl forme, soit du Prophete soit d l'Apostre ?

Le trauail & la sueur du Paraphraste se lisent auec ses pointes & ses antitheses. L'inquietude & le tourment qu'il se donne, me font de la peine, quoy que ie n'en veüille point prendre. Les ciseaux, les marteaux & les tenailles ; les dislocations & les ruptures, se voyent & se sentent dans châque vers. Il n'y en a pas vn qui ne gemisse, & ne

ſemble crier miſericorde, pour les diuers coups qu'il a receus. Le Prophete perſuadoit ſans Rhetorique ; Le Paraphraſte eſt Rhetoricien ſans perſuader. Tant a dauantage la liberté de l'Eloquence en ſa ſource, ſur la contrainte de l'Art de parler ; le Bien tout pur & tout ſimple, ſur le Bien meſlé & falſifié ; la perfection de l'Idée, ſur les defaux du Maiſtre, de la Leçon, & de l'Eſcolier ! Tant il eſt vray que Dieu eſt inimitable à l'Homme, & la Maieſté à l'Induſtrie ! Mais il faut le prendre d'vn ton plus bas.

Ie vous parlay dernierement de ce beau Portrait de Theſée,

qu'auoit fait le Peintre Parrhasius. Il estoit beau, mais il ne ressembloit pas à Thesée. Il fut dit par quelqu'vn de ce temps-là, que le veritable Thesée auoit esté nourry de chair de bœuf, & que celuy de Parrhasius n'auoit mangé que des roses. On pourroit se seruir du mesme mot, sur le suiet des Paraphrases, si peintes & si fleuries. Ce sont de belles Images, mais elles n'ont pas esté tirées aprés le naturel; mais elles n'ont pas esté faites pour ressembler; mais ce qu'elles representent n'y est pas reconnoissable. Pareilles Pieces sentent Paris, la Cour & l'Academie: Mais elles

n'ont rien de Hierusalem & de Sion; rien du Tabernacle & du Sanctuaire?

N'est-ce pas se moquer de L'ANCIEN DES IOVRS, de le vouloir faire parler à la mode; de luy apprendre le iargon des Cercles & des Cabinets; de luy faire dire, quand il nous plaist, nostre *aiuster*, nostre *esplucher*, nostre *se piquer de parfait*, *&* *se piquer de perfection*, nostre *de belle hauteur* & *de haut en bas?* Nous voudrions qu'il se seruist aussi souuent que nous, *de nos lumieres & de nos veuës*, que nous employons à toutes occasions & à tous vsages. Nous voudrions que le

TERRIBLE, le TRES-HAVT, & le TRES-FORT, que le DIEV DES ARMÉES, & le SOVVERAIN DES SOVVERAINS s'accommodast, comme nous, à la coustume du lieu & au goust du Temps; qu'il se rendist complaisant à toutes les fantaisies des Caualiers & des Dames; qu'il prist aussi-tost que nous, les Nouueautez qu'on nous apporte de la Cour, & qui distinguent dans les Prouinces les honnestes gens d'auec le Peuple.

Pour ne rien dire de pis, ce seroit traiter bien familierement dans le commerce du langage, celuy qui d'vne parole a

fait le Ciel & la Terre; celuy qui de tout temps a inſtruit & a deſpeſché les Anges, comme ſes Courriers & ſes Meſſagers, pour faire ſçauoir au Monde ſa volonté. Mais quand il ne ſeroit que celuy qui a enſeigné les Patriarches, & qui a parlé par les Prophetes, il me ſemble qu'il n'y a point d'apparence de ramener à l'Eſcole de la Grammaire le plus vieux de tous les Docteurs; de vouloir polir & ciuiliſer le Sainct Eſprit; d'entreprendre de reformer ſon ſtile & ſa maniere d'eſcrire. Quand on n'auroit point de conſideration pour vne telle Grandeur que celle de Dieu, il en faudroit

auoir pour vne telle Vieilleſſe que celle de ſa Parole; & recon-noiſtre le merite des choſes Anciennes, quand on ne pourroit pas comprendre la dignité des choſes Diuines.

On doit certes plus de reſpect à cette ſainte Antiquité, que de la deſguiſer, que de la maſquer ainſi tous les iours; que de luy faire porter toutes les marques de l'inconſtance & de la legereté de la France. Les rides & la terre de ſon viſage plaiſent dauantage aux yeux des Sages, que noſtre fard, & que nos couleurs. La baſſeſſe de ſon expreſſion vaut mieux que la magnificence de nos figures.

O Rhetoricien, ô Dialecticien, qui faites des Paraphrases, ſi c'eſt voſtre humeur que de changer à toute heure, qui vous a dit que les Prophetes & les Apoſtres ſoient de voſtre humeur ? Ils ſont ennemis des Nouueautez & des Modes, dont vous eſtes amateurs. Et ne penſez pas leur faire plaiſir de leur preſter ſi liberalement, & ſans qu'ils en ayent beſoin, vos Epithetes & vos Metaphores; de les charger de voſtre Alchimie, & de vos Diamans de verre, ou ſi vous voulez que i'en parle plus noblement, de voſtre bon or, & de vos perles Orientales. Ces ornemens les deshon-

norent : Ces faueurs les desobligent. Vous pensez les parer pour la Cour, & pour les iours de Ceremonie, & vous les cachez comme des Mariées de Village, sous vos affiquets & sous vos bijous : Vous les accablez de la multitude de vos richesses, ou fausses ou veritables. Vous voulez leur rendre le visage plus agreable, & vous leur ostez le cœur. Par l'addition de l'Estranger & du Superflu, vous effacez souuent le Propre & l'Essentiel.

Escoutez vn Oracle, sorti de la bouche du Cardinal du Perron, que nous allions consulter à Bagnolet les dernieres an-

nées de ſa vie. Deux choſes, di-
ſoit-il, qui ſont ſeparées par
tout ailleurs, ſe rencontrent &
s'vniſſent dans la ſainte Eſcri-
ture, LA SIMPLICITÉ ET LA
MAIESTÉ. Il n'y a qu'elle ſeule
qui ſçache accorder deux ca-
racteres ſi differens. Mais ces ca-
racteres ſi differens, cette Sim-
plicité & cette Majeſté, ſe con-
ſeruent dans les Originaux, &
non pas dans les Copies. On ne
les trouue que dans la Langue
maternelle de l'Eſcriture, ou
pour le moins dans des Tradu-
ctiõs ſi fideles,(la politeſſe de ce
Siecle aura de la peine à ſouffrir
cecy) dans des Traductions diſ-
je, ſi fideles, ſi litterales, & qui

approchent de ſi prés du Texte Hebreu, que ce ſoit encore de l'Hebreu, en Latin ou en François. Les Huiles vierges ſont les veritables Huiles. Le Baume n'eſt Baume que tel qu'il coule de l'Arbre qui le produit: Ce qui paſſe par les mains des Diſtillateurs, par l'alambic des Apoticaires, eſt quelque autre choſe. Ce n'eſt plus cette premiere & precieuſe liqueur; Ce ſont des drogues ſophiſtiquées: Ce n'eſt plus l'ouurage de la Nature, ce ſont les inuentions & les changemens de l'Art.

MAIS ſi faut-il adoucir ce qui eſt rude; eſclaircir ce qui

eſt obſcur ; démeſler ce qui eſt entortillé ; donner quelque liaiſon aux paroles pour faciliter le ſens. Voila les pretextes de Meſſieurs les Paraphraſtes, qui feroient bien mieux d'employer ſur vn autre fons, les ſoins & la culture qui ne reüſſiſſent pas en celui-cy. L'Eſcriture ſainte ſe contente de ſa ſolidité & de ſa force : Qu'ils aillent porter ailleurs leur delicateſſe & leur douceur ; leur proportion & leur regularité.

Il n'y a rien de commun entre la Muſique & le Tonnerre. Ce n'eſt pas dans ce bruit épouuentable qu'on remarque des accords & des meſures : Ce

n'eſt pas auſſi dans les mouuemens d'vne ame agitée de Dieu, qu'il faut chercher de l'art & de la methode. Cét ordre & cette ſuite ſi ſcrupuleuſe ſont peu dignes de la liberté de l'eſprit de Dieu ; ſont des marques de contrainte & de ſeruitude ; ſont des chaiſnes & des fers, que briſe & met en pieces du premier coup cét Eſprit dominant & Souuerain: Il ne s'enferme pas dans des bornes ſi eſtroites que ſont celles de noſtre maniere de conceuoir & de dire : Il n'eſt pas captif des regles & des preceptes. La Poëſie des Pſeaumes & des Cantiques n'eſt pas vn cours paiſible, doux
&

& naturel; Il eſt rapide & impetueux. Ce ſont des débordemens & des excés. L'effort & la violence; le deſordre meſme & le tumulte appartiennent à cette Voix qui arrache les Cedres, & qui eſbranle les fondemens des Montagnes.

MAIS ne penſez pas que ie ſois tout ſeul de cét auis, & que ie veüille faire paſſer mon chagrin dans la Republique des lettres, pour vne loy fondamentale de la meſme Republique. Ne vous imaginez pas que i'aye deſſein de donner cours à vne nouuelle opinion, au deſauan-

tage de la Nouueauté, & au pré-
judice des Paraphrases. Mon
opinion a esté publiée, cinquan-
te ans auant que ie fusse né, &
ie vous la veux monstrer dans
ce liure. C'estoit vn liure escrit
à la main, d'vn des grands hom-
mes du dernier Siecle, & peut-
estre son propre Original, qu'on
auoit apporté sur la table du
Cabinet, pour le conferer a-
uec les Editions imprimées. Il
y chercha ce passage qu'il nous
leut.

Piget illorum operæ qui Dauid Psalmos suis calamistris inustos, sperarunt efficere plausibiliores. Mihi Spiritus Diuinus eiusmodi placet quo se ipsum ingeßit à

Patre, non quemadmodum ab hominibus distortus est. Neque Dauid illa Cantica, admirabilia sunt mihi, nisi quibus legibus ab illo dicta sint, hauriantur.

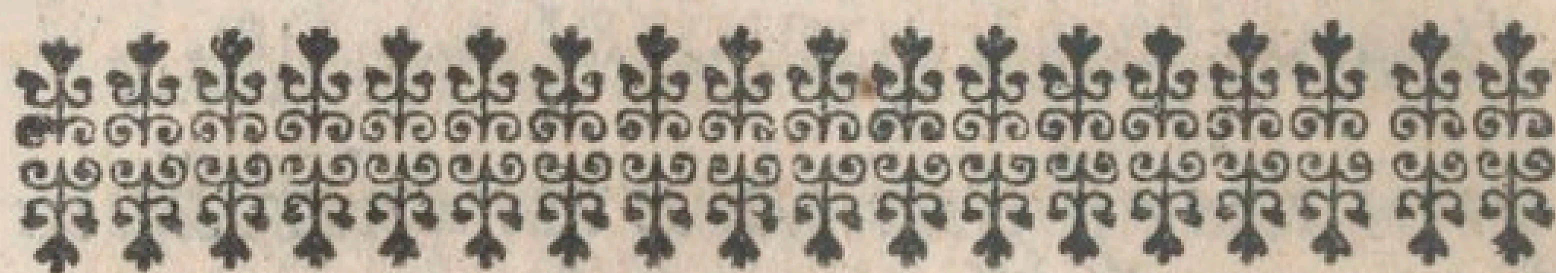
Hors mesme de l'enceinte des choses saintes, & dans l'estenduë des lettres profanes, ce mesme grand homme, que nos Amis de Hollande traittent quelquefois de Prince & quelquefois de Heros, a esté peu fauorable aux Traductions si eloquentes. Et quoy que Muret l'appellast son Pere; quoy qu'il eust defendu l'éloquence de Ciceron contre la malignité d'Erasme, il n'estoit pas neanmoins d'auis qu'on traduisist les liures

d'Ariſtote du ſtile de Ciceron. Voicy à peu prés ce qu'il en a eſcrit, dans vne Preface qui a eſté ſauuée du naufrage de ſes autres Oeuures, par vn homme de ma connoiſſance. Ie penſe que ie me pourray ſouuenir des termes.

Nolim ego Ariſtotelem Ciceronianum. Naturæ enim imitator Philoſophus nihilo ſuperfluo fœdare debet Orationem; rerum quippe imago eſt Oratio. Catoni ſtatuæ diadema imponas aut crepidas ſubdas, Græcam aut Perſicam putes. Probi ergo Interpretes caſtigent ſuperbum & exultans illud atque adeo confidens genus Orationis. Repræſentent Au-

ctorem, non ipsi condant. Interpres ille est qui inter prædes duos sequester interuenit, cuius fides si fluxa sit, nomen amittit suum. Nam & mentitur sciens, & plerumque Auctorem mendacem facit.





CONSIDERATIONS SVR QVELQVES PAROLES DES ANNALES DE TACITE.

DISCOVRS HVITIESME.



E lendemain de la iournée des Paraphrases, ainsi fut-elle appellée par vn galand homme qui s'y trouua; Socrate receut de Paris vne nouuelle Traduction des Annales de Tacite: Elle luy plût extrémement : Il en parla comme

d'vn Chef-d'œuure en noſtre langue: Il nous en leut à diuerſes fois, des feüilles entieres: Et vn iour s'eſtant arreſté à l'ouuerture du liure, ſur vn endroit qui luy ſembla digne de conſideration, voicy à peu prés le Diſcours qu'il fit, en preſence du Prouincial, gaſté de la Cour, Idolatre de la Faueur & des Fauoris, grand faiſeur de Panegyriques & d'Eloges.

C'EST le moyen de faire ſouuent iniuſtice que de iuger touſiours du merite des Conſeils, par la bonne fortune des Euenemens. Croyez-moy, &

ne vous laiſſez pas eſbloüir à l'éclat des choſes qui reüſſiſſent. Ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous auons appellé vne Prudence admirable, c'eſtoit vne heureuſe temerité. Il y a eu des hommes, dont la vie a eſté pleine de Miracles, quoy qu'ils ne fuſſent pas Saints, & qu'ils n'euſſent point deſſein de l'eſtre : Le Ciel beniſſoit toutes leurs fautes ; le Ciel couronnoit toutes leurs folies.

Il deuoit perir, cét Homme fatal (nous le conſideraſmes il y a quelques iours dans l'Hiſtoire de l'Empire d'Orient) il deuoit perir, dés le premier iour de ſa conduite, par vne telle ou

vne telle entreprise; Mais Dieu se vouloit seruir de luy, pour punir le Genre humain, & pour tourmenter le Monde: La Iustice de Dieu se vouloit vanger, & auoit choisi cet Homme, pour estre le Ministre de ses vengeances. Il falloit donc qu'il fist, quelque malade, quelque moribond qu'il fust, ce que Dieu auoit resolu qu'il feroit auant sa mort. La Raison concluoit qu'il tombast d'abord, par les Maximes qu'il a tenuës; Mais il est demeuré long-temps debout, par vne Raison plus haute qui l'a soustenu: Il a esté affermi dans son pouuoir, par vne Force estrangere, & qui

n'estoit pas de luy ; vne Force qui appuye la foiblesse, qui anime la lâcheté, qui arreste les cheutes de ceux qui se precipitent, qui n'a que faire des bonnes Maximes, pour produire les bons Succés. Cet Homme a duré, pour trauailler au dessein de la Prouidence : Il pensoit exercer ses passions, & il executoit les Arrests du Ciel. Auant que de se perdre, il a eu loisir de perdre les Peuples & les Estats; de mettre le feu aux quatre coins de la Terre ; de gaster le Present & l'Auenir, par les Maux qu'il a faits, & par les Exemples qu'il a laissés.

Ces Exemples sont conta-

gieux, & leur venin paſſe iuſqu'à la Poſterité. Noſtre amy de Hollande l'a remarqué deuant nous. Le Dictateur a eſté le Pedagogue des Trium-virs, bien qu'il y ait eu quarante ſix ans entre luy & eux. La premiere Proſcription a eſté la Tablature de la ſeconde. SYLLA L'A BIEN PV, POVRQVOY NE LE POVRRAYIE PAS?

Voila la Politique des mauuais Princes, qui reüſſit admirablement, pourueu qu'elle ne trouue point d'oppoſition, & que l'audace du Palais agiſſe ſur la timidité du Peuple. VN PEV D'ESPRIT ET BEAVCOVP D'AVTORITÉ; c'eſt ce qui a

presque tousiours gouuerné le Monde; quelquefois auec succés, & quelquefois non; selon l'humeur du Siecle, plus ou moins porté à endurer; selon la disposition des Esprits, plus farouches ou plus apriuoisez.

Mais il faut tousiours en venir-là: Il est tres-vray qu'il y a quelque chose de diuin; Disons dauantage, il n'y a rien que de diuin dans les maladies qui trauaillent les Estats. Ces dispositions & ces humeurs, dont nous venons de parler; cette Fiévre chaude de rebellion, cette Letargie de seruitude viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le Poëte & les

Hommes ne ſont que les Acteurs: Ces grandes Pieces qui ſe ioüent ſur la Terre ont eſté composées dans le Ciel, & c'eſt ſouuent vn Faquin qui en doit eſtre l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Prouidence a quelque deſſein, il ne luy importe gueres de quels inſtrumens & de quels moyens elle ſe ſerue. Entre ſes mains tout eſt Foudre, tout eſt Tempeſte, tout eſt Deluge, tout eſt Alexandre, tout eſt Ceſar: Elle peut faire par vn Enfant, par vn Nain, par vn Eunuque, ce qu'elle a fait par les Geans, & par les Heros; par les Hommes extraordinaires.

Dieu dit luy-meſme de ces

gens-là, QV'IL LES ENVOYE EN SA COLERE, ET QV'ILS SONT LES VERGES DE SA FVREVR. Mais ne prenez pas icy l'vn pour l'autre. Les Verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mesmes ; ne frapent ni ne blessent toutes seules. C'est l'Enuoy, c'est la Colere, c'est la Fureur, qui rendent les Verges terribles & redoutables. Cette Main inuisible, ce Bras qui ne paroist pas, donnent les coups que le Monde sent. Il y a bien ie ne sçay quelle Hardiesse, qui menace de la part de l'Homme, mais la Force qui accable, est toute de Dieu.

LE Prouincial, faiſeur de Panegyriques, fut ſurpris d'oüir parler de la ſorte ce vieux Docteur, qui expliquoit l'Hiſtoire Romaine d'vne ſi nouuelle façon; qui s'eſloignoit ſi fort du ſtile ordinaire de la Cour; qui non ſeulement rendoit ſi ridicule le Serieux des Panegyriques, mais qui faiſoit voir ſi petite la Grandeur des Roys.

Il eſt certain que iamais homme ne vit les choſes du Monde aueque de meilleurs yeux; ne fut mieux gueri des opinions populaires; ne fut moins Flateur ni moins Admirateur que Socrate. Comme il meſpriſoit

extrémement les bassesses de l'ame des Courtisans, il n'estimoit gueres les esleuations des fortunes de la Cour: Cette hauteur luy sembloit estre vne proche disposition à la cheute. Bien loin de porter enuie à la condition des Fauoris, il auoit pitié de celle des Princes.

Regardez, nous disoit-il, s'estant arresté sur vn autre Passage des Annales de Tacite, Regardez au delà de ces Ballustres d'argent, ces grands Lits de drap d'or, en broderie de perles. Il vous semble qu'on n'y sçauroit estre malade: Vous-vous imaginez qu'on n'y deuroit faire que de beaux songes.

Neanmoins

Neanmoins c'eſt là dedans où les plus vilaines des Maladies & les plus ſales des Animaux ont attaqué les Roys & les Dictateurs ; ont triomphé de l'orgueil des Sceptres & de la vanité des Couronnes. C'eſt là dedans où les Nuits ſont pleines de Spectres & de Fantoſmes ; où vn pauure Prince s'éueille en ſurſaut, & crie qu'on le tuë ; où les remors du Paſſé viennent agiter vne conſcience effrayée, & faire des plaintes & des reproches à celuy qui n'a oüi tout le iour que des acclamations & des loüanges.

Les ieux, les diuertiſſemens, les plaiſirs ne gueriſſent point

les ames qui ſouffrent. Ce ne ſont point de veritables remedes; ce ſont de ſimples amuſemens de la douleur : Ils ne chaſſent point, ils n'emportent point le Mal : Ils trompent, ils endorment le Malade : Ils ne produiſent que des interualles de relaſche, que des momens de tranquillité. Les ioyes qui ſont artificielles durent peu : Pour eſtre longues & aſſeurées, il faut qu'elles viennent de ſource, & que la Nature ſoit contente. Il faut que le contentement ait ſa racine dans le cœur : Autrement ce n'eſt que du fard ſur le viſage : Le moindre accident l'efface, & l'Apparence tombe

au premier rayon de la Verité. Auſſi voſtre Virgile a mis en Enfer ces ſortes de ioye, & les appelle de MAVVAISES IOYES. Penſez-vous que celles de la Cour ſoient beaucoup meilleures?

Repreſentez-vous, ie vous prie, le cruel Theodoric, apres la mort du ſage Symmaque. Il eſt aſſis à vne table d'or & d'yuoire; chargée des tributs de pluſieurs Prouinces; des dépoüilles de la Terre & de la Mer. Ce n'eſt pas tout que cela. Outre les moiſſons de fleurs, & ce fut peut-eſtre en Hiuer que cette feſte fut celebrée; outre les fruits eſtrangers & ceux du

païs; outre la rareté & l'abondance en vn mesme lieu, il y a quelque chose de plus delicat & de moins materiel, qui entre dans le festin, & qui va chatoüiller l'esprit par le passage des sens. Les douces fumées des Parfums, les charmes rauissans de la Musique, la compagnie des Femmes libres, & desireuses de plaire, les Bouffons & les Flateurs ne manquent point à Theodoric, pour la perfection de la bonne chere. Il croit se pouuoir resiouïr auec ce grand appareil de ioye. Mais tout d'vn coup on sert deuant luy la teste d'vn gros poisson; Et il s'imagine d'abord, & il s'écrie imme-

diatement apres, que c'eſt la teſte de Symmaque, qu'on luy apporte de l'autre Monde ; que c'eſt Symmaque, qui ſort du tombeau, & qui s'apparoiſt à luy, auec ſa teſte ſanglante.

Cette Teſte que Theodoric a fait couper, ne luy donne ni paix ni tréue : Ce ſang innocent, qui a eſté verſé par ſes Ordres & par l'Arreſt de ſes Commiſſaires, le pourſuit iuſques dans les lieux priuilegiez ; iuſques dans l'Azile de la Volupté & du Secret ; iuſques dans le ſein de ſes Maiſtreſſes & entre les bras de ſes Fauoris. Il a touſiours en preſence vn objet qu'il veut touſiours fuïr. Il ſe ſou-

uient ſans ceſſe de ce qu'il veut ſans ceſſe oublier. Il trouue par tout des images de ſon crime : Et les plus mal peintes, comme celle-cy, ne laiſſent pas de bleſſer ſon imagination ; de faire douleur à ſa memoire ; de corrompre les plaiſirs qui luy ont eſté preparez ; d'empoiſonner les viandes qu'on luy a ſeruies.

Mais puis que vous le trouuez bon, eſloignons-nous encore dauantage du Temps preſent, & montons plus haut dans l'Antiquité. Ne ſortons point de noſtre nouuelle Traduction. Entrons dans la vieille Rome, où ceux qui croient que tous les Sermons parlent contre eux &

contre leur race, ne trouueront ni parens ni amis; ne trouueront pas mesme vn seul homme, qui soit de leur connoissance. Ne nous amusons point aux petits, aux mediocres Tyrans: Quittons Theodoric, pour considerer Tibere.

Cette longue suite de Condamnez, de laquelle il fut dit, QV'IL AVOIT FAIT VN PEVPLE DE MORTS, se presente à ses yeux le iour & la nuit. Il voudroit bien les pouuoir tuër encore vne fois; mais ils ne sont plus en sa puissance. Ils ont esté les Martyrs de sa cruauté; ils sont maintenant les Bourreaux de son esprit. Ce sont les Fan-

tosmes dont ie parlois. Ce sont ces Spectres hideux, qui forcent les auenuës de son Isle; qui assiegent son Palais; qui volent au tour de son Lit & de sa Chaire; qui luy monstrent leur sang & leurs playes; qui luy reprochent ses crimes & sa Tyrannie.

Ainsi les Hommes & les Elemens obeïssent; Mais les Ombres & l'Enfer le viennent persecuter de leurs visions. Il a donné la Paix à toute la Terre, & n'a pû se la donner à soy-mesme. Il a besoin de consolation dans les Festes & dans les Triomphes: Ou si vous aimez mieux que ce soit vn Poëte qui vous le

die, il a beau estre Grand & Victorieux,

L'Idole de son Crime, amenant la Terreur,
De Feux & de Serpens épouuante son cœur,
Et le triste remors, mesme apres la Victoire,
Est vn autre Ennemy, logé dans sa memoire.
Ses plus beaux iours sont teints d'vne noire vapeur:
Il a tout offensé, tout aussi luy fait peur,
Et son Throsne deuient, ô misere du vice!
Le public eschaffaut de son secret supplice.

Ces vers plurent à la Compa-

gnie; & à la reſerue du dernier, ils furent generalement approuuez. Vn certain homme de bas Poitou, qui auoit oüi parler de l'Academie de Paris, s'imagina qu'il y auoit quelque dureté au *public eſchaffaut de ſon ſecret ſupplice*; à cauſe que tous les mots du vers ne finiſſent pas par des voielles, qui à ſon auis, ſont plus douces que les conſonantes. Socrate reconnut le dégouſt de cet homme, à la mine qu'il faiſoit, & crût eſtre obligé de luy dire; Ie voy bien que voſtre politeſſe ne peut rien ſouffrir de raboteux: La veuë meſme des cailloux vous fait de la peine: Non ſeulement la ru-

desse & la dureté, mais l'ombre de la rudesse & le soupçon de la dureté vous choque. Si cela est, ie ne vous conseille pas d'aller voir Monsieur le *** de peur qu'il ne vous assomme des vers qu'il fait à coups de marteau, & du plus vilain fer qui se tire de nos Mines. Mais comment vous pouuez-vous accommoder auec que les Muses du Cardinal du Perron, qui sont si ennemies de la mollesse des sons, & de la musique effeminée; qui sont si austeres & si difficiles? Il y a de l'apparence que vous auez bien fait des grimaces, quand vous auez leu dans ses Poëmes

Des Regnes & des Roys au

nom de Christ rebelles,

Et

*Des Mores d'Occident dete-
stable Spectacle.*

Mais nous parlerons vne autre fois de l'harmonie & de la iustesse des mesures. Ie veux croire cependant, pour l'honneur de l'excellent Poëte, dont i'ay allegué les vers, que leur substance & leur sens vous ont contenté l'esprit, quand leur escorce & leur son vous auroient égratigné les oreilles. Au moins m'auoüerez-vous que tous vers qu'ils sont, ils ne sont point fabuleux, & qu'ils se contiennent dans la fidelité de la Prose.

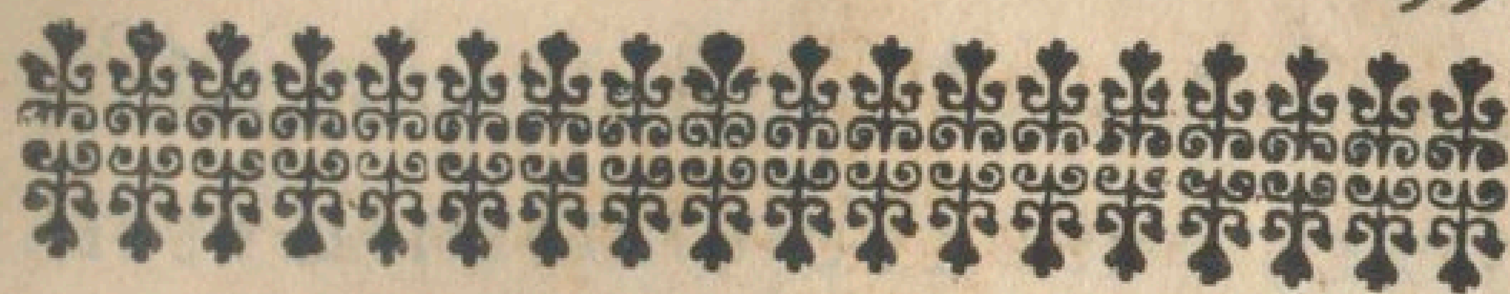
Il est certain que les Histo-

riens ne desmentent point en cecy les Poëtes : Aussi bien qu'eux, ils nous font voir le Tyran, qui tremble au milieu de ie ne sçay combien de Legions; qui a des Armées & des Citadelles, & n'a point d'asseurance ni de seureté ; qui n'est pas moins timide que redoutable. Ils parlent aussi tragiquement qu'eux, des frayeurs & des mauuaises nuits de Tibere ; de ses miseres secrettes ; de ses supplices interieurs ; des Serpens & des Tygres de sa conscience. Que ne disent-ils point de cette troupe de Bestes farouches ? Car à leur dire, ce ne sont plus de simples Passions & de sim-

ples Vices : Ce sont des Animaux sauuages & furieux, à qui l'ame des Tyrans est donnée en proye ; ce sont des Dents & des Griffes, qui déchirent, qui mettent en pieces l'ame de Tibere.

TYBERIVM NON FORTVNA, NON SOLITVDINES PROTEGEBANT, QVIN TORMENTA PECTORIS SVASQVE IPSE POENAS FATERETVR. QVIPPE SI RECLVDANTVR TYRANNORVM MENTES, POSSE ASPICI LANIATVS ET ICTVS, & ce qui s'ensuit. Il faudra voir vne autre fois, si la Traduction a bien reüssi en cet endroit.





SVITE DV MESME SVIET.

DISCOVRS NEVFIESME.



APRES vne petite pauſe, Socrate continua ainſi ſon diſcours. Ces paroles de Tacite ſont tragiques & pompeuſes : Elles ne laiſſent pas pourtant d'eſtre hiſtoriques & veritables, & les mauuais Princes ſont encore plus mal-heureux que l'Hiſtoire ne le dit, &

que le Monde ne le croit. Mais voicy vne Propoſition d'éternelle verité, qui explique l'intention de l'Hiſtoire, & celle du Monde; qui confirme noſtre Diſcours, & y ajouſte vn article eſſentiel.

Que les Princes ſe glorifient tant qu'il leur plaira, de ne voir rien que le Ciel qui ſoit plus éleué que leur Throſne; Qu'ils parlent tant qu'ils voudront, de l'independance de leurs Couronnes; Il y a deux Tribunaux, dont ils ne peuuent decliner la Iuriſdiction, & deuant leſquels il faut toſt ou tard, qu'ils ſe repreſentent: C'eſt au dehors le Tribunal de la RENOMMÉE,

& celuy de la CONSCIENCE au dedans. Quoy qu'ils facent, quoy qu'ils disent, ils sont du ressort de ces deux Iuges : Ils ne sçauroient s'empescher de comparoistre deuant l'vn & l'autre Tribunal, & d'y rendre conte de leurs actions.

Tibere a humilié toutes les ames ; Il a dompté tous les courages ; Il a mis sous ses pieds toutes les testes : Il s'est esleué au dessus de la Raison, de la Iustice & des Loix. Il pense auoir osté à Rome iusqu'à la liberté de la voix & de la respiration : Ou les pauures Romains sont Muets, ou ils n'ouurent la bouche que pour flater le Tyran.

Mais vn Homme poſſedera-t-il ſans trouble la gloire d'eſtr plus craint que les Dieux? (o parloit ainſi en ce temps-là. Gouſtera-t-il ſans contradiction, le fruit de cette victoir inhumaine, qu'il a remporté ſur les Eſprits ? Ioüira-t-il paiſiblement des auantages de ſa cruauté; de la peur & du ſilence de ſes Suiets ? de la laſcheté & des menſonges de ſes Courtiſans ? La Verité qu'on retient captiue, ne ſortita-t-elle point par quelque endroit ? Ne paroiſtra-t-elle point en quelque lieu, à la honte & à la confuſion de Tibere ? Oüi certes, & d'vne eſtrange ſorte.

Des extrémitez de l'Orient il luy vient vne grande Lettre, qui deliure la Verité opprimée; qui la venge des Espions & des Delateurs; qui efface les Odes & les Panegyriques de la Flaterie. Cette Lettre iniurieuse est escrite de la main du Roy des Parthes, & il n'y a pas moyen de la supprimer. Ce n'est point vn Cartel d'Ennemy à Ennemy: C'est vne Satyre; c'est vn Pasquin; c'est quelque chose de pis. Ou plustost ce sont les premieres pieces d'vn Procés criminel, intenté par le Genre humain, que les vices de Tibere auoient offensé. Au nom de toute la Terre, vn Roy se decla-

re Partie, & prend la parole contre vn Empereur.

Apres luy auoir reproché sa mauuaise haleine, sa teste pelée, son visage pestri de boüe & de sang, les Monstres & les Prodiges de ses débauches, en vn mot les plus visibles defaux de sa personne & les crimes les plus connus de sa vie; cette grande Lettre, cette Lettre iniurieuse luy conseille pour conclusion, *de mettre fin par vne mort volontaire, à tant de maux qu'il souffre & qu'il fait souffrir; l'exhorte de donner par là à toute la Terre, la seule satisfaction qu'elle pouuoit receuoir de luy.*

Vous voyez comme la Re-

nommée condamne Tibere, par la bouche des Estrangers: Mais la Conscience souscrit à cet Arrest, par le propre tesmoignage de Tibere: Car enuiron ce temps-là il escrit luy-mesme vne autre Lettre au Senat, dans laquelle il maudit sa mal-heureuse Grandeur, auec des parolles de desespoir. Il descouure à nû les inquietudes & les peines d'vne ame ennuyée de tout, & mal-satisfaite de soy-mesme; abandonnée de Dieu & des Hommes; qui a perdu iusqu'à ses propres desirs; qui ne peut ni viure ni mourir. Il semble qu'il veuïlle faire pitié à ceux à qui il faisoit encore peur.

QVID SCRIBAM VOBIS, PATRES CONSCRIPTI, AVT QVOMODO SCRIBAM, AVT QVID OMNINO NON SCRIBAM HOC TEMPORE. DII ME DEÆQVE PEIVS PERDANT QVAM PERIRE QVOTIDIE SENTIO, SI SCIO. L'Hiſtoire ajouſte, ADEO FACINORA, ATQVE FLAGITIA SVA IPSI QVOQVE IN SVPLICIVM VERTERANT.

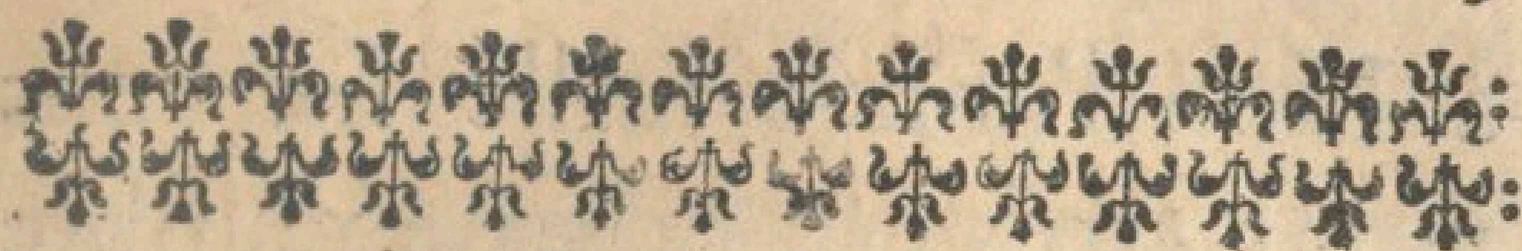
Les Saintes Eſcritures, & les Saints Peres qui les expliquent, ſont par tout de l'opinion de l'Hſtoire, & ne trouuent point de pareil ſupplice à celuy de la Conſcience. Si nous les en croyons, la mauuaiſe choſe que c'eſt, quand le Bourreau

eſt la meſme perſonne que le Criminel. La Iuſtice diuine paroiſt quelquefois auec éclat, & fait des Exemples, qui ſont veus de tout le Monde: Quelquefois auſſi elle s'exerce ſecretement, & abandonne les Meſchans à leurs propres cœurs, & à leurs propres penſées.

Cette impunité apparente n'eſt ni grace ni faueur. L'entrée du Palais ne monſtre rien de funeſte, & tout rit par le dehors : Mais le lieu du ſuplice c'eſt le Cabinet, c'eſt l'interieur de l'Homme, c'eſt le plus profond de l'Ame. Et là dedans il y a vne Solitude affreuſe & terrible, qui eſt plus à craindre que

les Spectateurs & que l'Eſchaf-
faut, parce qu'elle n'a ni qui la
conſole ni qui la plaigne. Sans
parler de ce qui ſe doit faire en
l'autre Monde, Dieu a diuers
moyens de ſe venger de ſes En-
nemis en celui-cy : Mais il ne
ſçauroit mieux les punir, qu'en
laiſſant leur peine à leur diſcre-
tion.





REMARQVES
SVR DES SERMONS,
ET SVR DES TRAITEZ DE CONTROVERSE, IMPRIMEZ A LION L'AN M. DC. XXIII.

DISCOVRS DIXIESME.



ELVY qui auoit apporté à Socrate la Traduction des Annales de Tacite, luy fit present de trois ou quatre Sermons, & de quelques Traitez de Controuerse, imprimez

à Lion l'année mille ſix cens vingt-trois, & reliez enſemble dans vn meſme Liure. Nous eſtant trouuez au Rendez-vous, vne demie-heure apres ſoupé, à cauſe des continuelles viſites de l'apreſdinée, nous viſmes ces Sermons & ces Traitez ſur la Table du Cabinet. Ils eſtoient marquez de la main de Socrate & de ſon crayon : Mais il falloit deuiner ſon chiffre ; Et nous creûmes auoir pluſtoſt fait d'en demander & d'en receuoir l'eſclairciſſement, que de le chercher & de le trouuer.

En cecy il ſe fit vn peu plus prier qu'à l'accouſtumée. La reuerence qu'il portoit à la parole

de Dieu, par quelque organe qu'elle ſortiſt, l'empeſchoit de iuger des Predicateurs auec liberté : Il ſupportoit beaucoup de choſes qu'il n'approuuoit pas, & comme il ne refuſoit iamais ſes loüanges au merite, il donnoit volontiers ſon ſilence à ce qui ne meritoit pas d'eſtre loüé. Il euſt bien voulu demeurer dans les meſmes termes : Mais il fallut contenter la Compagnie, & les violentes Interrogations que nous luy fiſmes à diuerſes fois, tirerent de ſa bouche ces Reſponſes, que ie mis par ordre le lendemain. Elles peuuent tenir lieu de Commentaire, ſur quelques endroits du

Liure, aſſez remarquables & aſſez beaux: Mais outre cela, elles peuuent ſeruir d'Adreſſe à quiconque veut aller droit dans la lecture des autres Liures, & apprendre à iuger finement de la valeur des choſes & des paroles.

IE ne touche point à la Doctrine du Predicateur: Elle eſt ſaine & Catholique: Elle vient des anciennes ſources, & n'a pas eſté priſe dans les nouuelles ciſternes. Mais ce n'eſt pas tout que la Doctrine. Ce n'eſt pas aſſez de ſçauoir la Theologie, pour eſcrire de la Theologie; il

faut encore sçauoir escrire, qui est vne seconde science. Il faut que l'art des paroles serue de guide & de truchement à la connoissance des choses : Cette connoissance descouure les grãdes veritez, & cet art les met à la portée des petits esprits.

L'Auteur des Traitez s'y est trompé : Il s'est arresté à la moitié de ce qu'il deuoit : Il s'est contenté d'auoir acquis, & de iouïr à sa mode, & n'a pas consideré que la possession n'estoit pas l'vsage. Il a crû qu'entendre les Mysteres & les faire entendre aux autres dépendoit d'vne mesme intelligence. Ainsi faute d'art & de methode des

Veritez extrémement hautes ſont peu heureuſement expliquées. Les Oracles deuiennent Galimatias, par la mauuaiſe diſpoſition de l'organe qui les rend. Ils perdent l'opinion de leur premiere diuinité, & n'acquierent point les graces de l'éloquence humaine. La Doctrine du Predicateur paroiſt moins que quand elle n'eſtoit pas deſcouuerte : Son ſilence la cachoit, & ſes paroles la gaſtent. Le defaut de la Grammaire des-honnore toute ſa Theologie.

Qu'il y a de difference entre ces ſortes d'Eſcrits, & ceux d'vn homme qui ſçait eſcrire;

entre ces Traitez de Controuerſe, & les Actes de la Conference de Fontainebleau, dont vous auez leu les endroits que ie vous ay marquez. Dans ces Actes les Raiſons ſont en bataille, & combattent l'Auerſaire: Icy elles ſont en foule & s'empeſchent elles-meſmes. Voila ce que cauſe le defaut de la Diſcipline & le manquement de l'Art. Pour produire vn Ouurage regulier, il falloit débroüiller la maſſe & partager la matiere; ſçauoir ſouſtraire & diminuer. Il falloit d'vne periode en faire pluſieurs, & ſonger plus à l'ordre qu'à l'abondance. Nous aurions beſoin de cette Hache

fameuse dont parlent les Grecs, qui retranchoit les superfluitez de leur stile. Nous escririons moins si nous meditions dauantage. Si nous-nous conseillions aueque le Temps, il reduiroit nos excés à la mediocrité, outre les autres bons offices qu'il nous rendroit. CET HOMME, disoit-on à Paris, lors que i'y estois, A FAIT VN GRAND LIVRE, PARCE QV'IL N'A PAS EV LE LOISIR D'EN FAIRE VN PETIT.

DANS les Traitez & dans les Sermons il y a des termes qui me sont suspects, & sur lesquels ie veux encore deliberer. Vn

Iuge

Iuge moins indulgent que moy les condamneroit absolument. Il y a d'autres termes qui sont tout à fait insoustenables, & la plus grande indulgence du monde les doit abandonner à la rigueur des Grammairiens ; L'Auteur ne feroit pas mal de s'en deffaire : Mais ie voy qu'il y a de l'attache, & que c'est par inclination & par choix, que ces termes luy sont plus familiers que ceux dont il pourroit vser sans scrupule. Ie n'ay pas dessein, d'esplucher tout le Liure par le menu : Ie veux seulement suiure mon Crayon, & vous déchiffrer les Marques que Monsieur le Vicaire pour-

roit prendre pour des caracteres de Magie.

LE mot de *Religionnaire* n'eſt pas François. Il vient du meſme païs que celuy de *Doctrinaire*, & ce fut ſans doute vn Predicateur Gaſcon, qui le debita le premier dans les chaires de Paris. De dire auſſi *Caluiniſte*, il me ſemble que ce ſeroit faire trop d'honneur à Caluin. Ce ſeroit faire iniure aux Rohans & aux Colignis, & à tant d'autres grands Seigneurs, de leur faire porter le nom d'vn petit Sophiſte, qui ne pouuoit pretendre qu'à la qualité de

leur Aufmonier, s'ils fuſſent demeurez fermes, comme ils deuoient, dans la Religion de leurs Peres.

Mais d'ailleurs *Heretique*, *Schiſmatique*, *Ennemy de l'Egliſe*, *Deſerteur & Rebelle de l'Egliſe*, ſont des termesqui font peur : Ils effarouchent ceux qu'on veut appriuoiſer. La paſſion de la Cauſe paroiſt à deſcouuert en ſemblables termes : Et cette paſſion, quoy que ie la trouue bonne & legitime, ne ſeroit pas approuuée par le Critique Caſteluetro. Il trouue mauuais que Tite-Liue parlant des Carthaginois, lès appelle *les Ennemis*, à cauſe que

l'Hiſtoire, qui à ſon auis doit eſtre neutre, ſe declare partiale, en ſe ſeruant de ſemblables termes.

Il faut auſſi auoüer qu'il ſeroit bien long & bien ennuieux d'obeïr touſiours regulierement aux Edits du Roy, & de dire *ceux de la Religion pretenduë Reformée*, ayant à les nommer ſouuent, ſoit dans vne Narration continuë, ſoit dans vn Diſcours de Controuerſe, où la repetition de leur nom pourroit eſtre vne piece eſſentielle de la matiere. De l'autre coſté d'accourcir ce nom composé de trois, & de reduire *ceux de la Religion pretenduë*

Reformée à ceux de la Religion; ie ne penſe pas que cet Abbregé fuſt agreable à l'Egliſe Catholique, particulierement dans vn Acte public, & hors de la Conuerſation priuée.

Mais pourquoy, ſans auoir recours à des termes odieux, ou à des locutions figurées, ne dira-t-on pas les *Huguenots*, auſſi bien que *les Guelphes* & *les Gibelins*? Pourquoy parlant en public, nous abſtiendrons-nous d'vn mot qui eſt dans la bouche de tout le monde; que les Eſtrangers ont emprunté des François; qui a cours deçà & delà les Monts? l'Hiſtoire de Dauila en eſt ſemée d'vn bout

iuſqu'à l'autre : Il ſe lit en groſſes lettres, à la teſte d'vne des Relations du Cardinal Bentiuoglio, RELATIONE, ſi ie ne me trompe, DE GLI VGONOTTI DI FRANCIA.

Ie ne voudrois dire ni *les Gueux*, comme on faiſoit aux Païs-bas, au commencement des troubles de la Religion, ni les *Parpaillaux*, comme on fit en France, dans nos dernieres Guerres ciuiles, & durant le Siege de Montauban. Ces deux mots ont eſté de courte vie, & leur deſtin n'a pas voulu qu'ils duraſſent ; outre qu'ils me ſemblent vn peu trop Comiques & trop populaires, Mais encore

me desplaisent - ils moins que *Religionnaire*, qui n'est ni Latin ni François, ni plaisant, ny serieux; qui ne signifie point ce qu'ils veulent qu'il signifie. Le mot de *Religieux* vient de Religion, par la voye legitime & naturelle; Celui de *Religionnaire*, en vient aussi, mais par vne licence vicieuse. Il est bastard & monstrueux. Pour le moins il n'est pas François, comme ie l'ay dit d'abord, & n'a garde d'estre si bon que *Sectaire*, duquel neantmoins on ne se sert pas. La meilleure partie du Peuple ne l'entend point; le bon Vsage ne l'a point receu; Il a esté fabriqué dans vn coin du

Quercy ou du Perigort; Et par conſequent il doit eſtre condamné comme Barbare, & renuoyé à Sarlat ou à Cadenac, d'où il eſt venu.

Si i'auois vne ſi violente aucrſion pour les mots vulgaires, & ſi i'eſtois abſolument reſolu de ne parler pas en France, comme on parle en France, ie voudrois ſuiure l'Exemple de l'Egliſe Grecque, qui employoit en pareilles occaſions, vn terme extremement doux: Elle ne diſoit point d'iniures à ceux qui s'eſtoient ſeparez d'elle, & ne leur donnoit point de noms odieux : Elle ſe contentoit de les appeller LES

GENS DE L'AVTRE OPINION, ſans dire de la mauuaiſe; comme ſi çeuſt eſté pour les diſtinguer, pluſtoſt que pour les offenſer, n'y ayant rien de formellement ennemy entre Orthodoxe & Eterodoxe.

Cette façon m'a ſemblé digne de la ciuilité de la Grece, & il me ſouuient d'auoir leu ie ne ſçay quoy de ſemblable dans les Deſpeſches de Monſieur de Foix, Ambaſſadeur pour le Roy prez du Pape Gregoire treziesme. *Sire* (c'eſt dans vne Relation qu'il enuoye au Roy ſon Maiſtre) *ie fis entendre à noſtre Saint Pere, comment ceux de la nouuelle opinion de-*

mandoient à vostre Majesté, &c

Ainsi parloit-on à Rome & deuant le Pape, de la Cause de Caluin, en vn temps où elle venoit d'estre condannée, & où sa premiere nouueauté la rendoit encore plus odieuse qu'elle n'est auiourd'huy, à vne Puissance, dont elle auoit l'audace de disputer la Souueraineté, apres en auoir secoüé le ioug. Ce Monsieur de Foix estoit vn personnage de grande naissance, de rare vertu, & d'eminente doctrine. Hors des fonctions de l'Ambassade, & aux heures de diuertissement, il s'entretenoit auec les bons Liures, & nostre Muret estoit vn

des ſes Lecteurs. Ayant, comme il auoit, particuliere connoiſſance des Lettres Grecques, ſon François pouuoit bien quelquefois viſer au Grec.

Mais ie vous prie, quelle delicateſſe de pieté, ou quelle affeterie de langage, dans les Sermons du Predicateur & dans ceux des autres, d'oppoſer toujours *Demon à Dieu*, & de n'oſer iamais dire ni le *Diable*, ni *Satan*? Ont-ils peur d'offenſer le Diable, quand ils l'appellent par ſon nom propre? Au moins eſt-ce vn nom que luy a donné noſtre Seigneur; Et voudroient-ils reformer ces redoutables paroles, rapportées par ſaint Mat-

thieu, & ſorties de la bouche qui ne peut faillir, ALLEZ MAVDITS AV FEV ETERNEL, QVI A ESTE' PREPARE' AV DIABLE ET A' SES ANGES. Voudroient-ils corriger Ieſus-Chriſt, & changer Diable en Demon, dans ce paſſage de l'Euangile, & en tant d'autres paſſages, ſoit de l'Eſcriture Sainte, ſoit des Saints Peres ?

Ce ſeroit vne belle choſe, s'ils auoient deſſein de flater le Diable, en luy choiſiſſant vn nom qu'ils eſtiment plus doux & plus agreable que le ſien; Quoy que ie ne voye pas ce qu'ils trouuent de ſi rude & de ſi faſcheux en ce nom, dans le-

quel la plus delicate de toutes les langues modernes a trouué quelque chose qui luy a plû. Car vous sçauez que souuent elle se sert *della Casa del Diauolo*, & qu'elle ne prend pas en mauuaise part *Vna cosa diauolica*, *Vna memoria diauolica*, &c. Il me souuient qu'il y a vn Personnage dans les Comedies de Plaute, & vn personnage amoureux, si ma memoire ne me trompe, qui se nomme *Diabolus*, comme Phamphilus ou Phedria. Comme si à la Comedie Italienne il y auoit vn *Signor Diauolo*, aussi bien qu'vn Signor Lelio, ou vn Signor Tancredi.

La licence & l'Audace ſont à blaſmer : Mais il y a des ſcrupules qui ne ſe peuuent ſouffrir : Et ie vous auouë que i'ay leu auec deſpit dans les Lettres Latines du Ciceronien Longolius, QVE LES INDIENS AVOIENT PARTAGÉ LE GOVVERNEMENT DV MONDE ENTRE LA DEESSE ET LA FVRIE, pour dire entre Dieu & le Diable : Où vous voyez que contre la foy de l'Hiſtoire, & par vne temerité encore plus grande que ſon ſcrupule, à cauſe que Furie eſt du genre feminin, il a mis Deeſſe au lieu de Dieu, afin que l'oppoſition fuſt plus iuſte.

Ce ſont des ſuperſtitions ri-

dicules, & vne affectation impertinente, de laquelle les Ciceroniens ne ſeroient pas auoüez par leur Ciceron.

L'ancien Vſage reconnoiſt de bons & de mauuais Demons, de bons & de mauuais Anges, de bons & de mauuais Genies. Pourquoy deſobeïra-t-on à l'autorité de cet Vſage? Et ſi Demon ſe prend touſiours en mauuaiſe part, n'y a-t-il pas vn notable inconuenient à apprehender? Car en effet garde l'Equiuoque pour les ieunes Allemans, qui commencent à apprendre noſtre Langue, & qui diſent quelquefois des Botes *equitables* pour des Botes *iuſtes*.

Croyant ſur la parole des eſprits doux, que Diable & Demon ne ſont qu'vne meſme choſe; & par exemple ayant ouy dire que la Peine & la Recompenſe ſont les deux Demons qui gouuernent les choſes humaines; qu'Ariſtote eſt le Demon de la Nature; que le Fauory eſt le Demon de l'Eſtat, &c. ils rediront innocemment, & ſans craindre de parler mal François, que la Peine & la Recompenſe ſont les deux Diables qui gouuernent les choſes humaines; qu'Ariſtote eſt le Diable de la Nature; que le Fauory eſt le Diable de l'Eſtat, &c.

Le

LE *Dominus Regnauit* du Pseaume 95. ne me semble pas traduit comme il faut. Prendre possession de son Regne, est Italien, & non pas François. Il faut dire, prendre possession de son Royaume, & c'est vne faute dans laquelle nostre defunt Maistre est tombé deux fois en moins de deux lignes,

Et vray Roy Tres-Chrestien
son Regne aggrandira.
Des Regnes & des Roys, au
nom de Christ rebelles.

Royaume est le païs où regne le Prince ; *Regne* est le temps que regne le Prince ; & la lo-

cution ne ſeroit pas plus impro
pre de dire la premiere & la ſe
conde année de ſon Royaume
que la premiere & la ſecond
ville de ſon Regne. Autrefoi
à la Cour ceux qui Italianiſoien
en François, appelloient le
Courſiers de naples, les cheuau
du *Regne*, parce qu'en Italie l
Regne eſt le Royaume de Na
ples. En ce pays-là, le Regn
eſt encore pris pour vne autr
choſe, & on donne ce nom à
la triple couronne du Pape. I
vis mettre le REGNE ſur la
teſte de Paul cinquieſme, quand
ie le vis couronner à Rome.

LES Eminences ont esté receuës en ce Royaume; Mais les Eminentissimes, les Excellentissimes, &c. n'ont point encore passé les Monts. Lors que Monsieur le Cardinal du Perron reuint de Rome, apres la Negotiation de Venise, il en apporta *l'Illustrissime Cardinal, & la Seigneurie Illustrißime*, mais personne n'en voulut. Il fut leur Introducteur à la Cour: Il leur donna place à la teste de ses Despesches, & dans ses autres Escrits: Il les imprima dans ses Liures. Tout cela inutilement; Il n'eut pas assez de credit, pour faire naturaliser ces Nouueaux

Venus, & les faueurs particu
lieres qu'il leur faiſoit, ne pu
rent leur acquerir celle du Pu
blic. En cecy, comme au re
ſte, Monſieur le Cardinal de Ri
chelieu a eſté plus heureux qu
ſes Compagnons. Rien ne lu
a eſté impoſſible. Ayant entre
pris auec ſuccez des choſes auſ
quelles tout le monde s'eſtoi
manqué, la Grammaire ne pou-
uoit pas ſeule deſobeïr, dans la
generale ſoumiſſion. Il falloit
que noſtre langue ſubiſt le ioug,
auſſi bien que nos Eſprits, &
que nos Courages. Sans ſe met-
tre en peine de la fortune des
autres Superlatifs, qu'il n'a pas
iugez dignes de luy, il a employé

ſon autorité pour faire reüſſir le plus important de tous, celuy de GENERALISSIME, l'independant, & le tout-puiſſant GENERALISSIME. Et à dire vray, il a mis en vſage ce Superlatif d'vne admirable maniere, depuis le grand & ample Pouuoir qu'il receut du Roy, allant commander les Armées de France en Italie. Vous ſçauez que feu Monſieur le Duc d'Eſpernon diſoit de ce grand Pouuoir, que le Roy ne s'eſtoit rien reſerué, que la vertu de guerir des Eſcrouëlles.

GENERALISSIME eſt donc noſtre vnique Superlatif, & nous ſommes obligés de l'hono-

rer en la perſonne de Monſieur le Cardinal de Richelieu. La langue Françoiſe, qui a rejetté tous les autres, n'a pas oſé s'oppoſer à celui-cy, pour le reſpect qu'elle porte à vn ſi puiſſant & ſi redoutable Inſtituteur. Hors de là elle ne connoiſt point de Superlatifs, & c'eſt vn defaut que luy reprochent les Italiens. Ils croyent qu'elle manque de ce moyen pour porter les choſes par la vertu d'vn ſeul mot, iuſques dans la derniere extremité du blaſme & de la loüange. Ils croyent de plus que pour reparer ce defaut en quelque façon, nous appellons à noſtre aide, le *Ter* des Latins (car ainſi expli-

quent-ils noſtre *Tres*) qui ſignifie bien nombre & multitude, mais qui eſt eſtranger, auxiliaire, & venu de loin, mais qui eſt pluſtoſt vne attache iointe à vn corps, qu'vn membre qui luy ſoit naturel. Ainſi diſcourt l'Italie au deſauantage de la France. Et en effet elle a raiſon de nous reprocher noſtre pauureté, elle qui eſt ſi heureuſe & ſi riche, particulierement en Superlatifs. Elle fait des excés les iours meſmes qui ne ſont pas de deſbauche: Elle eſt prodigue iuſqu'à donner du VOSTRISSIMO ET DV SVISCERATISSIMO SERVITORE dans ſes complimens & dans ſes ciuilités

ordinaires. La licence des Siecles Gothiques n'a pas esté si auant, & ceux qui ont dit PIENTISSIMVS, PRAEGLORIOSSIMVS, VICTORIOSSIMVS, n'ont pas osé dire TVISSIMVS & VESTRISSIMVS.

I'Ay esté effrayé du *Prodige de deuotion*, & immediatement apres de la *prodigieuse pieté*. Sans quelque temperament & quelque precaution de Grammaire, *Prodigieux* ne peut estre pris en bonne part. *Merueilleux*, *Admirable*, *Extraordinaire* sont les termes receus & approuuez. Ils contentent suffisamment la pen-

ſée de l'Eſcriuain & l'attente du Lecteur. Ils ne laiſſent point de remors aux eſprits qui ſe hazardent le moins, & qui apprehendent le plus de faillir.

Penſez-vous qu'on puiſſe dire vn Orateur & vn Poëte *prodigieux*, vne Harangue & vne Elegie *prodigieuſe*, quand on a deſſein de louër les Orateurs & les Poëtes, les Harangues & les Elegies? Pour moy ie ne le penſe pas, & il me ſemble que *Prodige* & *Prodigieux* ne ſont gueres plus obligeans ni plus propres à louër que *Monſtre* & que *monſtrueux*. Les Statuës qui ſortoient de la main de Phidias eſtoient admirables, mais celles

que Steſicrates conceuoit en ſon eſprit euſſent eſté prodigieuſes. Les Heros ſont de belle taille, mais la ſtature des Geans eſt prodigieuſe. Moyſe faiſoit des Miracles, & les Magiciens de Pharaon faiſoient des Prodiges. Dans le langage figuré, on peut dire les Prodiges de la Vie de Neron, mais il faut dire les Merueilles de la Vie d'Auguſte.

PRODIGIALE RVBENS ſe dit d'vne Comete, dont la cheuelure menace la Terre; & ne ſe peut pas dire du Soleil, dont les rayons meuriſſent les Fruits: Quand meſme le Soleil ſeroit plus rouge que la Comete; quand il ſeroit entré dans le ſi-

gne de la Canicule, & qu'il verſeroit ſur la Terre plus de feu que de lumiere. Vne femme accouchée d'vn ſerpent, vn corps nay auec deux teſtes, vne pluye de pierres ou de ſang, ſont des Prodiges, qu'on expioit par des actes de Religion, comme des marques de la colere des Dieux. Et vous ſçauez qu'il y auoit autrefois à Rome vn IVPITER PRODIGIALIS, non pas qui fiſt des prodiges, mais à qui on faiſoit des ſacrifices, pour deſtourner le mauuais effet de ces mauuais ſignes.

Ciceron aiant dit en quelque lieu, que les actions de Pompée eſtoient *ſemblables à des*

prodiges, a tesmoigné par là qu'il n'osoit dire qu'elles fussent *prodigieuses*. Il a fait voir qu'en telle rencontre il redoutoit le mot de *Prodige*, puis qu'il s'est contenté de s'en approcher, & n'a pas voulu aller iusqu'à luy. Par des actions semblables à des prodiges, il entendoit qu'elles estoient d'aussi dure & d'aussi difficile creance que les choses qui arriuent contre le cours ordinaire de la Nature: Mais par des actions prodigieuses on pouuoit entendre, qu'elles estoient contraires aux Loix & à la Raison, & qu'elles porteroient malheur à la Republique. Lors que Claudian esle-

ue Stilichon iusques au Ciel, il parle des Miracles de ses actions. Mais quand il fait descendre Eutropius, plus bas, s'il se peut, que les Enfers, il dit, que toutes ses actions estoient des Prodiges, PRODIGIVM EST QVODCVMQVE GERIT.

Enfin il faudroit vne figure extremement violente, pour faire changer de place au mot de *Monstre* & à celuy de *Prodige*; Et sans estre accompagnez de quelque Epithete bien particulier & bien efficace, ils ne peuuent passer de leur signification, qui est mauuaise, en vne autre signification, qui soit ou bonne ou indifferente. Pour le

moins il ne me ſouuient point de l'auoir veu, ſi ce n'eſt à la verité dans les Liures du Pere ***, qui ſont tous pleins de *Prodiges*, auſſi bien que d'*Augures* & d'*Auſpices*, d'*Orages* & de *Tempeſtes*. Il ne ſe deſpoüille iamais dans ſes Liures, de cette pompe de langage, & de ces termes illuſtres (ainſi les appelloit-il) On les y trouue ſans les y chercher: Et c'eſt ce qui obligea vn grand Prince à dire de luy, que pour vn Preſtre de la Religion Chreſtienne, il vſoit vn peu trop ſouuent d'*Auſpices* & de *Prodiges*; & que dans ſes Oeuures il n'y auoit gueres moins d'*Orages* que

dans la Mer. Mais Orages, Auſpices, & Augures à vne autre fois. Contentons-nous auiourd'huy de dire qu'en la langue du Pere ⋆⋆⋆ Salomon eſt vn *Prodige* de Sageſſe; qu'vn autre eſt vn *Prodige* de Saintеté; qu'il y a des *Prodiges* de beauté & des Beautez *Prodigieuſes*. Sans doute s'il euſt eſté Poëte, il euſt chanté dans ſes vers *vn ieune Prodige*, comme Malherbe a chanté *vne ieune Merueille*.

Cela n'empeſche pas que ce bon Pere ne fuſt vn bon Theologien, & vne des Lumieres de noſtre Egliſe: Mais il n'eſtoit pas pour cela la Regle de noſtre Langue. Et il ne faut pas

plus le ſuiure, quand il dit, vne prodigieuſe pieté, que quand il dit de l'Imperatrice Liuie, *Cette habile Courtiſane*, & quand il parle des *Onguens* de Sainte Marie Madeleine. En quoy pourtant le Predicateur a voulu encore l'imiter, & mal, ſi ie ne me trompe. Car il eſt certain qu'il y a grande difference entre vne Courtiſane, & vne femme de Cour, entre des Onguens & des Parfums. Outre que ceux-là offenſent les ſens, & font bondir le cœur à ceux qui ont l'imagination delicate; ſe ſeruir d'Onguens au lieu de Parfums, c'eſt parler Latin en François; c'eſt prendre vne in-

uention de la Volupté pour vne composition de la Medecine.

I'auois oublié que le mot de Prodige, & mesme celuy de Monstre pourroient estre employez en bonne part dans les occasions de la Guerre, où il entre non seulement du desordre & de la confusion, mais aussi de la cruauté & de la fureur; toutes choses mauuaises en elles-mesmes, mais qui sont loüées du Monde, quand elles seruent à la Victoire.

Poi ch' eccitò della Vittoria il gusto
L ppetito del sangue è de' le morti

Nel fiero Vincitore; egli ſè coſè
Jncredibili, horrende è mo-
ſtruoſe

A mon auis on ne parleroit pas ainſi des actions de bonté, de moderation & de prudence; de ce qui ſe ſeroit paſſé à l'Hoſtel de Ville ou dans le Senat, pour conclure vn Traité de Paix, vne alliance entre deux Couronnes, &c. Reüſſir *prodigieuſement*, *monſtrueuſement* dans les Conſeils, dans les Negociations; quel Prodige bon Dieu, & quel Monſtre de langage! I'aimerois mieux dire *faire vn excés de moderation*, *eſtre furieuſement ſage*, *eſtre grandement petit*, comme

parle d'ordinaire vne bonne Dame que ie connois.

NOSTRE homme parfume d'Ambre-gris les habillemens de la Reyne dans le Pseaume quarante-quatriesme, quoy que la Traduction vulgaire porte *mirrha, gutta, & casia*, & que pas vn de ces trois mots ne puisse signifier l'Ambre-gris, quelque mot des trois qu'on veüille choisir pour cela. Cette precieuse odeur n'a point esté connuë de l'Antiquité, non pas mesme de l'Antiquité Romaine, qui est inferieure à celle des Iuifs. Et i'auouë bien que dans les cabi-

nets d'yuoire, chantez par le Pſeaume quarante-quatrieſme; que dans la Garderobe du Roy Dauid, & dans celle du Roy Salomon, il pouuoit y auoir des parfums tres-rares & tres-exquis : Mais ie ſouſtiens qu'on ne parloit pas plus d'Ambre-gris en ce temps-là, que des peaux d'Ambrete & des gans de Frangipane.

Ce n'eſt pas que l'Ambre-gris ne fuſt au nombre des choſes; mais il n'eſtoit pas dans le commerce des hommes. C'eſtoit vn Enfant de la Nature, qu'elle a caché long-temps dans ſon ſein auant que d'en manifeſter la naiſſance, & de l'expoſer ſur le

riuage de la Mer, comme ont esté exposez ces Enfans illustres, dont l'Histoire a tant parlé. Cette bonne Mere a fait vn secret de ce cher Enfant, durant ie ne sçay combien de siecles, pour le faire paroistre tout d'vn coup dans le Cabinet des Roys, auec auantage sur ses Aisnez, les autres Parfums connus de l'Antiquité. Car il est certain, ie le dis pour la seconde fois, que c'est vne piece qui a manqué au luxe de Rome, & à l'elegance de la Grece. Et qu'ainsi ne soit, ny l'vne ny l'autre n'ont point de terme de leur crû, pour exprimer ce qu'elles ne connoissoient pas, vn thresor non encore descouuert, des deli-

ces reſeruées à la Poſterité, le dernier preſent que peut-eſtre la Nature vouloit faire au Monde. *Ambar* ou *Ambara* eſt vn mot originaire d'Arabie, & ne ſe trouue que dans les Liures des nouueaux Grecs: Et c'eſt encore vne des meſpriſes de noſtre faiſeur d'Onguens, le bon Pere *** lors qu'il parle dans ſon Hiſtoire Romaine, des Bains de l'Empereur Heliogabale. Il aſſeure qu'ils eſtoient parfumez d'Ambre-gris, qui eſt vn pur don qu'il fait à ce ſiecle-là, & vne marque de ſa liberalité, que nous pourrions appeller prodigieuſe.

De cette ſorte les Hiſtoriens,

ou pour mieux dire les Traducteurs de l'Hiſtoire ſe permettent d'embellir la Verité : Ils ornent ainſi & enioliuent les choſes de l'Antiquité, quand elles leur ſemblent trop rudes & trop groſſieres. Parce que l'Ambre eſt plus eſtimé que la *Caſia*, que quelques-vns penſent eſtre la Canelle, le Predicateur croit bien faire de parfumer d'Ambre le Pſeaume quarante-quatrieſme. Et par la meſme raiſon, où il y aura du *Miel* dans vn autre Pſeaume, vn autre Predicateur changera ce Miel en Sucre, à cauſe que le Sucre ſera plus à ſon gouſt, & qu'il eſt plus nouueau & en plus grande reputation.

A La page 150. il fait ſon idole de ſon ſujet, & tombe dans l'intemperance de ces Orateurs violents, qui vont touſjours plus loin que leur but, & ne croyent iamais en dire aſſez, s'ils n'en diſent trop. Choſe eſtrange, qu'ils ne puiſſent eſtimer vn Saint, ſans meſpriſer tous les autres Saints. Quelquefois meſme dans la chaleur de leur Eloquence, il leur eſchape quelque mot, peu auantageux au Saint des Saints, & qui bleſſeroit la gloire du Dieu jaloux, ſi l'innocence de l'intention n'excuſoit l'imprudence du mot. Ce

n'eſt pas vn vice de noſtre Siecle. I'ay remarqué le meſme déreglement dans le Chœur d'vne ancienne Tragedie, où vn Deuot inuoquant Hercule, receu depuis peu au nombre des Dieux, *O Hercule*, luy dit-il, *à cette heure que tu habites le Ciel, tu lanceras la Foudre auec plus de force que Iupiter*. Ainſi le Deuot ſe laiſſe emporter à la violence de ſon zele, & offenſe le Pere pour loüer le Fils.

IE voy que vous auez pris garde au coup d'ongle que i'ay donné ſur les *Gaulois de la Deeſſe Cybele*. Il eſt vray qu'en

cet endroit le Predicateur s'eſt meſpris, & a fait vn equiuoque. Mais s'il a failly, ſa faute n'eſt pas ſans conſolation, ayant failli apres ſaint Hieroſme, qui s'eſt equiuoqué le premier. *Galli Cybeles* ou *famuli Cybeles* ſe doiuent rendre en François, par les Preſtres ou les Miniſtres de la Deeſſe Cybele. Et on ne les appelloit pas *Galli*, pour eſtre nais dans la Prouince des Gaules, mais à cauſe d'vn fleuue de la Phrygie nommé *Gallus*, dont l'eau mettoit en fureur ceux qui en beuuoient, & ſur le riuage duquel ces Preſtres furieux vacquoient au ſeruice de leur Déeſſe.

Vous voyez l'Equiuoque, causé par la ressemblance du mot. Mais combien en voyons-nous de mesme nature ? Nous sommes en vne saison si fertile en equiuoques, que nouuellement le premier homme de nostre Siecle a pris le Grammairien Terentianus Maurus pour vn personnage des Comedies de Terence, & l'a appellé *le Maure de Terence*. Vn autre a crû, tant il est bien versé en l'Histoire Ecclesiastique, que saint Epiphane & l'Epiphanie auoient esté le frere & la sœur. Vn autre excellent Geographe, comme vous pouuez penser, s'est imaginé que Sodome estoit la ca-

pitale Ville de Bulgarie.

Mais pour reuenir à ſaint Hieroſme, ſon opinion me ſemble remarquable par ſa ſingularité, & ie ne croy pas que perſonne ait dit deuant luy que les Romains ſe voulant venger de la priſe de Rome contre les Gaulois, priſſent des gens de cette Nation, pour les faire Preſtres de Cybele, apres les auoir fait Eunuques. Vne opinion ſi particuliere ſe trouue dans ſon Commentaire, ſur le quatrieſme Chapitre du Prophete Oſée, & le paſſage merite que vous le liſiés. Socrate fit apporter le cinquieſme tome des Oeuures de ſaint Hieroſme, & nous

donna à lire ce qui s'ensuit.

QVONIAM IPSI CVM MERETRICIBVS CONVERSABANTVR, ET CVM EFFOEMINATIS SACRIFICABANT. *Hi ſunt quos hodie Romæ, Matri non Deorum, ſed Dæmoniorum ſeruientes Gallos vocant. Eo quod de hac gente Romani truncatos libidine in honorem Atys (quem Eunuchum Dea meretrix fecerat) Sacerdotes illius manciparint. Propterea autem Gallorum Gentis homines effœminantur, vt qui vrbem Romam ceperant, hac feriantur ignominia.*

Saint Hieroſme, aiouſta Socrate, n'euſt pas debité cette Hiſtoire, s'il ſe fuſt ſouuenu de ces vers,

Cur igitur Gallos, qui se excidêre vocamus,
Cum tantùm à Phrygia Gallica distet humus?
Inter, ait, viridem Cybelen altasque Celenas,
Amnis it insana, nomine Gallus, aqua:
Qui bibit inde, furit, Procul hinc discedite queis est
Cura bonæ mentis, qui bibit inde, furit.

Vous diriez qu'Ouide par vn esprit de diuination, & preuoyant que saint Hierosme prendroit l'vn pour l'autre, a fait ces vers tout exprés, pour empescher qu'il ne se mesprit.

Neanmoins comme vous voyés, il s'est esgaré en beau chemin, & quoy qu'il ne manquast pas de guide. Tirons de l'instruction de cette remarque, & n'en prenons point de vanité. Reconnoissons auec beaucoup de respect pour la personne de saint Hierosme, qu'il n'y a point de force qui ne soit accompagnée de foiblesse, point de science qui ne soit meslée d'erreur. Consolons-nous en cette rencontre, mais ne triomphons point de cet exemple. Vne faute de memoire ou d'attention; Vn peu trop de credulité, ou trop de deference au tesmoignage d'autruy, n'effacent pas la gloire de

tant de gros volumes d'excellentes choſes; ne ruinent pas le merite d'vn iugement exquis, & d'vne Doctrine extraordinaire. Pour vne legere béueuë, pour vn petit equiuoque, ſaint Hieroſme ne doit point perdre ſon rang, parmy ceux qui ont veu plus clair que les autres: Il n'en eſt pas ny moins grand Saint ny moins grand Docteur. Les hommes ne ſont pas les meſmes hommes à toutes les heures du iour: Comme les Fous ont quelquefois de bons interualles, les Sages en ont quelquefois de mauuais.

O Gouffres! ô Abismes de l'amour de Dieu! Iettons-nous dedans sans apprehender; il y a du plaisir à s'y perdre.)

Ie suis de l'auis du Predicateur, & ne blasme point cette belle fougue de deuotion. Les abismes de l'amour de Dieu sont les seuls abismes où il y a du plaisir à se perdre, parce qu'vne telle perte est auantageuse, & qu'on se retrouue en se perdant. Quand vn mouuement extraordinaire de pieté pousse les ames hors de leur assiette naturelle, elles changent de place pour estre en vn meilleur lieu. Les cheutes sont heureuses quand

on tombe de la Terre dans le Ciel. Il n'y a point d'eſleuation qui ſoit ſi haute que pareilles cheutes, & ce n'eſt pas de la meſme ſorte qu'Agrippine *fit deſcendre ſon Mary dans le Ciel.*

Vn iour nous pourrons dire quelque choſe de cette deſcente que vous auez veuë dans les Satyres de Iuuenal. Diſons maintenant que c'eſt vn deſeſpoir heroïque, que c'eſt vne diuine fureur de ſe precipiter dans la Souueraine felicité. Diſons que l'infinité de ce bon-heur ne ſçauroit eſtre mieux repreſentée que par la vaſte eſtenduë de l'Ocean, que par la profondeur de ſes gouffres & de ſes abiſmes. Les

choſes de l'autre Monde ſont ſi grandes, qu'il n'y a point d'excez qui ne deuienne mediocrité, lors qu'il eſt queſtion de les faire entendre à ce Monde icy. Il n'en eſt pas de meſme des choſes inferieures, qui ont leurs proportions & leurs meſures, ſelon leſquelles il en faut parler. Rien n'eſt ſi voiſin du haut ſtile que le Galimatias: Le Ridicule eſt vne des extremitez du Subtil. Et ie ne puis approuuer ce Poëte Italien, qui apres auoir loüé toutes les beautez d'vne riuiere, pour couronner toutes ſes loüanges par vne ſubtilité merueilleuſe, conclut *que l'eau en eſt ſi belle, qu'il y auroit de la volupté à s'y*

noyer. Vn autre Italien, parlant de la mort de Marulle qui fut emporté par le courant d'vne autre riuiere, la voulant passer à gué; *Il meritoit*, dit-il, *de se noyer dans la riuiere des Muses*

Aonio mergi flumine debuerat.

Comme si on se noyoit plus doucement & plus agreablement en vne riuiere qu'en vne autre. Comme si mourir en Grece estoit plus de la dignité d'vn grand Personnage, que de mourir en Barbarie.

Ie receurois mal ces sortes de subtilitez, quand elles me viendroient de Rome & du Vatican. Et ie n'ay garde de trouuer

bon qu'on redie en France, *se noyer dans vn fleuue de delices*, quoy que celuy qui l'a dit la premiere fois, ſoit vn de mes chers amis: Ne luy en deſplaiſe, ce n'eſt pas penſer à ce qu'on dit. Se noyer eſt vne mauuaiſe choſe, fuſt-ce dans vne pipe de Maluoiſie qu'on ſe noyaſt: Vous ſçauez l'exemple de l'Hiſtoire d'Angleterre. Le terme de ſe noyer ne peut exprimer la poſſeſſion d'vn bien, la ioüiſſance d'vn plaiſir, vn eſtat où l'on ſe trouue à ſon aiſe. L'image d'vn homme qui ſe noye, en quelque lieu que ce ſoit, en quelque liqueur que ce puiſſe eſtre, ne peut iamais eſtre que funeſte: Elle of-

fenſe touſiours les yeux & l'eſprit? Elle n'eſt gueres plus agreable que celle d'vn homme qui ſe pend ; quand il ſe pendroit auec vne corde d'or & de ſoye; quand ce ſeroit auec vn collier de diamans ou de perles, & qu'il choiſiroit pour cela le plus beau Cedre du mont Liban.

LE peu de reſpect que les Miniſtres portent aux Peres en les alleguant, &c.)

Ils commencent pourtant à eſtre vn peu plus honneſtes, & à les traitter plus ciuilement. Depuis quelque temps ils s'accouſtument à ſaint Hieroſme, à

ſaint Auguſtin, & à ſaint Ambroiſe. De dire comme ils diſoient autrefois, Hieroſme, Auguſtin, & Ambroiſe, il me ſemble que c'eſt dégrader les Peres, en les alleguant. Mais non ſeulement c'eſt les dégrader, & leur oſter vne qualité que l'Egliſe & le conſentement des Peuples leur a donnée: C'eſt de plus leur dérober vne partie de leur nom; c'eſt en retrancher la premiere & la plus importante ſillabe. *Saint* eſt tellement ioint & lié, tellement colé & incorporé à Ambroiſe, à Hieroſme, & à Auguſtin, qu'il en fait comme vn membre eſſentiel: Il en fait meſme la teſte, & le reſte n'eſt plus

que ſon tronc. Ce ſeroit donc les décapiter que de leur rauir ce tiltre, ſans lequel ils ne ſont pas reconnoiſſables au Monde Chreſtien. A mon gré ils ne ſeroient pas plus défigurez, ſi on les appelloit *Broiſe*, *Roſme* & *Guſtin*, qui ſi on les appelle ſimplement Ambroiſe, Hieroſme, & Auguſtin.

Mais auoüons la verité toute entiere. Comme c'eſt eſtre trop Huguenot, que de nommer ainſi les ſaints Peres, auſſi c'eſtoit faire trop le Catholique, & vouloir eſtre trop oppoſé aux Huguenots, que d'aiouſter le nom de *Monſieur* à celuy de *Saint*, & d'appeller Monſieur ſaint Am-

broise, Monsieur saint Hierosme, & Monsieur saint Augustin. Dans la lumiere de la gloire qui les enuironne & qui les penetre de tous costez; dans la Souueraine Grandeur, dont ils sont en possession, ils sont esleuez d'vne distance infinie, au dessus de nos qualitez & de nos tiltres: au dessus de nostre Monsieur, de nostre Monseigneur, & mesme de nostre Sire. Neanmoins au temps de nos Peres, les Eglises de Paris retentissoient de pareils Messieurs : Le Barreau suiuoit l'exemple des Chaires, & l'Auocat General de la sainte Ligue, le celebre Louys d'Orleans, n'alleguoit iamais les Peres d'vne au-

tre façon : Ce Ligueur zelé pensoit par là, faire honneur aux Saints, & faire dépit aux Huguenots.

C'*Est la beauté de l'Eglise & la Gloire de l'Humilité, de voir les Roys prosternez deuant les Prestres; de les voir descendre de leur Throsne pour se sousmettre au Tribunal de la Confeßion.*)

Cela s'appelle parler noblement des affaires de l'Eglise & des choses de la Religion. I'approuue bien plus ce langage, que celuy du Pere que nous auons veu à la Cour, & qui apres en estre sorti, auoit accoustumé

de parler de cette ſorte, *Du temps que i'auois l'honneur de ſeruir le Roy en ſa conſcience*, pour dire *du temps que i'eſtois Confeſſeur du Roy*. La Phraſe me ſemble bien delicate. En cette occaſion le mot de *ſeruir* eſt inferieur à la choſe qu'il ſignifie: Il auilit la nobleſſe de l'action & la dignité du Miniſtere; Il eſt trop Courtiſan, & ſent trop la Milice Palatine. Le Confeſſeur du Feu Roy d'Eſpagne connoiſſoit bien mieux la grandeur de ſa Charge, & la Souueraineté de la Iuriſdiction qu'il exerçoit. Vn iour le Duc de Lerme le voulut traitter de petit Compagnon, & luy parler aueque meſpris. A

qui penſez-vous auoir affaire, luy reſpondit-il: Voſtre faueur eſt bien moindre que la mienne: SCACHEZ QVE VOVS VOVS ATTAQVEZ A' VN HOMME, QVI A TOVS LES IOVRS DIEV ENTRE LES MAINS, ET VNE FOIS LA SEMAINE LE ROY A' SES PIEDS. Nous apprenons de là, le ſtile du Confeſſeur, dans la brouïllerie qu'il eut auecque le Fauory, & la deuotion du Roy, qui ſe confeſſoit toutes les Semaines.

EN ce temps-là la Prouidence diuine eſtoit accuſée par les hommes, de la longue proſperité

d'vn ſi mauuais Prince.)

Il eſt vray qu'on parloit ainſi, auant que la Religion Chreſtienne euſt reformé le langage. On accuſoit les Dieux de tout le mal que faiſoient les hommes. La Prouidence diuine eſtoit priſe tous les iours à partie, par quelqu'vn qui ſe plaignoit que les choſes du monde n'alloient pas comme il euſt voulu. CE TYRAN HEVREVX PORTE TESMOIGNAGE CONTRE DIEV. C'eſt vn ancien mot allegué par voſtre Ciceron; Et il n'eſt rien de ſi vulgaire dans les vers des Poëtes payens, que le crime de leurs Dieux & de leur Deſtin: *Crimen Deorum, Fatorum cri-*

men, &c. Cinthia eſt malade, & ſi elle meurt de ſa maladie, dit le Poëte amoureux de Cinthia, *vne ſi belle Morte ſera le crime du Dieu de la Medecine.*

Tam formoſa tuum Mortua
crimen erit.

Depuis Conſtantin meſme, & ſous les enfans de Theodoſe, il y a des exemples de ces blaſphemes Poëtiques, & de cette profane liberté. Si Rufin n'euſt eſté puni de ces crimes, on alloit appeller les Dieux en iuſtice, comme fauteurs & complices de Rufin:

Abſtulit hunc tandem Rufini
pœna timorem,

Absoluitque Deos.

Vn de nos Poëtes a dit ie ne sçay quoy de semblable; Mais en verité d'vne excellente maniere, & sa copie passe tous ses originaux. Ie vous la propose comme vn chef-d'œuure, dans cette Ode qu'on peut opposer aux plus belles & aux plus acheuées de l'Antiquité. Le Dieu de Seine parle à vn Fauory, qui passoit sur le Pont-neuf.

Va-t'en à la mal'heure, excrement de la Terre,
Monstre qui dans la Paix fais les maux de la Guerre,
Et dont l'orgueil ne connoist point de loix;

En quelque haut dessein que ton
esprit s'égare,
Tes iours sont à leur fin, ta cheu-
te se prepare,
Regarde-moy pour la derniere
fois.

C'est assez que cinq ans ton au-
dace effrontée,
Sur des aisles de cire aux estoiles
montée,
Princes & Roys ait osé défier;
La Fortune t'appelle au rang de
ses victimes,
Et le Ciel accusé de soustenir tes
crimes,
Est resolu de se iustifier.

En tout le Poëme il n'y a qu'vn mot qui ne me plaist pas, &

& que ie voudrois auoir changé pour vn autre.

Excrement de la Terre me ſemble trop bas pour vn Tyran, c'eſt à dire pour vn Criminel illuſtre, nay à la ruine de la Patrie, alteré du ſang des Citoyens, & partant plus haï que meſpriſé. *Engeance de la Terre* ſeroit peut-eſtre mieux, parce qu'il feroit alluſion à la naiſſance des Geans, que la Fable appelle enfans de la Terre. Le mot *d'excrement* eſt d'ailleurs aſſez vilain, & d'aſſez mauuaiſe odeur : En ſa plus honneſte ſignification, il ne peut ſignifier que les rats, les mouſches, les vermiſſeaux, & autres creatures imparfaites,

qui ſe forment de la corruption de la Terre.

SI Alexandre n'euſt pas eſté Alexandre, il euſt voulu eſtre Diogene. Tant la Pauureté vertueuſe ſe fait eſtimer par la Royauté meſme & par la Grandeur.)

Pour moy, en cette occaſion ie ne ſçaurois eſtre complaiſant à la Royauté meſme & à la Grandeur. Celuy que toutes les Nations & que tous les Siecles ont loüé, n'aura point icy de mes loüanges. SI IE N'ESTOIS ALEXANDRE, IE VOVDROIS ESTRE DIOGENE. Le Predicateur a

trouué ce mot extrémement bon, & moy ie le trouue extrémement mauuais. Car à vostre auis, & dans la verité de la chose, qu'est-ce que d'estre Diogene? Ie vais vous le dire, en traduisant seulement le Texte Grec, sans aucune addition de ma part.

Estre Diogene, c'est violer les Coustumes establies & les Loix receuës; c'est n'auoir ny pudeur ny honnesteté; c'est ne connoistre ny parent, ny hoste, ny amy; c'est ou iapper, ou mordre tousjours; c'est manger en plein marché vne sole cruë ou de la viande toute sanglante; c'est offenser les yeux du Peuple par des actions encore plus sales &

plus vilaines ; des actions pour lesquelles il ne doit point y auoir d'assez grand secret ny d'assez profonde solitude. Voila ce que c'est que d'estre Diogene, & ce qu'Alexandre vouloit estre, s'il n'eust esté Alexandre.

Il ne pouuoit pas sortir vn plus mauuais mot de la bouche du Disciple d'Aristote, & le Predicateur ne pouuoit pas desobliger dauantage ceux qu'il auoit dessein de louër, qu'en se seruant d'vne comparaison si odieuse, pour le moins à quiconque n'est pas estranger dans les bons Liures. La modeste Pauureté des Philosophes Chrestiens n'a rien de commun auec

la Gueuſerie effrontée des Philoſophes Cyniques. Ces Philoſophes extrauagans faiſoient profeſſion d'orgueil, d'impudence & d'impureté : Ils haïſſoient les Hommes, ſous pretexte de haïr les Vices: Ils vouloient que leur barbe, que leur miſere, que leurs ordures fuſſent adorées. Tout ce que ie viens de dire eſt bien eſloigné de la douceur, de la chaſteté, de l'humilité du Chriſtianiſme: Nos Philoſophes ſont les Antipodes de ceux-là.

CHoſe deplorable ! Ils nient celuy qu'ils ne peuuent ignorer.

La Cour, les Villes, & la Campagne sont pleines de ces gens-là. Autrefois l'Impieté n'alloit que de nuit, & ne parloit qu'à l'oreille : Auiourd'huy elle triomphe en plein iour, &c.)

Ie ne puis luy accorder ce qu'il dit. Son exageration est trop iniurieuse à la France, & au temps present. Il n'est point de Siecle, ie le sçay bien, qui ne soit remarquable par quelque Monstre: Mais le bon est que les Monstres ne font point d'espece, & qu'ils finissent sans multiplier. Quand mesme ils ne seroient pas steriles, & que la corruption des mœurs les voudroit faire durer dans le Monde, la Police

de France pouruoit à cet inconuenient, & les Parlemens chastient ceux qui ſont eſchapez à l'Inquiſition.

Ie vous diray à ce propos que i'ay eſté ſpectateur de l'horrible Tragedie, dont vous auez eſté Auditeurs plus d'vne fois, puis que vous auez veu ſouuent le Cheualier de l'Eſcale. Ie parle de la mort de Lucillio, à laquelle ie ne ſonge iamais qu'il ne me reſſouuienne de celle de Capanée. Cette Fable deuant Thebes eſt deuenuë Hiſtoire à Tholoſe: Et vous ne ſerez pas faſchés, ie connois voſtre curioſité, que ie vous face la Comparaiſon de deux Spectacles, qui ont tant

de rapport l'vn à l'autre.

Considerés dans le dixiesme Liure de la Thebaïde, cet ennemy de la Religion receuë & des Loix de son Païs. Il fait profession de n'adorer que son bras & que son espée. Ce sont les seules Diuinitez qu'il reconnoist, & qu'il inuoque allant au combat. Voyez comme il défie Iupiter & son Tonnerre; comme il se moque d'Apollon & de ses Oracles; comme il ne sçauroit ouurir la bouche, sans brauer les Puissances Superieures. A la fin vne si haute insolence ne pouuant plus estre supportée, & le Ciel estant las d'estre outragé par vn enfant de la Terre, il fal-

lut luy faire ſentir la foudre qu'il meſpriſoit : & le punir de la peine des Geans. Capanee eſt donc abbatu, à la veuë de Thebes, & de l'Armée, par vn coup qui fait trembler les Aſſiegez & les Aſſiegeans. Mais il eſt tout en feu, & il blaſpheme encore en cet eſtat-là. N'ayant plus ni parole ny voix, il murmure & ſouffle contre le Ciel. Il voudroit tonner auſſi bien que luy. Il luy faſche que Iupiter ait le dernier mot; Et pour conclure auecque le Poëte, qui a repreſenté vne extrauagance ſi furieuſe,

Si le premier eſclat ne l'auoit
mis en poudre,

Il alloit meriter vne seconde
foudre.

L'Original Latin porte.

Et si iam tardius artus
Ceßissent, poterat fulmen me-
ruiße secundum.

Apres auoir leu dans les Traductions d'Amyot,

Elle produit drogues medecinales
Tout pesle-mesle, autant bonnes que males

Et

Cétuy, malgré Phebus, a semé
des enfans,

Ie me suis hazardé de traduire aussi à ma mode les vers des Anciens, & de dire en rime, QVE

LES TOVRMENS NE CONVERTIRENT POINT LE COVPABLE.

Mais pour venir à la ſeconde piece de noſtre comparaiſon, Capanée n'a-t'il pas eſté la figure de Lucillio, & Lucillio n'a-t'il pas ioüé, tout de bon, le Capanée de ſon Siecle? N'a-t'il pas fini par la meſme Cataſtrophe? Il eſt certain qu'il conſerua ſes abominables opinions iuſques dans la mort & dans les ſupplices. N'ayant plus de langue ſur l'eſchaffaut (car elle luy fut coupée dés la priſon) il faiſoit des ſignes d'impieté. Son obſtination & ſa dureté ne purent eſtre vaincuës, ny par la ſeuerité des Iuges, ny par la doctrine des

Theologiens, ny par la presence du feu, ny par le voisinage de l'Enfer. Cet homme visiblement reprouué a noirci son Siecle par sa naissance; a souïllé par sa vie & par sa mort, nostre pays & le sien. Mais quoy qu'il en soit, ce n'estoit qu'vn homme, & cet homme n'a laissé ny Race ny Secte.

On ne peut donc pas dire que la Cour, les Villes & la Campagne soient pleines de ces gens-là: Beaucoup moins que l'Impieté triomphe en France, puis que les Impies y sont bruslez tous vifs, quand on les defere à la Iustice, comme Lucillio à Tholose; & qu'ils sont traisnez à la voi-

rie apres leur mort, quand leur mort preuient leur condamnation, comme Cosme Roger à Paris. Vous verrez à loisir, cette autre Tragedie, dans les Liures de la Vie de Monsieur de Thou. Mais auouëz-moy cependant que voila vn Triomphe bien triste & bien funeste au Triomphateur. Et remarquez de plus, s'il vous plaist, qu'outre que ces exemples sont rares en ce Royaume, ils sont de deux hommes venus de de-là les Monts. L'vn estoit de Florence, & l'autre de Naples : Et i'aime beaucoup mieux encore que le troisiesme Exemple que i'ay à vous alleguer, & que ie vous promis

il y a quelques iours, ſoit d'vn Prince eſtranger, que s'il eſtoit d'vn Prince François.

Vne heure auant que ce Prince rendiſt l'eſprit, le Theologien Proteſtant, qui preſchoit d'ordinaire deuant luy, l'eſtoit venu viſiter, accompagné de deux ou trois autres de la meſme communion. S'approchant de ſon lit auec vne profonde reuerence, il le coniura au nom de toute leur Egliſe, de vouloir rendre quelque teſmoignage de la Religion qu'il profeſſoit, & de faire vne eſpece de confeſſion de Foy, qui puſt eſtre recueillie de la Compagnie: Afin, diſoit-il, que les dernieres paroles d'vn ſi

grand Perſonnage ſe conſeruaſſent dans la memoire des hommes, & donnaſſent de l'autorité à l'opinion qu'il auoit ſuiuie. A cette demande le Prince ſe mit vn peu à ſous-rire, & luy reſpondit incontinent apres, *Monſieur mon amy, i'ay bien du deſplaiſir de ne vous pouuoir donner le contentement que vous deſirez de moy. Mais vous voyez que ie ne ſuis pas en eſtat de faire de longs diſcours, ny de vous rendre conte de ma Creance par le menu. Je vous diray ſeulement en peu de mots,* QVE IE CROY QVE DEVX ET DEVX FONT QVATRE, ET QVE QVATRE ET QVATRE FONT HVIT: *Mon-*

ſieur Tel, monſtrant du doigt vn Mathematicien qui eſtoit là preſent, *vous pourra eſclaircir des autres points de noſtre Creance.*

Cette Hiſtoire, connuë de peu de perſonnes eſt vn ſecret domeſtique, que ie tiens d'vn Gentil-homme d'honneur & bien informé. Ie ne vous nomme point le Prince qui auoit vne ſi belle Religion: Il me ſuffit de vous dire qu'il ne manquoit pas des vertus morales. Il ne iuroit que Certes, & ne buuoit que de la Tiſanne. Il eſtoit extrémement reglé en tout ce qui paroiſſoit de luy au dehors. Et c'eſt dequoy ie m'eſtonnerois extrémement

mement, ſi ie n'auois vn peu eſtudié le Monde. C'eſt ce qui m'oblige d'auouër à la honte de la Nature humaine, que l'Homme eſt vn animal bien diuers & bien bigarré; que les Centaures & les Chimeres ne l'eſtoient pas dauantage; que non ſeulement il eſt composé de pieces differentes, mais quelquefois auſſi de pieces contraires.

Ie ne trouue point eſtrange que la Santé s'eſchape de la ſujetion des Loix; que la Deſbauche ſoit oublieuſe de ſon deuoir, que le Vice engendre l'Impieté. Mais de voir au milieu de la mort vne froide & tranquille meſcreance; Mais de dire qu'on

puisse estre furieux sans esmotion; que la Douceur & la Modestie se rencontrent auec les derniers effets de la Rage & du Desespoir, auec le renuersement des Temples & des Autels, c'est en verité ce que ie ne puis pas bien comprendre. Sera-ce vn Sobre & vn Continent, qui viendra esbranler les fondemens de l'estat du Monde; qui se declarera Ennemy de l'ordre & des reglemens de la grande Republique? Ces derniers Impies sont encore plus rares que les premiers, & à Dieu ne plaise qu'il y ait multitude des vns ny des autres. Ie ne sçaurois le croire pour l'honneur de nostre Siecle.

SVR la fin du dernier Sermon il y auroit bien de la matiere à remuër, pour vne humeur reprenante, & pour vn Grammairien pointilleux. Mais ne ſoyons ny trop ſeueres ny trop indulgens. Arreſtons-nous à quelque terme douteux, & qui vaille la peine d'eſtre examiné: Paſſons ſur les autres, qui ſont abſolument bons, ou abſolument mauuais. Mais ie vous demande premierement, du nombre deſquels vous croyez que ſoient ceux-cy; *La Superbe* pour l'Orgueil, *Emperiere* pour Imperatrice, *Affectueuſement* pour

Paſſionnément, &c. Toute la Compagnie trouua qu'ils n'eſtoient pas abſolument bons. Il n'y eut que le Vicaire de la Parroiſſe, qui s'oppoſa à ce iugement: Et là-deſſus ayant allegué des Auteurs, dont perſonne que luy ne reconnoiſſoit l'autorité, Socrate ſe contenta de luy reſpondre par vn ſigne de teſte, & continua ſon Examen.

A Voſtre aduis eſt-il permis à vn Orateur, & meſme à vn Poëte de dire que *Godefroy de Boüillon, & tant d'autres Heros Chreſtiens ont eſté planter leurs lauriers iuſques ſur les ri-*

ues de l'Euphrate?

Planter des lauriers n'eſt autre choſe, ce me ſemble, en ſa plus noble ſignification, que de faire des allées ou des pallisſades, & cette action appartient à l'Agriculture, & non pas à l'Art de la Guerre. Les Iardiniers plantent les lauriers, & on en couronne les Victorieux. C'eſt à quoy peu de nos gens ont pris garde, & ces belles phraſes ſont imprimées dans les plus beaux Ouurages que nous ayons. Ne croyez-vous pas que pour bien parler, il faudroit parler plus correctement? Ceſar a merité mille lauriers & mille ſtatuës: Il y a pourtant grande difference en-

tre Cesar & vn planteur de lauriers, entre vn Conquerant & vn faiseur de statuës. Les Iardiniers & les Bouquetiers, les Sculpteurs & les Doreurs fournissent l'estoffe, & les ornemens du Triomphe; trauaillent à la decoration des Theatres, & au reste de la ceremonie, qui doit honorer les actions militaires: Mais ceux qui ont fait ces actions, & qui doiuent triompher, ne se meslent point de ce trauail.

SAinte Paule, cette braue Veuue, cette Heroïne de saint Hierosme.

C'est l'opinion d'vn de nos Amis que l'epithete de *Braue* ne se peut donner à vne femme, qui ne va point à la Guerre, & par consequent qu'il n'appartient de droit qu'à Penthesilée, Reyne des Amazones, qu'à Tomyris Reyne des Scites, qu'à Zenobie Reyne des Palmyreniens, &c. Au deça de la riuiere de Loyre on dit *vn braue Auocat*, & *vn braue Predicateur*. Et peut-estre qu'en quelque lieu plus esloigné de Paris, & plus voisin des Monts Pyrenées, on dit vn vaillant Auocat, & vn vaillant Predicateur. Nous auons veu à la Cour vn Autheur de ce pays-là, qui se vantoit de tailler sa plume

auec ſon eſpée : N'eſtoit-ce pas vn vaillant Auteur ? Vn Prelat du meſme païs, Deputé à l'Aſſemblée des Eſtats generaux tenüe à Paris, reſpondit à vn autre Deputé, qui luy conteſtoit quelque choſe, dans l'Aſſemblée; *Hors d'icy vous n'oſeriez me le souſtenir l'eſpée à la main.* Ce Prelat n'eſtoit-il pas vn vaillant Prelat ?

PVIS-QV'IL ſe ſert de *Reliques* où il deuroit ſe ſeruir de *Reſtes*, ie m'imagine qu'en quelqu'autre lieu, il prend les *Reſtes* pour les *Reliques*. Comme il dit icy les Reliques de la Guerre,

recueillir les Reliques de ſon Naufrage, ſauuer les Reliques de ſa Fortune, il y a de l'apparence qu'il dit ailleurs, les Reſtes de ſaint Pierre & de ſaint Paul, honorer les Reſtes des Martyrs, aller à l'adoration des Reſtes, le iour du Ieudy abſolu. Il y a certains mots conſacrez à la Religion & aux choſes ſaintes: Il ne faut pas les profaner en les employant à vn autre vſage, & il me ſemble que le mot de *Reliques* eſt vn de ceux-là.

S*Aint Paul auoit fort bonne grace quand il diſoit.)*

Ou ie me trompe, ou la bon-

ne grace n'eſt pas plus icy en ſa place que la beauté. I'aimerois autant qu'il diſt, ſaint Paul eſtoit bien ioli de dire, ou, ſaint Paul ne fut iamais plus agreable que quand il diſoit.

MAIS la nuit eſt deſia bien auancée, & dix heures viennent de ſonner. Laiſſons vn Examen ſi peu important, pour ſonger à celuy de noſtre conſcience. Pour vacquer à la choſe, qui eſt ſeule neceſſaire, quittons les autres choſes, qui ſont toutes inutiles. Ce que nous allons faire dans la Chapelle, vaut bien mieux que ce que nous venons

de faire dans le Cabinet.

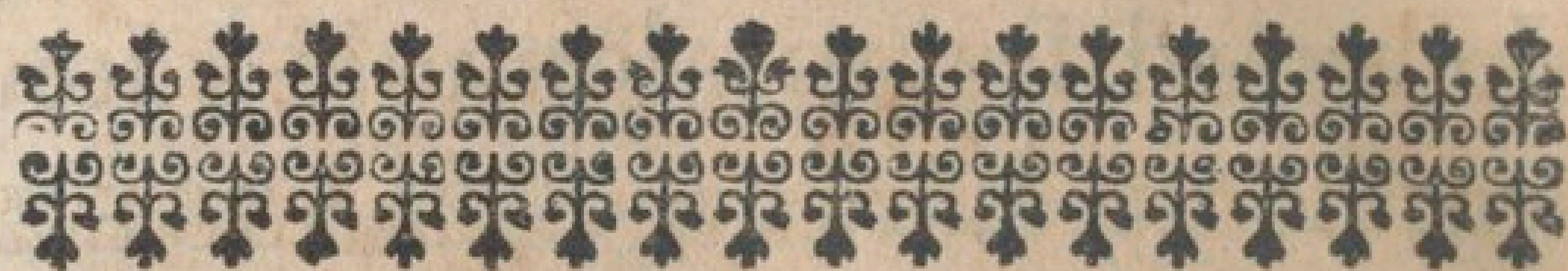
Vous vous souuenez du vieux Pedagogue de la Cour, & qu'on appelloit autre-fois le Tyran des mots & des sillabes, & qui s'appelloit luy-mesme, lors qu'il estoit en belle humeur, le Grammairien à lunettes & en cheueux gris. N'ayons point dessein d'imiter ce que l'on conte de ridicule de ce vieux Docteur. Nostre ambition se doit proposer de meilleurs Exemples. I'ay pitié d'vn homme qui fait de si grandes differences entre *pas* & *point*; qui traitte l'affaire *des Gerondifs* & *des Participes*, comme si c'estoit celle de deux Peuples voisins l'vn de l'autre, & ia-

loux de leurs frontieres. Ce Docteur en langue vulgaire, auoit accouſtumé de dire que depuis tant d'années, il trauailloit à dégaſconner la Cour, & qu'il n'en pouuoit venir à bout. La Mort l'attrapa ſur l'arrondiſſement d'vne Periode, & l'an climaterique l'auoit ſurpris, deliberant ſi *Erreur* & *Doute* eſtoient maſculins ou feminins. Auec quelle attention vouloit-il qu'on l'eſcoutaſt, quand il dogmatiſoit de l'vſage & de la vertu des Particules?

Croyons-en les anciens Peres, & ſi vous le voulez, croyons-en meſmes les Peres Modernes. Suiuons le conſeil que le Pere

Leonard Leſſius donnoit à ſon ami Iuſte-Lipſe. C'EST ASSEZ FAIRE L'ENFANT, ET S'AMVSER A CE IEV DE MOTS ET DE SILLABES; IL FAVT VIEILLIR PLVS SERIEVSEMENT, ET DANS DE PLVS GRAVES ET DE PLVS IMPORTANTES PENSE'ES. La proprieté, la regularité, la beauté meſme du langage ne doit pas eſtre la fin de l'homme. Il ne faut pas ſonger aux roſes & aux violettes, quand la ſaiſon de la recolte eſt venuë.





DE LA LECTVRE DES SAINTES ESCRITVRES, ET DES SAINTS PERES.

DISCOVRS ONZIESME.



V de-là du Cabinet, où nous auions accoustumé de nous assembler, il y a vne petite Galerie, qui regarde sur la Riuiere, & qui est détachée du reste de la Maison. On y monte par vn escalier desrobé, & le Maistre du logis la pourroit ap-

peller ſa Bibliotheque, s'il vouloit donner au choix le nom qui ſe donne à la multitude. Il n'y a que de bons & de ſaints Liures en cette Galerie, & Socrate n'ayant plus de commerce qu'auec ces derniers, les viſitoit d'ordinaire le matin, apres auoir fait ſes prieres dans vne Chapelle proche de là.

Durant ce temps priuilegié, dont il ne faiſoit part à perſonne, il s'entretenoit auec les Prophetes & les Apoſtres; auec les Peres Grecs & Latins. Il s'adreſſoit tantoſt à l'vn & tantoſt à l'autre; eſtans tous ouuerts ſur de grands Pupitres de ſapin, verni d'vn verd extremement vif, la pluſ-

part à trois & à quatre faces. Vn iour qu'il nous tardoit à venir, & que l'heure de sa sortie approchoit, quelqu'vn de la troupe plus libre & plus hardi que les autres, nous conseilla de monter dans la Galerie. Nous le trouuasmes aupres d'vn de ces Pupitres; le vieux Testament, les Oeuures de saint Denis, & vn Tome des Homilies de saint Chrisostome deuant luy. Il ne fut pas fasché de nous voir, encore qu'il ne nous attendist pas : Et apres quelques ciuilitez qui durerent peu, il nous fit ce Discours, pour nous rendre conte de ce qu'il faisoit.

DONNONS pour le moins ce qui nous reſte, à Celuy à qui nous deuions auoir tout donné. Nous auons veſcu auec Herodote & auec Homere: Mourons aueque Moïſe & aueque Iob. Ie cherche icy dequoy me rendre plus homme de bien, & non pas plus eloquent; quoy que l'eloquence ſe trouue icy, auſſi bien que la vertu; quoy que la Critique payenne ait remarqué ſon Genre ſublime, dans le ſtyle de Moïſe. Mais cette ſublimité de ſtyle n'eſt pas auiourd'huy l'objet de ma paſſion. Ie viſe à vne plus haute ſublimité. I'ay

beſoin de quelque autre choſe pour eſtre heureux. Ie ſuis en queſte de la Verité, mais de l'importante & de la neceſſaire Verité. Il faut apprendre la langue du Ciel, où nous auons à trafiquer, où doit eſtre noſtre commerce, où ſont nos veritables affaires. Il faut eſtudier en la ſcience des Saints, dont nous voulons augmenter le nombre.

Que s'il ſe rencontre des dificultez aux auenuës de cette ſcience, ce n'eſt pas vne excuſe qui puiſſe iuſtifier la pareſſe & la laſcheté des Ignorans. Si la parole de Dieu eſt quelquefois raboteuſe; ſi elle heurte le ſens & fait peine à la raiſon, ne nous

rebutons point pour ſes pierres & pour ſes eſpines. Au lieu de les eſplucher & de les conter, ie les laiſſe-là, & taſche de paſſer outre. Ie ſaute aux endroits où ie ne puis pas cheminer facilement. Ie veux ſuiure Moïſe, à quelque prix que ce ſoit, & dans le deſſein que i'ay de le ſuiure, ie ne deſeſpere point du ſuccez de mon voyage. Ie ne perds point cœur pour voir de la fumée, des nuages, & des broüillas, qui enuironnent le lieu où Dieu parle. Il a touſiours pris plaiſir à parler de cette ſorte, & en cecy la Sainte Montagne a figuré la ſainte Eſcriture. I'adore la lumiere de cette Eſcriture,

mais i'en adore auſſi les tenebres. Ce que i'ay entendu ie l'ay admiré; Ce que ie n'entends pas ie l'admire encore dauantage. Quelqu'vn a dit autrefois cela de la Phyſique d'vn Philoſophe payen; Ne me ſera-t'il pas permis de le dire de la Metaphyſique Chreſtienne?

La Parole de Dieu ſera touſiours dificile, ſera touſiours obſcure, apres mille & mille Expoſitions, apres des Montagnes de Commentaires & des Legions de Commentateurs. En voulez-vous ſçauoir la raiſon? C'eſt afin que Dieu enſeigne touſiours, & que l'Homme eſtudie touſiours ſous luy: C'eſt afin que Dieu ſoit

tousiours le Maistre, & que l'Homme soit tousiours l'Escolier.

Il est certain que pour reüssir en vne lecture si dificile, il n'y faut pas apporter des yeux purement humains, & vn esprit ordinaire; beaucoup moins des yeux de Grammairien, & vn esprit de Sophiste. Là dedans on ne voit rien par sa propre veüe: On ne discerne rien sans vne lumiere qui vient d'enhaut; qui ne se communique pas à toutes sortes de Regardans; qui choisit les Yeux & les Lecteurs. Cette Lumiere esclaire la simplicité & la soumission du cœur, mais elle aueugle la vanité & l'éleuation

de l'eſprit : Et non ſeulement la voix de Dieu crie HORS D'ICY PROFANES, mais auſſi HORS D'ICY PRESOMPTVEVX. Dans l'explication des lettres ſaintes, les petits Enfans de l'Egliſe, les ſimples Cathecumenes ont de l'auantage ſur les Geans de l'Eſcole, ſur les vieux Rabins, ſur ceux qui croyent eſtre aſſis dans la chaire de Moïſe. La Science du Ciel, auſſi bien que le Royaume du Ciel, eſt le partage des Pauures d'eſprit de l'Euangile, & pour en auoir vne parfaite intelligence, il s'en faut approcher auec vne extréme Humilité.

Mais cette vertu d'Humilité ne ſe trouue point dans les Ethi-

ques à Nicomachus : Elle n'a point esté connuë d'Aristote. Aussi sa connoissance, quelque releuée qu'elle ait esté, n'est pas montée plus haut que le globe de la Lune; & comme il n'a presque rien ignoré des choses inferieures, il n'a presque rien sceu de celles du Ciel. Pour aller là, il estoit trop regulier & trop methodique. En matiere de Religion, on ne sçauroit s'esleuer qu'en se faisant plus petit qu'on n'est; qu'en s'abaissant au dessous de soy-mesme & de sa raison; que par des moyens qui semblent contraires à leur fin, & qui eussent paru absurdes à Aristote.

Diſons-le donc, & rediſons-le à la honte de l'Academie & du Licée. L'Humilité des Chreſtiens eſt appellée dans le Sanctuaire, parce qu'elle s'arreſte ſur les premiers degrez du Portique ; & la Confiance des Philoſophes eſt repouſſée de ce lieu ſacré, parce qu'elle y veut aller d'elle-meſme, & entrer ſans paſſe-port. On fait bien plus de progrez dans la connoiſſance de Dieu, par l'exercice de la Priere, que par l'eſtude de la Theologie. Et comme à la Cour des Roys, vne heure de faueur vaut mieux que dix années d'aſſiduité, il en arriue icy tout de meſme. Il s'en faut bien que le tra-

uail des Curieux ne penetre auſſi auant que la patience des Humbles, & que l'Homme ne puiſſe autant acquerir que Dieu peut donner.

C'eſt de pareils dons & de pareilles largeſſes que ſe ſont enrichis les premiers Fideles; auant que Charlemagne euſt fondé des Vniuerſitez; auant qu'il y euſt d'Eſcoles de Theologie & de Sommes de Theologie; auant que les Eſcoſſois fuſſent venu crier à Paris au milieu des ruës, LATIN ET SCIENCE A VENDRE. C'eſt en cette Source qu'ont puiſé les Apoſtres, & les Diſciples des Apoſtres, les anciens Peres Grecs & Latins,

Saint Denis que voila ſur mon Pupitre.

LA Compagnie euſt bien voulu deſcouurir le ſentiment de Socrate ſur le ſujet de Saint Denis, & ſçauoir ce qu'il croyoit au vray, de la naiſſance de ce ſublime Eſcriuain; du merite de ſes Eſcrits; du temps où il a eſcrit. Mais Socrate ne ſe fit entendre là deſſus qu'auecque reſerue, & ſans prendre part aux diuers procés qui ſe ſont meus entre les Sçauans du dernier Siecle.

A quoy bon, dit-il, s'agiter ſi fort, & combatre auec tant de

chaleur, ſur des Queſtions ſi peu importantes ? De là ne dépendent pas les Deſtinées de l'Egliſe, le ſalut des Fideles, & la Felicité que ie cherche. Pourquoy former des partis & des factions dans la Republique des Lettres, ſoit pour maintenir ou pour diſputer à Saint Denis la qualité d'Areopagite; ſoit, comme dernierement en vne Compagnie où ie me trouuay, pour oſter ou pour conſeruer aux Mages qui vinrent adorer Ieſus-Chriſt, les couronnes que les Peintres mettent ſur leurs teſtes ? Ie ne prononce point là deſſus, quoy que l'occaſion m'y conuiaſt, & que vos yeux & voſtre viſage m'en

ſollicitent. Ie ne veux condanner ny l'vn ny l'autre party. Mais il me ſemble que la qualité de Saint eſt bien plus noble & bien plus illuſtre que celle d'Areopagite ; & quand tous les Roys de la Terre le deuroient trouuer mauuais, i'eſtime beaucoup plus la Sageſſe que la Royauté.

Le Tribunal de l'Areopage eſt trop peu de choſe, pour releuer la dignité du nom Chreſtien. Le Chriſtianiſme donne de l'eſclat & de la nobleſſe à qui que ce ſoit, & n'en reçoit de perſonne. Il n'y auoit point de Chreſtien, en ces temps heroïques de la primitiue Egliſe, qui ne valuſt plus que tout l'Areo-

page d'Athenes, que tous les Ephores de Lacedemone, que tous les Peres Conſcrits, & tout le Senat de Rome.

De l'autre coſté, faut-il remuër Ciel & Terre, & faire la guerre à outrance, contre des gens qui aiment ſi fort les beaux Noms & les beaux Offices; qui ont tant de paſſion pour les dignitez, & pour les emplois de la Republique? Ils penſent auec la pluſpart des gens de Paris, que c'eſt vn grand malheur que de n'eſtre pas Officier: Et pour quelque conſideration ſecrette, l'intereſt de Saint Denis leur eſtant auſſi cher que le leur propre, ils veulent luy conſeruer

vne Charge qui luy a eſté donnée, ou par ſon Siecle ou par la Poſterité. Ce qu'ils diſent ils le ſçauent peut-eſtre de bonne part, comme diſoit vn honneſte homme de ma connoiſſance. Ils ne l'aſſeureroient pas ſi affirmatiuement aux autres, s'ils n'en eſtoient eux-meſmes bien aſſeurez. Et ſans parler des Reuelations que de plus Hardis allegueroient ſur ce ſujet, ils ont peut-eſtre quelque Tiltre de foy irreprochable, quelque Manuſcrit de venerable vieilleſſe, outre les premieres Pieces qu'ils ont produites.

Mais d'ailleurs tous les Eſcrits du Volume qui porte le nom de

Saint Denis, ſont-ils de la meſme main & du meſme eſprit ? Vne partie ne peut-elle pas eſtre de Saint Denis l'Areopagite, & vne partie de quelque autre Autheur? Ce qui eſt rapporté contre la foy de l'Hiſtoire, & qui ne s'accorde pas bien au Siecle de l'Areopagite, ne peut-il pas eſtre d'vn Eſtranger, qui s'eſt introduit dans la poſſeſſion d'autruy, & qui a pris vn autre nom que le ſien ?

Pour moy, bien loin de diſputer à Saint Denis la qualité d'Areopagite, ie ne m'oppoſe pas meſme au Cardinalat de ſaint Hieroſme : Et quand il ne tiendroit ſon chapeau rouge que de

la faueur des Peintres, & de la credulité du Peuple, ie ne veux point luy faire vn proces sur les ornemens de son portrait. Ie ne touche point à vne piece que l'Eglise ne propose pas comme vn article de foy, mais qu'elle souffre comme vne fantaisie de pieté. Ces marques d'honneur & de respect; ces faueurs & ces graces faites à des Morts, c'est à dire à des gens qui ne sont plus en estat de s'en reuancher, viennent d'vne cause tres-honneste; partent d'vn principe de courtoisie & de liberalité, mais de courtoisie desinteressée & de liberalité toute pure. Pour le moins ce sont des excés

loüables d'vne inclination bien-faisante, portée à donner, & à obliger; & ie n'ay garde de prendre à partie des personnes si bonnes & si officieuses.

Il y a des Docteurs plus fins & plus penetrans que ceux-cy dans les choses Greques & Romaines, mais il n'y en a point de plus sousmis à l'autorité de Rome, ni de mieux intentionnez. Ils ont crû que la Verité estoit quelquefois trop courte & trop maigre, & qu'en ce cas-là, il n'y auoit point de mal de l'allonger ou de la grossir par leurs inuentions. Sur ce fondement, ils ont esté encore les Mediateurs de cette belle amitié, contractée entre

ſaint Paul & Seneque, quelque temps apres leur mort : Ils ſe ſont imaginez qu'ils faiſoient vne bonne Oeuure, de mettre bien enſemble deux hommes ſi vertueux, & que ces deux hommes viuant en meſme temps & dans vne meſme ville, s'*ils* n'ont eſté amis, ils le deuoient eſtre. Il n'y a rien en cela qui offenſe la vray-ſemblance, ni qui choque la Chronologie. Vos gens de l'Antiquité profane, ſont bien plus licencieux & plus temeraires. Voſtre Virgile a bien marié vn Homme & vne Femme, qui non ſeulement ne ſe ſont iamais veus en toute leur vie, mais qui ont eſté eſloignez l'vn de l'autre,

de plus de cent ans. Ie ne dis rien pour cette fois du Regent Pythagore & de l'Escolier Numa.

Ouy, mais les Epistres qu'on a debitées sous le nom de Seneque & de saint Paul, ne sont ni de Seneque ni de saint Paul. Ie n'oserois pas vous nier ce que vous asseurez si fortement: Mais il se trouuera vn Docteur aussi asseuré que vous, & qui vous soustiendra auec vne force pareille à la vostre (i'ay veu autrefois ce Docteur) que si ces Lettres ne sont ni de Seneque ni de saint Paul, elles sont de quelques-vns de leurs amis; elles peuuent estre de leurs Secretaires; quoy qu'à mon auis, ils les ayent

escrites sans commandement, & sans en auoir eu ordre de leurs Maistres. Des choses si peu importantes ne deuroient point semer de querelles parmy les Citoyens d'vne mesme Republique, ne deuroient point déchirer en partis & en factions les sçauantes Assemblées. Pour cela il ne faut battre personne, ni sauter aux yeux de ses amis. Il ne faut pas faire des affaires d'Estat, de tous nos petis differens; ni traitter de criminel de leze-Majesté, comme fait quelquefois Scaliger, des personnes qui ne sont coupables que de leur innocence, que de leur bonté, que de leur facilité à croire.

Tout le monde ſe trompe, de façon ou d'autre. Tout homme ſe ſent de l'infirmité humaine; & les Hebreux diſent que Iacob leur Pere a eſté boiteux. Scaliger luy-meſme a fait de faux pas; il a fait des iugemens temeraires. Que feront donc les Demi-ſçauans, les Docteurs du ſecond & du troiſieſme Ordre, des gens qui ont eſtudié tard, qui eſtudient peu, qui viuent dans la Prouince, parmy la contagion des mauuais Exemples, à ſix vingts lieuës de la Bibliotheque de Monſieur de Thou, & de la Conuerſation de Meſſieurs Dupuy? Bien que la lumiere de ce Siecle nous ait eſclaircis de

beaucoup de choſes, dont nos Peres ont douté, il reſte touſiours quelque petit nuage de l'ancienne Barbarie. En certains lieux il n'eſt pas encore bien iour : Cette eſpaiſſe obſcurité, venuë ſur le declin de l'Empire, des dernieres parties du Septentrion, couure encore vne partie de la Terre. Les Vandales & les Goths ont corrompu toutes les belles & bonnes choſes. Ils ont mis la peſte dans le Monde raiſonnable ; & il y a beaucoup d'endroits de ce Monde, qui ne ſont pas encore bien purifiez.

MAIS c'eſt aſſez, & peut-eſtre trop de ces opinions conte-

ſtées. En pareilles rencontres ie n'opine point : Ie me contente de raporter les auis des autres. Ie vous diray ſeulement de moy, vne choſe aſſez particuliere, & de laquelle quelqu'vn pourra s'eſtonner. Pour voir cet homme extraordinaire, ce S. Denis dont on m'auoit tant parlé, ſans partir de France, ie fis autre-fois vn voyage en Grece, ie veux dire, que i'appris exprés la langue Greque, pour auoir plus d'accés auprés de luy. Ie vis donc & conſideray cet Homme, que les vns croyent eſtre d'Athenes, les autres d'Alexandrie, & les autres de Corinthe. C'eſt vn Homme qui vole plus haut que les Aigles.

Il n'apporte rien ſur la Terre, qu'il n'ait eſté prendre dans le Ciel. Ie le vis, mais ie le perdis auſſi-toſt de veuë.

Apres ces paroles, Socrate ſe teut quelque temps, & prit le troiſieſme Volume qui eſtoit ſur ſon Pupitre. Iuſques-là s'eſtant peu ouuert, & ayant parlé auec retenuë, ce fut en ſuite, & ſur le ſujet de ſaint Chriſoſtome, dont il auoit les Homilies entre les mains, qu'il ſe declara & qu'il s'eſpandit; que ſon eſprit & que ſes paroles ſe deſborderent. Et certes d'vne ſi eſtrange ſorte, qu'on peut dire qu'il commença ſon Diſcours, par vne eſpece d'Entouſiaſme, & qu'il paſſa de

la Prose à la Poësie, comme fait quelquefois l'autre Socrate, dans les Dialogues de Platon.

C'est cet Homme, nous dit-il, qui vole encore bien haut; Mais son vol est si reglé & si iuste, qu'il y a tousiours plaisir à le voir voler: On peut le suiure des yeux & de la pensée : Il fend les Airs, sans se perdre dans les Nuës : Car vous sçauez que les Esprits font vne espece dans le genre des Oyseaux, & que ç'a esté l'opinion des sages Hebreux. Celuy-cy a de grandes aisles toutes peintes & toutes dorées. Il chasse deuant luy les Nuages, la Nuit, & l'Obscurité. Il fait naistre le Iour en se monstrant, &

par ſa ſeule preſence. Il crie, il gronde agreablement. Ses plaintes & ſes coleres ſont belles. En blaſmant le Vice, il plaiſt aux Pecheurs. Il n'eſt pas moins Citoyen du Ciel, ni moins compagnon des Anges que le premier ; Mais il s'accommode mieux à l'vſage du bas Monde, & s'appriuoiſe dauantage auecque les Hommes. Les Grecs l'ont appellé Chriſoſtome, & les Barbares l'appellent cõme les Grecs.

Voulez-vous que nous diſions encore quelque choſe de cet Homme ? Expliquons pour le moins ce que nous venons d'en dire. Ayant acquis les plus rares connoiſſances, par la force de la

meditation, il en rend capables les plus vulgaires eſprits, par la facilité du Diſcours. Ou il ſçait abbaiſſer la Verité iuſqu'à nous, ou il ſçait nous eſleuer iuſqu'à elle: Ou il a la vertu d'eſclairer & de ſubtiliſer les Ames, ou il a le don d'eſclaircir & de démeſler la Doctrine.

O l'excellente & l'admirable maniere d'inſtruire les Ames, & de debiter la Doctrine! Ces animaux de Gloire, ces ennemis de la Foy, ces ſuperbes enfans d'Ariſtote, trouueroient le Chriſtianiſme raiſonnable; en l'eſtat que Saint Chriſoſtome le fait voir à la Raiſon: Leur Philoſophie s'humilieroit deuant nos Myſte-

res, si nos Mysteres leur estoient descouuerts de cette maniere. Pour moy, ie les adorois auec frayeur, dans leur naturelle obscurité; & ie les regarde maintenant auec plaisir, dans la lumiere de ses paroles: I'auois du respect pour des choses que ie n'entendois point, & il m'a donné de l'amour pour ces mesmes choses, en me les rendant intelligibles.

I'ay trouué dans ses Homilies, mille graces & mille beautez; mais toutes chastes & toutes viriles; vne infinité d'ornemens, mais que la grauité souffre, & que la bien-seance conseille. Ce sont des ornemens tres-honestes, & tres-dignes de celle

qui les porte; de la vraye, de l'ancienne, de la venerable Theologie. Ils ne ſont pas du Theatre; ils ſont de l'Autel; Ils ne font point de la Reyne des Sciences, vne Baladine des places publiques; vne Comedienne de la Cour.

Ma matiere croiſt entre mes mains, & i'ay quelque opinion que le Saint m'inſpire en parlant de luy. Ie vous l'auouë, c'eſt vn de mes Saints, & ie ſuis vn de ſes Deuots. Ie l'inuoque, ie m'adreſſe à luy: Et peut-eſtre qu'il me fera la meſme faueur, que quelques-vns ont crû que luy fit Saint Paul: Peut-eſtre qu'il me communiquera ſes ſecrets, qu'il

m'allumera de son feu, qu'il remplira mon esprit de l'abondance du sien. Mais en attendant vne si chere faueur, ne laissons pas d'en parler à nostre mode, & d'en dire encore quelque chose.

Sans tomber dans l'excés que cherche le luxe, son Eloquence a toute la grandeur que peut permettre la modestie. On ne connoist point en ses Escrits la corruption de la langue de son Siecle, la foiblesse de l'expression humaine, la misere & l'infirmité de l'esprit de l'homme. Il ne se vit iamais tant d'ordre dans la multitude; plus de force auec plus de subtilité, plus d'œconomie auec plus de pompe: Iamais

Iesus-Christ ne fut seruy auec vne telle magnificence : Et si cet ancien Profane qui pilloit l'Eglise, eust vescu quelque temps plus qu'il ne fit ; s'il eust veu l'esclat & les richesses, l'or & les pierreries qui m'ont esbloüi, il se fust escrié encore vne fois, quoy qu'en vn autre sens que la premiere, O QVE LES VASES SONT PRECIEVX DANS LESQVELS ON SERT LE FILS DE MARIE!

VOILA le iugement que Socrate fit dans la Galerie, de l'esprit & de l'eloquence de Saint Chrisostome. Sur tout il en estimoit la douceur & la netteté, &

prenoit plaiſir à nous les faire conſiderer ſous differentes figures : Il auoit touſiours des images agreables, pour nous repreſenter le merite de cette bienheureuſe facilité. Il eſt clair, diſoit-il, fuſt-ce dans la region des Tenebres, & au païs des Cimmeriens: Il eſt aiſé, dans l'embarras meſme de ſa matiere, dans les deſtours, dans les labirinthes des plus difficiles Queſtions de la Theologie. Auec vn Commentaire de deux ſyllabes ; auec vn petit mot, qui tempere la rigueur des choſes ; auec vne particule de Charité, qui adoucit les menaces de la Iuſtice, il déſriche les plus dures & les plus ſauuages

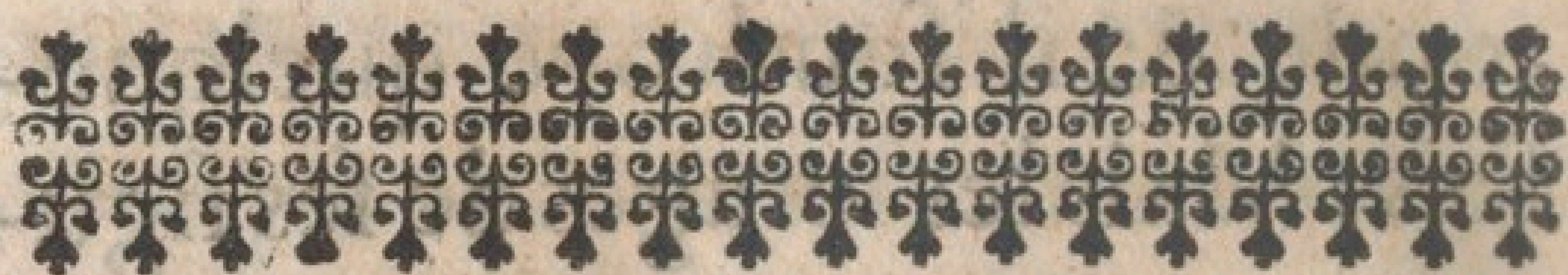
ſauuages expreſſions. Il conſole & raſſure les Eſprits que le Texte de Saint Paul auoit effrayez. Par tout où il paſſe, il laiſſe des traces de blancheur, & vne impreſſion de lumiere, qui change la nature des lieux où il a paſſé. Auparauant c'eſtoient des Precipices, c'eſtoient des Cachots; apres luy ce ſont des Iardins de fleurs; ce ſont des Cabinets de criſtal.

IL ſe trouua vn homme en la Compagnie, venu de Paris depuis peu de iours, qui ayant eſcouté Socrate auec beaucoup d'attention, nous ſurprit tous

par ce langage qu'il luy tint. Ie n'ay point fait comme vous de voyage en Grece : Mais ie ſuis fort trompé, ou i'ay veu nouuellement au lieu d'où ie viens, celuy dont vous nous contez de ſi grandes choſes. Ie ne connois point voſtre Saint Iean Chriſoſtome; Mais vous ne dites rien de luy, qui ne ſe verifie en noſtre Monſieur l'Abbé de Rais, l'Eloquence auec laquelle il explique les Myſteres du Chriſtianiſme, n'eſt point inferieure à celle que vous nous auez figurée : Elle n'inſtruit pas moins, & ne plaiſt pas moins. On y remarque la meſme beauté, la meſme douceur, la meſme force. Car il

tonne & il foudroye quelque-fois : Mais les orages de ses figures ne gastent point la pureté de sa diction : Dans ses Sermons, le Calme subsiste auec la Tempeste, aussi bien que dans les Homilies de Saint Chrisostome. Ainsi vous ne pensiez faire qu'vn Eloge, & vous en auez fait deux. Ce sont des coups de Socrate : En loüant l'Antiquité, vous auez obligé nostre Siecle : Et s'il se trouue quelque Platon, qui publie vn iour vos entretiens, la France vous remerciera de tout ce que vous auez dit à la gloire de la Grece.





SVITE DV MESME SVIET, OV IL EST PARLÉ DE L'INVOCATION DES SAINTS.

DISCOVRS DOVZIESME.



OVTRE l'Homme venu de Paris, vn vieux Huguenot de nos voisins s'estoit trouué à nostre derniere Conferen-

ce, de laquelle il fust demeuré entierement satisfait, sans cette inuocation qu'il ne pût gouster, & ces Vœux adressez à Saint Chrisostome. Comme il auoit esté en sa ieunesse grand tireur d'esclaircissemens, il n'oublia pas son ancienne coustume en cette rencontre ; & dés le iour mesme ayant tiré Socrate à part, il luy parla assez long-temps seul à seul.

Du lieu où i'estois, ie les apperceus au bout de la salle ; & ayant remarqué de l'agitation sur leur visage, & quelques gestes vn peu violens, ie voulus sçauoir ce que c'estoit. Ie m'approchay donc d'eux ; ou pour les

ſeparer , s'ils venoient aux mains, ou pour m'offrir à mon Amy s'il auoit lié quelque partie, comme on parle en ſemblables occaſions. Mais à vous dire le vray, ie trouuay qu'il n'auoit pas beſoin de ſecond. Le vieux Huguenot eſtoit deſia hors de combat, & Socrate qui ne vouloit iamais de triomphe, apres l'auoir vaincu, eſſayoit de le perſuader. S'eſtant ſerui auec ſuccés des armes du Cardinal du Perron, ſous la diſcipline duquel il auoit eſté nourri, il employoit d'autres moyens plus populaires, & d'autres armes toutes à luy, pour acheuer ce qu'il auoit fait.

En me voyant, il s'eſchauffa de nouueau. Il eſtala les choſes qu'il auoit ſeulement deſpliées: Il les porta plus auant par des interrogations oratoires & preſſantes. Et adreſſant ſa parole derechef au Gentilhomme vaincu, qui auoit remué la queſtion de l'inuocation des Saints. Le Cardinal du Perron vous a ſatisfait par ma bouche, luy dit-il; & il me ſemble qu'il ne ſe peut rien adjouſter aux preuues & aux argumens de ce grand Docteur. Comme ie vous l'ay deſia declaré, ie ne fais point de fondement ſur l'Allegorie: Laiſſons-là les Eſprits qui montent, & qui deſcendent : Ne leur demandons

point ce qu'ils font, & ce qu'ils representent dans cette Eschelle mysterieuse. Pour la Chaisne d'Homere, ie trouue bon qu'on la casse, & tout le profane attirail de la Theologie des Payens, dont l'Autheur moderne s'est voulu seruir. Auoüons neantmoins qu'il y a de vieilles Fables, qui sont fondées dans l'ancienne Verité, & que les Grecs ont esté les larrons des Hebreux.

Quoy que puissent dire vos Ministres, il y a tousiours eu liaison, il y a tousiours eu attache de la Terre au Ciel. Pourquoy veulent-ils rompre le commerce entre les deux Eglises; entre l'Eglise qui combat & l'Eglise

qui triomphe ? Les Miſera-bles Viuans n'auront-ils aucune communication auecque les Morts bien-heureux ; auecque les Morts qui viuent de la veritable vie, & de la meilleure partie d'eux-meſmes, de celle qui peut ſoulager les miſeres, & conſoler les afflictions des Viuans, qui languiſſent pluſtoſt qu'ils ne viuent ?

Penſe-t-on que les Saints de Ieſus-Chriſt menent vne vie pareille à celle des Dieux d'Epicure ; auſſi oiſiue, auſſi endormie, auſſi pareſſeuſe, auſſi negligente des choſes du Monde ? Eſt-il à croire que ceux qui ont eſté en perpetuelle action, & qui ont

pris par force le Paradis, y iouïſſent maintenant d'vne molle, d'vne ſtupide, d'vne languiſſante Felicité? Ont-ils perdu là haut le credit qu'ils auoient icy bas? Pour eſtre reſidens à la Cour, ſont-ils moins gratifiez du Prince? Leur aſſiduité & leur ſujétion peuuent-elles moins que ne faiſoient leur eſloignement & leur abſence? Ont-ils moins de Faueur ou moins de Charité qu'ils n'auoient? Eſtant à la ſource du Bien, l'abondance les rend-elle pauures? Se fait-on auare dans le Ciel? Deuient-on enuieux dans la plenitude de la Gloire?

Il n'y a point d'apparence

que cela ſoit. Ie ne ſçaurois m'imaginer que le ſecours de ces veritables Amis nous manque au beſoin : Ie ne puis croire que leur protection finiſſe, que leurs prieres ceſſent, à cette heure qu'elles peuuent agir plus fortement, & eſtre plus puiſſantes & plus efficaces. Ils ſont vnis à Dieu, mais ils ne ſont pas pour cela ſeparez des Hommes : Et Dieu qui a pardonné à tout vn Peuple, à la recommandation de Moïſe; de Moïſe mortel & ſujet aux infirmitez humaines, fera bien quelque choſe, à mon auis, pour vn autre Moïſe, beaucoup meilleur & beaucoup plus parfait que le premier; pour vne

infinité de Moïſes, qui viuent en ſa preſence, qui ſont proches de ſa perſonne, & qui le regardent face à face.

S'il n'y auoit point de Commerce eſtabli entre le Ciel & la Terre; point de Correſpondance entre l'vne & l'autre Egliſe, que voudroient dire les Exhortations que nous font les saints Peres, DE FAIRE AMITIE' AVEQVE LES ANGES; de confirmer par nos prieres celle qui eſt deſia faite; d'entrer d'auance & par eſprit, dans la celeſte Ieruſalem; de prendre place dés cette vie, dans cette diuine Republique, aux droits & aux priuileges de laquelle nous pre-

tendons apres noſtre mort.

Que ſignifieroit cette Societé, cette Alliance, ces Entretiens, ces Conferences auec les Patriarches & les Prophetes, auec les Apoſtres & les Martyrs; toutes perſonnes eſtrangeres ſur la Terre; inuiſibles à nos yeux; eſloignées du lieu où s'aſſemblent les Fideles, d'vne diſtance preſque infinie; tous gens de l'autre Monde, & non pas de celuy-cy? Cette brigue de leurs Suffrages qui nous eſt conſeillée, qui nous eſt ordonnée en termes exprés, dans les anciennes Homilies, ſeroit-ce vn trauail inutile & vne peine perduë, apres laquelle on prendroit plaiſir d'a-

muſer noſtre zele, & de laſſer noſtre deuotion? Seroit-ce pour neant, qu'on auroit crié ſi ſouuent, & il y a ſi long-temps, dans la Metropolitaine de l'Vniuers, ſur le Throſne des Apoſtres, dans la Chaire de ſaint Pierre, AMBITE, AMBITE ILLORVM SVFFRAGIA, VT CVM QVIBVS VOBIS FVERIT CONSORTIVM DEVOTIONIS, SIT ET COMMVNIO DIGNITATIS.

Mon bon Gentil-homme, pourſuiuit Socrate, en finiſſant ce diſcours, rendez-vous à ce Latin: Il ne vous doit pas eſtre ſuſpect: Il eſt des premiers ſiecles de l'Egliſe; il eſt de Rome veritablement Orthodoxe; de

vostre Rome, aussi bien que de la nostre. Prenez le conseil que vous donne vn Pape, que les Ministres mesmes ne sçauroient s'empescher d'appeller Saint; qui parut deuant Attila auec vne forme plus qu'humaine; armé de Vertu, de Religion & de Sainteté; du visage duquel ce redoutable Barbare vit sortir des esclairs qui luy firent peur.

Il n'est point d'Oracle plus certain que celuy du Vatican de ce temps-là; Et sur le sujet dont il s'agit, cet Oracle ne s'est point expliqué douteusement; n'a point voulu tromper le Monde, par des termes ambigus & captieux. Il n'a point entendu vne

Societé impossible; des Voix en l'air & iettées au vent; des Paroles adressées à des sourds; vn Commerce en des lieux inaccessibles; vne Amitié sterile, impuissante, defectueuse; vne portion & vne moitié d'amitié; vne Amitié toute d'vn costé, sans reuanche ni retribution de l'autre.

MAIS nous auons tort de nous eschauffer là dessus, & vos Ministres se moquent de s'arrester à si peu de chose. Il ne faudroit pas seulement leur laisser ouurir la bouche en cette rencontre: Nous deurions les traitter

ter de ridicules, apres les Auances qu'ils ont faites, & les Reserues qu'ils veulent faire. Puis qu'ils nous ont accordé le Plus, nous sçauroient-ils refuser le Moins ? Nous ayant donné le Mystere de la Trinité, & celuy de l'Incarnation, ils ne se sont rien reserué apres cela. Par la concession de ces deux grandes, estranges, estonnantes Veritez, ils ont renoncé à la liberté de leur esprit ; & cette liberté est vne chose qui ne peut ni se perdre ni se conseruer que toute entiere. La mesme Autorité qui les asseure de la certitude du Symbole des Apostres, les asseure de la validité de toutes les au-

tres pieces de la Religion, & ils ne ſont pas mieux fondez de la conteſter icy que là.

L'Autorité eſtant infaillible, elle eſt infaillible par tout; elle eſt également infaillible. Le Chreſtien eſtant Captif de la Foy, & non pas Iuge de la Doctrine, doit obeïr à la Voix qui parle, ſans deliberer ſur les Paroles, parce que les Paroles ne le perſuaderont pas, ſi la Voix ne l'a deſia perſuadé. On n'a plus de droit de rentrer dans les termes de la premiere franchiſe de l'homme, quand on a ſubi le ioug de Dieu dominant & victorieux. Il n'eſt pas temps de vouloir ſe ſeruir de la Raiſon,

apres l'auoir ſoûmiſe à la Foy. Quel ieu, ie vous prie, ſeroit celuy-là, de quitter tantoſt ſa Raiſon, & tantoſt de la reprendre; de choiſir dans le Chriſtianiſme, certains endroits qui plaiſent, & de reietter les autres qui ne plaiſent pas; d'eſtre demy Incredule, & demy Croyant? Ce ſeroit capituler auec Ieſus-Chriſt, & faire des conditions aueque l'Egliſe. Ce ſeroit faire quelque choſe de pis, & paſſer de la complaiſance au deſmenti, en luy auoüant vne partie de ce qu'elle nous propoſe à croire, & luy ſouſtenant que le reſte eſt faux.

Diſons-le encore vne fois, pour ne plus rien dire à vos Mi-

niſtres, & pour couper la gorge à tous nos Procés. On ne ſe défend plus dans vne Place renduë. Lors qu'on a mis les armes bas, & qu'on a preſté le ſerment de fidelité, ce n'eſt pas eſtre Braue & bon Citoyen que d'inſiſter ſur ſes priuileges, & de ſonger à ſa premiere liberté ; c'eſt eſtre Rebelle & mauuais Suiet : Ce n'eſt pas Guerre, c'eſt Sedition. Les Philoſophes payens, & les autres Eſtrangers du Royaume de IeſusChriſt, ſont nos vrays & nos legitimes Ennemis : Les Chreſtiens qui ne ſont pas Catholiques, ſont nos Mutins & nos ſouſleuez. Ce qu'ils font n'eſt pas acte d'Hoſtilité ; c'eſt

crime de Felonnie, c'eſt vne eſpece de Parricide. Car en effet oſeroient-ils nier, que ce ne ſoit de noſtre Egliſe qu'ils ont receu la vie & l'eſtre ſpirituel; qu'ils ont tiré leur premiere nourriture & leur premier lait? C'eſt ſous ſon Empire qu'ils ſont nez, & dans l'eſtenduë de ſa Iuriſdiction, qu'ils font leurs courſes & leurs rauages: C'eſt en ſon nom, & aueque ſes liurées qu'ils luy ont commencé, & qu'ils luy continuënt la guerre. Ainſi en attaquant noſtre Egliſe, ils font la guerre en meſme temps, & contre vne meſme perſonne, à leur Mere & à leur Nourrice, à leur Souueraine & à leur Mai-

ſtreſſe. Combien de crimes en vn ſeul crime!

SOCRATE acheuant ces paroles, receut vne Dépeſche dont il fut ſurpris, & à laquelle nous donnaſmes bien des malediƈtions, parce qu'elle l'obligeoit à partir le lendemain, pour s'en retourner en ſon païs. Il nous auoit fait eſperer vn plus long ſeiour, qui nous euſt fourni matiere d'vn plus gros Volume. Mais l'intereſt d'autruy le rauit à ſon propre contentement; Car il eſt vray qu'il ne ſe deſplaiſoit pas icy; & outre l'inclination qu'il auoit pour nous,

noſtre Valée rioit à ſes yeux. Il en fut rappellé par la neceſſité des affaires de ſa Maiſon, dont il apprit d'aſſez mauuaiſes nouuelles: Et s'il n'euſt preuenu en diligence les deſordres qui la menaçoient, elle eſtoit ſur le point de ſe broüiller dauantage, par la diuiſion que l'artifice des Valets auoit fait naiſtre parmy les Freres. Quoy que l'eſtude de la Sageſſe le détachaſt du ſoin des choſes humaines, pour le renfermer en luy-meſme preſque touſiours, il en ſortoit toutes les fois que le Monde auoit beſoin de luy. Quelque grand Philoſophe qu'il fuſt, il ne laiſſoit pas d'eſtre bon Parent, & de

donner beaucoup aux deuoirs du ſang & de la Nature. Iamais Solitaire ne fut plus ſociable que luy, ni plus capable des vertus ciuiles, ni plus ſenſible aux belles & honneſtes paſſions.

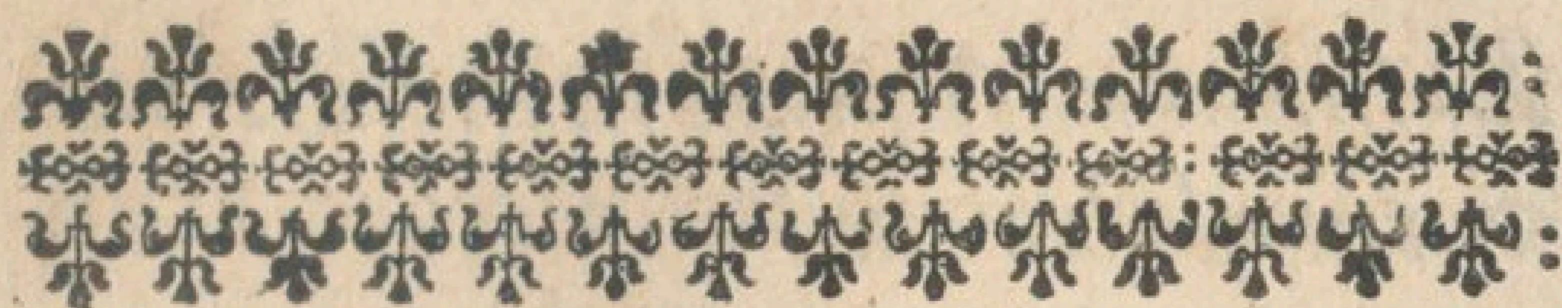
Nous-nous ſeparaſmes donc auec tendreſſe & douleur. Les couſtumes de l'ancienne Hoſpitalité furent obſeruées de part & d'autre, par les petis preſens qu'on ſe fit. Le Maiſtre du logis regala Socrate du Tableau de la Natiuité de Noſtre Seigneur, s'imaginant qu'il en auoit eu enuie, dés la premiere fois qu'il le vit; Et d'ailleurs, il luy ſembloit que ce deuoit eſtre le prix des

Diſcours qui auoient eſté faits, comme c'en auoit eſté l'occaſion. Socrate receut auec ioye cette rare piece. Mais il ne voulut pas ſe laiſſer vaincre de liberalité. Pour vn Tableau il en rendit deux, l'vn & l'autre tiré du meſme ſujet que celuy qu'il emporta. Ces deux Peintures parlantes ſont de la main de deux Ouuriers, dont la France connoiſt le Nom, & ne meſpriſe pas les Ouurages: Elles s'adreſſent A IESVS-CHRIST NÉ: Et peuuent eſtre iointes aux douze Conuerſations, ſoit pour la reſſemblance de la maniere, puis que Socrate ne parloit iamais ſans quelque ſorte d'inſpiration,

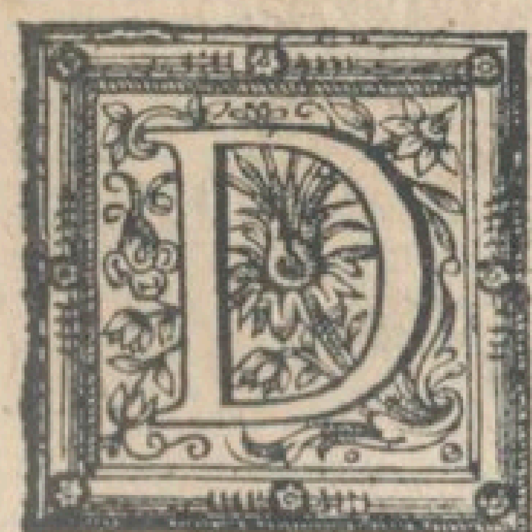
ſoit pour la conformité de la choſe, dont la fin aura du rapport au commencement.

A TE PRINCIPIVM TIBI DESINET.





CHRISTO NATO, DEI OPTIMI MAXIMI FILIO OPTIMO MAXIMO.



IVE Puer, quem venturum post sæcula, Vates
Tot dixere pij, mihi tune indictus abibis,
Iam præsens, Patris ætherei iam cognita proles?
Iuro ego, nobiliorque agitat me cura futuri,

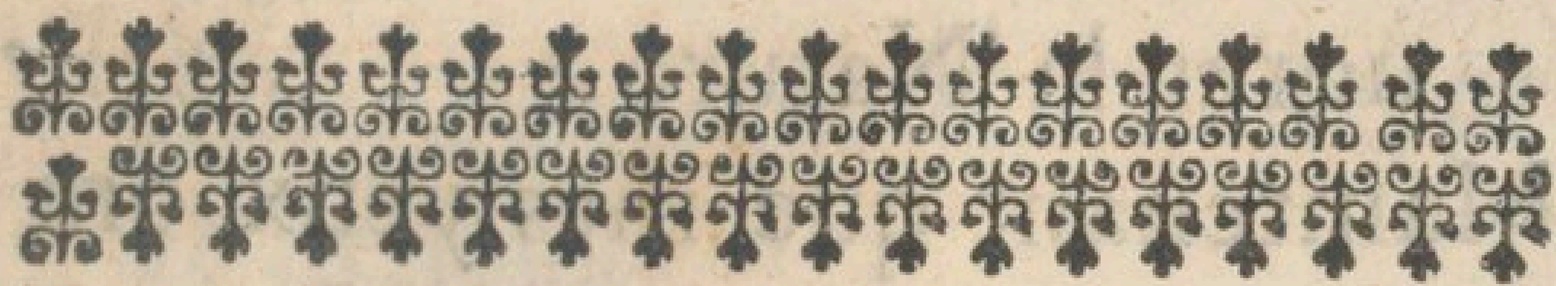
Et iuuat antiquum in melius mutare laborem,
Amplius haud facta Heroüm Regumque Triumphos,
Te potius mea Musa canet. Non Martia corda
Pellæi iuuenis, natosque ad Sceptra potentes
Æneadas, Spartæque loquar pugnacis alumnos,
Immemor Isacidæ magni. Fortissime rerum,
Monstrorum in cunis domitor, quæ Terra ferebat,
A Cœlo promisse immitis victor Auerni,
Perpetuum mihi scis carmen. Nec Græcia mendax
Ipsa neget, nondumque aras

exoſa profanas
Roma vetus : Primis tremuit te Iupiter orſis,
Fulminaque æterno ceſſerunt ficta Tonanti.
Te Populi delapſum Aſtris in Virginis aluum
Mirati , ingentique aliàs ſpectante corona ,
Nubibus inuectum famulis , patria Aſtra petentem,
Saturni ſenis exilium turpeſque latebras ,
Et tumulum Iouis & manes riſere ſepultos.
Prima elementa oris teneri poſtquam auribus hauſit,
Vagituſque tuos obmutuit augur Apollo,

Et Tripodes cecidere, & DI re-
ſponſa negarunt,
Attoniti toto orbe, & tacti Nu-
mine vero.
O Victor ſine cœde, ô non morta-
lia tela;
O Puer imbellis, ſummi ſed ma-
xima Virtus
Vt vox certa Patris, rerumque
nouißimus hæres!
Hæc colere, hæc Sæclis fas eſt me-
morare futuris,
Caſta iubet ſic Religio, cœtuſque
Piorum:
Incipiam, & maneat noſtros ea
cura Nepotes,
Quos ſanctum ſeruare fideli pe-
ctore morem,
Et meminiſſe velim ſemper pie-

tatis auitæ.
Sed quo concipiam vota & diuina capessam
Iussa animo, si non animum mentemque ministres?
Christe, meæ vires, mea sola potentia, Christe,
Da velle & da posse mihi, nam nescit vtrumque
Te sine, progenies hominum. Quos dicere versus
Aggredior, quæ thura paro, quos offero flores,
Hos etiam artifici debemus, vt omnia, dextræ.
Auctorem te cuncta probant. Tu carmina dictas;
Per te Terra parit quicquid Ver educat almum,

Quicquid odoris Arabs mittit:
Nil denique nostrum est,
Nec meus ipse ego sum. Tua scilicet accipe dona,
Thesaurosque agnosce tuos, fontesque Bonorum,
Qui largi, qui fæcundi, latumque per orbem,
Donec Sol erit atque ardebunt sydera Cœlo,
Perpetuis current, fixo semel ordine, riuis.
Munera sufficies, nos hæc ad Templa feremus,
Atque tuis sacras opibus cumulabimus aras,
Mortales miseri, & nudi, & rerum omnium egentes,
Ni tu Christe fores in nostros prodigus vsus.



A IESVS-CHRIST NE'.



AINT & diuin Enfant, promis par les Prophetes,
Ne me ioindray-je point à ces grands Interpretes,
Dont l'esprit esclairé d'vn celeste flambleau,
A tiré, sans te voir, ton celeste tableau?
Nous ayant descouuert ta puissance future,
Et les biens dont tu dois ho-

norer la Nature,
Maintenant que mes yeux ont
veu ce que ie croy,
Puis-je, ſans eſtre ingrat, ne parler
pas de toy ?
Quand tu deſcends en Terre, &
qu'on t'y voit paroiſtre
Comme Dieu, Fils du Dieu que
le Ciel a pour Maiſtre,
Eſleuant mon eſprit, dois-je pas
dans mes Vers,
Te rendre mon hommage auec
tout l'Vniuers ?
Ie le iure, Seigneur, deuant ta
Creche auguſte,
Vn ſoin de l'Auenir, & plus noble
& plus iuſte,
Allume vn feu nouueau dans le
fond de mon ſein;

Ie change de trauail, d'objet, & de deſſein.
Ie ne veux plus tirer des antiques tenebres,
Des Roys qui ne ſont plus, les Triomphes celebres:
Ie ne veux plus parler du ieune Conquerant,
Qu'on vit dans l'Vniuers courir comme vn torrent,
Et par de beaux dangers, par d'illuſtres trauerſes,
Monter auec ſplendeur ſur le thrône des Perſes.
Ie ne veux plus vanter ces merueilleux Romains,
Qui ſembloient eſtre nez le Sceptre dans les mains;
Ni ces Fils courageux, dont

ſous ſa Loy ſeuere
Sparte fut la Nourrice, auſſi bien que la Mere.
Diuin Fils d'Abraham, à ta ſeule Grandeur
Ma Muſe, en ce beau iour, conſacre ſon ardeur.
De toutes mes chanſons tu ſeras la matiere,
Toy qui pour vn eſſay de ta Guerre premiere,
Fis cacher en naiſſant, par ton Nom glorieux,
Ces Spectres inſolens, ces Monſtres furieux,
Qui de Captifs qu'ils ſont dans vne nuit profonde,
S'eſtoient rendus Tyrans de l'Empire du Monde.

Vainqueur promis du Ciel, pour
dompter les Enfers,
Ie veux chanter ta gloire en cent
Hymnes diuers.
Ni la ſçauante Grece, en men-
ſonges fertile,
Ni Rome où l'on trouuoit le
Monde en vne Ville,
Auant meſme qu'elle euſt abba-
tu les Autels,
Qu'elle auoit erigez à ces faux
Immortels,
Ne peuuent pas nier que c'eſt
par ta Parole,
Qui vola comme vn trait de l'vn
à l'autre Pole,
Que leur grand Iupiter, ſi fort, ſi
triomphant,
Trembla ſous ton pouuoir quand

tu n'estois qu'Enfant,
Et que c'est par ta main qu'on vit reduire en poudre
Celùy qui dans la Fable est maistre de la Foudre.
Le Monde s'estonna, quand des voutes des Cieux
La Vierge te receut dans son sein precieux;
Mais il fut plus surpris de te voir sur la Nuë
(Ton esclaue & ton char sous tes pieds deuenuë)
Remonter auec pompe au Palais eternel,
Où ton throsne est égal au throsne paternel.
Apres ces grands Exploits, ces Triomphes celebres,

On ſe moqua par tout des hon-
teuſes tenebres
Qui ſeruirent d'aſyle au vieux
Pere des Dieux,
Et du ſombre tombeau d'vn Fils
ambitieux,
Qui comme vn Immortel, des
vœux ſe faiſoit rendre,
Mais qui d'homme qu'il fut, n'eſt
plus qu'vn peu de cendre.
A peine, en begayant, quelques
mots tu formois,
Qu'Apollon effrayé dans Del-
phes fut ſans voix;
Que ſes fameux Trepiez de peur
ſe renuerſerent,
Et que de tous coſtez les Oracles
ceſſerent,
Les faux Dieux ne pouuant reſi-

ſter aux efforts
Du vray Dieu que l'Amour cachoit deſſous vn corps.
O celeſte Vainqueur, de qui la main vaillante
Perça tant d'ennemis, ſans en eſtre ſanglante!
O traits victorieux de cette auguſte Main,
Dont les coups ſont plus forts que tout pouuoir humain!
O nompareil Enfant, en qui le Monde eſpere,
Et qui, bien que ſans force, és la Vertu du Pere;
Qui ne pouuant parler, és ſa diuine Voix,
L'Heritier de ſon ſceptre, & le Maiſtre des Roys;

Dont le souffle est pour eux vn horrible tonnerre,
Et deuant qui leur Throsne est fresle comme verre.
Voila les Titres saints que ie veux adorer,
Les Grandeurs que ie veux par mes vers honorer,
Les Beautez dont ma Muse, à la Race future,
Par de nobles efforts veut laisser la peinture.
La sainte Pieté la demande de moy,
Et le desir des Bons m'en impose la Loy.
Hardiment i'ouuriray cette noble carriere,
Et nos Neueux, conduits par la

mesme lumiere,
Epris de mesme ardeur, vn iour la fourniront,
Et d'vn zele innocent ta gloire beniront,
Suiuant, selon mes vœux, auec des cœurs fideles,
Au culte des Autels, les traces paternelles.
Mais dans la belle ardeur qui m'agite le sein,
Comment puis-ie acheuer mon genereux dessein?
Comment puis- je, Seigneur, te rendre cet hommage,
Que ma foy me demande, où mon amour m'engage,
Si ton ayde diuine, en cet illustre iour,

Ne me donne vne force égale à
mon amour ?
O Iesus! ma Vertu, ma Force
& ma Puissance,
Au pitoyable estat où m'a mis
ma naissance,
Ie demande & i'attens de ta
sainte bonté
Le pouuoir de bien-faire auec la
volonté.
L'homme que le peché rend foi-
ble & miserable,
Sans toy de tous les deux a le
cœur incapable.
Ie veux, pour m'acquiter de tes
bien-faits diuers,
Tirer de ta Grandeur, le tableau
dans mes vers:
Ie t'offre de l'Encens, des fleurs,

& des Couronnes ;
Mais ie ne t'offre rien que ce que
tu me donnes :
C'est toy dont mes tableaux em-
pruntent leurs couleurs ;
Le Printemps amoureux te doit
toutes ses fleurs,
Et les plus doux parfums dont
l'Arabe se vante,
Ne tirent leur odeur que de ta
main sçauante,
Qui d'vn art merueilleux res-
pand dans tous les Corps,
Sans iamais s'espuiser, ses super-
bes tresors.
Enfin, rien n'est à nous, ie sçay
ton droit supresme,
Et moy-mesme ne puis me dire
estre à moy-mesme.

Reçoy donc pour preſent, Vnique Bien-faiteur,
Les biens dont ma Raiſon te confeſſe l'Autheur :
Reconnois tes Treſors, & la ſource feconde
Des faueurs que ta Grace eſpand par tout le Monde,
Et qui, comme vn grand fleuue, eternel en ſon cours,
En faueur des Mortels ſe reſpandra touſiours.
Tandis que chaſque iour l'Aſtre de la lumiere
Dans vn char de rubis fournira ſa carriere,
Et que l'obſcure Nuit d'Eſtoiles s'allumant,
D'vne paſle clarté peindra le Fir-

mament,
Tu donneras ſans ceſſe aux de-
ſirs des Fideles,
Pour te faire des dons, des richeſ-
ſes nouuelles,
Et nous viendrons ſans ceſſe, ô
Roy des Immortels,
De tes propres bien-faits cou-
ronner tes Autels.
Nous-nous confeſſerons, ainſi
que nous le ſommes,
De Pauures, d'Ignorans, & de
Fragiles hommes,
Qu'vn crime hereditaire a pri-
uez de tout bien,
Et qui manquant de tout, ne
ſont dignes de rien;
Si tu n'eſtois venu, par des gra-
ces inſignes,

Chasser la Pauureté, donner à des Indignes,
Et si ton chaste Amour, dans ses ardens transpors,
N'auoit pour nos besoins, prodigué ses tresors.



APOLOGIE
CONTRE
LE DOCTEVR DE LOVVAIN.

A MONSIEVR
DE MARCA,
PRESIDENT AV
PARLEMENT DE PAV.
DEPVIS,
CONSEILLER D'ESTAT
ORDINAIRE, ET NOMMÉ
par le Roy à l'Euesché
de Couserans.



APOLOGIE CONTRE LE DOCTEVR DE LOVVAIN, &c.



EST-CE dureté ou force? Est-ce pesanteur d'esprit ou solidité de iugement? La Teste du Docteur de Louuain a esté impenetrable à toutes mes Preuues: On peut le vaincre, mais on ne peut pas le

perſuader. Dans cette Teſte de Brabant ie n'ay iamais pû faire entrer la Raiſon de France.

Puis que Pau n'eſt pas de l'opinion de Louuain, ie me conſole, Monſieur, du mauuais ſuccez de mes Argumens, & du Temps que i'ay perdu à crier inutilement vn iour tout entier. Ie ne ſuis plus en peine des trois endroits de mon Liure qu'on a attaquez. I'auois peur de m'eſtre mal expliqué : Mais vous m'aſſeurez que c'eſt le Docteur qui ne m'a pas bien entendu, ou qui ne m'a pas bien voulu entendre. Ie ſuis fondé en Arreſt, ayant receu vne ſi fauorable parole de voſtre part. Reſte maintenant à

expliquer par le Commentaire que ie vous adresse, le Iugement que vous auez donné. Ce sera pour vous espargner la peine de faire sçauoir au Monde les raisons que vous auez euës de iuger en ma faueur.

LE Docteur de Louuain m'accuse d'auoir offensé la dignité de la Foy, & d'auoir escrit qu'elle est *vne Speculation serieuse, de laquelle vn Philosophe Payen peut estre capable*. A quoy ie vous iure, Monsieur, que ie n'ay iamais songé: Et quiconque prendra la peine d'aller chercher mes paroles dans le lieu où

ie les ay miſes, verra qu'elles en ont eſté tranſportées auec vne viſible corruption. Ie dis que les Dogmes du Chriſtianiſme ſont peu vtiles aux Chreſtiens, ſans les actions conformes aux Dogmes; & que cette ſimple, nuë, & ſolitaire connoiſſance des Myſteres, eſt vne Speculation curieuſe, dont vn Philoſophe Payen peut eſtre capable. C'eſt ce que ie dis en termes exprés. Et en le diſant, comme vous voyez, ie ne parle pas de la Foy, ie parle de la Theologie: Ie ne parle pas de la Religion, ie parle de la Science. Ie parle de ce qui a eſté reuelé aux hommes au commencement, mais qui depuis a

esté enseigné aux mesmes hommes, sans reuelation.

Il m'a esté impossible de faire comprendre cette distinction au Docteur. Ie n'ay iamais pû luy persuader que la Connoissance dont ie parle, fust ce qui s'apprend à l'Escole, par la voye ordinaire des Preceptes, & dequoy non seulement tout Philosophe, mais aussi tout homme est capable, pourueu qu'il ait des oreilles passablement bonnes, & qu'il apporte à l'Escole vn peu de memoire, & vn peu d'attention. I'auouë donc que i'ay dit en ce sens-là, qu'vn Philosophe Payen peut connoistre nos Mysteres; Mais ie n'auouë pas que

cela veuïlle dire que le mesme Philosophe puisse estre esclairé de nostre Foy. Ce seroit vouloir faire luire le Iour à Minuit, & mesler le Soleil aueque la Lune. Ce seroit vne absurdité trop grossiere, de se figurer qu'vn mesme homme fust Fidele & Infidele en vn mesme temps. Qui pourroit s'imaginer, bon Dieu! que la Foy & l'Infidelité, deux Contraires si opposez & si ennemis, se pussent accorder ensemble?

Ie sçay, Monsieur, qu'il y a des Connoissances reuelées, & des Theologiens qui sont particulierement esclairez du Ciel. Mais encore vne fois, ce ne sont

pas de ceux-là de qui il eſt queſtion : Il ne s'agit icy que d'vne façon de connoiſtre purement humaine , encore qu'elle ait pour obiet les choſes diuines, & le mot de Connoiſſance eſt pris dans ſa vulgaire ſignification. Connoiſtre les Myſteres n'eſt pas les croire. Remplir ſa memoire & ſa fantaiſie de quelques images agreables, n'eſt pas aſſuiettir ſon eſprit & ſa volonté aux Veritez reuelées. Lire la ſainte Eſcriture , comme Hiſtoire, n'eſt pas la receuoir comme Parole de Dieu.

Auſſi ce Dieu , qui a parlé & qui a eſcrit par Moïſe, & par les autres Prophetes , ne propoſe

pas ses recompenses aux Doctes & aux Intelligens, mais aux Fideles & aux Iustes. Il ne dit pas dans le Leuitique, *Si vous estudiez mes Ordonnances, & si vous connoissez mes Commandemens*. Mais il dit, *si vous cheminez dans mes Ordonnances, & si vous gardez mes Commandemens*. Et en effet, vous le sçauez mieux que moy, Monsieur, la pluspart des Philosophes auoient leu les Liures de Moïse. Ils auoient fait des voyages exprés en Iudée, pour s'instruire des secrets de la Religion, & pour s'informer, quel estoit ce Dieu qui ne pouuoit compatir auec les autres Dieux.

De là vient que Clement Alexandrin appelle les Philoſophes Grecs LES LARRONS DES IVIFS. Il les accuſe d'auoir dérobé la Verité en Iudée, & à ſon dire, Pithagore ſe fit meſme circoncire, afin de ſe faciliter ce commerce, & de meriter vne plus eſtroitte confidence de ceux dont il vouloit ſçauoir le ſecret. Platon a eſté nommé le Moïſe Athenien. Apparemment il auoit appris des Docteurs Hebreux, la Theologie Myſtique, que depuis on a repriſe de luy. La Vie purgatiue, la Vie illuminatiue, la Vie vnitiue n'ont pas eſté ignorées de ce Philoſophe: Il ſe voit dans ſes Liures vn eſ-

bauchement, & comme les premieres couleurs du Christianisme; Et sans alleguer le tesmoignage de saint Augustin, s'il en faut croire Pic de la Mirande, Marcile Ficin, & quelques autres du dernier Siecle, ils y ont trouué la diuinité du Verbe, la cheute des premiers Anges, les peines de l'Enfer & du Purgatoire. Presupposé que cela soit, Platon estoit Escolier de nos premiers Maistres : Il auoit la connoissance des Mysteres, mais il n'auoit pas pour cela la Foy. Il trafiquoit en la Maison de Dieu; mais il n'estoit pas des Domestiques; Sa connoissance estoit vne Speculation curieuse, & non

pas vne Science ſurnaturelle.

Le Philoſophe Peregrin, dont il eſt parlé dans les Liures d'Aule-Gelle, & dans les Dialogues de Lucien ; Lucien meſme, & quantité d'autres Philoſophes voulurent gouſter de noſtre Religion au commencement. Ils entrerent dans l'Egliſe par curioſité; Mais ce furent des Traiſtres & des Eſpions parmy nos Peres. Apres qu'ils eurent appris ce qu'ils deſiroient ſçauoir, ils ſe ſeparerent d'eux, & retournerent auec les Prophanes, faire des contes de nos Myſteres.

D'autres plus ſages & plus moderez, viuans ſous des Empereurs Chreſtiens, n'oſoient pas

offenſer l'opinion de leurs Maiſtres. Ils s'accommodoient au Temps & au Lieu : Ils parloient diſcretement & auec reſpect de la Religion dominante. On peut dire que ces Sages Mondains ont reueré ce qu'ils n'ont pas crû. Ils ont fait dauantage; ils ont profité du bien des Fideles, & ont tiré de nos Liures, ce qu'ils y trouuoient de propre à l'embelliſſement des leurs.

Par exemple, le Philoſophe Themiſtius allegue dans ſes Harangues, deux ou trois fois, cette celebre Sentence du Sage Hebreu, & la rapporte aux Sages Aſſyriens, LE COEVR DV ROY EST EN LA MAIN DE DIEV. Et

il y a de l'apparence qu'il sçauoit beaucoup d'autres Sentences de mesme nature, puis qu'il seruoit des Princes Chrestiens; qu'il estoit tous les iours meslé parmy des Theologiens & des Euesques, & qu'il faisoit particuliere profession d'amitié auec Gregoire de Nazianze, comme nous apprenons de plusieurs lettres, que ce saint Personnage luy a escrites.

Vous sçauez aussi, Monsieur, que le Poëte Claudien, qui fleurissoit sous les Enfans du grand Theodose, & qui estoit vn des plus assidus Courtisans de la Princesse Serene, a parlé parfaitement bien de Iesus-Christ, &

en a eſcrit particulierement ces beaux vers, qui ne peuuent eſtre d'autre que de luy, parce qu'il n'y a point d'autre que luy, qui en ce temps-là fiſt de ſi beaux vers.

Chriſte potens rerum, redeuntis conditor æui,
Vox ſummi ſenſuſque Dei, quem fudit ab alta
Mente Pater, tantique dedit conſortia Regni.

Saint Auguſtin neantmoins teſmoigne en quelque endroit de ſes Liures de la Cité de Dieu, que ce Claudien viuoit dans vne Cour Chreſtienne, ſans eſtre Chreſtien. Par conſequent il

eſtoit

eſtoit ennemi de la Diuinité qu'il auoit chantée. Et de fait, il ſe moque des Chreſtiens, dans vne Epigramme, qu'il adreſſe à vn certain Colonel de la Caualerie, dont voicy le commencement.

Per cineres Pauli, per cani li-
mina Petri,
Ne laceres verſus, Dux Iaco-
be, meos.

C'eſt pour dire au Docteur de Louuain, que la Foy & la Connoiſſance des Myſteres ſont deux qualitez diſtinctes & ſeparées. Claudien ſçauoit des choſes, dont il n'eſtoit pas perſuadé. Pour plaire à la Princeſſe Serene, grande Catholique & habile

femme, il contrefaisoit quelquefois le Chrestien, & auoit voulu apprendre de la Religion, autant qu'il en falloit pour en discourir & pour en escrire agreablement. Cette Connoissance n'estoit-elle pas vne Speculation curieuse? Les Mysteres n'estoient-ils pas dans la bouche des Prophanes? Vn Payen ne traittoit-il pas de la Theologie?

Et quand Mahomet second, à la prise de Constantinople, receut des mains du Patriarche, vn Abbregé des principaux points de nostre Foy; comme il estoit Prince de bon esprit, & qui ne tenoit rien de la rudesse

de sa Nation, ne pouuoit-il pas sçauoir par là, quelle estoit la Creance des Chrestiens? Ne pouuoit-il pas estre informé des affaires de l'Eglise, sans participer à sa Communion, estre Sçauant, sans estre Fidele; & prendre plaisir à se faire entretenir de la Trinité, de l'Incarnation, & de l'Eucharistie, comme de choses rares & curieuses, comme de Nouuelles estranges & incroyables?

Ie m'arreste trop en cet endroit. Si ne faut-il pas que ie passe outre, sans vous faire souuenir de ce que feu Monsieur Coëffeteau vous peut auoir dit, aussi bien qu'à moy, Que sous le Re-

gne du dernier Philippe, il y eut en Eſpagne & en Portugal, des Religieux de tres-grande reputation, & d'vn Ordre tres-approuué de l'Egliſe, qui au fonds du cœur n'eſtoient ny de leur Ordre ny de noſtre Egliſe. Apres auoir dit vingt ans la Meſſe, & auoir meſme enſeigné publiquement la Theologie, ils declarerent à la mort, qu'ils eſtoient Iuifs de Creance, bien qu'ils fuſſent Chreſtiens de Profeſſion.

Ces gens-là auoient diſputé toute leur vie, & s'eſtoient paſſionnez pour la querelle d'autruy. Ils eſtoient parmy Nous, mais ils n'eſtoient pas des Noſtres? C'eſtoient des Declama-

teurs, & des Comediens; des Imitateurs & des Charlatans. Ce qu'ils enſeignoient eſtoit leur meſtier, & non pas leur opinion. Ils faiſoient ce que font les Imprimeurs & les Peintres de Hollande, qui trauaillent pour l'vſage & pour l'ornement de l'Egliſe, encore qu'ils ſoient du Party contraire. Les vns font des images qui excitent à deuotion; Les autres impriment des Breuiaires & des Miſſels; Mais les vns & les autres ſe moquent de noſtre deuotion, & vendent leur marchandiſe.

Encore ce mot de l'Hiſtoire veritable. Dans la meſme Eſpagne, à l'ouuerture d'vne Aſſem-

blée generale de Religieux, tenuë peu de temps apres l'Institution de leur Compagnie, il y eut vn Pere qui estonna tous les autres Peres par ces paroles. *Il y a quinze ans que ie suis Religieux, mais il n'y en a que cinq que ie suis Chrestien, &c.* Ce qui donna lieu à vn Decret passé en forme de Loy, par l'auis & par les remonstrances du mesme Pere; Qu'à l'auenir on ne receuroit point de Nouice dans la Compagnie, qui ne fust de ceux qu'on appelle en ce païs-là VECCHIOS CHRISTIANOS, pour les distinguer des nouueaux Chrestiens, qui sont de race Iuifue ou Mahometane.

Dieu fit la grace à ce Religieux de deuenir Chreſtien, dix ans apres ſa premiere Meſſe. Mais comme Dieu fait grace, ne peut-il pas quelquefois faire iuſtice? Et ie demande ſi vn Docteur Regent en l'Vniuerſité de Salamanque, voire meſme en celle de Louuain, apres auoir enſeigné trois ou quatre Cours de Theologie, ne peut pas tomber en infidelité, par vn ſecret Iugement de Dieu? Et ſi cela eſt, ne peut-il pas perdre la Foy, & ſe ſouuenir de la Theologie? Ne peut-il pas ne croire plus les Myſteres, & connoiſtre encore les Myſteres? &c.

Sur ces fondemens, Monſieur,

ma Propoſition eſt eſtablie; elle s'appuye & ſe maintient là-deſſus. I'ay dit dans la premiere & dans la ſeconde Edition de mon Liure, *Que ſans la Foy, animée par les bonnes œuures; que ſans les vertus Chreſtiennes & les actions Chreſtiennes, la connoiſſance des Myſteres du Chriſtianiſme eſt vne Speculation curieuſe, de laquelle vn Philoſophe Payen peut eſtre capable.* I'ay dit dans la troiſieſme Edition, *Que ſans les bonnes œuures, la Foy n'eſt point recompenſée de la Felicité; la Connoiſſance des choſes celeſtes ne merite point le Ciel; la priere n'eſt qu'vn ſimple bruit, & les ſacrifices ne ſont que des meurtres.* Voi-

là tout ce que i'ay dit au premier Passage, attaqué par le Docteur de Louuain. Mais à Dieu ne plaise que i'aye dit en suitte, comme il me le voudroit faire accroire, *Que le Roy n'eust point besoin de se confesser.*

Ce qui me fasche le plus en cette rencontre, c'est qu'on me reproche celuy de tous les Vices, pour lequel i'ay le plus d'auersion. I'ay oüy dire à Rome, à vn vieux Romain, qu'il est encore moins deshonneste de ne pas bien seruir les Princes qu'on sert, que de les flatter en les seruant; Et qu'il vaut encore mieux estre impatient de toute sorte de ioug, que d'estre prostitué à tou-

te ſorte de complaiſance. La Rebellion monſtre pour le moins au dehors, ie ne ſçay quoy de noble & de genereux, au lieu que la Flatrerie n'a rien que de bas & de timide; Elle n'a de cœur ny de courage que pour ſe ietter hardiment dans l'infamie, que pour meſpriſer Dieu, en ſe proſternant deuant les Hommes. Mais quoy qu'il en ſoit, & quelque opinion qu'ait euë le vieux Romain de la Seruitude & de la Reuolte; ſous vn Maiſtre iuſte, il faut s'eſloigner eſgalement de ces deux extremitez, & ie penſe l'auoir fait. Ie ne penſe pas auoir perdu ma liberté, pour auoir loüé le plus loüable Roy qui fût

au Monde, auant les desordres de la Maison Royale, & l'absence de la Reyne sa Mere. Ayant eu dessein de faire voir en sa personne, vne idée à tous les Princes, i'ay crû que ie deuois commencer par la Pieté, & que parmy ses Suiets, ie pouuois parler en seureté de l'innocence de sa Vie, qui n'estoit pas contestée alors par ses propres ennemis.

Il est vray qu'ayant bien preueu que certaines gens qui s'offensent de tout ce qui ne s'accommode pas à la foiblesse de leur sens & à leur mode de conceuoir, pourroient former des doutes & des scrupules, sur quelques passages de mon Liure, i'en

fis faire en mesme temps deux impressions, & réformay ces endroits en la seconde, qui fut acheuée aussi-tost que la premiere. Ce que ie ne fis pas tant pour la necessité de mon Discours, que pour le soulagement de l'intelligence de ces gens-là; ni tant pour contenter les Personnes raisonnables, que pour ne point laisser de matiere aux Querelleux; ni tant pour corriger de mauuaises opinions, que pour redresser de mauuais esprits. Vous le verrez, Monsieur, dans vn Exemplaire de cette seconde Edition que ie vous enuoye; & vous m'auoüerez, ie m'asseure, que si elle eust esté distribuée

conioinctement auec l'autre, ainsi que ie l'auois ordonné, les plus grossiers eussent esté esclaircis de mon intention, & les plus Fascheux satisfaits de mes paroles.

Pourueu donc que mes paroles soient considerées en leur place naturelle, & non pas en vn lieu estranger, où mes Ennemis les changent en les transportant: Pourueu qu'on les lise dans l'ordre & le rang que ie leur donne, & non pas dans l'embarras & la confusion où ils les iettent, ie soustiens que de tout ce Discours de la Confession, qui semble donner plus de couleur à la Calomnie, & plus de prise sur moy,

il ne ſe peut tirer que ces trois innocentes concluſions. La premiere, qu'encore que le Roy ſe confeſſe fort ſouuent, il ne s'enſuit pas de là, qu'il ſoit vn fort grand Pecheur; La ſeconde qu'à iuger de ſon ame par ſes actions, & de la racine par le fruit, il ſemble qu'il ne face point de mal; La troiſieſme que tous les entretiens qu'il a auec ſon Confeſſeur, ne ſont pas des Confeſſions; mais que quelquefois il peut luy demander, ou des conſeils dans les doutes de ſa Conſcience, ou des aides & des ſoulagemens dans les trauaux de ſon Eſprit, ou des expediens & des moyens, pour vne plus gran-

de perfection de ſa Vie.

Le premier point ne reçoit, à mon auis, aucune difficulté. Au ſecond, il n'y a que la face de l'Oraiſon, & l'expreſſion de la Penſée qui effarouche quelques Eſprits. Car de dire, *qu'il ſemble que le Roy ne ſe puiſſe accuſer de mal-faire, s'il ne ſe calomnie ſoy-meſme*, c'eſt dire en Langue vulgaire, que ſes actions ſont ſans reproche, & qu'il eſt de vie innocente; Ce qui ſe dit tous les iours de quantité de ſes Suiets, ſans que le Theologien de Louuain le trouue mauuais. Outre que de plus icy, il faut prendre garde aux ramparts & aux defenſes que ie mets au deuant de

cette Propoſition. Il faut remarquer que ces mots, *il ſemble, humainement parlant, & dans la rigueur de noſtre iuſtice*, ſont autant de boucliers dont elle eſt couuerte; ſont des adouciſſemens & des modifications ſuffiſantes, qui pourroient corriger quelque choſe de plus rude.

Pour la Locution de *ſe calomnier ſoy-meſme*, ie n'en ſuis pas l'Inuenteur, quoy que peut-eſtre ce ſoit moy qui l'ay apportée le premier en France. Mais certes, ie ne m'imaginois pas que cette Locution deuſt ſurprendre les honneſtes gens, & particulierement les gens de Lettres. Ie l'auois veuë dans les Inſtitutions

de Quintilien; qui eſt vn païs, comme vous ſçauez, où l'on ne voit gueres que de bonnes choſes. Ce grand Maiſtre en l'art de parler, ſe ſert de ces paroles plus d'vne fois, pour ſe moquer de certains Orateurs chagrins, qui ne ſe pouuoient contenter eux-meſmes. Dans l'Hiſtoire de Pline, il y a vn Peintre de meſme humeur que ces Orateurs; plus chagrin encore, & plus difficile à ſe contenter. Croyant auoir veu l'Idée de la Perfection, & deſeſperant d'y pouuoir atteindre, il effaçoit preſque autant de Tableaux qu'il en pouuoit faire. Il blaſmoit iniuſtement en ſes Ouurages, ce que les autres Pein-

tres y eſtimoient aueque raiſon, & pour cela il fut appellé LE CALOMNIATEVR DE SOY-MESME.

Le Pere Maphée, dont ie ſuis aſſeuré, Monſieur, que vous approuuez la Diction, a crû que cette belle maniere de dire pouuoit entrer dans la Religion Chreſtienne, & eſtre appliquée à ces Scrupuleux, qui s'imaginent que tout eſt peché, & qui s'accuſant à leur Confeſſeur de tout ce qu'ils font, comme s'ils ne faiſoient rien qui fuſt bon, *ſe calomnient eux-meſmes en ſe confeſſant.* Apres des gens qui parlent ſi bien, i'ay crû que ie ne me hazardois pas beaucoup, de par-

ler comme eux; & ie vous auouë que ie ne ſçauois pas que la langue Françoiſe, fuſt plus ſeuere que la Latine: Ie ne ſçauois pas que la Fille fuſt plus Sage que la Mere.

Ie ſçay bien d'ailleurs, qu'il n'y a rien de net en la preſence de Dieu, deuant lequel le Soleil eſt obſcur & les Eſtoiles ne ſont pas pures. Ie ſcay qu'il n'a pas trouué de fermeté en ſes Anges, & que les Hommes ſont des vaiſſeaux de bouë, beaucoup plus foibles & plus fragiles. Mais ie n'auois pas crû iuſques icy que ces grandes paroles deſtruiſiſſent ma Propoſition; Et quand ie dis que dans la rigueur de no-

ſtre iuſtice, le Roy ne ſe peut accuſer de mal-faire, ie dis tacitement qu'il ſe peut accuſer de mal-faire, dans la rigueur de la iuſtice de Dieu : Quand ie dis qu'il eſt pur deuant les Hommes, ie laiſſe la liberté de penſer que peut-eſtre il ne l'eſt pas deuant Dieu : Quand ie le iuſtifie au Tribunal de la Raiſon humaine, ie n'empeſche pas qu'on n'appelle de ce Iugement, au Throſne de la Sageſſe diuine; & quand ie rends à ſes actions le teſmoignage de nos yeux, & de noſtre façon de connoiſtre, ie ne leur donne pas des aſſeurances d'vne verité infaillible, ni l'approbation de celuy qui pe-

netre les cœurs & foüille dans les penſées.

Au contraire, comme Homere dit quelquefois, *les Hommes appellent cela ainſi, mais les Dieux le nomment d'vne autre façon*, on peut inferer de la profeſſion que ie fais de parler humainement, que ie reconnois vne autre Langue que celle des Hommes. Il ſe peut faire que ce que nous appellons vertu ſur la Terre, n'ait pas le meſme nom dans le Ciel. Il ſe peut que noſtre Force ſoit là haut Foibleſſe. Peut-eſtre qu'au païs de la vraye Perfection, noſtre pretenduë Perfection n'eſt que Defaut, que Miſere & qu'Infirmité.

Saint Paul parle humainement,& fait gloire de son innocence,lors qu'il proteste qu'il ne se sent coupable de rien ; Mais lors qu'il adiouste qu'il n'est pas pourtant iustifié, il change de langage, & tesmoigne qu'il attend sa iustification de Dieu, & qu'il ne la reçoit pas de soy-mesme. Aussi disant que le Roy ne peut s'accuser de mal-faire, ie donne beaucoup à l'Homme: Mais adioustant que c'est dans la rigueur de nostre iustice, ie n'oste rien à Dieu, & luy laisse sa Iurisdiction toute entiere. Ie parle, Monsieur, de l'euidence des Oeuures, & non pas de l'obscurité des Pensées ; Des choses

que nous voyons, & non pas des ſecrets qui nous ſont cachez; Des merueilles que le Roy a faites, dont il a le teſmoignage de toute l'Europe, & non pas de ce qui ſe paſſe entre Dieu & luy, en la preſence de ſon bon Ange.

Tellement que nous ſommes de meſme opinion mes Auerſaires & moy ; Mais nous ne nous entendons pas, non plus qu'en cecy, *il ſe laue quelquefois pour ſe rafraiſchir, & non pas pour ſe nettoyer.*

En cet endroit ie ne parle point du Sacrement de la Penitence, que ie ſçay eſtre vn ſecond Bapteſme, & n'a uoir point

de lieu où il n'y a point de ſouïl-lure ; Ie parle ſeulement des conſolations , & des douceurs interieures que l'Ame reçoit de Dieu, par l'entremiſe de ſes Miniſtres, dans ſes peines & dans ſes deſgouſts. Tous les Bains ne ſont pas des purgations : Le lauement ne preſuppoſe pas touſjours de l'ordure : l'Eau eſt employée à diuers vſages, tant en effet que par metaphore. Et puis qu'il n'eſt rien de plus frequent dans les Liures ſpirituels, que *l'aridité & la ſechereſſe d'eſprit*, il me ſemble que le remede de cette ſechereſſe ſe doit appeller rafraichiſſement; & en ce ſuiet, ſi on vſoit du mot de purifier,

on vſeroit d'vn mot, qui peut-eſtre ne ſeroit pas aſſez propre.

Il y a deux Clefs dans le Royaume de Ieſus-Chriſt, qui nous ouurent les Fontaines du Salut, la Clef de l'Autorité & celle de la Doctrine; La Puiſſance qui eſt dans l'Egliſe, pour remettre les Pechez, & la Science qui eſt dans la meſme Egliſe, pour inſtruire à la Vertu. Les eaux de la premiere Fontaine nettoyent, purifient & renouuellent: Les autres temperent, deſalterent, rafraiſchiſſent. C'eſt des premieres que s'entendent ces paroles de Dauid, *Vous me lauerez, Seigneur, & ie ſeray plus blanc que la Neige:* Et des

ſecondes que s'entendent celles de Ieremie. *Enquerez-vous quelles ſont les routes anciennes ; Sçachez quelle eſt la bonne voye, cheminez-y, & vous trouuerez du rafraichiſſement à vos ames.*

Le Roy donc ſe fait monſtrer ces routes anciennes; Il s'informe de ceux qui ont la direction de ſa Conſcience, quelles ont eſté les traces de Conſtantin, de Charlemagne, & de Sainct Louïs, afin de les ſuiure pas à pas, & de trouuer ce rafraichiſſement, qui luy eſt promis par le Prophete. Il reçoit des inſtructions & des adreſſes, par leſquelles ie ne pretens pas d'exclure la Confeſſion ny la Peni-

tence. Au contraire de ces mots, *Il n'a pas tousiours besoin de la puissance du Sacerdoce*, *mais il demande quelquefois de la consolation à la Theologie*, on doit tirer cette infaillible consequence, que le Roy a besoin de se confesser. On peut voir que ie distingue deux actions separées, qu'il exerce auec son Confesseur; l'vne en se confessant, l'autre en se conseillant à luy; l'vne de necessité, l'autre de perfection; la premiere qui remedie au Peché, la seconde qui le preuient: Celle-là, qui est la Table apres le naufrage, celle-cy qui est l'Art de bien & seurement nauiger.

TOut cela, Monſieur, ſoit dit pour Louuain; car à Pau, ie n'ay pas beſoin de plaider ma Cauſe, & vous auez deſia prononcé en ma faueur. Mais parce qu'on m'a dit que le Docteur doit aller bientoſt en Gaſcogne, & qu'il y pourroit porter de fauſſes nouuelles, ie me ſuis auiſé de le preuenir par cette petite Apologie. C'eſt afin que vous n'ignoriez pas le particulier de ce qui s'eſt paſſé entre luy & moy, & afin qu'il ſoit receu en voſtre Prouince, comme vn homme qui a eſté battu & qui s'enfuit, s'il y vouloit faire le Braue & le Triomphant.



LE DERNIER PASSAGE DEFENDV CONTRE LE DOCTEVR DE LOVVAIN.

BIen qu'on le voye assez souuent prosterné deuant son Confesseur, & toute sa Maiesté humiliée aux pieds d'vn de ses Suiets, qu'on ne s'imagine pas pour cela que l'habitude qu'il peut auoir à pecher luy rende

plus familiere cette action. Car humainement parlant, & dans la rigueur de nostre iustice, il semble que s'il ne se calomnie soy-mesme, il ne puisse s'accuser de mal faire. Il n'a donc pas tousiours besoin de la puissance du Sacerdoce, mais il demande quelquefois de la consolation à la Theologie. Souuent il délasse son esprit accablé d'affaires, dans l'entretien d'vn homme de Dieu. Souuent il reçoit des conseils, qu'il a desia preuenus par ses actions. Il se laue souuent pour se rafraichir, & non pas pour se nettoyer: Il prend des remedes pour se confirmer en santé, & non pas pour se guerir: Il cherche la Perfe-

ction auec tant d'ardeur & de violence, que quand il y a lieu de Mieux, il estime que le Bien est vne espece de Mal.



DEVX DISCOVRS ENVOYEZ A ROME, A MONSEIGNEVR LE CARDINAL BENTIVOGLIO.



A MONSEIGNEVR LE CARDINAL BENTIVOGLIO.



ONSEIGNEVR,

Ie ne puis croire ce que Monsieur Maynard m'a escrit de la bonté de vostre Eminence. Seroit-il possible qu'elle eust admiré à Rome, des Orateurs & des Poëtes de Prouince ? Ayme-

roit-elle si ardemment les choses mediocres, elle qui connoist & qui sçait faire les excellentes. Elle louë donc iusqu'à nostre charbon & à nostre craïe, quand nous essaions de contrefaire ses couleurs. Si nous representons quelque ombre, & quelque lueur de cette viue lumiere, qui brille dans ses Escrits, elle s'escrie auec ioye, que nous auons de l'auantage sur elle. Vous prenez plaisir, Monseigneur, à nous voir amuser le Peuple, auec nos Fleurets; vous faites cas de nostre industrie & de nostre adresse: Vous qui auez en vostre puissance toutes les machines de la Persuasion, & qui agissez sur l'a-

me des Hommes, auec vne force plus qu'humaine; vous qui estes entré par la parole, dans la confidence des Princes, vers lesquels vous auiez esté enuoyé par le Saint Siege, & qui auez changé aupres d'eux, vostre Ministere en Autorité. Il est certain, & c'est vn tesmoignage que vous rend la voix publique de la Chrestienté, qu'en toutes les Cours où vous auez esté Nonce, vous estes deuenu Fauory: Ie ne dis pas Fauory par l'extrauagance de la Fortune, par la fantaisie du Prince, par vn prodige du Temps, mais par vostre Vertu, par vostre Eloquence, & par vostre Esprit.

Apres cela, Monſeigneur, quelle apparence de chercher de l'eſprit, & de l'eloquence hors de vous-meſme, & de me demander mes dernieres Compoſitions, auec autant de chaleur, que nous attendons les voſtres deçà les Monts ? Il faut neãmoins obeïr, puis que voſtre volonté m'a eſté declarée par Monſieur Maynard. Ie ne trouue point de reſiſtance, pour oppoſer à vne ſi douce force : Des prieres qui commandent ſi obligeamment que les voſtres, ne me permettent pas meſme de remettre mon obeïſſance à vne autre fois. Sans differer dauantage, ce ſera, Monſeigneur, par cet Ordi-

dinaire, que vous receurez les deux Discours, que vous auez particulierement desirez.

Ce sont des Discours de contradiction & de combat, dans le genre que l'Escole nomme Polemique ; Et la Necessité, qui aguerrit les plus paisibles Esprits, a porté le mien en cette occasion, au delà de ce que ie croyois qu'il pouuoit aller. Ie sçay bien qu'vn galand homme, qui a l'honneur d'approcher vostre Eminence, luy a conté des merueilles de mes Auersaires & de leurs forces: A ce qu'il dit, quiconque pourra defendre les Passages qu'on attaque, pourra soustenir vne

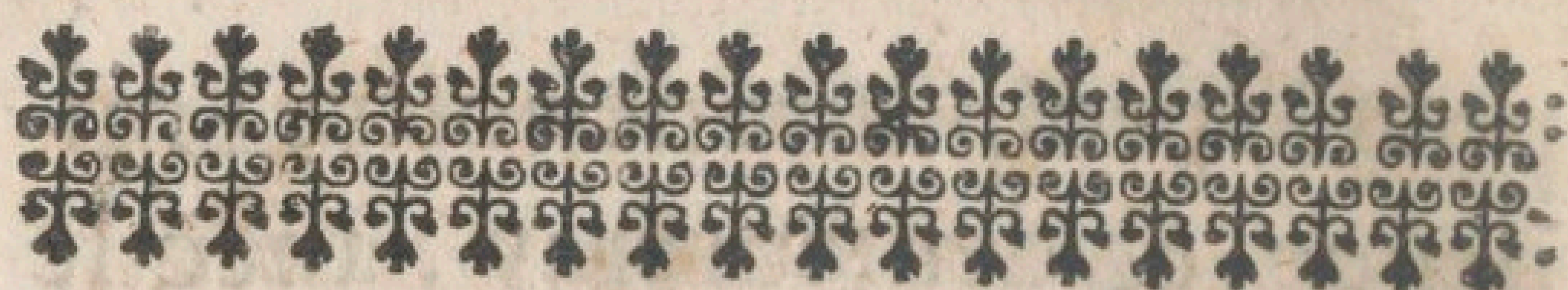
Armée Royale dans vn Moulin, & luy diſputer vn Pont rompu. Vous verrez, MONSEIGNEVR, ſi i'ay fait ce que le galand homme n'a pas eſtimé faiſable : Mais ſi ce que i'ay fait vous pouuoit perſuader, ie croirois que ce ſeroit beaucoup plus que d'auoir conuaincu mes Auerſaires. Ce ne ſeroit pas ſeulement finir vn Procez ; Ce ſeroit empeſcher de naiſtre vne infinité de Procez ; & l'Arreſt d'vn ſi grand Iuge imposeroit ſilence à toute la Chicane preſente & future. En attendant cette nouuelle faueur, que ie me promets de voſtre iuſtice, & de mon bon droit, ie prieray Dieu au Deſert,

pour la prosperité de vostre Eminence, & demeureray, auec le respect & la gratitude que ie luy dois,

MONSEIGNEVR,

Son tres-humble & tres-obeïssant Seruiteur.
BALZAC.

A Paris ce 15. Iuillet, 1627.



DISCOVRS PREMIER, OV' IL EST PARLE' DE LA FOY PVBLIQVE, DE LA PROBITE' DES PARTICVLIERS, DE LA PROFANATION DES TERMES, DE L'ESCRITVRE SAINTE, DE LEVR LEGITIME APPLICATION, &c.



E feray auiourd'huy vne choſe bien nouuelle. Ie commenceray ma Defenſe, en excuſant mon Accuſateur.

Ces Meſſieurs ne trompent pas touſiours; Ils ſont quelquefois trompez, & s'efforcent ſeulement de donner aux autres, les impreſſions qu'ils ont receuës. Il eſt certain que le plus ſouuent leur zele eſt artificiel, & lors qu'on penſe qu'ils ſoient fort eſmeus, ils n'ont que des exclamations feintes & vne colere de Theatre. Mais auſſi en certains lieux, comme en celuicy, leurs reſſentimens ſont naturels, & viennent de l'abondance du cœur. Il n'y a plus d'imitation ny de maſque, & c'eſt tout de bon que s'eſcrie le Docteur de la Franche-Comté, Copiſte du grand Phylar-

que, *Qui eſt-ce qui ne fremira point d'horreur, d'entendre cette impie comparaiſon, d'vne ſimple parole de compliment, auec tout ce qui a iamais eſté iuré ſur la Sainteté des Autels, & ſur la verité des Euangiles? Qui eſt-ce qui pourra ſouffrir qu'on die de la parole d'vn Particulier, qu'elle eſt plus aſſeurée que la Foy publique, & qu'elle demeurera, quoy que le Ciel & la Terre paſſent?*

Sans doute ces grands mots de Foy publique, de Iurer, d'Autels, & d'Euangiles luy ont fait peur. Il a eſté frapé de cette ſubite frayeur, qui ſaiſit les ames les moins religieuſes, à l'entrée

d'vn lieu de deuotion. Il s'eſt ſcandaliſé de voir la parole d'vn homme ſi prés des Autels & des Euangiles. Mais ne nous eſtonnons pas, comme luy, à la rencontre de ces termes illuſtres & ſpecieux. Souſtenons vn peu l'eſclat exterieur qui en reiaillit. Nous trouuerons que quoy qu'ils ſonnent, ils ne ſignifient rien d'extraordinaire, & que ni Dieu n'eſt offenſé en ma comparaiſon, ni les choſes ſaintes profanées.

La Foy publique deuroit eſtre inuiolable, ie l'auouë. C'eſt le fondement ſur lequel le Monde ſe repoſe: C'eſt-elle qui oſte la cruauté à la Guerre, & la foi-

blesse à la Paix : Elle est Gardienne de ce qui ne peut se defendre, ni par la Prudence ni par la Force; Et sans elle les Estats, qui doiuent auoir pour fin vne durée eternelle, ne pourroient s'asseurer d'vne seule heure de l'Auenir. Neantmoins cette Foy publique, si necessaire à la conseruation du Monde, n'est souuent autre chose qu'vne publique Infidelité. D'ordinaire on n'employe l'entremise de l'Eglise, dans les Negotiations ciuiles, que pour prendre auantage de la pieté d'autruy, en donnant le scrupule qu'on n'a pas. On met en œuure les anciens Sermens; On en forge de nou-

ueaux, quand il est question de mentir efficacement & de faire les grandes iniustices. Il faut estre bien Escolier en Politique, & bien Estranger dans le Monde, pour ne sçauoir pas cela.

Toutes les Histoires sont pleines de ces dangereux Exemples; Et sans sortir de la nostre, ni toucher aussi à l'honneur de nostre Siecle, que i'espargne toûjours le plus que ie puis : Qu'on iette les yeux sur les fatales diuisions, qui trauailloient la France sous le Regne de Charles sixiesme ; On verra que les Chefs des deux Partys, les Orleanois, & les Bourguignons iurerent dix fois vne mesme Paix, sur

les mesmes Euangiles ; & que dix fois ils se mocquerent du nom de Dieu, en rompant cette Paix, si souuent, & si solennellement iurée.

C'est à dire qu'entre les mains des Trompeurs, la Religion est vn instrument de Perfidie, & non pas vne asseurance de Fidelité. Il faudroit voir nostre Ame, pour voir des marques certaines de nostre intention: c'est folie que d'en demander de sensibles & de corporelles. Et si nous manquons de bonne foy, ni la presence de cét Arbitre terrible, que nous appellons à tesmoin, ni la Sainteté des Autels, que nous touchons : ni la verité

té des Euangiles, ſur leſquels nous faiſons nos Sermens, ne les rendent pas neceſſairement veritables. Tout cela n'accomplit pas les choſes que nous auons promiſes. Sans la bonne Foy, toutes ces actions pompeuſes & ſolennelles, ne ſont que des Repreſentations & des Spectacles, pour amuſer le Vulgaire.

Ces Paroles, qui s'appellent Articles de Paix, qu'on graue ſur le cuiure, & qu'on autoriſe du nom de Dieu, ſont des paroles, comme les autres; ſont des Chanſons grauées ſur le cuiure, quand elles ne partent pas du cœur, & qu'on n'a pas in-

tention de les obſeruer. Ce ſont des Caracteres mieux formez, & mieux imprimez que les ordinaires; Mais neantmoins des caracteres impuiſſans, des lettres mortes & immobiles, ſi la Probité ne les anime, & ne leur donne de l'action. Or quelquefois le Citoyen a plus de probité que la Republique. Des Nations entieres ont eſté accuſées de trahiſon par l'Antiquité: Qui n'a point oüy parler des Menteurs de Candie, & des infideles Liguriens; de la Foy Grecque, de la Foy Punique, miſes en Prouerbe, depuis tant de Siecles? Pour moy, ie me ſerois plus fié à vn billet d'vn Ro-

main ; qu'à tous les Traitez des Carthaginois, & à ce que Regulus m'auroit promis d'vn ſigne de teſte, qu'à ce qu'Annibal m'auroit iuré par tous ſes Dieux & par toutes ſes Deéſſes.

Ce n'eſt pas de la Religion publique, c'eſt de la Probité des Particuliers, dont il eſt parlé dans ces belles lignes, ſur leſquelles il ſe pourroit faire de longues meditations, EN CE TEMPS-LA' ON FAISOIT SERMENT PAR LES DIEVX, QVOY QV'ILS NE FVSSENT QVE DE TERRE CVITE, ET CEVX QVI AVOIENT IVRE' SVR TELLES IMAGES, RETOVRNOIENT VERS L'ENNEMY, AFIN DE NE

LVY ROMPRE PAS LA FOY PROMISE. Mais pour vn Regulus, & pour quelques autres en fort petit nombre ; combien d'Infideles & de Pariures, en tout Temps & en tout Pays? Ne nous imaginons pas que ces gens de bien craigniſſent ces ſortes de DIEUX ; Ie ſuis aſſeuré qu'ils ne les eſtimoient que des MARMOUſets & des Poupées. MAIS ils ſe craignoient eux-meſmes. MAIS ils reueroient leur Conſcience : Ils luy rendoient conte de leurs actions, dans toute la rigueur de leur deuoir. Le Serment & la Foy publique n'auoient garde d'eſtre ſi fermes que la ſimple parole de ces gens-là.

IE ne ſuis donc pas d'auis de me retracter encore pour cette fois; Et tout ce que ie viens de dire m'apprend que tout ce qu'on iure ſur les Autels & ſur les Euangiles , n'eſt point plus aſſeuré que la parole d'vn homme de bien. Et certes, traitant auec vn Prelat , à la vertu duquel les deux premieres Cours de la Chreſtienté rendent des teſmoignages eſgalement glorieux , & dont la memoire eſt ſainte dans l'Egliſe qu'il a gouuernée , ie penſe que ie n'ay point fait vn excez, le mettant au nombre des gens de bien: Et ie penſe encore que la pro-

messe qui m'auoit esté faite par vne personne sacrée, mais dont la Fidelité ne m'estoit pas moins connuë que le Sacre, ne me deuoit pas estre en moindre consideration que les promesses qui se font en des lieux sacrez, mais d'ordinaire par des Pariures & des Sacrileges.

Et en cet endroit, ie supplie nos Amis de ne se laisser point aller aux persuasions de mon Ennemy; & de ne se pas imaginer que la parole dont ie fais tant d'estat, soit comme il asseure, *vne simple parole de compliment, qui se dit plus par ciuilité que pour intention qu'on ait de l'accomplir.* Ces petits jeux

qui sont peut-estre permis au Docteur de Bezançon, sont défendus aux veritables Chrestiens, & aux veritables Philosophes. Ces gens rudes & de mauuaise humeur aiment mieux estre inciuils, que de faire profession d'vne Ciuilité qui approuue le Mensonge: Tant ils sont simples & du temps passé, ils croyent estre obligez de tenir ce qu'ils promettent, & de faire ce qu'ils disent. Mais lors qu'à cette iustice si ponctuelle & si scrupuleuse, qu'ils exercent indifferemment à l'endroit de tout le Monde, il se ioint vne parfaite amitié, & qu'outre ce droit des Gens, qu'ils estendent

ſi auant, il y a encore vne eſtroite communication d'intereſts & de penſées, qui les lie enſemble; alors ils n'ont garde de negliger deux deuoirs reünis en vn, ny de traiter leurs amis, plus mal qu'ils ne traitent les autres hommes.

Pour celuy, dont ie ſuis contraint de défendre la Fidelité, laquelle n'ayant iamais eſté ſoupçonnée, n'auoit iamais eu beſoin de défenſe; Quand il m'euſt promis quelque choſe dans vn Deſert, & qu'il m'euſt parlé à l'oreille, me la promettant, ie ne me fuſſe pas moins aſſeuré en ſa parole, que ſi la preſence des Iuges & du Gref-

fier l'euſt publiquement autoriſée. Et bien que la Mort finiſſe tous les Contrats, & toutes les Promeſſes de cette nature, & qu'il ne me reſte rien d'vn ſi excellent amy, qu'vne memoire tres-precieuſe, que ie conſerue tres-cherement, ie veux croire que du lieu où il eſt, il iette encore les yeux ſur moy; qu'il preſide encore à la conduite de ma vie; que ie ne m'adreſſe point à luy inutilement; *& que ſa parole demeurera, quoy que le Ciel & la Terre paſſent.*

IL ne faut point faire icy tant de bruit, ni redoubler les Ex-

clamations Tragiques. Ce que i'ay dit, ſe peut dire de toute affirmation veritable: Et ſi le Soleil à cette heure nous eſclaire, & que ie die IL EST IOVR, ma parole ſubſiſtera, quoy que le Ciel & la Terre paſſent: Elle ſera vraye, lors meſme qu'il n'y aura plus de Soleil ni de lumiere: Et ſi les choſes retournoient en leur premiere confuſion, ce déſordre vniuerſel de la Nature ne ſeroit pas capable de la rendre fauſſe. La Verité n'eſt ſuiette, ni à la Vieilleſſe, ni à la Mort: Elle doit durer plus que le Temps: Elle ſe conſeruera dans les ruïnes du Monde; Et quand le Ciel & la Terre ne ſe-

ront plus, deux & deux ſeront quatre, le Tout ſera plus grand que ſes parties, les Lignes tirées du Centre à la Circonference ſeront egales.

Mais la Verité n'eſt pas ſeulement eternelle dans les Mathematiques; Elle l'eſt auſſi ailleurs, & vne propoſition conforme à ſon obiet, & qui exprime vne choſe vraye, ſuruiura ſans difficulté, à tout ce qu'il y a de materiel & de corruptible. Tellement que la promeſſe qui m'a eſté faite, n'eſtant point fauſſe, elle doit demeurer, quoy que le Ciel & la Terre paſſent; Et ie reſerueray à vne autre fois, & contre vne

autre perſonne que celle d'vn Eueſque, l'auertiſſement que me donne le Docteur de Bezançon de la part du Roy Dauid, *Qu'il n'eſt point d'homme qui ne ſoit menteur.*

Il a mal pris l'intention du Saint Eſprit, qui à mon auis, ne nous veut pas obliger par là, à nous deffier de tout le genre humain, & à croire faux tout ce qui ſe dit comme veritable. Si cela eſtoit, & ſi les hommes ne pouuoient iamais dire la verité, nous ſerions tous Barbares les vns aux autres. On ne s'entendroit pas mieux qu'on faiſoit, quand les Langues furent confonduës. La Societé ciuile

ſe diſſoudroit de ſoy-meſme ; & s'il y auoit encore quelques-vns qui habitaſſent la Terre, il n'y auroit plus pourtant ni de Citoyen, ni de Famille, ni de Republique.

Il me ſemble donc que le Menſonge, auquel tous les hommes ſont ſuiets, n'eſt pas tant vn defaut de leur volonté que de leur entendement, ni tant vn vice qu'vne ignorance. Ils ſont plutoſt blaſmez de ne pas ſçauoir la verité, que de la corrompre, & de ſe tromper eux-meſmes, que de tromper leur Prochain. On n'entend pas que les principes de tout Bien ſoient ſi alterez en eux, qu'ils parlent

tousiours contre leur conscience ; mais que la connoissance qu'ils ont des choses est si petite, qu'ils ne peuuent gueres parler sans erreur.

Ou certes ce Mensonge doit estre pris pour vne simple inclination à mentir, & non pas pour vne habitude formée de mentir tousiours. Tout homme est menteur, de la mesme sorte que tout homme est iniuste, que tout homme est intemperant ; mais non pas de la mesme sorte que tout homme est raisonnable. Les Candiots peuuent dire quelquefois la verité ; & il n'est point de Poëte si fabuleux, qui ne deuienne

veritable Hiſtorien, s'il eſcrit *qu'il y a vn Dieu, & que le Monde eſt la Creature de ce Dieu.*

Cette obiection renuerſée, il ne peut en cecy reſter qu'vn ſcrupule, que i'eſpere de leuer ſans beaucoup de peine. C'eſt qu'encore qu'il ſoit certain qu'vne propoſition veritable demeurera, quoy que le Ciel & la Terre paſſent, il n'eſt pas bon toutesfois de l'exprimer en ces termes, qui ſont comme conſacrez à la parole de Dieu; & dont par conſequent il ne ſe faut pas moins abſtenir en noſtre langage ordinaire, que des vaſes de l'Egliſe au ſeruice de noſtre maiſon.

Ie ne doute point que la profanation des Myſteres, & du Texte des Liures ſaints, ne merite l'indignation des Fideles. Cette ſorte d'impieté eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus déguiſée & plus difficile à reconnoiſtre. Car quoy qu'on teſmoigne n'eſtimer pas ſaint ce qu'on employe indifferemment à tous vſages, & quoy qu'on nie tacitement en la Religion les choſes qu'on ne reuere pas; ſi eſt-ce que cette Licence a touſiours le viſage plus doux, & plus modeſte que l'Atheïſme : Elle ſe coule auec moins de difficulté dans l'ame des hommes, que ne feroit vne Nega-

Negation absoluë & descouuerte.

Il n'y a gueres de gens qui ne soient Soldats en temps de guerre, & qui ne se mettent en deuoir de défendre les veritez de la Foy, lors qu'elles sont ouuertement combattuës: Au contraire, quand on ne les dispute ni on ne les nie, & que seulement on les profane, ceux qu'on ne pourroit vaincre, se laissent quelquefois gaigner : Ils resistent aux Argumens, & sont foibles contre la Raillerie : Ils se rendent plustost à qui les chatoüille, qu'à qui les attaque de viue force. Et le malheur est que nostre Siecle est fertile en ces

eſprits, qui ne conſiderant pas les choſes de la Religion dans leur naturelle maieſté, & ne les voyant que comme on les leur fait voir, en conçoiuent du meſpris, ſi elles ne ſont pas aſſez honnorées: Apres en auoir perdu le reſpect, ils viennent peu à peu à en perdre la creance.

Tout cela eſt vray; Mais tout cela regarde vn autre que moy. L'ombre meſme des lieux ſaints touche mon eſprit de quelque ſentiment de pieté, & i'adore iuſqu'aux Points & iuſqu'aux Syllables de l'Eſcriture: C'eſt la profaner que de s'en ſeruir à défendre le Menſonge; à faire entendre des choſes ſales, eſloi-

gnées de la chaſteté de ſon ſens, & de la dignité de ſon ſtile: C'eſt en abuſer que de luy donner des interpretations ridicules, & d'appliquer à des perſonnes infames, les paroles qu'elle a dites de Dieu & des Saints: Mais de rapporter ces meſmes paroles à d'autres Saints; à ceux qui ſont aſſis ſur les throſnes des Apoſtres, aux Princes de l'Eſtat du Fils de Dieu, ſur les leures deſquels il a mis ſa verité, & à qui il a dit, *Quiconque vous entendra, il m'entendra*; *Quiconque vous meſpriſera, il meſpriſera ma perſonne*, ie ne penſe pas que ce ſoit violer l'Eſcriture ſainte, ni la deſtourner fort loin

de ſon vray, & de ſon legitime vſage.

Ie ne ſuis pas le premier qui employe la Sainte Eſcriture de cette ſorte, & qui prens la hardieſſe de m'en ſeruir, pour exprimer mes penſées, en des choſes ſerieuſes. Les Peres de l'Egliſe m'ont monſtré le chemin que ie tiens : Et ſi le Docteur dit que ie me ſuis eſgaré, il faut qu'il die par conſequent que les Peres de l'Egliſe ſont des Guides dangereux; que leur exemple eſt mauuais; que l'imitation n'en eſt pas bonne.

Il ſemble en effet que les Saints ayent crû auoir droit de s'approprier toute l'Eſcritu-

re ſainte; Vous diriez qu'ils ont eu deſſein de ſe faire vne Langue particuliere de ſes termes, & de ſes locutions. Ils ſont reconnoiſſables à cette marque parmy les Auteurs du meſme temps qu'eux, & ce caractere les ſepare des Profanes. Encore auiourd'huy la plus-part des Contemplatifs eſcriuent ainſi; Ils ſement, comme ils diſent, leurs Eſcrits, des fleurs qu'ils cueillent dans les iardins de l'Eſpouſe. De ces belles fleurs on voit mille bouquets, & mille couronnes dans l'Antiquité Eccleſiaſtique; & nos bons Predeceſſeurs en ont compoſé de longs diſcours, où ſouuent ils

n'ont rien apporté du leur que la façon de les attacher enſemble. Seray-ie Anatheme, pour auoir eſcrit vne ligne de leur ſtile; pour auoir dit en des termes qui ne ſont pas populaires, que la parole d'vn Eueſque eſtoit veritable?

Saint Gregoire de Nazianze, qui par excellence a eſté nommé le Theologien, fait bien quelque choſe de plus que de comparer ſa parole à celle du Fils de Dieu; car il ſe prend luy-meſme pour le Fils de Dieu, & met ſon Confident en la place de Saint Pierre. C'eſt dans vn Diſcours, où il ſe plaint de ſes diſgraces, & où il dit entre au-

tres choſes, *que ſes plus chers amis ſe ſont eſloignez de luy; qu'ils ont tous ſouffert ſcandale en cette triſte nuit de ſa mauuaiſe fortune; que Pierre meſme l'a renié; & qu'il ne pleure point amerement, pour lauer ſa faute de ſes larmes.*

Si i'eſtois auſſi grand Traducteur que mon Auerſaire, l'Egliſe Latine & l'Egliſe Greque me donneroient à l'enuy de quoy le confondre, & ie luy pourrois faire vn Liure de pareilles allegations. Ie pourrois le faire fuïr au ſeul nom de mes Teſmoins, & l'accabler de leur multitude. Mais il ne faut pas imiter la Rapſodie que nous re-

prenons. Et pour ne luy rien donner que ce que ie prens dans ma memoire, il me suffira de luy alleguer vn Saint du mesme païs que luy, celebre Ouurier de semblables pieces. Ce saint Bourguignon, c'est Saint Bernard, qui ne parle presque iamais aux Papes, ni aux Euesques, que par la voix des Prophetes, & des Apostres.

En l'Espitre 327. au Pape Innocent, il dit de l'Euesque d'Arras, ce que le Prophete dit expressement de Iesus-Christ : Et au mesme Innocent, luy escriuant pour ceux de Milan, qui s'estoient broüillez aueque luy, il les nomme en la Langue de

l'Escriture, *le Peuple de l'acquisition*, comme si le Pape Innocent estoit mort pour le Salut de ceux de Milan. En beaucoup d'autres lieux il ne fait point de difficulté de communiquer aux hommes les paroles que l'Escriture a premierement adressées à Dieu : Mais en ces lieux-là, & en celuy-cy, son intention n'a pas esté de prendre ces termes en toute l'estenduë de leur signification, ni de leur faire plus dire que ce que la vertu d'vn homme peut receuoir, laquelle estant infiniment inferieure à la grandeur de Dieu, n'est pas capable d'vne si haute eleuation que celle où se trouuent ces Paſ-

ſages en leur premier ſens.

Il a donc pû appeller ceux de Milan à l'égard du Pape, *le Peuple de l'acquiſition*, qui ſont les mots dont vſe Saint Pierre, parlant du Peuple Chreſtien, racheté par le Sang de Ieſus-Chriſt : Mais il ne les a pû appeller ainſi, au ſens de Saint Pierre. Car l'vn parle du rachapt du ſalut, & de la redemption de l'ame; l'autre parle d'vne faueur temporelle, & d'vne grace purement humaine. Auſſi quand ie dis que la parole d'vn Eueſque demeurera, quoy que le Ciel & la Terre paſſent, ie ne pretens pas de comparer la parole d'vn homme à celle de

Dieu ; Mais i'abbaiſſe ces termes iuſques à mon ſens, & n'en prens que l'exterieur & l'eſcorce, pour y enfermer ma conception, qui n'eſt ni profane ni ridicule.

CE Faſcheux, qui trouue tout profane & tout ridicule, qu'euſt-il dit de l'Apoſtrophe que fit vn Predicateur de la Ligue, à l'Ame de Monſieur le Duc de Guiſe, s'adreſſant à Madame la Ducheſſe de Nemours ſa Mere, qui eſtoit à ſon Sermon, *O ſaint & glorieux Martyr de Dieu, benit eſt le ventre qui t'a porté, & les mammelles qui t'ont*

allaité. Qu'euſt-il dit du compliment de cet Ambaſſadeur d'Eſpagne en Angleterre, qui receut vne viſite du Roy Iaques, auec ces paroles de la Meſſe, *Domine non ſum dignus vt intres ſub tectum meum.* Qu'euſt-il dit encore de cet autre Ambaſſadeur d'Eſpagne, reſident à Rome, qui voyant paſſer la Princeſſe de Sulmone par vne ruë, s'écria comme s'il euſt eſté tranſporté d'vne diuine fureur, *Aue Regina Cœlorum, Aue Domina Angelorum.* Qu'euſt dit le Docteur de Bezançon, de ce Prince de Bretagne, qui prit pour deuiſe, *Antequam Abraham eſſet, ego ſum*, & crût ſeulement

exprimer par là , l'antiquité & la noblesse de sa Maison. Qu'eust-il dit, enfin, s'il eust oüy dire, *Et homo factus est*, de cét autre Prince, qui estant paruenu à l'Empire, se relascha de la seuerité des Maximes qu'il auoit tenuës, estant personne priuée, & laissa adoucir sa Vertu sauuage aux affections du sang & aux tendresses de la Nature.

Ie n'approuue ni l'Apostrophe du Predicateur de la Ligue, ni le Compliment du premier Ambassadeur, ni l'Entoüsiasme du second, ni la Deuise du Prince, ni la licencieuse Application des paroles tirées du Symbole des Apostres. Mais ce n'est

pas à dire que ie desaprouue generalement toutes les autres applications. Ie ne reiette pas tous les complimens qui sentent le stile de l'Escriture Sainte ; Ie ne condanne pas l'vsage de certains mots, qui peuuent passer de Dieu aux Hommes, sans que l'honneur que les Hommes doiuent à Dieu, en souffre pour cela de diminution.

Dans les Liures saints Iesus-Christ n'est-il pas appellé par similitude, Lion, Panthere, Ours, & Aigneau; Et Saint Denis n'a-t-il pas fait cette remarque auant moy? La Theologie, neantmoins, ne respecte point ces Mots, comme s'ils auoient

esté voüez à Dieu par ces similitudes : Elle ne reserue point les images de ces choses pour la personne du Fils de Dieu, ni ne nous défend d'en tirer des comparaisons humaines, pour nostre vsage. C'est plustost la parole de Dieu qui nous oste ce scrupule, si nous l'auions ; & c'est l'Eglise, interprete de cette parole, qui se sert du mesme nom, & de la mesme figure, en des occasions extrémement differentes. Car comme nostre Seigneur est le Lion de la Tribu de Iuda, nostre Ennemy est le Lion rugissant, tousiours prest à deuorer les Fideles. Aussi la malediction donnée au Ser-

pent, & ſa teſte briſée par la ſemence de la Femme, n'empeſchent pas que le Serpent d'airain du deſert ne ſoit l'Embléme du DIEU du Caluaire.

L'Infinité n'appartient qu'à DIEU, & la Creation eſt vn droit qui luy eſt ſi propre, que meſme il ne le peut communiquer à vn autre; Il n'y a perſonne qui en doute. Les hommes pourtant s'appellent tous les iours infiniment bons, ou infiniment meſchans; s'aiment ou ſe haiſſent infiniment; ont vn nombre infini de vices ou de vertus. On crée auſſi tous les iours dans les Aſſemblées ciuiles & militaires, des Magi-

ſtrats,

ſtrats, des Scindics, & des Officiers. Les Princes font tous les iours des Creatures, ie dis les plus chaſtes Princes, & ceux qui ne ſe marient point.

A Rome, les Cardinaux qui ſont obligez de leur promotion au Cardinal Barberin, ſe nomment vulgairement les Creatures de Barberin. Et la premiere fois qu'vn nouueau venu en ce païs-là ſe trouue aux Ceremonies publiques, où le Pape aſſiſte & les Cardinaux; pour luy donner quelque connoiſſance de la Cour, on luy monſtre parmy ces Princes de robe-longue, les Creatures d'Aldobrandin, les Creatures de Borgheſe, cel-

les de Ludouiſio &c. Les Iuriſconſultes & les Theologiens, les Seculiers & les Preſtres parlent ainſi: C'eſt l'vſage de la Cour; c'eſt la Langue du Conſiſtoire & du Conclaue. Mais le Docteur de Bezançon eſt plus regulier en ſes paroles, que la Cour, que le Conſiſtoire, & que le Conclaue. Il condamne les Couſtumes, les Vſages & les Langues. Les Locutions les plus receuës luy ſont ſuſpectes d'impieté: Les plus nobles luy ſemblent pleines d'extrauagance, comme nous allons voir tout à l'heure.



DISCOVRS SECOND, OV L'AVTHEVR DEFEND QVELQVES FACONS DE PARLER HARDIES.

VOICY vne de ces nobles Locutions, & il faut la soustenir contre les forces de mon ennemy. Si ie ne me trompe, ce sera vn lieu funeste à sa reputation, & deuant lequel il rece-

ura vn affront. S'il prend la peine de bien considerer mes Défenses, ie ne pense pas qu'il ait iamais enuie d'attaquer.

Il trouue estrange que i'aye dit du premier Ministre de la Chrestienté, *que pour en voir vn pareil à luy, il est besoin que toute la Nature trauaille, & que Dieu le promette long-temps aux hommes, auant que de le faire naistre.* Mais vous qui lisez des Liures & qui en faites, que trouuez-vous de si estrange en ce que i'ay dit d'vn Homme, qu'on appelle extraordinaire à Paris, à Rome, & à Madrid? Quel excez remarquez-vous en vne façon de parler, qui est si

commune à ceux qui parlent auec ornement?

Ie sçay bien qu'à prendre les choses à la rigueur, & dans la tyrannie de l'Escole, les effets que nous voyons dans le Monde, ne desirent pas vn plus grand trauail en Dieu, les vns que les autres. Il est certain que la Sagesse de Dieu n'a pas operé auec plus d'effort en la creation du Soleil, qu'en celle du moindre feu de la Nuit, & que les Hommes ne luy coustent pas plus que les Insectes; Mais parce que le merite de ces pieces du Monde si differentes nous touche diuersement, il est certain aussi que nous les considerons d'vne

differente ſorte. Nous remarquons en quelques vnes, comme des ombres obſcures, & vne faculté eſpargnée, & en d'autres, des images parfaites, & vne plenitude de puiſſance. Il nous ſemble que cette ſouueraine Force ſe relaſche en certaines actions, & qu'en d'autres elle ſe roidit; qu'elle n'eſt pas ſi dignement occupée en cét Ouurage qu'en celuy-là; que l'employ de la Creation eſt quelquefois plus noble & quelquefois moins.

Par tout & touſiours, ſans excepter Rome, depuis meſme qu'elle a abjuré l'Idolatrie, & qu'elle s'eſt fait Chreſtienne, le

Soleil a eu des Adorateurs & des Hymnes : I'ay veu des Homilies qui s'en plaignent, & qui reprochent ce reste de Superstition aux Chrestiens de Rome. Ceux qui n'auoient pas connoissance de l'Incarnation du Verbe, ont crû, & ont dit que le Soleil estoit *le fils visible du Pere inuisible.* Et pour ne point parler des beautez & des richesses de l'Ame de l'Homme, la seule composition du corps humain a esté trouuée si ingenieuse & si pleine d'art, que le Prophete s'escrie en quelque lieu de ses Pseaumes, *que c'est par elle que la Science diuine se rend admirable* ; comme s'il di-

ſoit que l'Homme eſt la merueille de Dieu.

Et de fait en la naiſſance du Monde, Dieu ayant commandé abſolument que la Lumiere fuſt faite, & que la Terre produiſiſt, on a remarqué qu'il changea de termes, quand il vint à l'Homme. Il ne dit pas qu'il ſoit fait, mais faiſons-le. Comme s'il euſt voulu entrer en deliberation, & prendre du temps & du loiſir, pour ſe reſoudre ſur la ſtructure de ce ſuperbe Animal, qui deuoit eſtre le Roy des autres. Non pas qu'au reſpect de Dieu il faille ni plus de temps, ni plus de conſeil, ni plus de peine, pour produire le Grand que le Petit,

& les Creatures animées que celles qui n'ont point d'ame; Mais l'Eſcriture ſainte a eu eſgard à noſtre façon de conceuoir & de dire : Elle a voulu exprimer l'excellence de l'Effet, par vne action plus eſtudiée, & plus ſerieuſe , qu'elle ſemble attribuer à la Cauſe.

Or puis que nous ne ſçauons pas la Langue du Ciel, & que les ſaintes Lettres meſmes traitent en termes humains des choſes diuines : Puis que dans la Geneſe Dieu ſe repoſe le ſeptieſme iour, ce qui ſemble preſuppoſer qu'il a trauaillé les ſix precedents : Puis qu'il eſt fait mention du Doigt de Dieu, en quel-

ques Euenemẽs eſtranges, comme s'il y laiſſoit ſon impreſſion & ſes marques, & qu'aux effets communs il ne pouſſaſt que legerement les choſes: Puis qu'ailleurs il eſt parlé de ſon Bras eſtendu, comme s'il le retiroit & le deſployoit, ſelon l'exigence des occaſions, & que tous ſes coups ne fuſſent pas d'vne égale force: Puis que quelquefois il paroiſt moins de difference de l'homme à la beſte, que de l'homme à l'homme, & que Mercure Triſmegiſte, ou quiconque fut Autheur de l'Aſtronomie, ne sẽble pas eſtre de meſme fabrique que Meletides, qui ne put iamais conter que iuſques à trois

& qui ne ſçauoit de ſon Pere ou de ſa Mere, lequel des deux eſtoit accouché de luy; Puiſque ſur tant de bons fondemens, vn Illuſtre Italien du temps de nos Peres a eſcrit que *l'entendement eternel eſtoit en vne haute penſée, & auoit vn grand deſſein, lors qu'il fit le Cardinal Hyppolyte d'Eſt*: Pourquoy ne meſlant point Dieu en mon diſcours, & m'abſtenant de ce redoutable mot, ne pourray-ie vſer d'vne liberté beaucoup plus modeſte; & dire d'vn Cardinal Tout-puiſſant, auec lequel il n'y a point de Cardinal qui puiſſe entrer en comparaiſon, ſans receuoir de la faueur, *que la Natu-*

re a trauaillé dauantage en ſa perſonne qu'en celle des hommes ordinaires.

Ie n'apporte rien de Noueau, ny de Prodigieux dans le Monde; Ie ne me mets point à quartier du chemin public. Ce ſont des locutions familieres aux Poëtes, aux Hiſtoriens, & aux Orateurs; & pour eſtre ſurpris de ces vieilles Nouueautez; il faut auoir peu de communication auec ces Meſſieurs du temps paſſé. On ne voit dans leurs Ouurages que la Nature Mere, la Nature Maraſtre, la Nature qui forme les vns aueque ſoin, qui iette les autres ſur la Terre, comme par deſpit; la Na-

ture qui ſe iouë en des operations extrauagantes; qui fait ſon apprentiſſage par vne fleur de moindre beauté, auant que d'entreprendre le Lys ; qui eſt tantoſt Maiſtreſſe de l'Art & tantoſt Imitatrice; qui ſe laſſe, qui s'efforce, qui deuient ſterile, qui reprend ſa fecondité, qui vieillit, qui raieunit.

Perſonne n'a appellé Auerroës en iugement, pour auoir dit qu'auant qu'Ariſtote fuſt né, *la Nature n'eſtoit pas entierement acheuée; qu'elle a receu en luy ſon dernier accompliſſement, & la perfection de ſon eſtre; qu'elle ne ſçauroit plus paſſer outre; que c'eſt l'extremité de ſes for-*

ces, & la borne de l'intelligence humaine. Vn autre Philoſophe a encheri ſur Auerroës, & a dit depuis qu'Ariſtote eſtoit VNE SECONDE NATVRE.

Nous ſouffrons ce mauuais mot d'vn Autheur Romain, QVE CATON ET LA PROBITE' SORTIRENT TOVT A LA FOIS, COMME DEVX IVMEAVX, DV VENTRE DE LA NATVRE. On lit dans les Harangues d'vn grand Perſonnage de noſtre temps, que la Nature ſe donna trop de licence, & entreprit plus qu'elle ne deuoit, en la naiſſance d'vn autre grand Perſonnage, dont il fait le Panegyrique. *Il luy ſemble qu'elle*

pouuoit estre plus retenuë & plus moderée.

Mon stile n'est-il pas lasche, en comparaison de celuy-là? Si on considere le vol que prend le Philosophe Auerroës, & l'autre Philosophe qui a esté encore plus loin que luy, mes conceptions ne sont-elles pas basses & languissantes? N'ay-ie pas esté trop timide dans la liberté du genre Demonstratif, veu les exemples de ceux qui ont escrit deuant moy, qui en semblables occasions ont esté hardis iusqu'à l'insolence, & n'ont rien refusé à leur matiere?

Il y a des Ames fatales, n'en doutons point, qui sont d'vn or-

dre ſuperieur; qui naiſſent Maiſtreſſes & Souueraines des autres ames; qui viennent renoueller le Monde, & changer la face de leur Siecle. Ces Ames ne viennent ni en foule, ni par tout, ni tous les iours. Vn Ancien a dit d'elles, *que tout le Ciel eſtoit occupé à faire leur deſtinée.* Thebes a eſté Mere d'vn Capitaine, mais ce fut vn fils vnique. La Scithie porta vn Philoſophe, & apres cela elle fut ſterile. Vn âge n'eſt ſouuent remarquable que par vn Homme; Et il y a quelquefois vn Homme ſi regardé dans le Monde, qu'il ſe peut dire l'obiet & la fin des autres hommes. Ceux dont ie parle

le ne ſont donc pas les plus communes productions de la Nature : Ce ne ſont pas ſes actions les plus negligées. Quoy que die le Docteur de Bezançon, ils peuuent bien eſtre promis, auant que d'eſtre donnez.

Il s'imagine pourtant qu'il n'y a point de moyen que ie me puiſſe tirer de ce mauuais pas, & il penſe tout de bon m'auoir pris. Mais ſi cela eſt, il ſera bientoſt emmené par ſon Priſonnier: Et s'il me demande, croyant me propoſer vn Enigme, qui ſont ceux-là, outre Ieſus-Chriſt & ſon Precurſeur, qui ont eſté promis, auant leur naiſſance, ie luy reſpondray, me renfermant dans

les bornes de l'Escriture Sainte, qu'Isaac a esté promis; que Samson a esté promis; que Samuel l'a esté; que Iosias l'a esté encore.

Mais ie luy demande à mon tour, qui luy a dit, que Dieu n'ait que ce seul moyen de nous faire entendre sa volonté, & que toutes ses promesses soient escrites. N'a-t-il rien promis aux hommes depuis la mort des premiers Fideles, & depuis la publication de l'Euangile? N'a-t-il pas vn nombre infini de Messagers: Ne se sert-il plus de l'entremise des Anges? N'enuoye-t-il plus de Songes & de Presages, qui annoncent ses graces

& ses bien-faits ? Combien se lit-il de Saints dans l'Histoire Ecclesiastique, qui ont esté promis à leurs Meres ; Combien voyons-nous de Fils de leurs larmes, de Fils de leurs prieres, de Fils de leurs vœux ? L'Eglise n'a iamais manqué de personnes diuinement inspirées. Elle a tousiours eu des Apostres, des Martyrs & des Prophetes ; Et si le Docteur de la Franche-Comté, auoit leu auec attention la seconde Lettre que Saint Paul escrit aux Corinthiens, il ne me feroit pas de ces mauuaises obiections.

I'ay pitié d'vn homme si foible & si querelleux, qui trouble la Paix, & ne sçait pas fai-

re la Guerre. Il me fasche qu ce soit le grand amy d'vn d nos amis, qui m'oblige à l'in struire sur des choses si com munes. O que ie traiterois ma vn homme qui luy seroit indif ferent, s'il auoit besoin d'vne vulgaire instruction. Ce n'es pas tout neantmoins, car sa do-ctrine est encore plus grand que son iugement. Comme l Calomnie est imprudente & mal-auisée, il se brise en me tou-chant; Il s'enferre de ses pro-pres armes.

Le Docteur trouue mauuais ce que i'ay escrit de Monsieur le Cardinal de Richelieu ; & ne considere pas qu'il a escrit

luy-mesme dans le mesme Liure, où il trouue mauuais ce que i'ay escrit, que Monsieur le Card.nal de Berule, & Monsieur l'Euesque de Nantes, SONT CES DEVX CHANDELIERS ARDENTS, predits & figurés par les Saintes Escritures. Ie parle en termes generaux d'vne chose possible, & qui arriue extraordinairement, quand il vient au Monde des ames extraordinaires: Mais luy passe bien outre, & me laisse bien derriere luy. Il asseure de ces deux dignes Prelats, qui se sont moquez de luy, & de ses loüanges, que les Propheties ont parlé d'eux en indiuidu, c'est à dire en leur propre

perſonne; & que Saint Iean les a veus, les a marquez, & les a preſque nommez dans l'Apocalypſe. Il veut à toute force qu'ils ayent eſté promis à l'Egliſe, en l'Iſle de Patmos, enuiron quinze cens ans auant qu'ils ſoient nais; & ne veut pas qu'il y en ait d'autres, dont la naiſſance puiſſe eſtre ſignifiée, ou par vn Songe, ou par vn Preſage, ou par quelque autre auertiſſement du Ciel.

VOus voyez la licence de ce Scrupuleux, & vous auez veu l'ignorance de ce Docteur. Celle-cy eſt ſi lourde & ſi eſpaiſſe, que de luy donner vn au-

tre nom, ce ſeroit la nommer trop improprement ; ce ſeroit parler trop ouuertement contre ſa conſcience. La Ciuilité a des limites qui ne s'eſtendent pas iuſques-là ; Et d'ailleurs il m'a defendu l'vſage de l'Ironie, dans laquelle il euſt peut-eſtre troué ſon conte. A parler donc tout de bon, quelle ame fut iamais plus aueugle naturellement, & moins eſclairée de dehors ? Qui euſt crû que le Docteur de Bezançon euſt ignoré aſſez de choſes, pour me faire paroiſtre ſçauant ? Qui ſe fuſt imaginé qu'il eût pû faillir ſi groſſierement en ſa profeſſion, que ie puſſe remarquer ſes fautes?

Il peche, ce grand Docteur, contre les principes des Lettres ſaintes; Il eſt Eſtranger chez les ſaints Peres. Il s'eſgare dans l'Antiquité Eccleſiaſtique ; Il me donne mille moyens de le combattre, en des lieux où il deuoit auoir tous les auantages de ſon coſté. Or apparemment il doit encore moins ſçauoir la Rhetorique que la Theologie. Celle-cy-eſt ſon affaire, & ſa poſſeſſion; & ie ne ſçay comment il s'eſt trouué engagé dans l'autre : Il y a eſté ietté par vne tempeſte: Ce luy eſt vne region inconnuë.

De cela il eſt aiſé de tirer la conſequence , & de iuger de mon Auerſaire Grammairien

& Orateur, par mon Auersaire Philosophe & Theologien. N'est-ce pas vn préjugé pour le bon succés des Paroles & du Stile, de voir qu'il reüssit si mal, contre la Doctrine & contre les choses ? N'est-ce pas auoir defendu le Tout que d'auoir defendu cette partie ? Et à quoy seruiroit la publication de l'Examen que i'ay fait de sa Chicane, qu'à lasser des Esprits qui sont satisfaits, & à replaider vn Procés qu'il a perdu ? Il n'y a pas beaucoup d'apparence qu'il sçache mieux mon Art qu'il ne sçait le sien ; ni qu'il face des obiections raisonnables, en des matieres qui sont à Autruy, puis qu'il en

fait de ſi abſurdes en celles qui luy ſont propres. Et ſi vn Maiſtre d'eſcrime eſt battu en ſa Salle & de ſes Fleurets, quel auantage peut il eſperer ailleurs, & que doit-il deuenir eſtant hors de là ?

Ie m'en rapporte aux François, & aux Bourguignons ; à Monſieur Brun, le Demoſthene de Dole, auſſi bien qu'à Monſieur le Maiſtre, le Ciceron de Paris. Ie n'en veux pas moins croire les amis du Docteur que les miens. I'en croirois meſme le Docteur, s'il pouuoit obtenir du Ciel, vn interualle de lumiere, pour voir que ſouuent il y a grande difference entre vn Do-

ãteur & vn Animal raiſonnable. Nous ſerions d'accord luy & moy, s'il s'eſtoit reconcilié auec le bons ſens: Mais c'eſt vne querelle qui n'eſt pas aiſée à accommoder.

ACheuons donc de dire la Verité, & diſons-la auec la confiance qu'elle nous donne, apres auoir combattu pour elle. Tout ce qu'il y a de raiſonnable ſur la Terre; Tout ce qui ſçait parler; Tout ce qui ſçait lire, s'eſleuera contre ce laſche Corrupteur des paroles & de l'Eſcriture. Il ſera condamné par tous les hommes du Siecle preſent: Mais i'eſpere de plus que diffi-

cilement trouuera-t-il de la faueur chez les hommes de l'âge auenir. Sans doute la Posterité me fera raison.

Cette bonne Posterité ne sera ni enuieuse ni partiale : Il n'y aura point de faction ni de brigue, pour corrompre son integrité à mon preiudice. Le moins que i'en doiue attendre, c'est qu'elle me mettra au nombre des Innocens, qui ont eu des Delateurs, & qui ont souffert persecution ; Et le plus qu'elle puisse faire pour mes Ennemis, ce sera de les ajouster à ces Temeraires, qui se sont precipitez par vanité, & qui ont cherché de la reputation par leur cheu-

te. Si le Libelle de celuy-cy va iuſques à elle, elle en iugera d'vn Eſprit des-intereſſé, & libre de paſſion. Elle ne ſera eſbloüie ni de l'eſclat de ſes Dorures, ni des promeſſes de ſon Tiltre, ni de la qualité de ſon Auteur.

Elle prononcera, mais elle prononcera ſouuerainement, que c'eſt dans cette Satyre, OV L'ON VOIT EN MESME LIEV, L'AVDACE DE L'IGNORANCE, ET LE PEV D'ADRESSE DE LA CALOMNIE; LES EFFORTS QV'ELLE A FAITS, ET L'IMPVISSANCE QV'ELLE A MONSTRE'E. QVE C'EST ICY, OV L'ON TROVVE DV SERIEVX A FAIRE RIRE; DE LA RAILLERIE A

FAIRE PITIE'; VNE DEPLORABLE DIALECTIQVE, VNE PLVS MALHEVREVSE GRAMMAIRE; VNE EXTREME FOIBLESSE, SOVSTENVE PAR VNE EXTREME PRESOMPTION. EN VN MOT QVE LE DOCTEVR DE BEZANCON EST LE VRAY HOMME DE QVI PLINE A DIT, QV'IL N'EST RIEN DE PLVS SVPERBE, NI TOVT ENSEMBLE DE PLVS MISERABLE.

HOMINE NIL SVPERBIVS
ESSE, NIL MISERIVS.

FIN.

TROIS
DISCOVRS
ENVOYEZ
A MONSIEVR
DESCARTES.



A MONSIEVR DESCARTES.



ONSIEVR,

I'ay receu le Diſcours Latin que vous auez fait : Ie n'oſerois l'appeller voſtre Iugement ſur mes Eſcrits parce qu'il m'eſt trop auantageux, & que peut-eſtre voſtre affection a corrompu voſtre integrité. Quoy qu'il en ſoit,

vous auez droit de iuger, & vous sçauez que quand le Preteur fait vne iniústice, il ne laisse pas de faire sa charge. Puisque vous me l'ordonnez, ie vous enuoye les trois Discours, sur le dernier desquels vous me laissastes en partant d'icy. En quelques endroits i'y traite vn peu mal les Philosophes Stoïques, c'est à dire les Cyniques mitigez. Car comme vous dites, ils parlent bien aussi haut, mais ils parlent à leur aise, & ne sont pas dans l'austerité de la Regle, quoy qu'ils tiennent les mesmes Maximes. I'ay crû en cela vous plaire, & chatoüiller vostre belle humeur. Au premier iour vous

aurez les autres Diſcours, apres leſquels mon Copiſte ſe va mettre dés demain. Si on les ſepare dans l'impreſſion, il y en aura quinze ou ſeize : Si on les aſſemble , ils feront deux iuſtes Apologies. I'ay rendu moy-meſme le paquet à Mademoiſelle de Neufuic. Elle vous doit reſpondre par vne Dame de ſes amies qui eſt ſur le point de faire vn voyage en Bretagne. Au reſte, Monſieur , ſouuenez - vous , s'il vous plaiſt , DE L'HISTOIRE DE VOSTRE ESPRIT: Elle eſt attenduë de tous nos amis, & vous me l'auez promiſe en preſence du Pere Clitophon , qu'on appelle en langue vulgaire Mon-

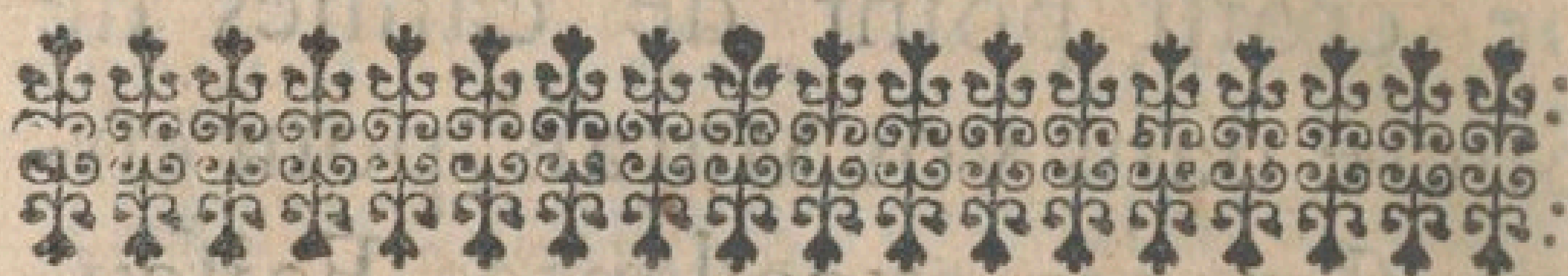
ſieur de Gerſan. Il y aura plaiſir à lire vos diuerſes auantures dans la moyenne, & dans la plus haute region de l'Air; à conſiderer vos proüeſſes contre les Geans de l'Eſcole, le chemin que vous auez tenu, le progrez que vous auez fait dans la verité des choſes, &c. I'oubliois à vous dire que voſtre Beurre a gagné ſa Cauſe contre celuy de Madame la Marquiſe. A mon gouſt, il n'eſt gueres moins parfumé que les Marmelades de Portugal, qui me ſont venuës par le meſme Meſſager. Ie penſe que vous nourriſſez vos Vaches de marjolaine & de violettes. Ie ne ſcay pas meſme s'il

ne croiſt point de cannes de Sucre dans vos Marais, pour engraiſſer ces excellentes Faiſeuſes de lait. I'attens de vos nouuelles bien au long, & ſuis touſjours auec paſſion,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble, & tres-fidele Seruiteur,
BALZAC.

A Paris ce 30. Mars 1628.



LE SOPHISTE CHICANEVR, DISCOVRS PREMIER.



E dis que *dans la corruption de ce Siecle, où presque tous les Esprits se reuoltent de la Foy, ie ne veux rien croire de plus veritable que ce que i'ay appris de ma Mere, & de ma Nourrice.* Mais ie le dis afin que l'on sçache, que ie ne veux point estre

ingenieux où il faut eſtre docile, & qu'aux choſes de la Religion ie ne cours pas apres les Docteurs ſubtils, ni n'ay de curioſité pour les nouuelles Doctrines. C'eſt le vray & le naturel ſens de mes paroles : Ce qui ſuit le confirme, & ce qui precede l'a deſigné, & dans vn Paſſage ſi clair, il ne deuroit point y auoir de lieu à la ſupercherie du Chicaneur.

Il faut neantmoins qu'à ſon ordinaire, il diſſimule, ou qu'il corrompe mon intention. Afin de me mieux viſer, il me met en la poſture qui luy ſemble la plus commode pour luy. Ne trouuant pas mes paroles crimi-

nelles, il m'accuſe de mes penſées, & comme dit le Poëte, *il cherche vn coupable dans mon cœur*. Parce que ie ne veux rien croire de plus vray que ce que i'ay appris de ma Mere & de ma Nourrice, à ſon dire ie conſeille à ceux qui ſont nais dans les erreurs de ce Siecle, de ne rien croire de plus vray que les opinions que l'Egliſe à condamnées, parce qu'ils les ont appriſes de leur Mere, & de leur Nourrice.

Voyez comme d'vne propoſition ſinguliere il pretend d'en former vne generale: Comme il me fait ſortir de mes termes qui ſont bons, pour me faire paſſer

à vne these qui ne l'est pas. Il me tire d'vn lieu de seureté, pour me ietter dans vne Campagne pleine d'embusches: Quoy que neantmoins la Dialectique permette quelquefois aux hommes de parler par supposition: & que me tenant au Particulier, dans lequel reside la Verité, il n'ait point de droit d'estendre à d'autres personnes, ce que i'arreste en la mienne seule.

Sans doute il n'ignore pas que ce qui se dit de l'Vniuersel, se verifie bien de tous les Particuliers que l'Vniuersel embrasse; mais que ce qui se trouue veritable en l'vn des Parti-

culiers, ne l'est pas tousiours vniuersellement, & ne regarde souuent qu'vn obiet, sans faire de consequence pour les autres. Il n'ignore pas cela, & neantmoins il ne laisse pas de dire, *il ne veut rien croire de plus veritable que ce qu'il a appris de sa Mere & de sa Nourrice :* Donc si sa Mere & sa Nourrice eussent esté heretiques, &c.

Si ie ne combattois que pour la necessité de ma defense, & si vn grand Prince n'auoit desiré que cette action fust vn Spectacle pour luy, & pour ses amis, ie pourrois d'abord mettre mon Ennemy hors de combat, luy niant la consequence, qui pe-

che en la forme & en la matiere : Parce qu'elle eſt tirée d'vn principe particulier, qui par les regles de la Logique, ne peut pas eſtre diſtribué legitimement ; Et parce qu'il ne m'eſt pas défendu de croire, que Dieu m'euſt preſerué des mauuaiſes opinions de ma Mere, ſi la Doctrine que ſuit ma Mere, n'euſt pas eſté la bonne Doctrine.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'eſclaircir les yeux du Chicaneur, & de luy faire voir les choſes ; Il veut les toucher ; Il veut les prendre aueque les mains. Il luy faut des Exemples, qui ſont plus ſenſibles & plus populaires que les Raiſons. A cela ne tien-

ne: Cherchons-luy encore des images & des ressemblances, & rapportons-nous en à son sens commun, comme nous fismes dernierement.

Si vn François ou vn Italien auoit dit qu'il ne veut rien faire que ce que les Loix de son païs luy permettent, aurois-ie raison de conclure de la sorte. Donc s'il eust esté Parthe, il n'eust point fait de difficulté de coucher auec sa Mere: Donc s'il eust esté Scythe, il n'eust point eu horreur de manger son Pere; Donc il eust commis des Incestes & des Parricides, que les Loix de son païs luy eussent permis? Si i'argumentois ainsi, ie

ſerois vn mauuais faiſeur d'argumens, & on me reprocheroit auec raiſon, d'auoir appris au College à n'eſtre pas ſage.

C'eſtoient bien les couſtumes de ces Nations Barbares; Et il y a encore quelques endroits de la Terre, qui n'ont pas eſté eſclairez de noſtre lumiere; où la Nature eſt tous les iours violée, & où les hommes font publique profeſſion de ces Vices brutaux, que les Philoſophes oppoſent à la Vertu heroïque. Mais vn Italien ou vn François, declarant le ſentiment qu'il a pour les Loix de ſon païs, n'a pas fait vne declaration de celuy qu'il auroit des autres Loix,

ſi la Fortune luy auoit donné vn autre païs que le ſien. Il n'y a perſonne qui puiſſe douter de ſon intention, & qui ne ſe moque de mes conſequences. Elles ſont pourtant, vous le voyez, de meſme fabrique que celles du Chicaneur : Elles s'appuyent ſur le meſme fondement ; Ie les ay puiſées dans la meſme ſource.

Il ne s'eſt point auiſé que cette ſorte de propoſitions eſt bornée par la nature du ſuiet qui les a fait naiſtre, & qu'on ne les auance que ſur la verité de certaines choſes, ou preſentes ou paſſées, ſans leſquelles on ne les peut ſouſtenir, ni leur donner vne nouuelle application qui

ne ſoit mauuaiſe. Il ne conſidere pas que ce François, qui proteſte de garder inuiolablement les Loix de ſon Pays, ſuppoſe la connoiſſance qu'il a de leur equité ; & que moy quand ie fais profeſſion de ne rien croire de plus veritable que ce que i'ay appris de ma Mere & de ma Nourrice, i'ay deuant les yeux les Oracles d'eternelle verité que l'Egliſe a prononcez, qui ſont les choſes qu'elles m'ont appriſes.

Si i'auois dit, que ie croiray tout ce que ma Mere me dira, & que ie veux que ſa creance ſoit la regle de la mienne, encore que iugeant de l'Auenir

par le Present & par le Passé, ie le puisse dire sans crime, ie ne pourrois pas le dire sans imprudence. Ie ne trouuerois pas estrange qu'on m'accusast de temerité, pour m'estre proposé en vne affaire si importante que celle de la Foy, vne regle qui n'est pas infaillible. Et puisque l'Infaillibilité appartient à cette seule Personne, qui doit veiller sur tout l'Empire du Fils de Dieu, & pour la foy de laquelle, le Fils de Dieu luy-mesme a prié, lors qu'il a prié pour la foy de Saint Pierre, le Chicaneur penseroit-il que ie voulusse partager la Monarchie de l'Eglise entre ma Mere & le Pape? Penseroit-

ſeroit-il que i'euſſe deſſein de mettre vne femme vis à vis du Succeſſeur des Apoſtres?

Mon ſens eſt bien eſloigné de celuy-là. Ma Propoſition n'a pas pour obiet vne matiere, comme ils diſent, contingente: Elle ſe fonde ſur le paſſé, & il eſt hors de doute que cette ſorte de temps & cette nature de choſes ne ſont point capables de changement. Le Preſent eſt incertain. L'Auenir l'eſt encore dauantage: Il n'y a que le Paſſé d'immobile, & ſur qui la Fortune n'a point de puiſſance. C'eſt pourquoy ſi ce que ma Mere m'a appris eſtoit veritable, il ſera touſiours veritable: Il ne

peut deuenir faux, & mon Chicaneur a tort de vouloir que i'en parle auec les mesmes doutes & la mesme défiance, que si i'estois né en Canada, & que i'eusse esté nourri au Iappon.

De tout temps on a fait beaucoup de cas de la bonne naissance, & de la bonne nourriture. On n'a pas crû que la Vertu pust venir indifferemment de toutes sortes de semences, ni qu'elle deust estre cultiuée par toutes sortes de mains. Platon remercioit les Dieux de ce qu'ils l'auoient fait naistre Grec plustost que Barbare; Et parmy les Grecs ceux qui auoient vn soin plus particulier de la nourriture

de leurs Enfans, leur choisissoient des Nourrices de Lacedemone.

Les Astrologues iugent de nous par le point de nostre natiuité : Mais les Sages ne vont pas si auant, & se contentent d'en iuger par les commencemens de nostre vie, qui suit d'ordinaire le train qu'elle a pris, & ne fait gueres de progrez qui ne se rapportent à cette premiere disposition, qui luy a esté donnée au Bien ou au Mal. De sorte que ce n'est pas vn petit auantage à vn homme, de n'auoir point à combatre des Exemples domestiques, & des Ennemis qu'il doit reuerer; de n'auoir

point à faire de guerre à ſa Patrie, pour ſe faire homme de bien; de n'eſtre point en peine d'eſtudier en la plus difficile ſcience de toutes, qui eſt celle de deſapprendre les choſes mauuaiſes.

Cela eſtant, il me ſemble qu'il me doit eſtre permis de reconnoiſtre ma bonne fortune, & de loüer Dieu, de qui i'ay receu l'auantage dont ie parle. Car en effet Dieu m'ayant donné vne Mere Catholique, à qui ie ſuis obligé d'vne ſeconde naiſſance, beaucoup plus noble que la premiere, ne m'a-t-il pas fait vne faueur qu'il a refuſée à plus de la moitié du Monde, & dont il

priue des peuples entiers en Aſie, en Afrique, & en pluſieurs parties de l'Europe?

Ie puis donc proteſter hardiment que ie ne veux rien croire de plus veritable que ce que i'ay appris d'vne perſonne qui m'a mis dans l'Egliſe, apres m'auoir mis au Monde, & m'a appris qu'il y auoit vne autre vie, auant que ie connuſſe celle-cy. En matiere de Religion, ie ne veux point eſtre plus ſçauant ni plus ſage que ma Mere. Quand le Chicaneur me deuroit appeller petit garçon, ie ne ſuis point honteux d'eſtre Eſcolier de ma Mere. Vn des deux Ariſtippes l'a bien eſté de la ſienne, & ie ſe-

rois gloire d'estre nommé, comme luy, μηδεδίδακτος si on parloit Grec en ce Royaume; comme on faisoit du temps des Druides, s'il en faut croire vn fameux Docteur.

Et en cecy, au lieu d'offenser la foy d'vn Chrestien, vn Ennemy raisonnable deuroit loüer son humilité; par le moyen de laquelle il ne retourne pas seulement à l'Escole, mais il rentre presque dans le Berceau; Il se sousmet pour le moins à la discipline & aux instructions de ses premiers Docteurs & de ses premiers Theologiens; c'est à sçauoir de sa Mere & de sa Nourrice.

A mon auis il n'est pas possible de suiure plus ponctuellement l'intention de nostre Seigneur, qui demande de nous aux choses de la Religion, plus de volonté que d'entendement, & plus de simplicité que de discours. *Si vous n'estes faits*, dit-il, *comme petits enfans, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux*. Et comment estant hommes, nous pouuons-nous faire semblables aux petits enfans, que par vne docilité pareille à la leur; que par vne entiere dépendance de la conduite d'autruy; qu'en nous rendant sans combatre, & croyant sans disputer?

C'estoit l'Vsage de la primi-

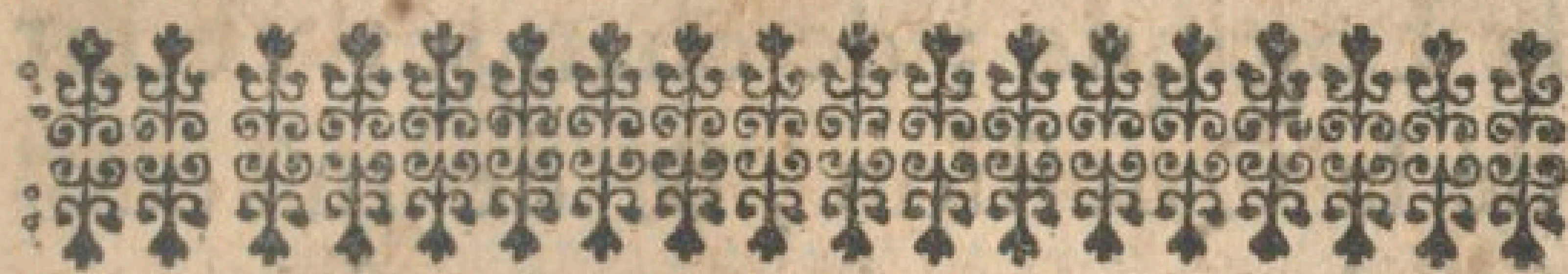
tiue Eglise de donner du lait & du miel à gouster à ceux qui receuoient le Baptesme, en quelque âge qu'ils se presentassent; Et cela se faisoit pour signifier la perpetuelle enfance des ames Chrestiennes; & pour auertir les Vieillars mesmes, de deuenir petits enfans, & de reconnoistre encore vne Mere & vne Nourrice. *Escoute, mon Fils, la discipline de ton Pere, & ne quitte point la loy de ta Mere.* Voila de quel stile Dieu escrit. Ce Passage est repeté en deux differents endroits des Prouerbes: Et s'il s'adresse à ceux qui le lisent, il s'ensuit par les regles du Chicaneur, qu'il est défendu à

vn homme dont la Mere eſt Heretique, de quitter ſon Hereſie, puis qu'il luy eſt défendu de quitter la Loy de ſa Mere.

Ainſi en me pourſuiuant, ce galand homme ne regarde point par où il paſſe. Il ne voit pas Dieu entre luy & moy, qui le deuroit arreſter tout court, & qui ſemble luy crier, POVRQVOY ME PERSECVTES-TV? Ce ſont les precipices où le fait tomber l'aueuglement de ſa paſſion. Pour effleurer quelques lignes de mes Eſcrits, il exerce ſa Tyrannie iuſques ſur les Ouurages du Saint Eſprit. Il ne pardonne pas à la maieſté de la Sainte Eſ-

eriture. Il trouue à redire en ſon langage, apres lequel i'ay failli, ſi c'eſt faillir que de parler par ſuppoſition.





LE CHICANEVR CONVAINCV DE FAVX.

DISCOVRS SECOND.



Mais ce ne luy est pas assez de s'en prendre à la parole de Dieu, quand elle me fauorise, & de renuerser l'Asyle, dans lequel ie pensois estre en seureté. Il ne se contente pas d'aller querir ses consequences hors de

la Logique ; de changer l'eſtat de la Queſtion, & de m'accuſer de ce que ie ferois, ſi ie n'eſtois pas ce que ie ſuis. Apres auoir deuiné mes mauuaiſes opinions, il veut encore me rendre coupable de celles d'autruy, & m'attribuer les erreurs que ie rapporte d'vn tiers. C'eſt bien ſe fier en la bonté ou en la negligence de ſes Lecteurs : Il penſe ſans doute qu'ils ne chercheront pas la Verité plus loin que ſon Liure, & que ſi ie les meine ſur les lieux où elle a eſté indignement outragée, & que ie leur monſtre les playes qu'elle y a receuës, ils croiront pluſtoſt que ie me ſuis ſeruy d'illuſion,

qu'ilsne s'imagineront qu'il vſe de mauuaiſe foy.

Il eſt pourtant tres-aſſeuré qu'il *ſuppoſe*, mais plus dangereuſement que ie ne faiſois tantoſt; Et pareilles ſubtilitez ne ſont pas permiſes par les Dialecticiens; Elles ſont punies par les Magiſtrats. En effet ſon procedé n'eſt pas autre que celuy de ces Philoſophes ſenſuels, qui veulent mettre leurs opinions à couuert, ſous le nom de Salomon, & luy faire accroire qu'il a nié l'Immortalité de l'Ame, à cauſe qu'ils trouuent dans ſes liures, les obiections de ceux qui la nient. Le Chicaneur me traite de la meſme ſorte. Et

quoy que ma façon d'escrire ne soit pas si obscure, qu'il puisse dire qu'il s'esgare parmy les tenebres, & qu'il n'est pas tenu de m'entendre, il soustient contre la foy de ses yeux & le tesmoignage de sa Conscience, que c'est moy qui ay prononcé affirmatiuement, *Que le Sage meurt en la Religion de sa Mere; Qu'il ne change iamais d'opinion; Qu'il ne se repent point de sa vie passée.*

En cet endroit ie demande à vn de mes amis, des nouuelles d'vn homme de ma connoissance, qui auoit changé de Religion, & s'estoit separé de nous, pour se ietter dans le Party de nos Auersai-

res. *Vous me ferez, plaisir*, luy dis-je, *de m'esclaircir du suiet qu'il a eu de nous quitter, & de se despartir des Maximes qu'il m'a si souuent debitées, Que le Sage meurt en la Religion de sa Mere; Qu'il ne change iamais d'opinion; qu'il ne se repent point de sa vie passée.*

Et afin que les yeux les plus endormis ne prennent icy l'vn pour l'autre, & que des paroles apportées d'ailleurs ne soient contagieuses aux miennes, i'ay voulu les rendre remarquables, par la difference du caractere, contre l'ordinaire de mes premiers Escrits, qui sont tous imprimez d'vne mesme lettre. Mais ie l'ay fait, pour empescher que

le voiſinage du Mal ne corrompiſt le Bien qui le touche; & à deſſein de reſueiller l'attention du Lecteur, en l'auertiſſant de ne point meſler des choſes que ie diſtinguois, & de ne confondre pas l'Eſtranger aueque le Naturel, & l'Emprunté aueque le Propre. Tellement que ie n'auance pas ces opinions, comme eſtant de moy, mais ie les allegue d'vn autre: Ie m'eſtonne qu'il s'en ſoit départi, parce qu'il s'y attachoit: Ie les luy oppoſe comme ſiennes, & non pas comme veritables.

On ſçait aſſez que cette façon d'argumenter, qu'on appelle *à la perſonne*, en la langue de l'Eſcole,

cole, eſt receuë de l'Vſage, & pratiquée en toute ſorte de Diſputes. Il y a cette difference entre les Argumens qui ſe font pour eſtablir la certitude de quelque choſe, & ceux dont on ſe ſert pour preſſer quelqu'vn, que les premiers doiuent eſtre tirez de l'eſſence de la choſe meſme ; ne ſuppoſer rien qu'ils ne prouuent; & ne prendre leur force ni de l'authorité ni de l'exemple. Ceux-cy, au contraire, peuuent eſtre plus laſches & moins violens, & ne laiſſer pas de ſeruir à la Victoire. Et d'autant qu'agiſſant contre quelqu'vn, on ſe propoſe pluſtoſt de luy faire changer d'auis, que de luy don-

ner vne pleine instruction, il est permis en telles rencontres d'employer des moyens de plusieurs façons. Il n'est pas defendu de conuaincre le Mensonge par le Mensonge. On est toûjours à temps de trauailler à l'establissement de la Verité, quand de quelque sorte que ce soit, on luy a fait entrée dans vn lieu qui ne vouloit pas la reconnoistre.

Les Docteurs Orthodoxes ont ainsi agi dans les Conferences qu'ils ont euës auec ceux du Party contraire. Ils n'ont point fait de difficulté de se seruir de quelques vnes de leurs erreurs, pour combattre les autres;

& s'ils en trouuoient deux qui fussent incompatibles ensemble, ils en supposoient vne comme veritable, pour destruire la seconde, qui ne pouuoit subsister auec la premiere, & pour ruiner le Royaume de l'Heresie, en le diuisant.

Les Raisons essentielles ne sont pas tousiours les plus propres à persuader, bien qu'elles soient tousiours les meilleures; & vn argument plausible, quoy qu'il soit faux, fait souuent plus d'effet qu'vn qui n'a que la simple & grossiere verité pour se faire croire. Or est-il qu'il n'est rien de si plausible à vn homme que son propre Sens; &

que pour le desgouster d'vne nouuelle creance, on ne se peut seruir d'vn meilleur moyen que de le flatter en ses vieilles opinions, & de rafraischir des idées qui tiennent encore, mais que d'autres impressions veulent effacer.

A tout le moins on partage son esprit : On met son iugement en desordre : On confond ses affections: On l'interesse contre soy-mesme : Et quand il voit que de quelque costé qu'il se tourne, il faut necessairement qu'il se contredise, il se resout quelquefois à condamner le Present, pour ne pas condamner le Passé. Il quitte vne Maistresse qui l'a charmé, &

qu'il a gardée contre les Loix, pour reprendre vne Femme que les Loix luy ont donnée, & qui a eu sa premiere & son innocente inclination. Il conclut qu'il vaut encore mieux auoüer que l'on l'a surpris trois ou quatre iours, que de confesser qu'il s'est trompé luy-mesme toute sa vie.

Par cette raison, il me semble que ie puis opposer à vn Deserteur, les Maximes qu'il m'a si souuent débitées, & appeller de celuy qui s'est fait Heretique, à celuy qui faisoit le Philosophe. Et pour cela on ne me peut pas accuser d'approuuer ses Maximes en elles-mesmes, encore que ie m'en serue contre luy, ni de

les eſtimer abſolument bonnes, quoy que ie les eſtime bonnes à cet vſage.

Ie ſçay que la Science de l'Euangile n'a rien de commun auec la Doctrine des Payens, & que nos Dogmes ſont fort differents de leurs Principes. Ceux qui tenoient que la Religion eſtoit vne dépendance de l'Eſtat, & faiſoit partie de la Police; & qui ſçauoient que chez les Barbares, Anacharſis auoit eſté tué par ſon propre Frere, pour auoir ſacrifié à la Greque, & que les Grecs auoient puni Socrate, pour n'auoir pas eu aſſez bonne opinion de leurs Dieux, pouuoient bien dire qu'en quel-

que Religion que ſoit né le Sage, il y doit mourir, puis que ne connoiſſant point de plus grand, de meilleur, ny de plus ancien Dieu que la Patrie, ils croyoient que la premiere Loy de la Religion eſtoit de luy obeïr, & qu'il n'y auoit autre mal à l'Impieté ny au Sacrilege, que le meſpris des ordonnances publiques.

Ceux auſſi qui tenoient que le ſeul Sage eſtoit beau, encore qu'il euſt la taille gaſtée, & le viſage mal-fait; qu'il n'y auoit que luy qui ſe portaſt bien, encore que la Fiévre le bruſlaſt, & que la Goutte luy donnaſt la geſne; qu'il n'y auoit que luy de riche, quoy qu'il demandaſt l'aumoſ-

ne, & qu'il fuſt logé à l'Hoſpital: Finalement, qu'il eſtoit le ſeul Roy de la Terre, quoy qu'il n'euſt pas vn valet ſur qui exercer ſa Royauté, pouuoient bien apres auoir porté leur eſprit à de ſi hautes extrauagances, deſcendre à quelque choſe de plus raiſonnable, & dire que le Sage ne ſe repentoit iamais, & qu'il ne changeoit iamais d'opinion.

Premierement, deſarmant leur Sage comme ils faiſoient, de toutes ſes paſſions, & arrachant de ſon ame, ce qu'ils ſe deuoient contenter d'y cultiuer, ils n'auoient garde d'y laiſſer le Repentir, qui eſt vne Paſſion, ne

sçachant pas que la Penitence fust vne vertu.

Ils donnoient outre cela à ce fantosme de Sage, vne connoissance vniuerselle de toutes les choses qui sont en la Nature; & d'vn homme dont l'esprit est borné, & le iugement suiet à faillir, ils faisoient vne creature aussi parfaite en intelligence que les Anges. Or nous croyons que les Anges voyent d'abord en l'obiet qui leur est presenté, toutes les qualitez qui l'accompagnent, & toutes les raisons de douter & de resoudre qui en peuuent naistre. D'où vient que leur resolution estant vne fois prise, ils ne la quittent iamais, parce que ne pou-

uant plus trouuer en cet obiet vne nouuelle apparence de Bien ou de Mal, qui leur face changer d'affection, ni rien qui augmente leur connoissance, il faut de necessité qu'elle demeure tousiours la mesme, & que leur entendement & leur volonté soient inseparablement attachez à leur premier acte.

Les Philosophes Stoïques auoient à peu prés vne semblable opinion de leur Sage, & l'idée qu'ils en conceuoient estoit si sublime qu'elle n'a aucune proportion auec la bassesse de nostre Nature. Il est vray que quelques-vns voulant expliquer fauorablement l'intention de ces Philoso-

phes Declamateurs, & mettre leurs Maximes dans le ſens commun, ont dit que le Sage ne ſe repent iamais, & qu'il ne change iamais d'auis, à cauſe qu'il ne fait iamais de reſolution abſoluë, & qu'en tous ſes conſeils & en toutes ſes promeſſes, il conclut touſiours auec cette tacite exception, SI LA CHOSE DEMEVRE EN L'ESTAT OV ELLE DOIT DEMEVRER, ET SI ELLE TIENT LE DROIT CHEMIN.

Faites donc que la choſe ne ſe deſtourne point du cours qu'elle a pris: Arreſtez tous les accidens qui y peuuent ſuruenir: Conſeruez-la touſiours dans les meſmes circonſtances: Et ſi vous le fai-

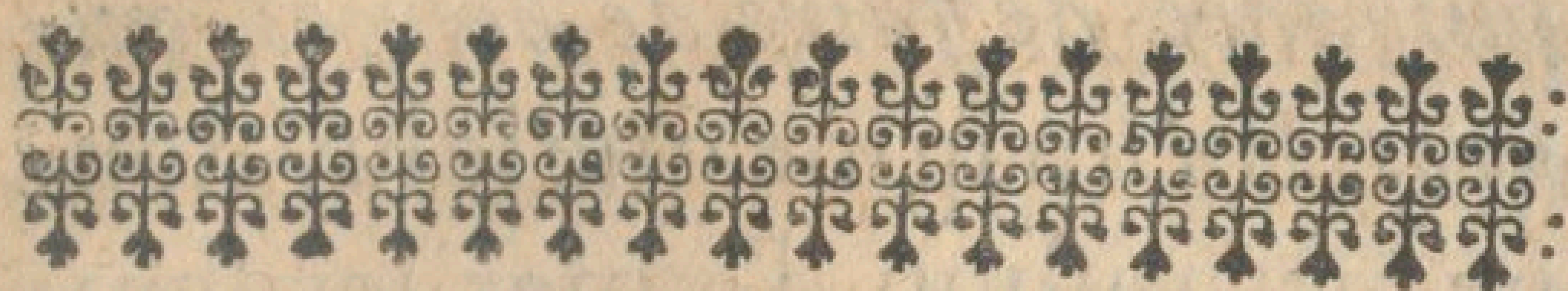
tes, ne craignez point que le Sage manque de ſon coſté, ny que ce ſoit luy par qui commence le changement. Mais ſi le ſuiet varie, & s'il deuient autre qu'il n'eſtoit, ne vous eſtonnez pas auſſi que le Sage le conſidere d'vne autre façon qu'il ne faiſoit pas & qu'il quitte la Conſtance, lors que la Conſtance n'eſt pas bonne; lors qu'elle ceſſe d'eſtre vertu; lors qu'elle n'eſt plus rien qu'vne obſtination à faillir, & vne dureté de courage. Cette mutation qui ſe fait en la Matiere, & non pas en l'Artiſan, luy rendant ſa foy, & le diſpenſant de ſa parole, le met en liberté de changer d'auis, ſans qu'il con-

damne pour cela ſon premier deſſein, qui eſtoit tres-bon en ſa ſaiſon, & qui l'eſt encore auiourd'huy, puis que la meſme choſe retombant ſous ſon election, & ſe repreſentant à ſon iugement, il ne ſçauroit encore ni mieux deliberer ni mieux ſe reſoudre.

De cette ſorte on peut ſauuer le Paradoxe des Stoïciens, & rendre plus humaine leur orgueilleuſe Philoſophie : Quoy qu'apres tout, ie ne me meſle point des affaires de Zenon, ni de celles de Chryſippe : Ie ne penſe pas eſtre obligé de garantir toutes les folies qu'ils ont dites de leur Sage. Ie demeure dans le Portique, tant que le Portique

eſt raiſonnable ; Mais i'en ſors, quand il commence à extrauaguer. Ie puis alleguer les opinions des autres; Mais ie ne ſuis reſponſable que des miennes, & ce ſont celles-là qu'il me ſera aiſé de defendre contre les attaques du Chicaneur.





LA DERNIERE OBIECTION DV CHICANEVR, REFVTE'E.

DISCOVRS TROISIESME.



IL dit que ie permets à Hydaspe de malfaire, à cause que ie luy dis *que sur toutes choses il doit donner sa volonté à Dieu, & auoir pour le moins de bons desseins, s'il n'est pas en sa*

puiſſance de faire de bonnes œuures. Il s'imagine que ie luy donne permiſſion d'aimer les femmes, à cauſe que ie n'vſe point du droict de Mary, ny n'entreprens ſur le Commiſſaire du Quartier. Mais quoy qu'il die, & quoy qu'il s'imagine, ie prie les équitables Lecteurs de ne croire ni à ſes paroles ni à ſes imaginations.

Chercher des exemples à Hydaſpe, pour luy monſtrer que la vertu n'eſt pas impoſſible, & le renuoyer, comme ie fais, à ſon Confeſſeur, à qui appartient le gouuernement de ſa Conſcience & la correction de ſes mœurs, eſt-ce luy permettre de mal-

mal-faire? Se rendre agreable à vn malade & ne le pas traitter d'abord auec le fer & le feu, est-ce estre d'intelligence auecque le mal? Implorer le secours d'autruy en quelque entreprise, est-ce tesmoigner qu'on la veut rompre, ou faire voir qu'on ne veut pas la manquer? Ie suis à peu prés en semblables termes; & me défiant de mes forces, i'appelle à mon ayde vn plus fort que moy, entre les mains duquel ie resigne Hydaspe. Ie laisse à vn autre l'honneur d'vne conuersion, dont ie n'ay peu conceuoir que le desir.

Cette conduite ne sçauroit estre trouuée mauuaise d'vn

homme auiſé, & perſonne ne me peut blaſmer de ce que i'imite la Nature, qui va par degrez en la production de ce qu'elle fait, & ne forme pas les fruicts, auant que les ſemences ſoient iettées. On ne paſſe gueres d'vne extremité à l'autre, ſans ſejourner quelque temps par les chemins: Vne parfaite vertu n'eſt pas l'ouurage d'vne iournée: Il eſt difficile qu'vn ſeul coup puiſſe couper pluſieurs teſtes. C'eſt pourquoy qui s'eſtonnera de voir que i'obſerue de l'ordre en l'affaire que i'ay entrepriſe, & que ie commence par les bons deſſeins, pour venir aux bonnes œuures? qui s'eſtonnera que ie

combatte aujourd'huy le vice contraire à la Sobrieté, & que ie reserue l'incontinence à demain ? Ie separe des Ennemis, qui me donneroient trop de peine en foule, & dont i'auray meilleur marché, si ie les attaque l'vn apres l'autre.

Ie n'approuue point le peché, mais ie souffre quelque chose de l'infirmité humaine. I'vse de la Police de Rome : Ie tolere ce que ie ne puis corriger. Ie ne descouure à Hydaspe que la plus aisée partie de son deuoir, & luy cache toute l'austerité de la Vertu, afin de ne le pas rebuter dés la premiere leçon. Ie ne donne point l'alarme à celuy que ie

veux prendre ; Ie l'auertirois de s'enfuïr. Ie l'embarque, ſans luy declarer où ie le meine; & ie luy feray faire vn voyage, quoy qu'il ne penſe que faire vne promenade. C'eſt ainſi que la Vertu ſe gliſſe & s'inſinuë en l'ame des hommes. Il faut les tromper pour leur propre Bien, & les engager par vne action. Ce ſera pour le moins vn gage que nous aurons d'eux, que peut-eſtre ils ne voudront pas perdre, & qui les obligera d'acheuer le reſte.

Diſcourons, puis que noſtre Prince le veut ainſi. Diſons qu'il n'y a que ces Philoſophes extrauagans que nous venons de quitter, qui puiſſent eſtre de contrai-

re auis au nostre. Depuis la mort de Iuste-Lipse, & de Monsieur le Garde des Sceaux du Vair, il nous est permis de parler librement de Zenon & de Chrysippe, & de dire que les opinions de ces Ennemis du Sens commun, estoient quelque-fois plus estranges que les plus estranges Fables de la Poësie. Selon leurs Principes, non seulement tous les Pechez sont esgaux, mais aussi ils sont inseparables, & ne marchent iamais que de compagnie. Parmy eux qui est Larron, est Adultere; qui est Adultere est Homicide; qui est Intemperant, est Cruel. Il est impossible d'auoir vne vertu, sans auoir toutes les

autres ; d'eſtre Iuſte ſans eſtre Vaillant ; d'eſtre Liberal, & n'eſtre pas Chaſte. Ils meſlent ce qu'ils deuroient diſtinguer. Ils attachent par force des qualitez qui ſont libres. C'eſt oſter dans la Morale les bornes que la Raiſon y a miſes, pour marquer la difference de chaque choſe.

Noſtre Philoſophie eſt moins entreprenante & moins ambitieuſe. Nous tenons qu'il y a du plus ou du moins en quoy que ce ſoit. Nous croyons que la Vertu fait vn genre, qui comprend pluſieurs eſpeces; qu'elle ne ſe communique qu'auecque reſerue, qu'il n'y a eu encore perſonne, à qui elle ſe ſoit donnée toute en-

tiere. Mais en ce Siecle, particulierement, qui eſt la lie & l'impureté de tous les autres, n'appellons-nous pas parfaits ceux qui ont le moins d'imperfection; Ne mettons-nous pas les petits Maux au nombre des Biens?

Ie reconnois le mal-heur de ma naiſſance, & nomme bienheureux ceux qui ſont venus en vn meilleur temps: Il m'eſt auis pourtant que ie ne ſuis pas le plus coupable de la corruption de celuy-cy. I'ay de bons deſirs, qui peuuent produire de bons effets: I'exhorte mon Prochain à la meſme choſe: Autant de Vices que ie luy fais quitter, ſont autant de pas que ie luy fa is faire

vers la Vertu; de laquelle il ſera touſiours moins eſloigné au deuxieſme degré qu'au premier, & lors que ſon affection commencera à ſe remuër, que quand elle demeuroit immobile. Il faut que noſtre volonté ſoit vertueuſe, & nos mœurs ſuiuront noſtre volonté: Il faut que le cœur reçoiue la vie, pour la communiquer aux autres parties. Nous deuons auoir de bons deſſeins, s'il n'eſt pas encore en noſtre puiſſance de faire de bonnes œuures.

On me reproche neantmoins d'eſtre tombé par là dans l'erreur des Heretiques, qui tiennent que nous ſommes inutiles à tout Bien: Et ie ne le deſauoüe pas, ſi

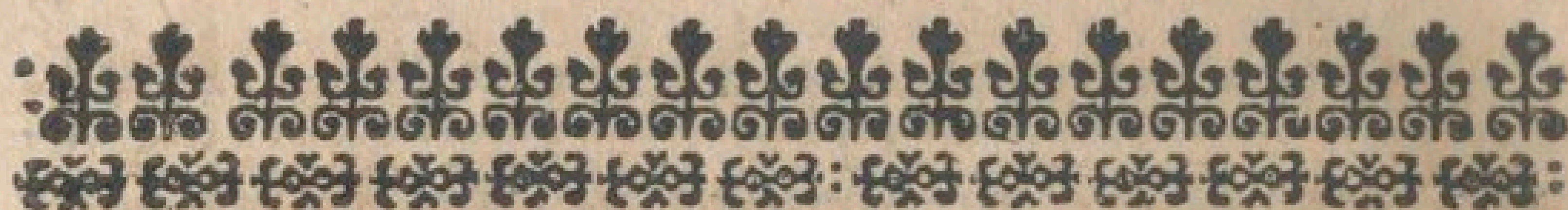
donner ſa volonté à Dieu, & auoir de bons deſſeins, ſont choſes qu'il faille appeller mauuaiſes, & qui ſoient hors de l'eſtenduë de ce Bien, auquel les Heretiques tiennent que nous ſommes inutiles. Il y en a qui ont perdu le remors; L'eſprit de ceux-là eſt incurable: Il y en a d'autres, dont le fonds de l'ame n'eſt pas gaſté, & qui conſeruent au milieu du Mal, la volonté de bienfaire: Ceux-cy ſont capables des remedes, & dans la voye de Salut; Et il me ſemble que ie conſeille à Hydaſpe de ne point ſortir de cette voye, quoy qu'il ne s'y auance pas, quand ie luy dis qu'il doit auoir de bons deſſeins, s'il

n'eſt pas en ſa puiſſance de faire de bonnes œuures.

Que ſi parmi les auis que ie luy donne, il ſe trouue quelques termes peu ſerieux, & meſſeans à vne perſonne graue : S'il eſt dit *qu'eſtre chaſte c'eſt entreprendre ſur la profeßion des Femmes: Que ſi Dieu nous vouloit empeſcher d'aymer ce qui eſt beau, il nous deuoit faire aueugles*, &c. ie ſupplie le Lecteur equitable de ne me vouloir rendre en cette occaſion que iuſtement ce qui m'appartient. Il conſiderera, s'il luy plaiſt, que ie ne puis pas eſtre tout enſemble moy & vn autre. Il y a bien de la difference entre les Obiections qui me ſont faites, &

les ſentimens que ie puis auoir. Les difficultez que me propoſe vn Pecheur, ne ſont pas des Raiſons dont ie me ſers, pour le confirmer en ſon Peché. Et icy, comme ailleurs, le Chicaneur vſe de ſa bonne foy, & met en auant des Accuſations que ie pourrois refuter par vn deſmenti, ſi ie n'auois plus de ciuilité pour ſa perſonne, qu'il n'a de reſpect pour la verité.

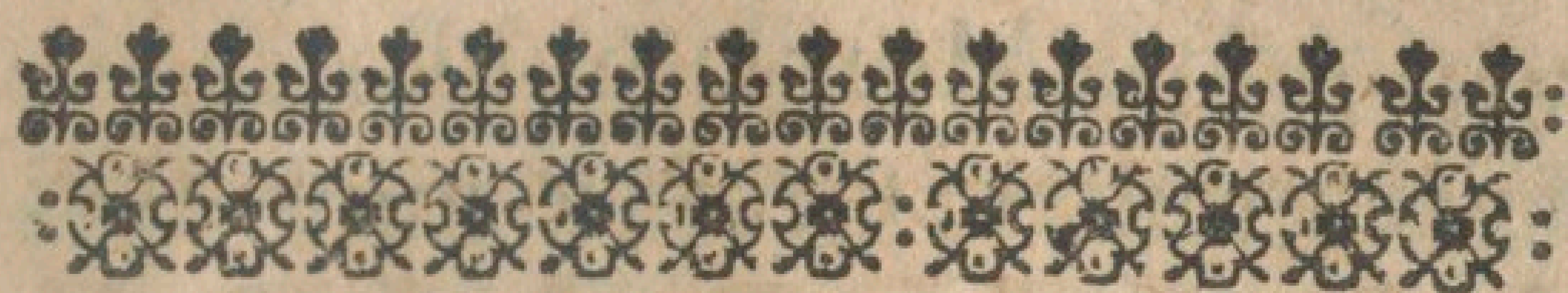




LE LIBRAIRE AV LECTEVR.



'ESTANT tombé entre les mains vne Lettre de consolation, escrite à vne Mere sur la mort d'vn Fils vnique, i'ay crû que vous ne seriez pas fasché que ie vous la fisse voir : Elle sent beaucoup plus la maniere des Saints Peres que celle des Philosophes Payens : Et par consequent elle ne sera pas mal à la suitte des Compositions Chrestiennes que ie viens de vous donner.



A MADAME LA MARQVISE DE MONTAVSIER.



ADAME,

Si en l'estat où vous estes, vous pouuez receuoir de la consolation, Dieu seul vous en peut donner. Pour ne rien perdre, il faut luy offrir tout ce qu'on pert. C'est le moyen de priuer la Fortune de ses droits : Par là on oste

mesme à la Mort la puissance de faire mourir : Croyez-moy, Madame : Faites vne offrande du sujet de vostre douleur, afin qu'il change de nature, & qu'il deuienne la matiere de vostre merite. Si vous mettez sur les Autels la chose que vous regrettez, premierement vous en augmenterez le prix, la faisant passer à vn saint vsage : Vous rendrez plus parfaite par cette consecration, vne Creature que le Temps n'auoit pas encore bien acheuée : Mais outre cela, vous la possederez en Dieu, plus seurement que vous ne la possediez en elle-mesme. Dieu est fidele, Madame, il vous gardera ce que vous luy au-

rez donné : Vostre don sera vn depost que vous ne pourrez plus perdre, l'ayant confié à Celuy, chez lequel on trouue tout. Ce sont des pensées de la Semaine-sainte, & qui me viennent vne fois l'an : Mais ce sont vos meditations de tous les iours: Et quoy que cette sorte de Philosophie soit vn peu esleuée & vn peu abstraite, elle ne l'est pas trop, pour vne ame de la hauteur de la vostre : Ayant appris de Monsieur l'Euesque de Grasse, & de tant d'autres Saints, que vous pouuez appeller vos Saints domestiques, QV'IL Y A PLVS DE REMEDES EN NOSTRE RELIGION, QV'IL N'Y A DE MAVX EN NOSTRE

VIE, ſans doute, Madame, vous preuiendrez par voſtre pieté, le ſecours que la Raiſon humaine vous pourroit fournir en cette occaſion : I'euſſe bien voulu qu'il s'en fuſt preſenté vne moins faſcheuſe, pour vous renouueller les aſſeurances de mes reſpects, & pour vous dire, à mon retour de l'autre Monde, où ie viens de faire vn voyage aſſez dangereux, que ie ſuis touſiours,

MADAME,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant Seruiteur,
BALZAC.

D'Angouleſme, ce 7. Avril 1651.



DISER-

DISSERTATION
OV
DIVERSES REMARQVES
SVR DIVERS ESCRITS.

A MONSIEVR CONRART,
CONSEILLER ET SECRETAIRE
DV ROY.







DISSERTATION OV DIVERSES REMARQVES SVR DIVERS ESCRITS.

A MONSIEVR CONRART, CONSEILLER ET SECRETAIRE DV ROY.



OVR tant de choses que i'ay à vous dire, ce ne seroit pas assez d'vne Lettre. Il faut vn Discours, & encore qui ne soit pas petit. Ie

vous eſcris donc vn grand Diſcours, moy qui n'eſcris plus & ne parle plus depuis quelque temps ; moy qui ſuis reduit à Ouy & à Non, par l'ordonnance des Medecins.

Ma modeſtie n'euſt oſé vous le faire ſçauoir ; Mais puiſque vous le ſçauez d'ailleurs, & qu'on vous l'a mandé de Saintonge, ie ne vous le deſauouëray pas. Ie dois des reſponſes à plus d'vn Prelat & à plus d'vn Officier de la Couronne. Ils m'ont honnoré de leur ſouuenir ; Ils m'ont obligé par leurs ſoins & par leurs ciuilitez. Mais quoy que mes Seigneurs exigent à la rigueur ces ſortes de

dettes, & que mes Amis me facent grace, n'en desplaise à la Grandeur, il faut que l'Amitié passe la premiere, & que i'aille où m'appelle mon inclination.

C'est tout droit à vous, mon cher Monsieur, qui estes si auant dans mon esprit; qui vous estes saisi de mon cœur à si iuste tiltre; par tant de bontez & par tant de courtoisies. Vous y faites entrer, auec vos belles & obligeantes paroles, toute la consolation dont il est capable; Et apparemment Dieu m'enuoye ce secours sur le declin de ma vie, pour me fortifier contre vne infinité de disgraces, qui me viennent attaquer en

foule. Elles m'auroient desia accablé, si vous ne me soustenież. L'importance est que vous me soustenez auec vne main qui n'est pas rude, & qui en m'appuyant ne m'esbranle pas. Vostre affection & vostre tendresse, toûjours parfumées & toûjours fleuries, adoucissent les maux que la Raison toute seiche irriteroit. Et ie vous auoüe qu'en l'estat où ie suis, ie ne puis plus souffrir cette austere, espineuse, & affirmatiue Raison: Ie redoute ces Amis qui veulent faire les Pedans dans l'amitié; qui alleguent hors de temps les Prouerbes de Salomon, & *les blessures meilleures que les baisers*;

qui debitent ſans ceſſe des Dogmes & des Maximes : leur autorité magiſtrale me porte à la reuolte pluſtoſt qu'à l'obeiſſance.

Continuëz à m'aymer de la meſme ſorte que vous auez fait iuſques icy. Ie n'ay point beſoin du fer & du feu de la Philoſophie des Stoïques : Ie vous demande voſtre baume, vos huiles, voſtre indulgence, voſtre pitié. Et ſi en liſant les anciennes Fables, vous auez eu compaſſion de ces pauures gens, qui ſont tourmentez par les Furies, imaginez-vous que mon deſtin n'eſt pas moins à plaindre que le leur. Tiſiphone & ſes deux ſœurs ne ſont gueres plus noires,

ni plus malfaiſantes que les penſées qui me font la guerre; que le chagrin qui me perſecute. Il eſt cauſe que ie conte pour rien les ruiſſeaux de ſang que i'ay verſez, & les autres douleurs que ie ſouffre. Au moins vous puis-je aſſeurer qu'il me fait paſſer de ſi mauuaiſes heures, que ſouuent ie ne ſuis pas reconnoiſſable le ſoir à qui m'a veu le matin. Apres auoir mis ſur le papier des choſes qui ne vous deſplaiſent pas, il m'en vient dans l'eſprit, qui me deſgouſtent ſi fort de moy-meſme, que le Deſert n'a point de beſte ſi peu raiſonnable, pour laquelle ie ne me vouluſſe changer. Ne pen-

ſez pas que i'exagere & que i'amplifie : Tout ce que ie dis eſt dans la rigueur de la Verité. Mais ie ne laiſſe pas d'en dire trop ; Et il vaudroit beaucoup mieux vous remercier bien ou mal de vos preſens, que de vous rendre vn ſi fidele conte de mes miſeres. Il vaudroit mieux eſſayer de me reſiouïr ſur l'agreable matiere que vous m'auez preſentée, que de m'enfoncer plus auant dans mon chagrin, & dans le diſcours de mon chagrin.

I'ay receu le *Committimus*; *la Queſtion agitée par le Pere Faure*; *le Xenophon de Monſieur d'Ablancourt*; *le nouueau Pane-*

gyrique François, & les Discours Italiens du Philosophe Orateur.

COmmençant par le *Committimus*, ie vous diray que voſtre adreſſe à obliger fait couler voſtre ciuilité iuſques dans la barbarie des Committimus: Vous cultiuez les pierres & les eſpines de la Chancelerie. Vous cueillez du fruict ſur des arbres morts. Car en effet n'eſt-ce pas par voſtre moyen, que ie recouure auiourd'huy mes qualitez & mes tiltres? Le Temps les auoit moiſis: Ma Pareſſe les auoit oubliez: Ie croyois les auoir perdus dans la longueur

d'vn Exil de plus de douze ans. Ie ne croyois plus estre ni Conseiller d'Estat, ni Historiographe de France. Et si i'ay obligation à la liberalité du feu Roy, de ces magnifiques bagatelles (le mot de magnifiques corrige celuy de bagatelles) c'est vous, Monsieur, qui me confirmez les graces du Prince; qui remettez en honneur vn pauure Banni; qui le réhabilitez en cire & en parchemin, & ce qui s'ensuit.

A vous parler franchement, *la Question* m'a surpris, & ie n'attendois pas de la plume d'vn Predicateur tant d'art & tant de iustesse; vne diction si nette

& ſi reguliere. D'ordinaire ces Parleurs celebres impoſent aux oreilles & aux yeux. Ou ils deſrobent, ou ils rauiſſent noſtre iugement : Il y a de la tromperie, ou de la violence en leur procedé.

Vous ſçauez ce que peuuent d'vn coſté le ſon de la voix, la volubilité de la langue, la dignité des geſtes & de la perſonne : Vous n'ignorez pas quelle eſt d'autre part la maieſté des choſes Saintes ; la preſence des Autels ; la pompe des Sacrifices ; le pouuoir abſolu de la Theologie ; le ton imperieux, & le ſtile de commandement dont elle traite le Peuple Chreſtien. Ie

parle à vous comme ie parlerois à vn Catholique, car si vous n'estes pas tout à fait des Nostres, vous estes pour le moins de nos Alliez, & Monsieur de Grasse se promet de vous emporter à la fin sur Monsieur Daillé. Toutes les choses que i'ay dites, & quelques vnes que i'ay oubliées, entrent dans l'eloquence des Predicateurs : Et comme l'estime que nous leur donnons, peut venir de nostre esblouïssement & de nostre illusion, elle peut aussi faire partie de nostre foy & de nostre pieté. Ie voy par la Question agitée que celuy-cy n'est pas de ceux-là.

Pour agir efficacement ſur l'ame des hommes, il n'a pas beſoin de tout ce grand attirail de Religion ; de toute cette multitude de moyens, ordinaires & extraordinaires. Il n'eſt point deſmonté quand il eſt hors de la Chaire : Il ne laiſſe pas de parler auec authorité, quoy qu'il ne parle pas de haut en bas. Que s'il perſuade ſans l'aide des geſtes & de la voix, & ſans ces autres ſecours eſtrangers, qui ſe tirent tant de la force de la matiere, que de la foibleſſe de l'auditeur : S'il eſt eloquent en ſon abſence ; que doit-il eſtre au Val de Grace & ailleurs, où il ſe produit & ſe montre tout

entier ; où il eſt le veritable luy-meſme ; où les paroles ne ſont plus des images mortes , & peintes ſur le papier, mais des corps qui viuent & qui ſe remuënt ? Que doit faire Demoſthene, au iugement meſme d'Æſchine ſon ennemy , quand l'eloquence du corps accompagne celle de l'eſprit ; quand il reprend les auantages qu'il auoit quittez ; quand il paroiſt auec tous les ornemens de dehors, dont il s'eſtoit deſpoüillé en eſcriuant?

Ie ſuis bien glorieux que cét Orateur en corps & en ame ſoit né ſous le meſme Ciel que moy , à deux lieuës de noſtre

belle Charante, & qu'il ait desiré mon approbation, auant que d'aller receuoir les applaudissemens de la Cour. Les Coups d'essay de ce temps-là me donnerent esperance des Chef-d'œuures d'auiourd'huy, & tout ce qu'il fait sur la Tribune aux harangues, deuant le Roy & deuant la Reyne, n'est que l'accomplissement des predictions que ie fis de luy, dans l'Eglise de nostre Village. Il est vray que ie bornois mes predictions à la gloire du Biendire, & au regne de la Chaire; Et son ambition a esté plus loin. Cependant, ie ne veux rien qui ne m'appartienne. Ie vous auertis que

que *cét Orateur en corps & en ame* n'eſt pas de moy. Il eſt de Monſieur le Marquis Frangipane qui nommoit ainſi le Pere Narni Predicateur du Pape Gregoire.

VN mot ſeulement ſur le ſujet de noſtre Monſieur d'Ablancourt. Sa Traduction ſeroit incomparable, s'il n'auoit rien mis au deuant d'elle. Mais ſa Preface eſt ſi belle, qu'elle efface les plus belles choſes qui luy peuuent eſtre comparées. Qu'il me plaiſt de faire ſi bien l'honneur de la France! Que ie luy ſçay bon gré des offi-

ces qu'il rend en ce Royaume, aux honneſtes gens d'Athenes ! Ce ne ſont pas des marques d'inferiorité, ni des deuoirs de ſuiétion : Ce ſont des effets de courtoiſie ; Ce ſont des actes de pure hoſpitalité. La loy de la gratitude voudroit qu'on luy rendiſt la pareille en Grece : Mais i'ajouſte, que le Grec le plus pur & le plus Attique, ne ſeroit pas indignement employé à l'explication de ſon François. Ie vais plus auant, & aſſeurez-le, ie vous prie, que ie le dis comme ie le penſe. S'il ſe pouuoit faire que Monſieur d'Ablancourt euſt veſcu du temps du ieune Cyrus, & que

Xenophon vescût aujourd'huy, les Prefaces de Monsieur d'Ablancourt meriteroient d'estre traduites par Xenophon.

LE nouueau Panegyrique vole bien-haut, mais les anciens Panegyriques volent encore plus haut que luy. Ce n'est pas la France qui a commencé à parler auec excés. Il ne se peut rien dire de si hardi en François, qui ne puisse estre autorisé par vn exemple Grec ou Latin. Le Scite de Lucien n'est pas plus sobre ni plus retenu que le Panegyrique moderne. Dans ce dialogue, Toxaris donnant à Anacharsis la connois-

ſance de Solon. Vous auez-veu tout, luy dit il, ayant veu Solon. C'eſt Athenes; c'eſt la Grece; Vous n'eſtes plus eſtranger.

Vn ancien a dit, que Camille eſtoit tout ſeul toute la Republique Romaine. Vn autre ancien vn peu plus modeſte a dit, qu'il y auoit en Ceſar pluſieurs Marius. On a dit, à la gloire de Rome & au deshonneur de la Grece, qu'vn Caton valoit plus que trois cens Socrates Philopœmen a eſté appellé le dernier des Grecs; Caſſius le dernier des Romains: Et neanmoins, il me ſemble qu'on ne leur pouuoit donner cette qua-

lité, ſans meſpriſer les deux premiers Peuples de l'Vniuers; ſans faire injure au preſent & à l'auenir; ſans reprocher à ceux qui viuoient en ce temps-là, qu'ils n'eſtoient pas enfans legitimes de leurs peres. La race des Romains faillit-elle aprés la mort de Brutus & de Caſſius? les Romains deuindrent ils Barbares, le lendemain de la bataille de Philippes?

Il y a dans le Panegyrique des imitations fines & bien deſguiſées: Il y en a où le Panegyriſte a deſſein de paroiſtre imitateur; qui ſont viſibles & reconnoiſſables à tout le monde: Mais particulierement ce qu'il dit de

Platon, eſt pris mot à mot d'v-ne des Oraiſons de Themiſtius. C'eſt le meſme Themiſtius, qui a fait des Commentaires ſur Ariſtote, & dont nous auons quantité de Harangues tres-eloquentes, adreſſées aux Empereurs de ſon temps. Dans vne de ces Harangues, il veut bien qu'on ſçache (& ne ſe ſoucie point d'offenſer en cela, ni les Viuans ni les Morts) qu'il croiroit pluſtoſt à ce que Platon luy feroit entendre d'vn ſigne de teſte, qu'à ce que tous les autres Philoſophes luy affirmeroient auec ſerment. Voila l'extremité, où ſon amour & ſa rhetorique le portent.

Mais ce grand excés de Themiſtius paroiſtra petit, ſi on le compare à celuy de Ciceron, eſchauffé comme luy, dans ſa matiere, & tranſporté de l'obiet preſent de ſon eſprit. Il proteſte en termes expres, qu'il aime mieux faillir aueque Platon, que d'eſtre de la bonne opinion auec le reſte du monde : Quoy qu'il vaille mieux eſtre de la bonne opinion auec qui que ce ſoit, & meſme tout ſeul, que d'auoir tous les Philoſophes, voire tous les hommes pour compagnons de ſa faute. Noſtre amy l'Audacieux ne defere pas de la ſorte à l'autorité d'autruy. Il ſe moqueroit des ſignes de teſte de

Platon, & des clins d'œil d'Aristote. Ni les ſermens de l'vn & de l'autre, & de tous les Philoſophes leurs predeceſſeurs & leurs deſcendans; Ni les proteſtations de Ciceron, ni celles de Themiſtius ne l'obligent point à croire: C'eſt la ſeule Verité, dit il, quand il la connoiſt, & quand elle ſortiroit de la bouche d'vn Crocheteur: L'importance eſt de la bien connoiſtre, & de ne prendre pas vne autre pour elle.

Ne laiſſons pas ſi toſt le nouueau Panegyrique, & diſons quelque choſe de ſon Eloquence. Elle n'a pas tout à fait le caractere de la bonne Antiquité;

Mais aussi ne sent-elle pas trop la corruption des siecles Gothiques. Ie n'y ay trouué ni la dureté du temps de nos Peres, ni la molesse de la plus part des gens d'aujourd'huy. Au contraire, i'y ay trouué en plusieurs endroits des choses de la belle maniere, & dans les regles du Pere Damon, qui nous recommandoit si souuent, d'adoucir la force, & d'animer la douceur. Quoy que l'estude n'y soit pas cachée, elle n'y descouure point d'affectation. Il y paroist de l'art, sans que le naturel soit à la gesne, & ce qui a esté conçeu auec effort, y est produit aueque facilité. La diction, au reste, m'en

ſemble aſſez pure, & beaucoup plus que ne deuroit-eſtre celle d'vn homme qui a vieilli dans vne des extremitez de la France, & qui ne fut iamais à Paris, que pour y ſolliciter vn procés ; Encore fut-ce long-temps auant l'eſtabliſſement de l'Academie, & les Remarques de Monſieur de Vaugelas n'eſtoient pas en la nature des choſes.

Ie ſupporte les vices de la naiſſance. Quelque reſte du peché Originel, quelque petite marque de la Prouince ne me choque point, dans vn diſcours qui d'ailleurs n'eſt pas mauuais. Ce ſont les fautes eſtudiées qui me déplaiſent; Et ie vous auouë

que quoy que i'aye de l'inclination pour l'orateur Prouincial, i'ay bien de la peine à m'accommoder auec *ſon Roy & ſon Royaume des Fleurs de lys*. I'aymerois mieux me ſeruir du Roy Tres-Chreſtien, voire meſme du Roy des Gaules, ſi ie faiſois difficulté d'employer le Roy de France.

Le bon homme Malherbe a eu le premier cette fantaiſie *des Fleurs de lys*, à laquelle ie ne pûs iamais eſtre complaiſant. Il me demanda mon ſuffrage, que ie luy refuſay dans la liberté de noſtre conuerſation; Et bien que ie l'appellaſſe mon pere, il fut impoſſible au fils, de laiſſer paſ-

ſer à ſon pere ni le Royaume des Fleurs de lys, ni l'Empire du Croiſſant. Tout petit garçon que i'eſtois, ie reſiſtay en face au Bonhomme, & m'opposay à l'autorité que ſa vieilleſſe & ſon merite luy auoient acquiſe. Ie le priay de ſe ſouuenir du mot d'vn de nos Anciens, qu'il ne faut pas que la Proſe enjambe ſur la Poëſie; Ie luy remonſtray que chaque Genre ſe doit contenter du ſien; que de deſmarquer les bornes qui ſeparent les frontieres, c'eſt commencer le deſordre & la confuſion.

Ie trouue bon que dans ſes vers, la Deeſſe Renommée

Vole viste, & de la contrée
Par où le iour fait son entrée,
Iusqu'au riuage de Calis
Conte sur la Terre & sur l'Onde,
Que l'honneur vnique du Monde
C'est la Reyne des Fleurs de lys.

Ie trouue bon encore qu'vn Poëte inspiré, comme il estoit, s'escrie dans la chaleur de l'entousiasme,

Et mentiront les propheties
De tous ces visages paslis,
Dont le vain estude s'applique
A chercher l'an climaterique
De l'eternelle Fleur de lys.

Feu Monsieur le Cardinal de la Valette, qui auoit le goust excellent en prose & en vers, ne pouuoit gouster cet *an climate-*

rique de l'eternelle Fleur de lys; &ie vous diray qu'il m'engagea vn iour à ſouſtenir ſon opinion en Public, aprés me l'auoir perſuadée dans le Cabinet. A la verité, depuis ce temps là i'ay changé d'auis; mais auec connoiſſance de cauſe, & ſans violer le reſpect que ie dois à vne memoire qui m'eſt ſi chere.

Il m'eſt ſouuenu qu'il y auoit vne Princeſſe Fleur de lys, dans le Poëme de l'Arioſte, & qu'ainſi Fleurdelys ayant eſté faite femme, par l'autorité d'vn Poëte celebre, elle peut, auſſi bien que Galatée, ſignifier quelquefois la France. L'eternelle Fleurdelys ne peut-elle pas eſtre priſe

pour vne Nymphe, comme Rome l'eternelle a esté prise pour vne Deesse ? Et cette Rome Deesse n'a-t-elle pas esté adorée dans la ville du mesme nom ? N'y a-t-elle pas eu vn Temple particulier, des Prestres ordinaires, & des Sacrifices solennels ? Bien dauantage : On a fait autrefois l'Horoscope des Villes & des Empires, ce qui iustifie l'an climaterique de Fleur de lys. Et Lucius Tarutius Firmanus, dont il est parlé dans le second liure de la Diuination, tira la natiuité de Rome ; Et long-temps depuis, l'Astrologue Valens tira celle de Constantinople, par le commandement

de l'Empereur Conſtantin.

Aprés auoir conſideré tout cela, & ayant fait quelques autres reflexions ſur l'année climaterique de la Nymphe Fleur-delys, i'ay pris la liberté de reuenir à ma premiere opinion, & me ſuis permis d'eſtimer vne choſe que Monſieur le Cardinal de la Valette n'eſtimoit pas. I'ay conclu que Malherbe eſtoit plus ſçauant qu'on ne penſoit; qu'il ſçauoit iuſqu'où a eſté autrefois la vanité de l'Aſtrologie Iudiciaire; qu'il auoit ouy parler de l'Aſtrologue Valens, & de Lucius Tarutius Firmanus. I'ay veu d'ailleurs, qu'en certains lieux de ſes ouurages il y auoit de la

de la ſublimité, & que cette ſublimité n'eſtoit pas ſans fondement. C'eſtoit en effet vn Poëte de la force des premiers Lyriques ; d'Alcée que nous auons perdu, & d'Horace qui nous reſte ; car ils inuentoient auſſi quelquefois, & hazardoient des choſes nouuelles. Mais Alcée, Horace & ſemblables inſpirez (que Monſieur de la Tibaudiere appelle abuſiuement Demoniaques) ont eſté des Poëtes, & non pas des Orateurs.

L'auſterité, ou pluſtoſt la triſteſſe du ſtile Oratoire, ne ſouffre pas volontiers les locutions gaillardes, principalement

quand il n'eſt pas queſtion de rire. La modeſtie de la Proſe ne recherche pas les nouuelles modes; Son bon meſnage n'vſurpe pas les ornemens qui ſont à autruy, particulierement quand les anciennes modes ſont encore bien receuës, & qu'il n'y a point de pauureté qui oblige à eſtre larron. Pareils exemples ſeroient dangereux, & la conſequence en iroit trop loin. Car ſi aujourd'huy on appelloit la France le Royaume des Fleurs de lys, on appelleroit demain l'Angleterre le Royaume des Leopars; Apres demain on diroit le Lion Belgique pour les Prouinces des Païs-bas. Et vne

autre fois quelque plus hardy parleur voudroit dire la Duché de la Couleuure, pour la Duché de Milan. Ainsi peu à peu on introduiroit le langage prophetique dans les Assemblées ciuiles, & dans la commune conuersation. Aprés le stile de Marot, que quelques-vns ont ressuscité, on mettroit en vsage le jargon des Centuries de Nostradamus : On auroit enuie de parler Druide, aprés auoir parlé vieux Gaulois.

Il est vray que le *Sainct Marc & le Sainct George* des Italiens, pour signifier la Republique de Venise & celle de Gennes, ont e ne sçay quoy de semblable à

ce que ie n'approuue pas. Mais outre que ce ie ne ſçay quoy a eſté adouci par le long vſage, & qu'il eſt dans la bouche du Peuple, depuis tant de Siecles, ie ne penſe pas que les honneſtes gens s'en ſeruent en eſcriuant. On ne ſe ſert point de ces termes hors de la poëſie ou de la proſe comique : Et quoy qu'ils ſe trouuent dans la Hieruſalem de Torquato Taſſo, & dans quelques Lettres familieres d'Auteurs plus anciens que luy, vn Ambaſſadeur de Veniſe haranguant deuant le Pape, ne diroit iamais qu'il eſt enuoyé de la part de Saint Marc, pour dire de la Sereniſſime Republique.

Le mal eſt, Monſieur, qu'il y a en France certaines gens, meſme honneſtes gens, qui veulent touſiours paroiſtre par la nouueauté. Ils ne veulent iamais parler comme font les autres hommes ; Ils ne ſçauroient appeller les choſes par leurs noms propres. Ou ils ſont Latins en François, ou ils ſont Poëtes en proſe. Et vous ſçauez qu'eſtre Poëte en proſe, & ſe ſeruir de termes eſtranges dans le commerce ordinaire, c'eſt porter des habillemens de Ballet au Palais & à l'Egliſe ; c'eſt ſe rendre remarquable par vne toque & des brodequins, au milieu d'vn nombre infini de cha-

peaux & de ſouliers.

Ie ne ſuis pas touſiours de fort belle humeur, non pas meſme auec mes plus chers amis. Mais quand mon humeur ſeroit auſſi indulgente qu'elle eſt difficile, vous ne voudriez pas, ie m'aſſeure, vous qui tenez bon pour le langage vſité, que i'approuuaſſe dans le Panegyrique moderne, *des Iournées qui doiuent eſtre marquées auec des perles; des Raiſons auſſi fortes que les Armes qui auoient eſté forgées par Vulcain; vn Merite qui a eſté chanté par toutes les bouches de la Renommée; les Cignes de Parnaſſe; & les Aigles de Sion.*

Ciceron a creu, & quelques autres auant Ciceron, qu'en chaque langue, les Poëtes auoient vne langue à part, ſeparée & diſtincte de la vulgaire. C'eſt peut-eſtre en dire trop. Mais certainement ils ont des figures qui leur appartiennent en proprieté, & qui ſont touſiours poëtiques, en quelque lieu qu'elles ſoient placées. Il y a des termes fixes & immobiles dans les vers, incommunicables à la proſe, qui ne ſçauroient y paſſer ſans eſtre reconnus, ou pour ennemis, ou pour eſtrangers; ſans y mettre du deſordre, ou y apporter de la bigarure. Ces façons de parler peuuent eſtre

intelligibles aux Sçauans, mais elles ne ſont pas entenduës du Peuple. Ce ſont des Chiffres & des Enigmes pour les Gentils-hommes meſme, qui n'ont pas tant eſtudié que Monſieur de la Hoguette. Et quand tout le monde ſeroit capable de ce jargon, ie croy auoir deſia dit qu'il n'a lieu que dans la licence de la Raillerie, & qu'il eſt au deſſous de la dignité du langage ſerieux.

Ie n'ay pas trouué mauuais ce qu'vn Magiſtrat a eſcrit ſur le ſujet d'vn autre Magiſtrat, malhabile & ignorant à l'extremité, mais hardy & preſomptueux au delà meſme de l'extremi-

té, s'il estoit possible. *Quel moyen de souffrir vn Asne qui veut faire le Lion? Quoy qu'il porte vne selle d'escarlate, il n'est pas moins asne pour cela. Quand il porteroit la Deesse Isis, le Dieu Osyris, tous les Mysteres & toute la Religion des Egyptiens, il ne sçauroit iamais estre que beste de charge.* Il n'est pas besoin d'vn grand Déchiffreur, pour descouurir ces secrets & ce sens caché. Les enigmes du Magistrat qui se moque de son compagnon, ne sont pas difficiles à expliquer. Ces figures peuuent estre en leur place où elles sont: Mais elles y doiuent demeurer. Il ne

faut pas faire apres Pasques ce qu'on fait au Carnaual, ni s'habiller tous les iours, comme on s'habille vn iour de desbauche. Venons au reste de nostre matiere.

IE suis, Monsieur, de vostre opinion, & me declare aussi-bien que vous, pour les Philosophes bien-disans. Ie sçay pourtant que leur party n'est pas le plus fort, & que la multitude ne sera pas de nostre costé : Ils ont esté chassez de l'Escole par la coniuration des Barbares, comme des Philosophes effeminez, comme de faux Philosophes, comme des corrupteurs du Bon

& du Vray. Mais quelque credit qu'ayt le party qui nous eſt contraire, & quoy que puiſſent dire ceux qui regnent à l'Eſcole, i'eſtime beaucoup plus les Bannis que les Tyrans. Si ces honneſtes exilez ne rompent pas la teſte au monde de leur Majeure & de leur Mineure: S'ils n'argumentent pas touſiours en forme; s'ils plaiſent quelquefois en inſtruiſant, ne font-ils pas mieux que ces Docteurs ennemis des Graces, qui ont declaré la guerre à la Politeſſe, qui reiettent toutes ſortes d'Ornemens, qui ſe definiſſent eux-meſmes *Animaux indecrotables*, qui s'imaginent que le Beau ga-

ſte le Bon, & que la Raiſon toute ſeule eſt bien meilleure que la Raiſon auec l'Eloquence.

Laiſſons-les dans leur mauuaiſe humeur. Mais ie demande à qui a des yeux, ſi c'eſt vn plus agreable obiet, de voir vn ſquelette chez vn Chirurgien, qu'vne belle perſonne dans vne Aſſemblée; de voir des nerfs, des muſcles & des os tous nus, que de la couleur de la vie, & de la ſanté; que cette merueilleuſe fabrique de chair & de ſang; que ce blanc & cét incarnat ſi bien meſlez, ſi bien confondus? Fera-t-on plus de cas d'vne Haye faite de baſtons morts & d'eſpines ſeches, que

d'vne Palissade d'orangers, chargée en tout temps de l'or de ses fruits, de l'argent de ses fleurs, & de l'esmail de ses feüilles ? Il me semble que ces images ne representent pas mal les deux manieres de philosopher, & qu'il n'y a pas beaucoup à deliberer sur le choix de deux choses si differentes.

Cela est sans doute; Mais cela n'excuse pas le luxe & les superfluitez du Philosophe Orateur. L'Antiquité Greque n'a rien de semblable: Les richesses & la magnificence de Platon n'ont rien de commun auec les larcins & la profusion des Sophistes d'Italie. Que ces Italiens ont de ba-

bil ! Qu'ils parlent beaucoup, & qu'ils disent peu ! Les paroles m'ont empesché de voir les choses dans les Discours de vostre Sophiste. Tout est Preface, tout est Digression, tout est Parenthese dans ses Discours. Quelques-vns, neantmoins, le comparent à Plutarque. C'est luy faire honneur, & faire tort à vn plus honneste homme que luy. Si Plutarque a esté nommé la *Venus de la Philosophie*, celuy-cy ne peut pretendre au mesme nom, que par le defaut de la chasteté & de la pudeur ; que par l'effronterie & par la dissolution de son stile. Il n'a que les mauuaises qualitez de Ve-

nus, toutes les bonnes luy manquent : Ce n'eſt pas Venus Vranie, la pure & la celeſte Venus; C'eſt Venus la coureuſe, que Lucrece appelle *Venerem volgiuagam*.

Il eſt vray que l'Eloge du Cardinal Doſſat, & celuy du Cardinal Siluio Antoniano, ſont deux pieces aſſez raiſonnables, & dans leſquelles il n'imite pas malheureuſement les Comparaiſons des Vies de Plutarque. La longue Inuectiue qu'il fait contre la Nobleſſe, eſt le grand effort de ſon eſprit : I'y ay remarqué de beaux endrois, & quelque choſe de ſon inuention, outre celles qu'il a empruntées

d'autruy, & particulierement de la Harangue de Caius Marius dans la Guerre Iugurtine. Ie croy, neanmoins, que sans faire tort à sa matiere, il pouuoit accourcir sa Digression. Ce lieu commun qu'il a estendu si au long, qu'il a si curieusement & si ambitieusement estalé, ne deuoit estre touché qu'en passant; Outre qu'il s'est fait par là de puissans & de dangereux ennemis. Il n'auoit que faire d'offenser tout ce qu'il y a de Gentils-hommes au Monde, pour prouuer que ce n'est pas vn vice d'estre fils d'vn Artisan ou d'vn Villageois.

Ie sçay bien que les Philoso-

phes

phes chagrins, & qui font profession de la seuere vertu, seront de l'opinion de vostre Sophiste. Ils rendent graces à la Nature, de les auoir faits boiteux; Ils se vantent d'estre nez Esclaues.

Ie suis cet Epictete, esclaue & de bas lieu,
Pauure, foible, & boiteux; mais agreable à Dieu.

Ils soustiennent que nous sommes tous sortis d'vn mesme principe; que nous descendons tous de Iupiter, en pareil degré; qu'on ne doit admettre de distinction parmy les hommes, que celle que la vertu y a mise.

Ces belles paroles sont bonnes dans vne Academie, & font

impreſſion ſur l'eſprit des ieunes gens, qui ne l'ont pas préocupé des communes opinions, & qui ſont foibles deffenſeurs de leur propre auis. Mais le Monde eſt tróp vieux & trop endurci en ſes habitudes, pour eſtre corrigé par les belles paroles d'vn Declamateur : On ne gaigne rien de diſputer contre luy, car il parle touſiours le dernier. Il eſt poſſeſſeur d'vne preſcription immemoriale ; Il a le nombre, la durée, & l'autorité de ſon coſté. Il faut donc ne ſuiure pas le Monde, ou ſe reſoudre à la complaiſance : Il faut en ſortir, ou s'accommoder aux maximes qui y ſont receuës.

Outre cela, l'Ecole eſt diuiſée là-deſſus, & le Monde a auſſi des Philoſophes de ſon coſté: Il y en a qui tiennent, comme Ariſtote, que l'Empire & la Suiétion ſont deux choſes naturelles: Il y en a d'autres, comme Platon, qui aſſeurent qu'au commencement de l'Vniuers, & au partage des Eſprits, Dieu ietta des gouttes d'or dans la compoſition de quelques-vns, & fondit du fer pour la fabrique de quelques-autres, d'où ſont venus depuis les Gentils-hommes & les Roturiers. Non pas qu'on veüille inférer delà que naturellement il ſe trouue quelque difference entre les ames

intelleɛtuëlles & raiſonnables, qui ſont toutes égales en leur ſubſtance, & comme ils diſent, en leur perfection intrinſeque. Bien ſe peut-il que le mélange des quatre humeurs, les diuerſes conſtitutions des corps, & les dons particuliers qui viennent d'enhaut, apportent par accident cette difference, qui diſtingue non ſeulement les hommes entr'eux, mais auſſi les Nations & les Races ; qui fait que parmy les Peuples, ceux de l'Europe ont eſté plus eſtimez que ceux de l'Aſie, & entre les Familles, les Heraclides, & les Æacides ont tenu autrefois le premier rang, que tiennent au-

jourd'huy la Maiſon de France & celle d'Auſtriche.

Il y a vne certaine fleur dans le ſang Illuſtre, qui paroiſt dés le berceau, ſur le viſage des Enfans bien-nez, de laquelle s'écloſt le courage & la generoſité. Cette fleur ne ſe voit que rarement dans le ſang du Peuple, qui eſtant plus materiel & plus gros, participe dauantage de la Terre, que des autres Elemens plus nobles. Nous viuons d'ailleurs en vn païs (& le Cardinal d'Oſſat en eſtoit) où la Nobleſſe a touſiours eſté tellement conſiderée, qu'on a plaidé preſque auſſi ſouuent, pour des Noms & pour des Armoiries,

que pour des Heritages & pour des Maiſons. Quelquefois on a plus eſtimé vne Pauureté ancienne, que de nouuelles Richeſſes. Et de fait, puis-que le Prince eſt particulierement de cet Ordre, & qu'il ſe dit le premier Gentil-homme de ſon Royaume, ce n'eſt pas peu de choſe de faire partie d'vn Corps, qui a l'honneur d'auoir le Roy pour ſon Chef, & d'eſtre vni d'vne ſi eſtroite liaiſon auec ſon Maiſtre.

Les preſens des Dieux ne ſont pas à rejetter, ſelon le dire du Poëte : Et ſelon l'opinion du Philoſophe, quand vn bien ſe rencontre auec d'autres biens,

il eſt plus eſtimable que quand il eſt ſeul, & la vertu accompagnée de la Nobleſſe, eſt plus à deſirer que la vertu toute ſimple. Par conſequent entre les Prophetes de l'ancienne loy, Eſaïe qui eſtoit du ſang royal, a eu ſans doute cet auantage ſur Amos, qui fut pris de Dieu à la Campagne, ſe nourriſſant de meures ſauuages; Et parmi les Pontifes de noſtre Egliſe, on fera plus particuliere conſideration de Leon dixieſme, qui eſtoit de la maiſon de Medicis, que d'Adrien ſon ſucceſſeur, qui eſtoit fils d'vn braſſeur de biere des Païs-bas: On fera difference par là, entre le Cardinal

d'Amboiſe, & le Cardinal d'Yorc.

Cette naiſſance eſt ſi eſtimée au lieu où le Cardinal d'Oſſat & le Cardinal Antoniano ont veſcu, que les trois Couronnes meſmes en reçoiuent de l'éclat. On la remarque ſur le Throſne de Saint Pierre, ſeparée de cette grande Election, qui eſleue l'homme ſi prés de Dieu : & les Succeſſeurs de Saint Pierre ne ſont pas faſchez d'eſtre de meilleure maiſon que luy. Il n'y en a gueres qui ſe ſoient contentez de prendre pour leurs Armes les Clefs de l'Egliſe, & qui ayent voulu commencer leur Nobleſſe par eux-meſmes. Et à ce pro-

pos il n'y aura point de mal de vous dire ce que Monſieur le Mareſchal d'Eſtrée m'a dit pluſieurs fois, que quand le Pape Paul, prés duquel il eſtoit Ambaſſadeur pour le Roy, luy vouloit aſſeurer quelque choſe, de la certitude de laquelle il n'eſtoit plus permis de douter, il auoit accouſtumé de luy iurer *Foy de Caualier*, & de s'arreſter à ce ſerment. Vous voyez par là, que le commun pere des Rois & des Nations, le Souuerain Oeconome des threſors du Ciel, & le diſtributeur de la Grace, ne meſpriſoit pas les priuileges de la Nature.

Quelque bon Huguenot que

vous ſoyez, il faut que vous ſouffriez de la Religion Dominante, tous ces grands mots, dont elle a pouuoir de ſe ſeruir, & qui ne ſont pas à l'vſage de Charenton. Ne vous ſcandaliſez pas, s'il vous plaiſt, de la Foy de Caualier en la perſonne d'vn Pape, qui s'accommodoit à la couſtume des hommes, quand il traitoit auec eux. Pour aſſeurer l'incredulité humaine, qui ne trouue iamais aſſez de cautions & aſſez de ſeuretez, il s'obligeoit par vn double engagement, & ajouſtoit la conſideration de l'honneur à celle de la conſcience. Quoy qu'il fuſt enuironné d'vne lumiere, qui fait

disparoistre toutes les autres; Quoy qu'il fust assis dans vne Chaire, qui est mesme venerable aux Anges, il ne laissoit pas de se souuenir auec plaisir de la premiere qualité qu'il auoit portée, & de l'obligation qu'il auoit à la vertu de ses Peres.

Ie voy de plus dans l'Antiquité Chrestienne, que les Saints louënt les Saints de leur Noblesse, & n'oublient pas ce bienfait au nombre des autres bienfaits, dont le Createur oblige ses Creatures. Saint Gregoire de Nazianze dit en quelque lieu de ses Oraisons, qu'il ne peut pas y auoir grande difference entre de la bouë & de la bouë. Et

neanmoins ayant à parler deuant vne celebre Aſſemblée, des actions & du merite de Saint Baſile, il met à la teſte des loüanges qu'il luy donne, qu'il eſtoit ſorti d'vne des meilleures maiſons de Cappadoce, & s'arreſte quelque temps à la recommandation de ſa naiſſance, auant que de venir aux particularitez de ſa vie.

Saint Hieroſme, diſciple de Saint Gregoire, ne ſe contente pas de tirer la nobleſſe de Sainte Paule, des Scipions & des Gracches; Mais pour luy chercher vne extraction plus glorieuſe, il monte iuſques à la Fable, & la fait deſcendre d'Agamem-

non. C'eſtoit à peu prés la meſme choſe que ſi on diſoit de quelque grand Seigneur de noſtre temps, qu'il eſt venu d'Amadis de Gaule, ou de Palmerin de Grece: Car il eſt vray qu'il y en auoit qui doutoient à Rome, qu'Agamemnon euſt iamais eſté, & on a mis entre les extrauagances d'vn Empereur, le chaſtiment d'vn Poëte qu'il fit punir, pour auoir médit de ce Prince fabuleux; Ce qui n'auroit pas ſemblé ſi eſtrange, ſi ſa poſterité euſt duré encore, puis-qu'elle euſt eſté iuſtement intereſſée en la defenſe de ſa memoire. Il eſt donc à croire que les Predeceſſeurs de Sainte Pau-

le auoient laiſſé cette tradition à leurs Enfans, & les auoient nourris en cette creance : Et Saint Hieroſme qui ne vouloit pas deſobliger ſes amis, en les détrompant d'vne erreur, de laquelle ils ſe flatoient, & qui n'eſtoit dangereuſe ni à la Republique, ni à l'Egliſe, ſe ſert des memoires qu'on luy auoit baillez, ſans en garentir la verité, ni interpoſer ſon iugement, ſur vn bruit peut-eſtre faux, mais qui eſtoit fauorable à la gloire de celle qu'il loüe.

Voicy, Monſieur, quelque choſe de plus eſtrange, dont il faut que ie vous faſſe part, & que vous ne ſerez pas faſché de

ſçauoir. Ie liſois dernierement les Oeuures de Syneſius, Eueſque de Cyrene en Egypte, qui viuoit ſouz les enfans du grand Theodoſe, & qui a fait vn Diſcours de la Royauté à l'Empereur Arcadius. Cet Eueſque Orateur & Poëte, parle certes bien poëtiquement de ſa nobleſſe, dans la Lamentation qu'il a eſcrite en proſe ſur la ruine de ſa patrie. *A cette heure, dit-il, que n'ayant plus de païs, il faudra que i'erre par le Monde, perſonne ne me voudra eſcouter, quand ie parleray de l'ancienne nobleſſe de ma maiſon: Me croira-t-on, ſi i'entreprens de la iuſtifier par des monumens de*

foy & d'autorité irreprochable, & si i'allegue les Archiues de Cyrene, qui conseruent la Genealogie de Synesius, & la font voir dépuis Hercule iusques à luy? N'est-ce pas encherir cela sur la parenté d'Agamemnon ? C'est pourtant vn homme graue, & vn Philosophe Chrestien, qui donne cette Fable pour vne Histoire ; qui asseure de sa propre noblesse, tout ce qu'vne Oraison funebre oseroit inuenter de celle d'autruy ; Et vous sçauez que de tout temps, il a esté permis aux Oraisons funebres de ne pas dire la verité.

Ie demeure d'accord auec le Sophiste, que le Cardinal d'Os-

ſat faiſoit beaucoup mieux de confeſſer ingenuëment la baſſeſſe de ſa naiſſance, que de ſe faire venir des Ducs de Verone, pour ne pas dire d'Agamemnon ou d'Hercule; des Heraclides ou des Æacides. Ie ſouſcris à tout ce qu'il a eſcrit des fauſſes Genealogies, des Noms vſurpez, & des Pieces ſuppoſées. Car il eſt certain que c'eſt icy le champ, où s'exerce particulierement l'Impoſture. C'eſt icy où elle ſe donne la liberté de ioindre les Siecles eſloignez, de ſauter du Midy au Septentrion, de changer vn homme pour vn Dieu, de remplir l'Hiſtoire de Geans, de créer

des Monſtres & des Fantoſmes. Et quoy que les faiſeurs d'Horoſcopes ayent en ſouuerain degré le don d'impudence, & que leur art ſoit l'art de mentir, ie croy pouuoir dire ſans leur faire tort, qu'ils ne ſont gueres plus grands menteurs que les faiſeurs de Genealogies. La difference qu'il y a entre eux, c'eſt que ceux-cy mentent du Paſſé, & ceux-là de l'Auenir.

Des gens de neant, ſortis de la lie du tiers Eſtat, ont trouué des Parens dans l'Hiſtoire de leur païs, le meſme iour qu'ils ont eſté en faueur. On leur eſt venu demander de quelle branche de la Maiſon Royale ils ai-

moient mieux deſcendre, & qui leur plaiſoit dauantage pour Predeceſſeur, de ce Conneſtable, ou de celuy-là. La reſſemblance d'vn mot, ou la tranſpoſition d'vne ſyllabe entre les mains d'vn bon Auocat, a fourni en vn inſtant vne nobleſſe de douze races, à qui à peine connoiſſoit ſon pere, & par l'effronterie de la Rhetorique, les haillons d'vn Coquin ont eſté couſus au clinquant & à la pourpre des Princes. Que ſi la Nobleſſe toute ſeule n'eſt pas vne ſuffiſante preuue de Grandeur, & ſi c'eſt vn bien inutile à ceux qui n'ont pas les autres; Quand non ſeulement elle eſt deſpour-

ueuë de la Vertu, mais qu'encore l'apparence de la Verité luy manque, alors ayant perdu ce qui ſouſtient les choſes qui n'ont point de corps, & qui fait paroiſtre celles meſmes qui ne ſont pas, on ne la doit plus conſiderer que comme vne fiction mal-inuentée, ou quelque petite tromperie faite à vn Mort, de qui il ne faut point attendre de reſiſtance, ſi ſon ſilence eſt pris pour ſon conſentement.

VOus ne penſiez pas que ie deuſſe aller ſi loin, & ie ne le penſois pas non plus que vous.

Ce n'eſt pas tout neantmoins. Aprés auoir allegué les autres, il faut que ie m'allegue moy-meſme : Ie ſuis d'auis de prendre rang parmy les anciens Autheurs, & d'vſer du miſerable droit que me donne mon antiquité. Vous voulez donc bien que ie vous faſſe vn petit preſent, & que ie vous communique trois ou quatre periodes que ie viens de trouuer dans ma memoire : Elles ſe fuſſent perduës ſans cette occaſion qui ſe preſente de les conſeruer : Car rien ne ſe perd, rien ne ſe gaſte chez-vous, Monſieur, & il y a long-temps que mes Muſes m'ont appris que voſtre Cabi-

net eſt de cedre. I'ay eſcrit autrefois ces periodes ſur le ſujet d'vn grand & genereux Fauory, & d'vne nobleſſe bien pure & bien veritable. Mais afin que perſonne ne me ſçache gré de mes periodes, ie declare que le Fauory pour qui elles furent eſcrites, mourut à la bataille de Coutras, & qu'il n'a point laiſſé d'enfans. Il merite que nous nous ſouuenions de luy aprés ſa mort, quand ce ne ſeroit que durant ſa vie, il faiſoit cas de noſtre honneſte loiſir, & qu'il eſtimoit ſi fort ce qu'auiourd'huy on meſpriſe tant.

» Le ſuiet eſt grand par quel-
» que endroit que l'on le regar-

de: Les choſes meſme qui l'ont »
deuancé ne luy reprochent »
rien de petit, & la France ne »
doit point vne vie ſi illuſtre »
à l'obſcurité d'vne naiſſance »
vulgaire. Ni la Ligue ni les »
Huguenots ne diſputerent ia- »
mais cette verité: Elle ne fut »
iamais conteſtée, non pas meſ- »
me par les plus iniuſtes enne- »
mis de ſa faueur, ſi vne faueur »
ſi innocente a pû trouuer des »
ennemis & de l'iniuſtice. Il n'y »
auoit point de diſproportion »
de ce qu'il auoit eſté à ce qu'il »
eſtoit. S'il fit de glorieux pro- »
grés dans le Monde, il n'y en- »
tra pas inconnu, & ſans au- »
cune recommandation prece- »

» dente. Il apporta auec ſoy » la premiere diſpoſition à la » Grandeur, & comme vne » aptitude vniuerſelle à toutes » ſortes d'honneurs & de char- » ges, ie veux dire le merite de » ſa race.

» Laiſſons donc les Fables aux » gens qui en ont beſoin; à ceux » que l'Antiquité appelloit en- » fans de la Terre. Les Tiltres » produits au Parlement ne fu- » rent point ſoupçonnez de » nouueauté : Il ne ſe debita » point de piece douteuſe par » l'Auocat qui preſenta les let- » tres du Faury : Il ne fut pas » neceſſaire de violenter les cho- » ſes, pour les aiuſter à la vray-

ſemblance. Ce fut la commu- »
ne voix du Parlement, qu'il »
n'eſt point de Nobleſſe nette »
& franche en ce Royaume, ſi »
celle que nous alleguons ne »
l'eſt. A quoy ie ne m'arreſte- »
rois pas neantmoins, dans la »
grande foule de biens plus eſ- »
ſentiels & plus ſolides qui ſe »
preſentent à moy. Mais il im- »
porte que les Princes ſçachent »
par cét exemple, ſur quel fons »
les Princes doiuent baſtir. Il »
y va de la gloire de leur Iuge- »
ment, que la bonté de leur »
choix paroiſſe aux moindres »
circonſtances de leur ſujet. »

EN voila trop de la moitié,

& il faut enfin s'arrester, de peur d'aller au delà du but. Quelle intemperance pour vn homme qui vit de regime ! C'est l'homme, Monsieur, qui ne parloit plus & n'escriuoit plus ; qui estoit reduit à Ouy & à Non par l'ordonnance des Medecins. Vous aurez bien sujet de dire qu'il a rompu sa diete par vne desbauche. Que voulez-vous que i'y face ? Le babil a quelque chose de contagieux. Accusez vostre Discoureur Italien du grand Discours que ie viens de faire : Sa longueur est cause de la mienne.

REMARQVES
SVR
LES DEVX SONNETS.



SONNET D'VRANIE.

IL faut finir mes iours en l'amour d'V-
ranie,
L'absence ni le temps ne m'en sçauroient
guerir,
Et ie ne voy plus rien qui me pust secourir,
Ni qui sceust rappeller ma liberté bannie.

Dés long-temps ie connois sa rigueur in-
finie, (perir,
Mais pensant aux beautez pour qui ie dois
Ie benis mon martyre, & content de mourir,
Ie n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de foibles dis-
cours,
M'incite à la reuolte, & me promet secours:
Mais lors qu'à mon besoin ie me veux ser-
uir d'elle,
(puissans,
Aprés beaucoup de peine, & d'efforts im-
Elle dit qu'Vranie est seule aymable, & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes
sens.



SONNET DE IOB.

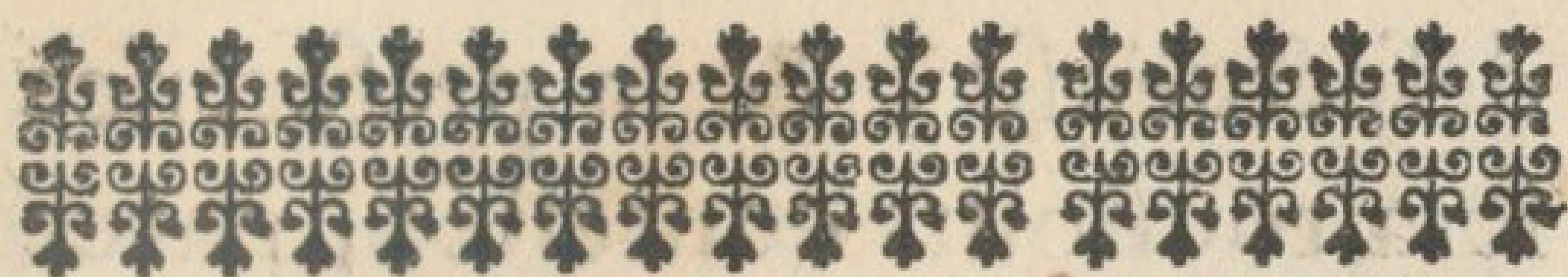
IOb de mille tourmens atteint,
Vous rendra ſa douleur connuë ;
Mais raiſonnablement il craint
Que vous n'en ſoyez pas eſmuë.

Vous verrez ſa miſere nuë,
Il s'eſt luy-meſme icy dépeint ;
Accouſtumez-vous à la veuë
D'vn homme qui ſouffre & ſe pleint.

Quoy qu'il euſt d'extrémes ſouffrances,
L'on voit aller des patiences
Plus loin que la ſienne n'alla :

Il eut des peines incroyables ;
Il s'en plaignit, il en parla ;
I'en connois de plus miſerables.





REMARQVES SVR LES DEVX SONNETS.

CHAPITRE PREMIER.



ES deux Sonnets ſont de deux chara-ćteres differens; & par conſequent, s'il en faut croire les Maiſtres de l'art, il ne ſe peut faire icy de comparaiſon, ni adiuger de preference. Pour le moins, la comparaiſon ne ſçauroit eſtre que

defectuëuse, & la preference sera tousiours contestée, parce qu'elle sera tousiours disputable.

Le Sonnet d'Vranie est dans le genre graue; le Sonnet de Iob dans le delicat. Il y aura des gens qui estimeront dauantage celuy d'Vranie, & tout-ensemble aimeront dauantage celuy de Iob. L'vn semble auoir plus d'esclat & plus de force; l'autre plus d'agrément & plus de finesse. Celuy-là parle tout de bon, & fait ce qu'il fait; celuy-cy se iouë, & donne le change. Le grand est plus rhetoricien, & plus de l'escole; le petit est plus ingenieux, & plus de la

conuerſation ; il ſent moins le lieu commun , & tient plus de l'original : Mais le lieu commun du grand eſt traité d'vne maniere ſi peu commune, qu'il peut pretendre en nouueauté , auſſi bien que l'original du petit. Dans le premier , la paſſion du Poëte eſt eſtalée auec pompe ; Dans le ſecond , le Poëte deſcouure ſa paſſion, en ſe cachant. L'vn va en plein iour , & auec ſes habillemens de feſte, à l'adoration d'Vranie ; l'autre ſe ſert de l'obſcurité ; ſe traueſtit , & prend le maſque de Iob , pour mieux reüſſir en ſon deſſein.

Acheuons la comparaiſon defectuëuſe des deux Sonnets ;

l'vn ſe peut appeller beau, & l'autre ioly. Mais quand ie dis ioly, ie ne donne pas gaigné pour cela, à l'autre que ie dis beau : Ie me conforme ſeulement à l'opinion d'Ariſtote, qui aſſignant à chaque choſe les termes qui luy ſont propres, reconnoiſt que la petite taille a des auantages, mais ne conte pas la beauté au nombre des auantages qu'il reconnoiſt : Il n'accorde pas aux petites choſes ce qu'à ſon aduis, la Nature n'a donné qu'aux grandes.

I'euſſe opiné peut-eſtre de cette ſorte, ſi i'euſſe eſté de la conuerſation de l'Hoſtel de Longueuille. Mais mon Con-

fesseur, qui entend peu la galanterie de la Cour, & qui s'attache extrémement à la seuerité de la Theologie, n'a garde d'estre de mon auis. Il blasme le Sonnet d'Vranie, parce qu'il ne s'accorde pas auec la Morale, & celuy de Iob, parce qu'il offense la Religion. Il ne peut souffrir qu'on se serue de la Raison pour faillir; & beaucoup moins qu'on employe les choses Saintes, & le nom des Saints à faire l'amour.

Si autrefois, dit-il, vn Poëte payen fut puny visiblement du Ciel, pour auoir meslé dans ses vers, ie ne sçay quoy, qu'il auoit desrobé de nos liures; que ne doit craindre celuy qui est cou-

pable de pis, dans le Sonnet qu'il a fait de Iob ? Vn tel exemple ne doit-il pas faire trembler les Poëtes Chreſtiens , quand ils ſont ſi temeraires que de profaner les Eſcritures, qu'ils appellent Saintes. C'eſt les profaner (adjouſte mon Confeſſeur) que de ne s'en pas ſeruir ſerieuſement: A plus forte raiſon, que de les mettre à toutes ſortes d'vſages; que d'y chercher dequoy plaire aux femmes; dequoy cajoller vne Maiſtreſſe; dequoy luy faire vn poulet en vers.

Il n'y a point d'apparence de me demander apres cela, *Lequel des deux Sonnets aymeriez-vous mieux auoir fait?* Ie ne pen-

ſe pas qu'on me doiue preſſer là-deſſus. Ie ſerois contraint de reſpondre, que ie ne voudrois auoir fait ni l'vn ni l'autre, parce que ie ne veux point faire de Sonnets, dont ie ſois obligé de me confeſſer.

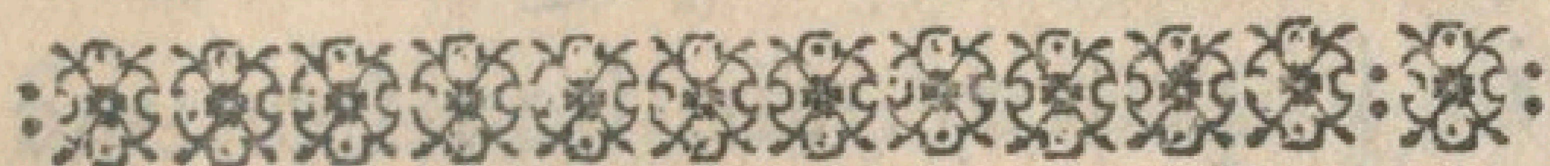
Mais quand il n'y auroit pas de peché, il y auroit touſiours de la meſſeance à vn homme de mon âge de ſe meſler de ſemblables choſes.

Il a neigé cinquante ans ſur
ma teſte,

auſſi bien que ſur celle de Ronſard. La Vieilleſſe s'eſt venu ſaiſir de moy, auec tout ſon funeſte équipage, accompagnée de toutes ſes miſeres, & de tous ſes

maux. En cét estat-là, il vaudroit autant me demander, de laquelle des deux Courantes i'aymerois mieux estre l'autheur, ou de la Mauleurier, ou de la Chabote.





CHAPITRE II.



En'en voulois pas dire dauantage, mais ie ne puis rien refuſer à mes amis. Parlons donc encore des deux Sonnets. Celuy d'Vranie fut troué beau dés le iour de ſa naiſſance, & de ce iour-là iuſqu'à celuy-cy, il n'y a gueres moins de vingt-quatre ans. I'en parle comme ayant eſté la ſage-femme de ce bel enfant, & l'ayant receu en venant au monde. Vranie ne le vit qu'apres moy, & tout chaud qu'il eſtoit, immediatement aprés ſa production,

ie le portay au bon-homme Monſieur de Malherbe.

A dire le vray, il en fut ſurpris. Il s'eſtonna qu'vn Auenturier (ce ſont ſes propres termes) qui n'auoit point eſté nourry ſous ſa diſcipline ; qui n'auoit point pris attache ni ordre de luy, euſt fait ſi grand progrés dans vn païs, dont il diſoit qu'il auoit la clef. Pour moy, ie ſuiuis ma couſtume, & m'intereſſay auec chaleur, en ce qui regardoit la gloire de mon amy. Ie loüay ſon nouueau-né, ſans exception & ſans reſerue : Il me plût depuis la teſte iuſques aux pieds. Ie ne me donnay ni le loiſir, ni la liberté d'en iuger de

ſens raſſis: Auſſi n'auois-ie garde de m'imaginer alors qu'on m'en demanderoit aujourd'huy mon iugement.

Depuis ce temps-là, ie n'auois pas changé d'auis, & me reposois de bonne foy dans ma premiere opinion. Mais au bruit de la Cour, & à la priere qui m'a eſté faite, ayant pris les lunettes de ma vieilleſſe, qui ſont peut-eſtre plus aſſeurées que mes yeux du temps paſſé, ie confeſſe que i'ay vn peu moderé la violence de mon amour. I'ay troué le Sonnet encore beau, mais non pas ſi beau qu'auparauant. Aprés vne ſerieuſe attention, i'ay veu vne notable difference

entre les ſix derniers vers, & les huict premiers; Et il me ſemble que ce qu'on peut dire de plus fauorable pour ceux qui paſſent deuant, c'eſt qu'ils ne ſont pas indignes de ceux qui les ſuiuent. Mais toute la dignité, toute la nobleſſe, toute la grandeur eſt derriere eux. Les premiers ſont bien du meſme nom, & de la meſme famille; mais ils ne ſont pas du meſme merite, ni de la meſme qualité. Ils m'ont fait rire de memoire, m'ayant fait ſouuenir des Corteges d'Italie, où les Valets precedent les Maiſtres.

Quiconque prendra la peine d'en faire l'examen, verifiera

cette notable difference, & trouuera de plus beaucoup de desordre dans les trois meilleurs vers de ces huict premiers. Ce desordre, neantmoins, n'est pas reconnoissable d'abord, parce que l'harmonie des nombres empesche l'esprit de prendre garde à la regularité du sens.

Mais pensant aux beautez pour qui ie dois perir,
Ie benis mon martyre, & content de mourir,
Ie n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Personne ne doute que benir son Martyre, ne soit le plus haut degré de patience, où puisse par-

uenir la Philosophie Chrestienne : Celle des Payens n'a pas esté iusques-là ; & ceux qui ont craché leur langue au visage des Tyrans, qui ont braué la Douleur, qui se sont moquez de la Mort, n'ont pas pourtant beny leur Martyre. Si cela est ; N'oser murmurer contre le Tyran, aprés auoir beny le Martyre, n'est-ce pas finir par où il falloit commencer ? n'est-ce pas renuerser l'ordre des choses ? & pour n'exagerer pas trop celle-cy, n'est-ce pas mettre ses pensées hors de leur place ? Par là le Poëte descend, au lieu qu'il deuoit monter, & encore ce qu'il fait, est plustost vne cheute qu'v-

ne deſcente. Il ſe dégrade luymeſme, à la fin du troiſieſme vers, de la qualité de Martyr, qu'il auoit priſe au commencement du ſecond; Et la vertu d'vn Heros, qui benit ſes peines, ne ſert que de paſſage à la timidité d'vn Eſclaue, qui n'oſe parler.

Ne murmurer pas, ne vouloir pas murmurer, ſe pourroit defendre: Mais n'oſer murmurer, n'oſer ouurir la bouche, n'oſer gronder contre le Tyran, eſt, à mon aduis, inſouſtenable; parce qu'il procede de foibleſſe & de crainte, & non pas de courage ni d'amour. Si le contentement de mourir du ſecond

vers, ne produit que ce ſilence forcé du troiſieſme, il produit vn effet indigne de luy: il oſte la hardieſſe à l'innocence; il ajouſte la laſcheté au malheur; il fait d'vn Martyr vn Criminel.

Ie ſçay bien que ce n'eſt pas l'intention du Poëte de faire cela, & qu'il n'a pas deſſein de tomber dans vne abſurdité. Cette abſurdité pourtant ſe tire de l'ordre de ſes penſées, ſans aucune violence de noſtre part. Ces inconueniens naiſſent contre ſon propre deſſein, de l'arrangement de ſes paroles; Ce qu'il dit, repreſente ces inconueniens à noſtre imagination, en deſpit

de luy & de nous. Ainsi le mauuais succés ruine le merite de la bonne intention. On n'est pas obligé d'entendre ce que le Poëte pretend dire, & qu'il ne dit pas. Il pouuoit bien se passer de son silence, en suite de ses benedictions.

Que s'il estoit absolument resolu de ne pas murmurer contre la cruauté d'Vranie; Si de necessité il vouloit faire entrer dans son amour cette crainte discrette & respectuëuse, qui ferme la bouche des Amans, elle deuoit estre toute seule dans les deux vers, où elle y deuoit estre la premiere. De cette sorte il eust esté par degrez, & du

moins au plus; il n'euſt pas confondu l'Hiſtoire de ſon amour; il euſt conclu par les actions de graces, & par les cantiques de loüange, au milieu des peines & des tourmens; aprés quoy il n'y a rien à faire dans la vertu de patience, & dans la paſſion de l'amour.

Voila quelle eſt l'impoſture de la muſique des vers. L'eſprit trompé par le plaiſir de l'oreille, & attentif au ſon des paroles, eſt deſtourné de toute autre attention. Il s'attache de telle ſorte aux nombres & aux meſures, qu'il en oublie tout le reſte.



CHAPITRE III.



L eſt certain que la haſte eſt ſouuent aueugle ; C'eſt vne mauuaiſe conſeillere dans le iugement des ouurages de l'eſprit. La premiere veuë a des attraits qui ſurprennent. La nouueauté a des charmes, dont il eſt difficile de ſe défendre. Mais vn peu de temps nous détrompe de ceſte impoſture : Ces charmes ſe rompent par la reuiſion & par le loiſir. Les ſecondes penſées ſont plus ſages que les premieres. Ie le reconnus hier, & le reconnois au-

jourd'huy, en relisant le Sonnet que i'ay sur ma table, & que ie considere de plus prés que ie n'auois fait.

Dans les six vers mesme, qui paroissent si pompeux & si esclatans, que i'appellois les Maistres des autres, qui me sembloient estre arriuez à la derniere perfection, ie descouure des defauts considerables, & que la charité du meilleur amy du Monde ne peut excuser.

Quelquefois ma raison par de foibles discours
M'incite à la Reuolte, & me promet secours, &c.

Si dans le Dictionnaire Fran-

çois(Monſieur de Vaugelas l'appelle Vocabulaire) Reuolte eſt ſœur de Rebellion, ou pluſtoſt ſi c'eſt vne meſme choſe, elle ne ſçauroit eſtre priſe en bonne part. Et ſi le choix des paroles eſt le principe de bien parler, le Poëte deuoit choiſir les ſiennes auec plus de ſoin, & ne ſe pas ſeruir indifferemment des premieres qui ſe ſont preſentées à luy. Pourquoy appelle-t-il Reuolte, le retour à ſon deuoir, le recouurement de ſa liberté, la plus iuſte de toutes les guerres? On pourra dire que c'eſt faire outrage à la Raiſon, de la faire paſſer pour vne Seditieuſe, qui porte l'eſprit à ſe ſouleuer;

au lieu que c'eſt vne legitime Reyne qui taſche d'appaiſer le ſouſleuement, & de reſtablir ſon autorité, que les Paſſions auoient vſurpée.

Vn mot mal employé eſt cauſe du tort qui eſt fait icy à la Raiſon; & ie demeure bien touſiours d'accord auec les partiſans du Sonnet, de la bonne intention du Poëte; mais ie voudrois qu'il euſt cherché vn terme plus propre, pour expliquer ſa bonne intention. En telles rencontres, il vaut mieux eſtre ſuperſtitieux que libertin. Dans l'employ des mots, il ne faut pas touſiours ſe conſeiller à l'oreille, qui peut prendre l'vn

pour l'autre, parce qu'elle iuge de leur ſon, & non pas de leur valeur; & fait difference entre les doux & les rudes, & non pas entre les propres & les impropres. Celuy qui dit que la Raiſon par ſes diſcours incite l'eſprit à la Reuolte; quoy que cette Reuolte ſoit contre les Sens & contre les Paſſions, dit, ſans y penſer, la meſme choſe, que celuy qui diroit que Henry le Grand par ſa Declaration du mois d'Aouſt mille cinq cens quatre vingts-neuf, incita le Peuple à la Reuolte, quoy que cette Reuolte fuſt contre la Ligue, & contre la faction



de Meſſieurs de Guiſe.

Mais la Raiſon des Amoureux, eſt vne autre Raiſon que celle des Sages. C'eſt vne Raiſon deſbauchée, qui s'entend auec les Sens ; qui non ſeulement obeït aux Paſſions, mais qui a deſſein de leur obeïr. C'eſt vne Reyne deſpoüillée de ſes Eſtats, & chaſſée du ſiege de ſon Empire. Mais elle le veut ainſi, & conſent elle-meſme à ſon Exil. Elle fait dauantage dans le Sonnet d'Vranie. Elle trahit ſon propre party, & paſſe du coſté des Rebelles, pour autoriſer la Rebellion. Mon Confeſſeur ne pouuoit ſouffrir

cette Anarchie dans le Sonnet. Cette laſcheté, cette perfidie de la Raiſon, luy ſembloit vn Monſtre dans la Morale.





CHAPITRE IV.

Mais quand à mon besoin ie me veux seruir d'elle,
Apres beaucoup de peine & d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Vranie est seule aymable & belle.



CETTE peine & ces efforts viennent du Poëte, ou de la Raison. Si c'est le Poëte qui trauaille, l'expression n'est pas nette: Si c'est la Raison, il n'estoit point necessaire qu'elle fist effort, pour dire qu'Vranie est seule aimable & belle. On

peut dire cela ſans beaucoup de peine, mais peut-eſtre ne le peut-on pas dire ſans quelque ſorte de temerité. Parce qu'en effet *cette ſeule belle* offenſe tout le reſte du beau Monde; eſt iniurieuſe à toutes les Cours, à tous les Cercles, à toutes les Aſſemblées. C'eſt vne faueur qui deſoblige vn nombre infini de Belles, pour en obliger vne ſeule; qui obſcurcit toutes les Orantes & toutes les Amarantes, pour donner du luſtre à Vranie. La force du mot de ſeule belle & de ſeule aimable, s'eſtend iuſques-là, & la conſequence en eſt celle-cy, que de cette grande Source de Beau & de

Bon, dont Dieu verſe des torrens icy-bas, pour orner les choſes qu'il a créées, il n'en tombe pas vne goutte hors de la perſonne d'Vranie; qu'au preiudice des autres perſonnes, elle reçoit tous les priuileges du Ciel & tous les auantages de la Nature; qu'elle eſt riche de la pauureté publique.

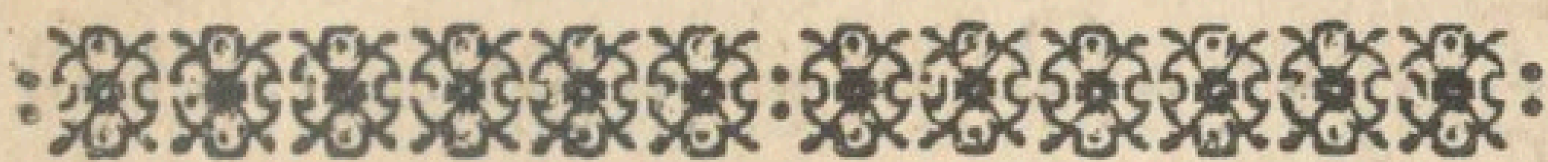
L'Autheur du Sonnet doit entendre cela par ſa ſeule aimable, & ſa ſeule belle. Et cét excés pour ſa Maiſtreſſe, n'eſt pas moindre que celuy des Stoïques pour leur Sage. C'eſtoit le ſimulacre & le fantoſme d'vn Sage, dont ces Meſſieurs faiſoient leur folie & leur ma-

rotte. Ils ont dit de luy, qu'il eſtoit ſeul beau, qu'il eſtoit ſeul riche, qu'il eſtoit ſeul Roy, & ce qui s'enſuit. Et comme ces inſolentes paroles les ont rendus ridicules à leur ſiecle, elles ont obligé vn honneſte-homme de celuy-cy, d'appeller leur doctrine le Roman de la Philoſophie. Mais le Paradoxe du Poëte amoureux ne doit rien au Paradoxe des Philoſophes Stoïques : & ie ne doute point que s'il euſt eſté imprimé du viuant de celuy qui l'écriuit, il ne l'euſt broüillé auec vn Peuple, dont ſur toutes choſes il briguoit les ſuffrages & l'approbation; dont il eſperoit vn iour de ſe faire le

Tribun. Ce petit mot luy eust suscité de grosses guerres; il luy eust fait autant de querelles, qu'il y a de femmes en France, qui pensent n'estre pas laides.

I'ay ceans vn Grammairien Sophiste, grand & violent Exagerateur, qui en dit bien dauantage. Mais remettons à demain ce qu'il en dit.





CHAPITRE V.



E Plus n'empeſche pas, dit-il, que le Moins n'ait quelque merite. Il n'empeſche pas meſme que le Moins ne puiſſe deuenir le Plus, par la comparaiſon d'vn autre Moins, qui luy ſera inferieur. Mais *le Seul* deſtruit tout & abolit tout. Cét incompatible *Seul*, Cét ennemy public & vniuerſel, Ce Tyran parmy les Monoſyllabes, ne laiſſe rien de viuant en l'Eſtre des choſes ; ne baſtit ſon Throſne que de ruines. Il abbat tous les degrez, il rompt tous les

rangs, il oste toutes les differences.

Il n'est rien de si beau que Caliste. Malherbe s'est arresté là. Mais *il n'est rien de beau qu'Vranie*, c'est aller bien plus loin que Malherbe, & le laisser bien derriere. Le bon-homme souffroit pour le moins qu'il y eust de belles Armides & de belles Angeliques, pourueu que Caliste fust plus belle qu'elles. Il ne trouuoit pas mauuais qu'il y eust des Olimpes & des Clorindes qui fussent aimables, pourueu que Caliste le fust dauantage. Il vouloit dire par là, Que les autres cedent, & non pas qu'elles perissent; Que Caliste soit

la Souueraine dans le monde, & non pas qu'elle ſoit l'Vnique ſur la terre; Qu'elle occupe la premiere place, mais qu'elle ne ſupprime ni la ſeconde ni la troiſieſme. Il ſe contentoit de la Superiorité, qui eſt vne choſe aſſez enuiée; & ne pretendoit pas à cette Solitude ambitieuſe, qui ſeroit tout à fait inſupportable.

L'exagerateur ne laiſſe pas encore Malherbe. Luy & les Poëtes ſes predeceſſeurs, dit-il, ne demandoient pour la beauté de leurs Dames, que la ſoumiſſion & les hommages des autres beautez; Celuy-cy demande leur perte & leur aneantiſſe-

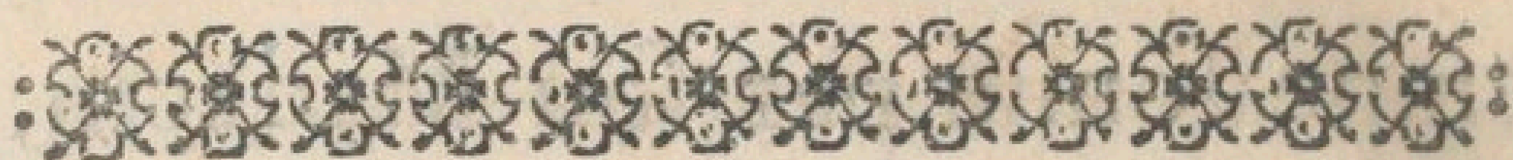
ment entier. Il n'eſt pas ſatisfaict de la preference & de la victoire: Il eſt de l'humeur de ces cruels Victorieux, qui veulent la mort & le deshonneur des Vaincus. Il ne veut point de communication de la perſonne qui regne, à celles qui ſont ſuiettes : Il veut Empire ſans ſocieté, & non ſeulement comme du meilleur ſur le moins bon, mais comme de l'homme ſur la beſte.

Sans mentir il en veut trop. Mais c'eſt ſa Raiſon qui le veut & non pas luy. Car dans le Sonnet, la Raiſon & le Poëte, ſont deux perſonnes ſeparées. Comme le Malade eſt quelquefois

empoiſonné par ſon Medecin, le Poëte eſt trompé par ſa Raiſon,

Qui luy dit qu'Vranie eſt ſeule aimable & belle.





CHAPITRE VI.



ICY s'arresta l'Exagerateur, & il me sembla qu'il n'auoit point tant de tort. Ses exagerations ne me semblerent pas si déraisonnables que quelques-vnes du iour precedent, dans lesquelles il auoit perdu le respect que les Grammairiens doiuent aux vers de Virgile, & à la prose de Ciceron.

Il est certain que si les excés ne sont que simples excés, il vaut beaucoup mieux se tenir dans la mediocrité. Quand l'audace de l'entreprise n'est point

accompagnée du merite de l'a-
ction, & que l'estrange n'a rien
d'excellent, ne nous efforçons
point à faire & à dire des choses
estranges. Les termes dont il
s'agit, & autres semblables, sont
ou odieux ou importuns ; sen-
tent l'orgueil des Tyrans ou la
vanité des Declamateurs. Le
seul Sage, le seul Iuste, le seul
Vaillant, ne se peuuent souffrir,
non pas mesme en la personne
de Socrate, d'Aristide, d'Ale-
xandre. Et qui est le Maistre des
ceremonies, qui donne les rangs
dans l'Empire de la Vertu ; qui
a droit de dire celuy-là est le
plus grand, ou est le Premier ?
Pour moy, ie ne connois per-

ſonne qui ayt ce droit-là.

Et à ce propos, il n'y aura point de mal de faire ſçauoir au Monde curieux, ce qui arriua vn iour au feu Prince d'Orange Maurice, chez vne Femme, où il eſtoit en conuerſation. Cette femme bruſque & hardie luy demanda, pour le mettre en peine, *Qui eſtoit le premier Capitaine qui fuſt au Monde.* La queſtion le ſurprit, & luy donna vn peu à penſer. Il ne vouloit pas ſe faire tort; il n'oſoit pas ſe faire iuſtice. Il n'y auoit point d'apparence de ſe declarer par ſa propre bouche, le premier Capitaine qui fuſt au Monde; & d'auouër auſſi qu'vn au-

tre que luy fust celuy-là, la Nature eust trop pati, par cét acte d'humilité forcée. De se couronner luy-mesme, il ne le pouuoit honnestement ; de mettre la couronne sur vne teste estrangere, il ne s'y pouuoit resoudre. Dans cette irresolution, il se laissa demander plus d'vne fois à la Dame brusque, *Qui estoit le premier Capitaine qui fust au Monde* ; Et à la fin il luy respondit aussi brusquement, que *le Marquis Spinola estoit le Second.*

On voit par-là qu'il y a de la galanterie au païs de Monsieur Heinsius, & de tant d'autres Messieurs, qui se terminent en

vs. On voit de plus que le Seul, le Premier, le plus Grand, ſont des noms ſacrez & venerables à ceux qui les meritent le mieux: Les Heros font ſcrupule d'y toucher, au milieu de leur Gloire & de leurs Triomphes.





CHAPITRE VII.

Et m'y r'engage plus que ne font tous mes ſens.



'EXAGERATEVR Grammairien reuient au combat, & fait vne nouuelle charge. Voicy mot à mot ſon opinion, ſur ce dernier vers.

Eſt-ce dans Vranie, dit-il, ou dans l'amour d'Vranie que la Raiſon rengage le Poëte ? Si c'eſt dans Vranie, ce n'eſt pas parler François, ou c'eſt parler François à la mode de ce galand-homme, qui employoit

dans à toutes occaſions & à tous vſages. Il abuſoit ſi eſtrangement de ce pauure mot, qu'il me dit vn iour qu'il auoit eſté autrefois dans les chiens & dans les cheuaux, pour dire qu'il auoit aimé la chaſſe; que depuis, il fut dans les Princes & dans les Seigneurs, pour dire qu'il auoit ſuiui la Cour; mais qu'à l'auenir il vouloit eſtre dans le Bourgeois, pour dire qu'il vouloit viure à Paris, en homme priué. Le Poëte ne peut ſe rengager dans Vranie, qu'en ſuiuant l'exemple de ce galand-homme. Mais ſi c'eſt dans l'amour d'Vranie que ſa raiſon le rengage; pour aller à cet amour

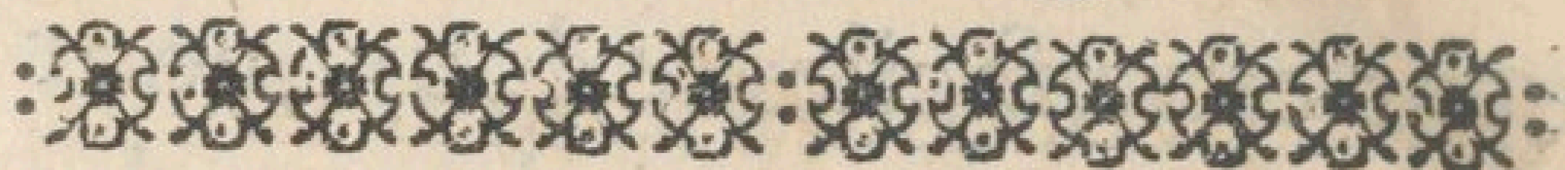
il est besoin de retourner sur ses pas, & de faire beaucoup de chemin. Il faut aller chercher l'amour d'Vranie iusqu'au premier vers, pour y rapporter ce rengagement, quoy qu'il en soit esloigné de treize autres vers, qui est vne distance assez remarquable.

Que si ce voyage d'vne extremité du Sonnet à l'autre, ne reüssit pas, il faut aller encore plus loin, & rapporter *m'y rengage*, à l'intention du Poëte, qu'il a laissée dans son esprit. Il faut auoir recours à vne parole mentale & interieure; & presupposer auec luy, au vers pre-

cedent, ou ses premiers fers, ou son ancienne seruitude, ou sa vieille passion, dans laquelle il est rengagé. Autrement, *m'y rengage*, est si abandonné & si seul, que ie ne sçay pas ce qu'il pourra deuenir. N'ayant point d'attache ni d'appuy qui le soustienne, il ne peut pas s'empescher de tomber par terre; & pour le faire subsister dans le dernier vers, il est absolument necessaire de changer le penultiesme, & d'y mettre le mot qui y manque. C'est vne necessité de Grammaire, dont il n'y a point de figure qui dispense la Poësie. Les vers doi-

uent estre faciles & doux, pour estre chantez; mais les paroles des vers doiuent estre iustes & regulieres, pour estre autre chose que des sons.





CHAPITRE VIII.



VTRE cette difficulté, qui m'a esté proposée par le Sophiste Grammairien, il y a vne objection à faire contre *tous les sens* du mesme vers, & ie pense qu'il sera difficile d'y respondre Puis-qu'il est fait mention generalement de tous les sens, pas vn n'en est excepté. Et cela estant, ne pourra-t-on pas demander si le goust & l'odorat contribuënt quelque chose en ce rengagement d'amour? quel est leur office & leur action dans vn amour sans jouïs-

ſance, comme l'amour d'Vranie ; vn amour qui n'a rien de terreſtre, de materiel & d'impur ; qui ne produit que des gemiſſemens & des plaintes, ou pour le plus des pointes & des ſpeculations ?

Peut-eſtre qu'il ne ſeroit pas ſi eſtrange de parler ainſi chez nos Voiſins, & particulierement en Eſpagne. Tous les ſens pourroient entrer dans l'amour de ces Poëtes ſenſuëls, qui eſcriuent à Madrid & à Tolede. Car, à leur dire, les Vranies de ce païs-là ne reſpirent que des fleurs & des parfums. Ils parlent ſans ceſſe des roſes & de l'ambre de leur haleine. Bien

dauantage ; Ils ſuccent, ils boiuent, ils mangent les baiſers de leurs Maiſtreſſes. Ils ſe nourriſſent, ils s'enyurent de l'Ambroſie, du Nectar, de quelque choſe encore plus rare, qui ſe cueille ſur les belles bouches.

Nobis non licet eſſe tam diſertis,
Qui Muſas colimus ſeueriores.

Tous les ſens ne ſont donc point icy en leur place, & le Poëte deuoit tourner ſa penſée d'vne autre façon. Ne s'embaraſſant point dans tous les ſens, il euſt mieux fait de dire que ſa Raiſon luy auoit promis ſecours, mais qu'elle luy auoit manqué de parole, & qu'elle s'eſtoit iettée du coſté de ſa Paſ-

ſion : Qu'elle auoit deliberé en ſa faueur , mais qu'elle auoit conclu contre luy , & que cette concluſion auoit eſté , Que meſme du conſentement de la Raiſon, on pouuoit eſtre fou d'Vranie ; que l'amour d'Vranie eſtoit vne maladie qui valoit mieux que la ſanté , & vn vice preferable à la vertu , &c. De cette ſorte , la Raiſon euſt failly toute ſeule , & le Poëte n'euſt point failly de ſon chef, n'eſtant en cecy que l'Hiſtorien de la Raiſon.

Mais comme il falloit rejetter les Sens , pour ſe ſeruir de la Paſſion , il falloit bien prendre garde de ne s'en pas ſeruir au

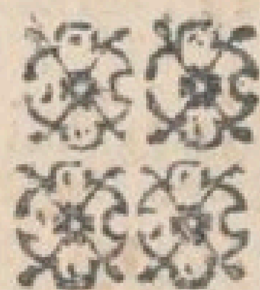
pluriel. Car au lieu de tous ses sens, de dire toutes ses passions, c'eust esté changer vne faute pour vne autre, & corriger cét endroit en le barboüillant. C'eust esté sortir d'vne fausse subtilité, pour tomber dans le Galimatias de la vieille Cour: Quelques-vns l'ont nommé le Phœbus & le haut Stile de la vieille Cour.

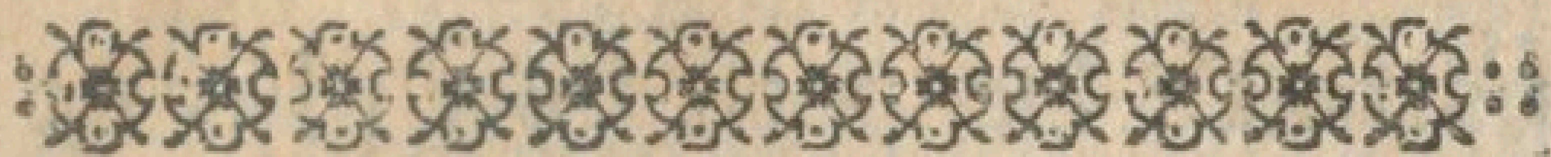
I'ay veu vn excellent Recueil de ce Galimatias, parmy les papiers de feu Monsieur le Duc de *** où, entre autres locutions choisies, il y auoit, *Seruir quelqu'vn, Honnorer quelqu'vn de toutes les paßions de son ame,* & par consequent de sa tristes-

se

se comme de sa ioye, de sa crainte comme de son esperance, & ainsi des autres. C'estoient les fleurs de Rhetorique de cét heureux siecle, & ce qu'on appelloit belles choses à la Cour du Roy Henry troisiesme, & chez la Reyne Marguerite sa sœur. Les Pybracs pourtant, les Desportes & les Duperrons ont esté de ce siecle-là, & ne se sont point opposez à ce Galimatias. Mais pourquoy s'y fussent-ils opposez? Puis-qu'il estoit si bien payé, ils auoient raison de ne le trouuer pas mauuais. Monsieur l'Admiral de Ioyeuse donna dix-mille escus à vn homme que i'ay connu, pour luy auoir dedié vn

Diſcours de ce ſtile-là ; où il n'a-
uoit pas oublié le Zenit de la
vertu, le Solſtice de l'honneur,
& l'Apogée de la gloire, non
plus que le Roy des Merueil-
les, & la Merueille des Roys,
outre toutes les paſſions & tou-
tes les puiſſances de ſon ame.
Ce ſtile, qui meritoit de ſi
grands preſens, valloit bien
mieux que le noſtre, qui ne
nous peut faire payer d'vne peti-
te penſion.





CHAPITRE IX.



ST-il poſſible que les belles choſes ſoient ſi imparfaites? N'y a-t-il point de perfection ſur la Terre? Non, il n'y en a point, n'en deſplaiſe aux Poëtes & aux Amoureux. La perfection eſt logée meſme plus haut que le Ciel, & il me ſemble que Virgile parle en quelque lieu, des defauts du Soleil, & des maladies de la Lune. Cela n'empeſche pas, pour demeurer en nos premiers termes, que le grand Sonnet ne ſoit beau, quoy qu'il ne ſoit pas

parfait : Le petit non plus ne laiſſe pas d'eſtre beau dans mon opinion, & dans celle d'Ariſtote d'eſtre ioly, quoy qu'il ayt ſes taches & ſes defauts, auſſi bien que le Soleil.

On eſcrit de Paris d'eſtranges choſes de ces deux Sonnets. On me mande qu'ils ont partagé la Cour ; qu'ils ont diuiſé la Maiſon Royalle ; qu'ils ont ſeparé le Frere d'auec la Sœur. Mais ie ne m'eſtonne point de cette diuiſion & de ces partis, moy qui ay leu l'Hiſtoire de l'Empire de Conſtantinople, & qui ſçay que la couleur d'vne liurée & la façon d'vn habillement, ont eſté cauſe de plus grandes

& de plus dangereuſes factions. Ie ne trouue pas eſtrange que l'vn & l'autre Sonnet ayent eu des Louëurs & des Repreneurs: Et pour venir au particulier de celuy dont ie n'ay parlé qu'en general, ie ne trouue pas eſtrange qu'on ayt crié ſi haut contre *des Patiences qui vont ſi loin.*

L'Vſage n'ayant point adoucy la rudeſſe de ce mot, & l'autheur du petit Sonnet n'ayant pas aſſez d'authorité pour l'introduire à la Cour, il ne ſe pouuoit pas que les oreilles du grand monde n'en fuſſent choquées la premiere fois. En quoy

paroiſt neantmoins la bizarrerie de l'Vſage, & le caprice de noſtre Langue. Car ſi elle ne rejette pas les vaillances & les magnificences, les impertinences & les inſolences, &c. Si elle reçoit mille impatiences, les impatiences extremes, toutes les impatiences du monde; pourquoy ne receura-t-elle pas *les patiences* du petit Sonnet, en vertu de l'Analogie, de laquelle Iules Ceſar auoit fait vn liure?

La Raiſon le voudroit, mais l'Vſage s'oppoſe à la Raiſon. Et ie ne ſçay qu'vn ſeul lieu de noſtre Proſe, où l'on puiſſe ſouffrir

les patiences, ſans crier contre elles. Le voicy en la bouche d'vn Predicateur. *Il n'eſt point de patience dans toute l'Antiquité profane, qui ſoit comparable à celle de Iob; non pas meſme la patience d'Anaxarque; non pas meſme la patience de Regulus, & tant d'autres illuſtres Patiences dont les Hiſtoires ſont pleines, &c.*

Mais ni en proſe ni en vers, il ne faut iamais s'opiniaſtrer contre l'Vſage, & aller à l'eſcart du chemin battu. C'eſt vne pauure ambition que de vouloir eſtre Fondateur d'vn nouueau Pluriel. Tels & ſemblables pluriels

ont mal reüssy dans les liures des Anciens, aussi bien que dans le petit Sonnet. Ils n'y sont remarquables que par la singularité. Varron, Ciceron, Saluste; quels Maistres, bon Dieu, & quels Chefs de part! n'ont pû trouuer en cela d'imitateurs, & personne n'a voulu faillir, apres leur exemple. Varron a dit *paupertates*, mais il n'a point fait de Secte en le disant. Ciceron a dit *auaritias*, mais les Manuces mesmes, ses plus passionnez & plus aueugles partisans, l'ont laissé dire tout seul *auaritias*, & se sont arrestez au singulier *auaritia*. Saluste a dit

famas, mais il n'a esté ſuiuy de qui que ce ſoit; ſi ce n'eſt d'vn certain Aruntius, qui faiſoit gloire d'eſtre ſon Singe, & de qui Seneque allegue *Ingentes eſſe famas de Regulo*, en ſe moquant de ſa ridicule imitation.





CHAPITRE X.



PRES cette obje-ction que toute la France a faite, ie demanderois volontiers, si *vous rendra ſa douleur connuë*, eſt meilleur François que *les patiences qui vont ſi loin*?

Quelle ſorte de langage eſt-ce, ie vous prie, *Ie veux vous rendre ce Caualier connu*, ou *cette Dame connuë*, pour dire, ie veux vous les faire connoiſtre, ou vous en donner la connoiſſance? Eſt-ce vne façon de parler poëtique? Eſt-ce vne locu-

tion figurée ? Eſt-ce vne mode eſtrangere & apportée de dehors, qui depuis peu a eſté naturaliſée en ce Royaume ? Ou pluſtoſt n'eſt-ce point vne neceſſité de la Rime ? N'eſt-ce point quelque petit reſte du College ? n'eſt-ce point le iargon d'vn ieune Allemand, nouuellement arriué à Orleans, qui fait effort pour parler François, & qui prie ſon hoſte de luy rendre connus les plus honneſtes gens de la ville ? On peut dire ſe rendre celebre à toute la France; ſe rendre illuſtre par la grandeur de ſes actions; Mais on ne peut pas di-

re de la meſme ſorte, ſe rendre connu. Il faudroit que celuy qui le diroit, euſt plus de credit que l'vſage, pour le dire auec ſuccés.





CHAPITRE XI.



N ſuite de la douleur connuë, il y a trois rimes en *euë*, dont il eſt à propos d'eſplucher la raiſon.

Iob de mille tourmens atteint,
Vous rendra ſa douleur connuë,
Mais raiſonnablement il craint
Que vous n'en ſoyez pas eſmeuë.

Vous verrez ſa miſere nuë,
Il s'eſt luy-meſme icy dépeint;
Accouſtumez-vous à la veuë
D'vn homme qui ſouffre & ſe pleint.

Ie ne ſçay pas bien ſi le Poëte

est icy d'accord auec luy-mesme, & s'il ne dit point des choses contraires. Il a peur que sa Dame ne soit pas esmeuë d'vn objet digne de compassion ; & immediatement aprés, il desire qu'elle s'accoustume à voir cét objet. Par consequent il desire ce qu'il craint. Cette accoustumance à voir, deuant oster à sa Dame l'émotion qu'il voudroit qu'elle eust, il la prie d'vne chose qu'il a tesmoigné de ne vouloir pas. Il prendra la peine, s'il luy plaist, d'accorder cela ; & se souuiendra, cependant, de ce vieux mot, dont l'Vniuersité retentit, depuis saint Yues iusqu'à sainte Geneuiéue, *Ab*

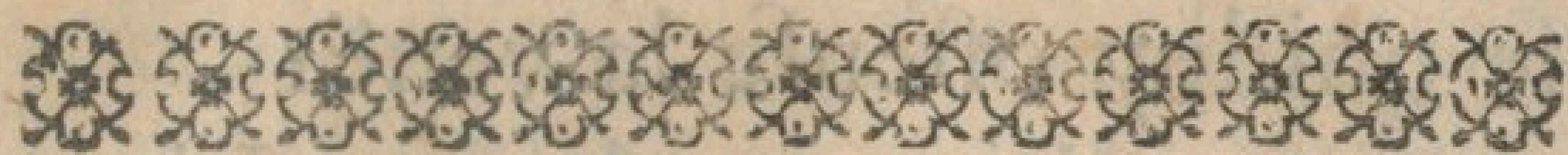
assuetis non fit passio.

L'Ame ne receuant l'émotion que par le passage des yeux; quand ils sont vne fois bien asseurez, elle ne sçauroit estre surprise. Quand les yeux ont contracté habitude & familiarité auec les plus estranges objets ; ces objets, de farouches qu'ils estoient, deuenant appriuoisez, & entrant dans l'ame comme amis, ils n'y excitent plus de tumulte, & rien ne s'émeut à leur veuë. A force de voir des Monstres, ce ne sont plus Monstres aux yeux qui les voyent. Les Spectres mesmes & les Furies, armées de leurs torches & de leurs serpens, per-

droient leur force & leur horreur dans nostre imagination, par l'accoustumance de les voir. A plus forte raison, &c.



CHAPITRE



CHAPITRE XII.



AIS comment, & de quel front peut-on dire à vne femme, quand on luy parle d'vn homme, *qu'elle verra sa misere nuë?* Celuy qui, au rapport de Quintilien, trouua ie ne sçay quelle vilainie cachée sous ce demi-vers, *Incipiunt agitata tumescere*, que ne trouueroit-il dans le vers de la nudité de Iob? Le mot de misere ou de pauureté, appliqué à vn homme nu, n'est-il pas capable de receuoir vne sale interpretation? ne represente-t-il pas à vne femme, quelque cho-

ſe qui luy offenſe la veuë?

Ie ſçay bien que la ſage Liuie a dit autrefois, que les hommes nus eſtoient des ſtatuës aux yeux des femmes de bien. Mais c'eſt la vertu de ces femmes qui fait cela, & qui chaſſe les mauuaiſes penſées : Et c'eſt noſtre effronterie qui preſente ces penſées à leur imagination, par la nudité qu'elle deſcouure à leurs yeux. Quoy que leur pudeur ſe conſerue, nous ne laiſſons pas de l'attaquer. Elles ne reçoiuent pas le ſcandale, mais nous le donnons.

Pour empeſcher que ces Spectacles ne ſoient deshonneſtes, il faudroit faire reuenir le Siecle de l'innocence. Depuis le peché du

premier homme, la honte ayant toûjours accompagné la nudité, & la Doctrine des mœurs estant quelque chose de plus important que l'Art de parler, ie conclus que la misere nuë, ou la nudité de Iob, est encore moins à louër que les patiences de Iob. Venons à ses souffrances & à ses peines.





CHAPITRE XIII.

Quoy qu'il eust d'extrémes souffrances.

Et proche de là

Il eut des peines incroyables.



Es deux vers, qui sont si voisins dans le Sonnet, ne voulant dire qu'vne mesme chose, il faut qu'il y en ayt vn qui ne serue que de nombre, & qui tienne seulement la place d'vn autre. I'ay appris de plus des Maistres de l'art, que si la repetition d'vn mesme mot ou d'vne mesme pensée ne fait vne figure, elle

fait vn vice, particulierement dans vn petit Poëme.

Mais outre la repetition vicieuse, il pourroit bien y auoir vn barbarisme dans le vers des souffrances extrémes, & vne improprieté dans celuy des peines incroyables. S'il en faut croire mon Grammairien, *auoir d'extrémes souffrances*, pour souffrir extrémement, est vne façon de parler sauuage, qui n'est ni de la prose, ni de la Poësie. La Conuersation la rejette; les Liures n'en veulent point: Elle n'a pas la grace, elle n'a que l'insolence de la Nouueauté. D'ailleurs, puisque le mot de peine signifie quelquefois difficulté & trauail, &

quelquefois douleur & ſupplice; eſtant icy en cette derniere ſignification, pour parler correctement, il falloit dire que Iob ſouffrit des peines, & non pas qu'il eut des peines. Hercule eut des peines incroyables, quand il cherchoit Hylas que les Nymphes luy auoient rauy ; Et le meſme Hercule ſouffrit des peines incroyables, quand il ſe bruſla ſur le mont Oeta.

Noſtre Commentaire ſe pourroit eſtendre dauantage, & il y auroit encore d'autres choſes à remarquer ſur les deux Sonnets: Mais i'aurois peur que ce fuſt ſe trop amuſer aux petites choſes.

Ce feroit faire fes affaires de fes jeux. Il ne faut pas iouër fi ferieufement ni fi long-temps. Quoy qu'Ariftote ait interpreté les Poëtes, & n'ait pas creû cette partie de la Grammaire indigne de luy, il n'a pas employé toute fa vie à faire des Queftions fur Homere. Quoy que Platon ait difputé des fyllabes & des mots, fes difputes n'alloient pas à l'infiny. Ils ne fejournoient pas; Ils n'habitoient pas dans la Grammaire; Ils y paffoient; Ils s'y promenoient. Comme eux, faifons quelques courfes & quelques promenades en ce païs-là. Mais choififfons vne meilleure & plus heureufe contrée, pour y efta-

blir noſtre domicile. Allons retrouuer noſtre ſainte Philoſophie & noſtre Socrate Chreſtien, où nous les laiſsâmes il y a vn mois.



DISSERTATION, OV RESPONSES A QVELQVES QVESTIONS.

AV REVEREND PERE DOM ANDRE' DE SAINT DENIS, Theologien de la Congregation des Reuerends Peres Feüillens.



DISSERTATION, OV RESPONSES A QVELQVES QVESTIONS, &c.



OVS auez donc leû auec plaisir mes dernieres compositions Latines, les Remarques sur les deux Sonnets, les douze Discours du Socrate, & la Dissertation de Monsieur de Girac, sur les Lettres de Monsieur de Voiture. Ie n'entreprens point, Mon reuerend Pere, de

respondre aux loüanges que vous me donnez, parce qu'elles sont au dessus de mon merite: Ie tascheray seulement de vous satisfaire sur les Questions que vous me faites, parce qu'elles sont de ma portée.

A Paris comme à Rome, aujourd'huy comme autrefois, il y a peu de gens qui escriuent bien. Ceux mesme qui sçauent bien escrire, ne sçauent pas tousiours bien iuger des Escrits d'autruy, parce que souuent c'est par imitation ou par hazard qu'ils escriuent bien. Vn President de la Cour des Aydes, estant allé voir

ſon fils, Penſionnaire au College de Boncourt, trouua entre ſes mains vn Volume de Ciceron, doré ſur la tranche, & relié de Maroquin de Leuant. Il fut faſché que Ciceron fuſt ſi bien veſtu, & dit *qu'il eſtoit dommage que ce ne fuſt Lipſe*. Noſtre cher Monſieur Bourbon m'a fait ce conte plus d'vne fois, & nous ſommes demeurez d'accord luy & moy, que ce Lipſe, dont eſt queſtion, a corrompu par ſon exemple, vne infinité de ieunes gens, en Flandre, en France, & en Allemagne.

Ie parle de ſon ſtile & de ſa Latinité: Car ie ſçay d'ailleurs que c'eſtoit vn homme tres-vertueux, & dõt les mœurs eſtoient

auſſi pures & innocentes, qu'elles eſtoient douces & agreables. Il en faut dire dauantage. Il auoit vne parfaite connoiſſance de l'Antiquité Romaine, & l'auoit enſeignée à Leyden & à Louuain auec beaucoup d'applaudiſſement. A Leyden, le Prince d'Orange Maurice fut vn de ſes Eſcoliers : A Louuain, l'Archiduc Albert, & l'Infante Iſabelle ſa femme eurent la curioſité de l'aller ouïr, & menerent la Cour au College. Mais ſa reputation n'eſtoit pas enfermée dans ſa Prouince. Il a eſté vniuerſellement eſtimé, & ſon grand merite le fit deſirer du feu Roy Henry le Grãd, du Pape Paul cinquieſme, & de

la Seigneurie de Venise. Il n'y eut gueres de Princes qui ne le voulussent auoir pour l'ornement de leurs Estats: Luy-mesme estoit Prince parmy les Doctes de son Temps, & vn des Triumvirs, comme ils le nommoient, de la Republique des Lettres: Vous sçauez que Scaliger & Casaubon estoient les deux autres. Mais à vostre auis, Mon Reuerend Pere, si ce Triumvirat estoit encore en la nature des choses, & qu'il s'assemblast chez Messieurs du Puy, où il prit les auis de tous les Sçauans, qui s'y trouuent tous les iours, iugeroit-il definitiuement du merite des deux Sonnets? Pronon-

ceroit-il vn Arreſt, auquel les Vranins & les Iobelins vouluſſent acquieſcer? Ie ne ſçay s'il y auroit aſſez de ſoumiſſion dans l'eſprit des Docteurs de robbe courte.

Parlons ſerieuſement, & diſons, qu'il n'appartient pas à tout le Monde de iuger des Poëtes. Pour cela il faut eſtre Poëte, auſſi bien qu'eux, & faut eſtre quelque choſe de plus. Iules Ceſar Scaliger n'a pas touſiours reüſſi en ce deſſein. Quoy qu'il ſe ſoit erigé en Critique & en Hypercritique, ie le recuſe preſque par tout: l'appelle de ſes Iugemens, en vne infinité d'occaſions: Souuent il blaſme d'excellentes choſes,

ſes, & en admire de mediocres. La pluſpart du temps il gaſte ce qu'il corrige ; Il change en pis ce qu'il veut changer en mieux. Pour louër vn Poëte, il offenſe tous les autres. Il ne connoiſt point le Genie de la Satyre Latine; point du tout cette Vrbanité Romaine & Patricienne; cette Venus ſecrette & voilée, qu'on deſcouure dans les beaux Ouurages, & qui neantmoins eſt differente de la Beauté viſible & materielle. Le vermillon & les afeteries des derniers Grecs luy plaiſent dauantage que la ſanté, que la force, que les graces des Anciens. Ioſeph Scaliger ſon fils a eſté contraint

de l'auouër, comme vous verrez dans vn Paſſage que ie vous enuoye à part, auec l'Eloge de feu mon Pere, & les autres pieces que vous voulez voir.

En matiere de Vers, les opinions de Ioſeph eſtoient plus ſaines que celles de Iules. Elles eſtoient pourtant bien hardies, & quelquefois meſme temeraires; Ajouſtons malicieuſes à temeraires. Car que ne dit-il point du pauure Lucain? Il le traite d'enfant, d'ignorant, de ridicule: Il ne traite gueres plus mal ſon grand ennemy Sciopius. I'auouë qu'ailleurs il me fait plaiſir de ſe declarer pour Ouide, & d'en prendre la protection

contre le Critique Victorius. Mais pourquoy mespriser si fort Lucain, qu'Ouide sans doute eust estimé; qui estoit né si heureusement pour la Poësie ; de qui les commencemens ont esté si beaux & si hardis? Il dit de plus, que la Thebaïde de Seneque est vn mauuais poëme, & l'essay d'vn Apprenti. Lipse dit, au contraire, que c'est vne piece diuine & le Chef-d'œuure d'vn Maistre. A qui des deux croirons-nous ? Ni à l'vn ni à l'autre, Mon Reuerend Pere ; L'vn en dit trop, & l'autre trop peu.

Quand le mesme Lipse prefere Seneque à Ciceron, ie luy pardonne cette injustice, car il

plaide sa cause, & son interest le fait parler. Mais de preferer Plaute à Terence, c'est ce qui ne se peut souffrir, en vn homme qui ne composoit point de Comedies sur le modelle de celles de Plaute, & qui n'estoit pas de ces anciens Superstitieux, dont Arnobe parle, qui faisoient vne partie de leur Religion, des Ouurages de ce Poëte : En effet qui le croira ? Il est vray pourtant qu'on a dit autrefois à Rome, *L'année ne sera pas bonne ; Il arriuera quelque malheur à la Ville, puis que l'Amphitruon de Plaute n'a pas esté representé.* Voila iusqu'où alloit en ce temps-là l'impertinence du me-

nu Peuple : Mais nous traitons auec les Patriciens ; Nous parlons au Senat & à l'Ordre des Cheualiers.

Eſtimer moins l'honneſte & l'agreable Conuerſation, que la Boufonnerie des mauuaiſes Farces, qu'vn iargon d'Equiuoques & de mots à deux ententes, qu'vne foule de Prouerbes traiſnez par les ruës, que des pointes de Turlupin, qu'on va chercher au bout du Monde, & qu'on fait venir ſur le Theatre à force de bras & de machines, Bon Dieu quelle deprauation de gouſt, & quelle maladie de iugement! Scipion & Lælius en auroient deſpit, s'ils reſuſci-

toient. Lipſe neantmoins n'eſt pas ſeul de ſon opinion, & le plus mauuais Party n'eſt pas le plus foible. Encore auiourd'huy contre vn honneſte homme mille Pedans. N'y a-t-il pas eu meſme vn certain Faquin de l'Antiquité, qui s'eſtant meſlé de donner les rangs aux Poëtes Comiques, a eu l'effronterie d'en mettre ſix deuant Terence, aprés lequel tous les autres doiuent eſtre ? Y eut-il iamais Iuge plus iniuſte que celuy-là; qui meritaſt mieux de perdre ſa charge, & d'eſtre chaſſé de ſon Tribunal auec infamie ? Lignorance ne fut iamais ſi aueugle, & tout-enſemble ſi preſomptueuſe.

Muret n'eſtoit pas de ſon auis, bien qu'il ne fuſt pas touſiours du bon, & qu'il euſt des chagrins & des fantaiſes ; comme les autres. Dans ſa Preface ſur Catulle, il me fait ſouuenir de ces Preuoſts coleres & violens, qui ne ſe contentent pas de condamner les Criminels, mais qui leur diſent des iniures, & leur donnent des coups de poing, en receuant leur audition. Muret agit ainſi auec les Poëtes qu'il nomme Eſpagnols : Il les outrage, pour fauoriſer ceux qu'il appelle Romains. Mais ſi vous le voulez ainſi, trouuons bonne ſa mauuaiſe humeur : Ie voudrois pour le moins qu'il fuſt conſtant

en ſes mauuaiſes humeurs. Et en verité ie ne puis comprendre, qu'ayant meſpriſé ſi fort les Epigrammes de Martial, il ait fait tant de cas des Dyoniſiaques de Nonnus.

Ce Nonnus eſtoit vn Egyptien, dont le ſtile eſt ſauuage, & monſtrueux. C'eſtoit vn Peintre de Chimeres & d'Hypocentaures. Ses penſées, ie dis les plus reglées & les plus ſobres, vont bien au delà de l'extrauagance ordinaire. En certains endroits, on le prendroit pluſtoſt pour vn Demoniaque que pour vn Poëte : Il paroiſt bien moins inſpiré des Muſes qu'agité par les Furies, Les Poëtes de

Clerac & de Bergerac estoient moins extrauagans, auant mesme qu'ils eussent passé la Dordonne, & qu'ils eussent dit de l'eloquence de la Reyne Marguerite,

I'entens vn Torrent precieux,
Qui verse en Terre tous les Cieux.

Le beau spectacle, MON Reuerend Pere, de voir les Cieux fondus & liquides rouler sur la face de la Terre; de voir ces grands Globes dans vn si petit espace, c'est à dire quelque chose de plus que la mer, dans quelque chose de moins que n'est le bassin d'vne Fontaine!

Ces Poëtes neantmoins escri-

uoient plus raiſonnablement que Nonnus ; Et ie ne doute point qu'il n'euſt admiré ce qu'ils eſcriuirent, & que quelques Courtiſans trouuerent ſi beau, *Que les Roys ne ſe doiuent expliquer que par la bouche des Canons.* Non pas meſme, dit le Commentaire, quand ils font l'amour à leurs maiſtreſſes ; quand ils donnent audiance aux Ambaſſadeurs ; quand ils ſont aſſis dans leur lit de Iuſtice, & qu'ils font entendre leur volonté à leurs Peuples ; Non pas meſme quand ils prient Dieu dans leur Oratoire. Ces Poëtes de Gaſcogne & de Perigord eſtoient Sages & modeſtes, en

comparaiſon de ce Poëte d'E-gypte, que mon voiſin Muret eſtime ſi fort.

Ie ne parle point d'vn autre homme de mon voiſinage, Pere d'alliance de Mademoiſelle de Gournay, eſtimé de Frà Paolo, & allegué par le Chancelier Baccon. Quoy que le Païs Latin ne luy fuſt pas inconnu, il eſtoit neantmoins eſtranger, & hoſte en ce païs-là. Par conſequent, il deuoit y aller plus retenu, & ſe donner chez autruy moins de liberté qu'il ne s'en donnoit. Il ne deuoit pas faire le Magiſtrat où il n'auoit pas ſeulement droit de Bourgeoiſie. Pour decider des vers Latins,

comme il pretendoit de le pouuoir faire, il n'entendoit pas asſez ni le Latin, ni les Vers. Auſſi en pareilles occaſions, combien d'équiuoques & de meſpriſes de ſon iugement : Ie ne voy preſque autre choſe dans ſes Eſſays. Il eſt certain qu'il s'eſt laiſſé tromper tres-ſouuent, & par des Pipeurs tres-malhabiles. Teſmoin l'Apocriphe Cornelius Gallus, dont il a tant debité de fauſſe monnoye, apres l'auoir priſe pour bonne, qu'il m'eſt force d'auouër ſon peu de connoiſſance, ne pouuant accuſer ſa mauuaiſe foy.

Mais eſt-il poſſible que mon troiſieſme voiſin Sceuole de

ſainƈte Marthe, qui eſtoit ſi eſ-clairé en ces ſortes de connoiſ-ſances; qui pouuoit diſputer de la gloire du Latin auec la ſuper-be Italie, auec les Bembes & les Sadolets; Eſt-il poſſible diſie que faiſant ſi bien des vers, il iugeaſt ſi mal de ceux d'autruy? Ie vou-lus lire dernierement vn liure d'Epigrammes qu'il a celebré dans ſes Eloges: En conſcience ie n'en leus pas vne ſeule qui vaille le papier ſur lequel elle eſt imprimée, bien loin de meriter vne ſi honnorable place dans ſes Eloges. En tout ce grand corps d'Epigrammes ie ne trou-uay pas vn grain de ſel. Il nous veut faire paſſer pour d'excel-

lens Poëtes des gens qui n'estoient pas seulement de passables Versificateurs. Il y a de l'apparence que c'est parce qu'ils estoient de ses amis. Mais c'est se moquer de son Siecle & de la Posterité. Ces sortes de bontez sont de celles que Dieu defend aux Iuges, quand il est question de iuger. Vous sçauez qu'il leur ordonne de n'auoir esgard ni à la Veuue ni à l'Orphelin; de ne connoistre en iugement ni le Parent ni l'Amy.

Concluons que comme les Eloges de Paule Ioue sont trop aigres & trop médisans, ceux de Sceuole sont trop doux & trop flateurs. La qualité d'Illu-

ſtre eſt à ſi vil prix chez cet homme-là, qu'il n'y a point de Maiſtre d'Ecole à qui il ne l'abandonne pour trois feüilles de mauuais Latin. Ne vous ſouuenez-vous point de ce que diſoit la Reyne Catherine de Medicis, du collier de l'Ordre de ſaint Michel. Si vous-vous en ſouuenez, faites-en l'application, & faiſons-en noſtre profit, nous autres faiſeurs d'Eloges. N'AVILISSONS POINT LES COVRONNES, PAR LE MAVVAIS CHOIX DES TESTES QVE NOVS COVRONNONS. Et cela ſoit dit, Mon Reuerend Pere, autant pour la Cour que pour l'Eſcole. La bonne Mada-

me Desloges me fit de terribles reprimendes ſur ce ſuiet, quelque temps auant ſa mort. Elle me reprocha *que i'eſtois la Dupe de tous les Regnes* (ce ſont ſes propres termes;) *que ie me laiſſois excroquer mes loüanges à tous ceux qui faiſoient ſemblant de valoir quelque choſe; que ie croiois trop au rapport d'autruy; à la premiere couleur du bien; à l'apparence de la Vertu*, & ce qui s'enſuit. I'ay vieilli depuis ce temps-là, & n'ay pas reſolu de mourir impenitent. Mais cette matiere à vne autrefois.

EN attendant que ie face mettre dans vn cayer, ce qui a eſté

esté recueilli pour l'esclaircissement du Socrate, & le grand nombre de Passages Grecs & Latins que nostre Ami me demande, il verra icy, auec vostre permission, que la chose dont il est en doute, ne reçoit point de difficulté. Il est tres-vray qu'il y auoit autrefois à Constantinople, vne Maison appellée la POVRPRE. Constantin le Grand la fit bastir, & ordonna que les Imperatrices estant enceintes, & se sentant proches de leur terme, iroient faire leurs couches en cette Maison; afin que les Princes leurs enfans portassent le nom de PORPHYROGENETES, ou NE'S DANS

LA POVRPRE. Les Imperatrices ſortoient donc du Palais Imperial, pour aller accoucher ailleurs, & la Maiſon, dont il s'agit, que Manaſſés appelle petite, eſtoit toute tenduë de Pourpre. Les Berceaux, les Langes, &c. tout generalement y eſtoit de Pourpre. Luitprandus en parle ainſi, au premier liure des affaires de l'Europe, chapitre deuxieſme.

Porphyram domum fuiſſe Conſtantinopoli à Conſtantino Magno exſtructam, in qua voluit filios ſuos in lucem prodire, vt qui ſuo ex ſtemmate nati eſſent, Porphyrogeniti dicerentur.

Τῆς δὲ δεσποίνης πρὸς τὸ τεκεῖν ἐλθούσης, ᾠκονομήθη μὲν ἡ Πορφύρα, καὶ ἡυτρεπίσθη πρὸς τὴν ὑποδοχὴν τῆς γεννήσεως· ὡς δὲ κατέπειγον αἱ ὠδῖνες, καὶ ἐντὸς τῆς Πορφύρας ἡ δέσποινα ἦν. Nicetas lib. v.

Τὴν βασιλίδα κατὰ τὸ ἀφωρισμένον πάλαι ταῖς τικτούσαις τῶν βασιλίδων οἴκημα ἐπὶ ταῖς ὠδῖσιν εὑρηκώς. Πορφύραν δὲ τοῦτο οἱ ἀνέκαθεν ὀνομάζουσιν, ἐξ οὗ καὶ τὸ τῶν Πορφυρογεννήτων ὄνομα εἰς τὴν οἰκουμένην διέδραμε. Anna lib. VII. Alexiadis.

Πορφύραν ὀνομάζουσιν ἐκεῖνον τὸν οἰκίσκον.

Manaſſés.

Le Poëte Claudien parle bien de naiſtre dans la Pourpre ; Il dit bien quelque choſe des Langes de Pourpre & des Lits de Pourpre ; Mais il ne dit rien de

cette Maison de Pourpre, pour les Imperatrices, separée du Palais Imperial. Nous la deuons à Luitprandus & aux derniers Grecs, quoy que pour cela, il ne faille pas oublier icy les beaux vers de Claudien.

Æquæua cum Maiestate creatus,
Nullaque priuatæ passus contagia sortis,
Omnibus acceptis, vltrò te Regia Magnum
Protulit, & patrio felix adolescis in ostro,
Membraque vestitu nunquam temerata profano
In sacros cecidere sinus.

Accliuis Genitrix auro, circum-
flua gemmis,
In Tyrios enixa toros. Vlulata
verendis
Aula puerperiis.

Celuy qui fut Roy auant que d'eſtre homme, ce fut Sapores Roy des Perſes, qui viuoit du temps de l'Empereur Iuſtinien. Il veſcut ſoixante & dix ans, & regna quelques mois plus qu'il ne veſcut. Voicy en abbregé l'hiſtoire d'vne naiſſance ſi illuſtre & ſi merueilleuſe. Le Pere de Sapores eſtant mort, & ayant laiſſé ſa femme enceinte ; par le droit de la ſucceſſion Royale, le Royaume deuoit appar-

tenir à ce qui deuoit naiſtre de la Reyne. Les Grands de l'Eſtat conſulterent là deſſus les Mages, & leur propoſerent des recompenſes, pour ſçauoir la verité de l'Auenir, & le ſuccés de cette groſſeſſe. Premierement ils firent eſſay de leur art ſur vn ſuiet de moindre importance, vne Iument pleine leur ayant eſté preſentée ; & la choſe arriua ainſi qu'ils l'auoient predite. Ayant reüſſi cette premiere fois, & le Monde eſtant perſuadé de la certitude de leur ſcience, on les obligea de declarer ce qu'ils croyoient de la Reyne. Ils reſpondirent qu'elle auroit vn Fils, apres quoy les Perſes ne delibe-

rerent pas dauantage. Ils mirent la Tiare ſur le ventre de cette Princeſſe : Ils donnerent vn nom au Maiſtre qu'ils attendoient de ce ventre : Ils reconnurent vn Roy qui n'eſtoit pas encore né. Cette belle hiſtoire eſt plus au long dans le quatrieſme liure d'Agathias, & mon homme vous la va copier, pour la ſatisfaction de noſtre Amy curieux, qui n'a pas chez luy les Originaux.

Ἀλλὰ Σαβὼρ μετὰ τούτοις ἐπὶ πλεῖστον ὅσον καὶ μήκιστον χρόνον ἀπώνατο τῆς βασιλείας, τοσούτοις ἔτεσι κρατήσας ὁπόσοις καὶ διεβίω· ἔτι γὰρ αὐτὸν κυούσης τῆς μητρὸς, ἡ μὲν τοῦ βασιλείου γένους διαδοχὴ ἐκάλει πρὸς τὴν ἀρχὴν τὸ τεχθησόμενον, ἣν δὲ τὰ τῆς

ὠδίνων ἀμφίβολα ἐς ὁποίαν γωνίαν ἂν ἀποβαῖεν. τοιγάρτοι ἅπαντες οἱ ἐν τέλει ἆθλα προὐτίθεσαν καὶ γέρα τοῖς Μάγοις ἐπὶ τῇ παραγορεύσει τῶν ἐσομένων. καὶ τοίνυν ἦγον ἐς μέσον κυοῦσαν ἵππον, καὶ ὡς πλησιαίτατα προελθοῦσαν τοῦ τόκου, ἐκέλευόν τε αὐτοὺς ἐπ' αὐτῇ πρώτῃ μαντεύεσθαι, ἅπερ ᾤοντο ξυμενεχθῆναι· οὕτω γὰρ ὀλίγαις ὕστερον ἡμέραις γνώσεσθαι ἡγοῦντο τὴν πρόῤῥησιν ἐς ὅτι χωρήσει· ταύτῃ τε εἰκάζειν παραπλησίως ἐκβήσεσθαι, καὶ ὁπόσα σφίσιν ἐπὶ τῇ ἀνθρώπῳ προαγορευθείη. ἃ μὲν οὖν αὐτοῖς ἐπὶ τῇ ἵππῳ μεμάντευται, οὐκ ἔχω σαφῶς ἀποφήνασθαι. οὐ γάρ μοι τὸ ἀκριβὲς τοῦτό γε πέρι ἀπήγγελται πλὴν ἀλλ' οὕτω ἕκαστα περιέβη, ὅπως ἐκείνοις ἐτύγχανεν εἰρημένα· γνόντες δὲ ἐνθένδε οἱ ἄλλοι, ὡς ἄγαν τοῖς Μάγοις διηκρίβωται τὰ τῆς τέχνης, προὔτρεπον καὶ ἐπὶ τῷ γυναίῳ ἅττα ἔσεσθαι

γνοῖεν διεξιέναι. τῶν δὲ φησάντων ἄρρενα παῖδα τεχθήσεσθαι οὐκ ἔτι ἐμέλλησαν, ἀλλὰ τῇ γαστρὶ περιθέντες τὴν κίδαριν, ἀνεῖπον βασιλέα τὸ ἔμβρυον· ὀνόματί τε ἀπέκριναν, τὸ ἄρτι ἐκτυπωθὲν καὶ διοργανωμένον, ἐς ὅσον οἶμαι διάτλειν ἔνδον ἠρέμα καὶ ὑποπάλλεσθαι. οὕτω δὲ τὸ ἀφανὲς τῇ φύσει καὶ ἄδηλον, ἐς τὸ βέβαιόν τε καὶ ἀνωμολογημένον τῇ δοκήσει μεταλαβόντες, ὅμως οὐ διήμαρτον τῆς ἐλπίδος, ἀλλὰ καὶ λίαν ἔτυχον τοῦ σκοποῦ πόλλῳ πλέον τῶν δοκηθέντων· τίκτεται γὰρ οὐκ ἐς μακρὰν ὁ Σαβώρης σὺν τῇ βασιλείᾳ, συνεαύξει τε αὐτῇ, καὶ ἐγγηράσκει εἰς ἑβδομήκοντα αὐτῷ ἔτη διανυσθέντος τοῦ βίου.

QVand Socrate dit au premier Discours *que l'Ame de l'homme est vne partie de Dieu*, si ce qu'il dit sent la Philosophie

des Payens, cette odeur luy desplaist aussi bien qu'à vous. En quelques endroits ses paroles peuuent paroistre Stoïques ou Platoniques ; Mais par tout son intention est Chrestienne & Orthodoxe. Il veut donc dire par là, que l'Ame n'est point tirée de la matiere ; qu'elle ne sort point de la force ou de la vertu de la semence, *neque per traducem corporis produci*, ainsi que l'a crû Tertullien. Il veut dire que l'Ame est de la façon de Dieu, & non pas de celle de l'homme ; que c'est veritablement vne pure creature, mais vne creature immortelle, mais la plus noble de toutes les crea-

tures ; puis-qu'elle a l'honneur d'estre faite à l'image du Createur; puis-que Dieu l'a marquée de son caractere & l'a inspirée de son esprit. *Cette partie diuine*, ou *cette partie de Dieu*, n'est autre chose que l'effet de cette impression & de cette inspiration ; que ce diuin caractere & ce diuin soufle: Et c'est ainsi qu'en a parlé Iustin Martyr, Saint Epiphane, & plusieurs autres saints Peres , Grecs & Latins.

Si Socrate a exprimé en la langue de l'ancienne Philosophie, certaines choses qu'il a escrites, il les a entenduës dans le sens de la Nouuelle, enseignée par l'E-

glise Catholique, à laquelle il soufmet generalement tout ce qu'il escrit & tout ce qu'il dit. Les Platoniciens & les Chrestiens se peuuent seruir des mesmes paroles, en differente signification : les Philosophes ont leur intention, & nous la nostre: Mais l'Eglise sanctifie leurs termes en les employant. *Vne partie de Dieu*, *vn rayon de la Diuinité*, *la partie diuine* qui est en l'homme, sont des expressions esleuées au dessus du langage populaire, qui ne doiuent pas estre prises litteralement. Ce sont des embellissemens du Discours, mais non pas des preuues de la Doctrine, & on

en vſe, ſans en abuſer.

Saint Paul ne rapporte-t-il pas du Poëte Aratus, *Que les hommes ſont de la race des Dieux?* Les Saints Peres qui ſont venus depuis, traitant de la nobleſſe de l'Ame, & de la dignité de la Raiſon, ne font point de difficulté d'alleguer, pour la confirmation de ce qu'ils en diſent, ce qu'en ont dit les Payens, en Proſe & en Vers. Par exemple,

Rationem nihil aliud eſſe quàm in corpus humanum partem diuini ſpiritus merſam.

Hominem diuini ſpiritus eſſe partem, ac veluti ſcintillas quaſdam in terras deſiliiſſe, atque alieno hæſiſſe loco.

Animum, si primam eius originem inspexeris, non esse ex terreno grauique corpore concretum, sed ex illo cœlesti spiritu descendisse.

Denique cœlesti sumus omnes
stirpe oriundi,
Omnibus ille idem pater est.
Atque affigit humo diuinæ particulam Auræ.
Æthereum sensum atque Auraï simplicis ignem.
Igneus est ollis vigor & cœlestis
origo.
Habitare Deum sub pectore
nostro,
In Cœlumque redire animas
Cœloque venire.
Quis Cœlum posset nisi Cœli
munere nosse,

Et reperire Deum, nisi qui
pars ipse Deorum est.

Vous auez assez de commerce auec les Poëtes du bon temps, pour connoistre parmy ces vers, ceux qui sont de Virgile & d'Horace, vos bons amis. Lucrece ne me semble pas aussi estre indigne de vostre amitié. Pour Manile, puis-qu'il a esté appellé *Passeuolant*, parmy les Poëtes du Siecle d'Auguste, vous le traiterez, comme il vous plaira, & nous examinerons son affaire vn de ces iours. Ajoustons cependant à tant de Latin, ces trois mots de Grec, Αἱ ψυχαὶ μὲν οὕτως εἰσὶ ἐνδεδεμέναι, καὶ συναφεῖς τῷ Θεῷ ἅτε αὐτοῦ μορία οὖσαι, καὶ Αποσπάσματα. *Les A-*

mes, dit-il, *ſont tellement attachées & iointes à Dieu, qu'elles en ſont comme des pieces & des parties; Ce ſont comme des raclures de la ſubſtance diuine.* Ce dernier mot eſt vn peu dur & vn peu eſtrange: Il eſt pourtant du Philoſophe Epictete, dans les Commentaires d'Arrien.

Vous auez Dieu prés de vous, vous l'auez auec vous, vous l'auez dans vous &c. Il n'eſt pas croyable qu'vne ame ſi excellente puiſſe auoir ſon mouuement d'ailleurs, que de quelque puiſſance du Ciel. Vne choſe de cette grandeur ne ſçauroit demeurer debout, ſi quelque Dieu au dedans ne la ſouſtenoit. C'eſt pourquoy ſa plus grande

grande partie est au lieu d'où elle est descenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien, mais ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la Terre : Tout de mesme cette Ame conuerse bien icy bas, mais tousiours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en destache point.

Ces paroles sont d'vn autre Disciple de Zenon, & ont esté alleguées dans la Chaire de Verité, par vn Predicateur de Iesus-Christ, qui les a loüées en les alleguant. Mais de qui pensez vous, MON Reuerend Pere, que soient celles-cy? *Nous sommes composez de deux Ennemis*

qui ne s'accordent iamais : La partie ſublime de noſtre Ame eſt touſiours en guerre auec la partie inferieure. Diſons dauantage, L'HOMME EST FAIT D'VN DIEV ET D'VNE BESTE, QVI SONT ATTACHEZ ENSEMBLE. Si vous deuinez l'Auteur de ces quatre lignes, ie vous eſtimeray auſſi grand Mage, que ceux qui prédirent la naiſſance du Roy Sapores.

Telles & ſemblables paroles, qui en meſme temps eſleuent l'Homme iuſqu'à Dieu, & le raualent iuſqu'à la Beſte, ne ſeroient peut-eſtre pas receuës dans la rigueur de la diſpute; Mais elles ne ſont pas deſaprou-

uées dans la liberté du ſtile oratoire. Et lors que Socrate dit au meſme Diſcours, *que ie ne ſçay quoy de plus ancien que le Monde a baſti le Monde*, ce ie ne ſçay quoy eſt encore vne de ces paroles figurées, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, & qui reçoiuent vne interpretation fauorable. Ce n'eſt pas vn terme d'irreſolution, par lequel Socrate doute ſi c'eſt Dieu qui a baſti le Monde: C'eſt vn terme d'humilité, c'eſt vn aueu d'ignorance, par lequel il confeſſe que Dieu eſt vne choſe inconnuë à l'Homme, & qui ne ſe peut ni bien définir ni bien nommer.

Quoy qu'il en ſoit, Mon reuerend Pere, ni moy ni Socrate, n'auons point deſſein de dogmatiſer. Nous parlons quelquefois à la mode des Anciens, dont le langage nous eſt aſſez familier; mais nous conſeruons dans le cœur, la Doctrine de l'Egliſe, qui explique, qui tempere, qui reforme ce langage, quand il luy plaiſt, & comme il luy plaiſt. Nous diſons aprés Platon & auec Origene, *que le Corps eſt la priſon de l'Ame*; mais nous le diſons en vn autre ſens que ne l'a dit Origene, qui a fait vne Hereſie de cette figure. Nous diſons beaucoup d'autres choſes auec vne intention innocente, & en des

termes ſoufferts de l'Egliſe, ſans en tirer des conſequences dangereuſes, & condannées par la meſme Egliſe. Nous ſçauons bien que les Philoſophes ont eſté appellez les Patriarches des Heretiques. Et par conſequent, quand il ſera qu'eſtion d'opiner, nous ne ſuiurons ni Zenon, ni Platon, ni Ariſtote. Nous nous en rapporterons à M. le Coadiuteur de Paris, à M. l'Eueſque d'Vtique, à Monſieur l'Eueſque de Graſſe; auſquels i'ay bien du regret de ne pouuoir aiouſter M. l'Eueſque de Liſieux, que ie perdis il y a ſix ans, & M. l'Archeueſque de Thoulouſe, que ie viens de perdre.

Heu Iuſtitiæ parens
Chriſti ſancta Fides, priſca-que Veritas,
Quando vllum inuenient pa-rem?

IE m'attendois bien, qu'apres auoir fait tres-grande eſtime de la Diſſertation ſur les Oeuures de Voiture, vous m'en feriez de tres-amples remercimens. Celuy qui me l'a adreſſée, n'eſt pas de ceux dont vous me parlez, qui n'ont qu'vne legere teinture des connoiſſances honneſtes. Il en eſt plein, il en eſt comblé. Il a nourry ſon eſprit du ſuc & de la ſubſtance de tous les bons

Liures. Mais il eſt riche de naiſſance, auſſi bien que d'acquiſition; Mais il poſſede les vertus morales, comme les vertus intellectuelles. *Vir bonus* n'entre pas moins dans ſa definition que *dicendi peritus*. Reſeruons à noſtre premiere veuë l'entiere deſcription de cet excellent Amy, & diſons ſeulement en cet endroit, qu'il n'eſt point affamé des loüanges du grand Monde. Il cherche ſi peu l'applaudiſſement, dans les choſes qui le meritent le plus, que ſi ie le voulois croire, il ſe contenteroit du teſmoignage de ſa conſcience & du mien. Vous ſçaurez neanmoins qu'il n'a pas eſté faſché

de vous auoir plû. Vn tel Approbateur que vous ne peut pas estre indifferent à vn homme qui comme luy, sçait faire difference des hommes.

C'est donc vous, mon Reuerend Pere, qui auez commencé à vaincre son humilité & sa pudeur. Vous auez forcé le premier son Cabinet. Il y voudroit cacher toutes les belles choses qu'il y produit; mais ie m'y suis opposé en vostre nom, & ie veux croire qu'il ne s'opiniastrera pas dans vne si iniuste modestie. Pour le moins ie le tourmenteray d'vne estrange sorte. Le Public ne sçauroit auoir aupres de luy, vn Solliciteur plus

pressant que moy, & il ne tiendra pas à mes Remonstrances que ie ne vous enuoye vn Volume de ses Dissertations.

L'endroit de celle-cy, sur lequel vous demandez esclaircissement, est vne piece de son Histoire. *Ces Silues qui occupent maintenant Monsieur de Girac*, ne sont pas des Silues metaphoriques, & de la nature de celles de Stace ou de Politien. Pour parler la langue des hommes, c'est vn Bois qu'il fait couper, & de la vente duquel il doit tirer plus de quinze cens pistoles; Mais qu'en dira Diane & ses Nymphes, les Driades & les Hamadriades ; le Dieu Pan & ses

Siluains ? Si tout ce peuple de menus Dieux peut trouuer vn Poëte à sa deuotion, quelles plaintes Elegiaques, quelles imprecations Iambiques contre vn autre Poëte qui les chasse si cruellement de leur ancienne demeure, qui meurtrit les pauures Nymphes, & les blesse à grands coups de hache, qui les tuë & leur donne le dernier coup de la mort, en mettant par terre les Arbres sacrez, sous l'escorce desquels elles viuoient?

Non sine Hamadriadis fato, prostrata bipenni
Alta cadit quercus : clausam sub cortice Nympham
Mors eadem plantamque manet.

Au Siecle d'or ç'euſt eſté vn ſacrilege ou vn Parricide. En celuy-cy c'eſt vne action bien eſloignée de la vie innocente des premiers Poëtes. Autrefois cette Nation deſintereſſéeſe contentoit des feüilles, & des fleurs de la Campagne : Elle n'eſtoit riche qu'en guirlandes & en bouquets ; Elle ne cherchoit dans les Bois, que l'ombre, le verd, & le ſilence. Mon Amy, quoy qu'auſſi grand Poëte, & d'eſprit auſſi eſleué qu'eux, a eu des penſées plus materielles & plus baſſes ; Pour vne petite affaire, de ſix mille eſcus ou enuiron, il n'a point fait de conſcience deſclaircir les ombres,

d'effacer le verd, & de troubler le silence; *ce silence saint & sacré* dans la Poësie ancienne & Moderne. C'est ce que la Dissertation appelle, *In siluis occupari*. La maniere, comme vous voyez, est figurée, *lenitate verbi, rei tristitiam mitigante*.

Au reste, mon Reuerend Pere, vous sçauez bien l'amour que i'ay pour le liure, sur le suiet duquel a esté faite la Dissertation. Vous pouuez vous souuenir, qu'auec le respect que ie vous dois, ie pris la liberté de vous contredire, & mesmes de vous gronder vn peu, de ce que vous n'estimiez pas assez ce beau liure. La memoire de son Au-

teur m'eſt chere, & ie ſuis intereſſé en ſa reputation, parce que ie puis dire ſans reproche, que i'y ay contribué quelque choſe. s'il eſt vray ce que vous croyez, que i'aye monſtré le chemin à beaucoup de gens; comme i'auouë qu'ils y ont fait plus de progrés que moy, ils ne peuuent pas nier que ie ne leur aye ouuert le paſſage, en leur monſtrant le chemin. Monſieur de Voiture a eſté de ces gens-là, & i'euſſe deſiré pour mon intereſt, que Monſieur de Girac euſt loüé par tout; ce qu'il s'eſt contenté de louër en quelques endroits. L'importance eſt que ſon iugement nous laiſſe noſtre

liberté, & que cét excellent Amy n'aſpire point à la Tyrannie, comme noſtre autre excellent amy de ***. Quoy que i'eſtime extremement la force & l'induſtrie auec laquelle il a attaqué, il trouue bon que ie ne demeure pas d'accord auecluy, du ſuccés de toutes les attaques qu'il a faites. En cela il eſt equitable, & il faut auſſi que nous le ſoyons. Ces petites guerres ſe paſſant ſans haine & ſans malice, & le Public en deuant receuoir de l'inſtruction, perſonne ne ſçauroit blaſmer vn exercice ſi vtile & ſi innocent? Pour moy, ie ne ſuis pas d'auis d'eſtre de plus mauuaiſe humeur

qu'estoit Lipse : L'amitié de Scaliger & de luy ne fut point alterée, par la diuersité de leurs sentimens. Ils ne se querellerent point, pour n'estre pas tous deux de mesme opinion, sur le suiet de la Thebaïde de Seneque.

IE suis bien las, mon Reuerend Pere. Il faut pourtant aller iusqu'au bout, & respondre, comme ie pourray à vos deux dernieres Questions. Qu'on ne s'y mesprenne pas au lieu où vous estes; Le *Monseigneur* de France n'est pas la mesme chose que le *Monsignor* d'Italie. En ce païs-là il ne présuppose pas

necessairement inferiorité en celuy qui le donne à vn autre: Car les Cardinaux & les Princes souuerains appellent ainsi les moindres Prelats de la Cour de Rome. On appelle *Monsignor* vn Camerier du Pape, vn Protonotaire Apostolique, vn Euesque de deux mille liures de rente; aussi bien en parlant à luy, qu'en luy escriuant, & on dit *vn Monsignore*, comme on dit vn Comte & vn Marquis.

Le mot de *Monseigneur* n'est pas si vulgaire en ce Royaume, où l'on ne s'en seruoit point de viue voix, sous le Regne des Roys derniers morts, & auant que le Cardinal de Richelieu fust

fust venu changer les choses du Monde. Dans les Lettres, nous ne le deuons pas seulement aux Princes, aux Ducs & Pairs, & aux Officiers de la Couronne; Mais aussi, à mon auis, aux Gouuerneurs des Prouinces, où nous faisons nostre residence. Par exemple, si i'estois Tourengeau ou Poiteuin, i'escrirois *Monseigneur*, au Gouuerneur de Touraine ou de Poitou: Mais s'il changeoit de Gouuernement, & qu'il deuint Gouuerneur de Bourgogne ou de Picardie, sans estre Officier de la Couronne; quoy que ces deux Gouuernemens soient beaucoup plus considerables que les deux autres,

ie ne luy eſcrirois plus que *Monſieur* : Au moins ie ne ſerois pas obligé de luy continuër *Monſeigneur*, & ſi ie le faiſois, ce ſeroit pluſtoſt ciuilité que deuoir.

Eſtant encore enfant, i'auois grand commerce de lettres auec feu Monſieur Coëffeteau Eueſque de Dardanie, nommé par le Roy à l'Eueſché de Marſeille. Ce ſçauant Prelat ſe contenta touſiours de *Monſieur* dans noſtre commerce, & ne me fit point là-deſſus d'éclairciſſement. En ce meſme temps nous n'eſcriuions pas d'vne autre ſorte à Monſieur l'Eueſque de Luçon, qui s'eſt depuis eſleué ſi haut au deſſus de toutes les Quali-

tez & de tous les Titres, & à qui le bon homme des Yueteaux vouloit donner *de la Supereminence*, pour le distinguer des autres Princes Eminentissimes. Monsieur de Racan fut le premier qui me mit du scrupule dans l'esprit, & qui me remonstra que la dignité d'Euesque ne deuoit pas estre moins respectée par vn vray Chrestien, que celle de Duc & Pair par vn naturel François. Sa Remonstrance me sembla fondée en raison, & nous resolûmes luy & moy de donner à l'auenir *du Monseigneur* à tous les Euesques, sans excepter l'Euesque de Bethleem; quoy qu'il logeast

dans vn trou d'vn College de Paris; quoy qu'il allast a pié par les ruës; quoy qu'il fust luy-mesme son Aumosnier.

Nous-nous prosternons deuant des Autels de pierre, & deuant des Vases de metal. Nous portons de la reuerence à des matieres muettes & mortes, parce qu'elles sont employées à l'operation des Mysteres, & qu'elles seruent à l'vsage de l'Eglise. Iugeons par-là de la reuerence, que nous deuons porter aux Autels viuans & animez de la mesme Eglise; aux veritables Oincts du Seigneur; aux personnes saintes & sacrées; aux Prestres & aux Euesques. I'ay consulté

ſur cela l'Oracle, qui m'a reſpondu en cette ſorte,

» Qu'ils reçoiuent vos hon-
» neurs, vos reſpects, & voſtre
» veneration ; Mais qu'ils ne les
» exigent pas à la rigueur ; Mais
» qu'ils n'en facent pas l'eſſen-
» ciel de leur Dignité, & le pre-
» mier point de voſtre Foy.
» Comme vous ne leur en ſçau-
» riez trop rendre, ils n'en ſçau-
» roient trop peu deſirer. Dans
» l'éleuation de l'Epiſcopat, ils
» ſe doiuent ſouuenir de l'humi-
» lité du Chriſtianiſme, & ap-
» porter plus de ſoin à ſe défen-
» dre de l'orgueil propre, qu'à
» ſe garentir du meſpris d'au-
» truy. L'omiſſion d'vn com-

» pliment ; vn Monſieur pour
» vn Monſeigneur, dans vne Re-
» queſte ou dans vne Lettre; vn
» Poiſle oublié à l'entrée d'vne
» Ville de leur Dioceſe, qui ne
» ſe ſera pas auiſée de cette ce-
» remonie ; Tout cela ne vaut
» pas la peine d'eſtre remarqué;
» Cela ne merite pas de les met-
» tre en mauuaiſe humeur con-
» tre leur Troupeau , & on ſe
» moque de dire qu'ils ſoient
» offenſez , en vne action où
» Dieu ne l'eſt pas. Il y a de l'ap-
» parence que celuy qui dit que
» ſon Royaume n'eſt pas de ce
» monde, n'entend pas que ſes
» Miniſtres prennent garde de ſi
» prés au point d'honneur , &

» aux autres vanitez du monde.
» D'ordinaire ceux qui sont si
» sçauans dans le Ceremonial,
» ne le sont gueres dans la
» Theologie : Ceux qui estu-
» dient si curieusement les pe-
» tites choses, n'ont pas le loisir
» d'apprendre les grandes. Pour
» le moins ils ne lisent pas auec
» beaucoup d'attention, le Cha-
» pitre vingtiesme de l'Euangi-
» le de sainct Mathieu, où No-
» stre Seigneur distingue les
» Puissances que nous confon-
» dons; où il s'abbaisse si fort en
» abbaissant ses Apostres ; où
» en mesme temps il fait de si
» belles leçons d'Humilité, &
» en donne de si grands exem-

» ples. Ainſi parlent les hom-
» mes Apoſtoliques. Ces Reſ-
» ponſes ſortent de la bouche
» des Eueſques, qui n'ignorent
» pas l'excellence de leur Ca-
» ractere, & le rang qu'ils tien-
» nent parmy les Chreſtiens;
» Mais qui ſçachant auſſi le peu
» de cas que Ieſus-Chriſt fait des
„ rangs, & des premieres places
„ dans les Aſſemblées, ſçauent
„ que ce n'eſt pas en vne ſi pe-
„ tite Grandeur que celle-là,
„ où reſide l'excellence de leur
„ Caractere.

CE n'eſt pas moy, mon Re-
uerend Pere; C'eſt la Dame

Grammairienne, que vous vistes en Saintonge, qui ne ſe peut accommoder aueque *le Palais Cardinal.* Elle ſouſtient que ce ne ſeroit pas vne plus grande incongruité de dire *le Palais Roy & le Palais Empereur*, pour le Palais Royal & Palais Imperial. *Ce n'eſt*, dit-elle, *ni parler Grec, ni parler Latin, ni parler François; Et qui vit iamais dans le monde, vn Palais qui fuſt Cardinal, ou vn Cardinal qui fuſt Palais?* Ie n'ay garde de prendre party, & de me declarer en cette rencontre. Ie ne veux point de querelle auec la Dame, & encore moins auec le Public, qui ſeroit offenſé contre moy,

ſi ie croyois qu'il ſe fiſt en France, des incongruitez en Lettre d'Or, & par l'ordre des Superieurs.

I'Avois oublié au Chapitre de *Monſeigneur*, qu'au temps paſſé il eſtoit plus vſité en ce Royaume, qu'il n'eſt à preſent; Mais il eſt certain qu'en ce temps là, comme aujourd'huy en Italie, il ne ſignifioit que *Monſieur*. Ce n'eſtoit point vne marque de Superiotité en celuy qui le receuoit d'vn autre, puis-que ſouuent le moindre le receuoit du plus grand, ainſi qu'il ſe peut verifier par pluſieurs endroits

des memoires de Philippes de Commines. Dans vne Chronique de Louys XII. donnée au Public par Monsieur Godefroy, l'année 1615. il y a vn exemple décisif de ce que ie dis, au Chapitre trentiesme, de la venuë du Roy d'Arragon à Sauone. Voicy le Passage.

Le Seigneur d'Aubigny estoit en la Ville, malade de goutte. Dequoy fut auerti le Roy d'Arragon, lequel dit, Et vrayement puis-qu'il est malade, & qu'il ne peut venir icy, ie l'iray voir iusques à son logis. Or allez, dit le Roy, (Louis XII.) *& cependant ie meneray la Reyne à l'esbat, & dit à Messire Gabriël de*

la Chaſtre, Allez auec vos cent Archers, conduire le Roy d'Arragon iuſques au logis de Monſeigneur d'Aubigny.

Vous voyez bien que puis-que le Roy Louis XII. appelloit *Monſeigneur* vn de ſes Sujets, il y a grande difference entre Monſeigneur de ce temps-là, & Monſeigneur de ce temps icy. Mais que dites-vous de *Monſieur* de Sauoye & de *Monſieur* de Lorraine, qui ſont dans les Lettres de Malherbe? Que dites-vous de *Monſieur* Frere vnique du Roy? N'eſt-il pas vray qu'à la ſuite d'vn pareil *Monſieur*, il y a de plus grands Seigneurs que *Monſeigneur* d'Au-

bigny de la Cronique de Louis XII. & que *Monseigneur* du Bouchage des memoires de Philippes de Commines? Cela veut dire, mon Reuerend Pere, que l'vsage ne rend point raison de ce qu'il fait. C'est vn Souuerain, non seulement bien imperieux & bien absolu, mais aussi bien changeant & bien bizarre: Il n'a pas plus de constance pour les paroles, que la Mode pour les habillemens.





IOSEPHI IVSTI SCALIGERI, DE POETIS GRÆCIS IVDICIVM.



POESEOS Græcæ quatuor tempeſtiuitates fuiſſe animaduerti. Prima fuerit illa, in qua principes Homerus & Heſiodus. Hanc potes iudicare atque adeò vocare Ver Poëtices; pubertatem potius quàm infantiam. Excipit eam æſtas, non feruida quidem, ſed quæ ex illo Vere veſtigia non obſcura retinuit: in qua

Onomacritus, Solon, Tyrtæus, & quiſquis fuit auctor τῶν ἠοίων καὶ τῆς ἀσπίδος, quam præpoſtero iudicio Criticorum natio Aſcræo illi attribuit. Autumnus ab æſtate non degenerans, præſtantiſſimos homines extulit, ſed maiorem partem Grammaticos, in quibus τὴν πλειάδα ponas licet. Quid ingenioſius Callimacho? quid Apollonio preſſius? quid Theocrito amœnius? Hactenus bene cum Muſis agebatur. Initium Hyemis ſuaues fœtus protulit: Dionyſium τὸν περιηγητὴν, quem cum Poëtis τῆς πλειάδος contendas licet: & Oppianum longe illi diſſimillimum, quem nimis floridus cha-

racter non passus est sese intra modum continere. Sed posterioris sæculi Poëtæ, dum illam vbertatem affectant, nihil præter strepitum verborum & ampullas attulerunt. Qui in hoc genere licentius velificati sunt, primas obtinet Nonnus ille Panopolitanus, cuius redundantiam in Dionysiacis excusaret materia, nisi in Euangelij paraphrasi maiorem immodestiam, vt ita loquar, professus esset. Eum ita soleo legere, quomodo Mimos spectare solemus; qui nullâ aliâ re magis nos oblectant, quam quod ridiculi sunt. Parcior & castigatior quidem Musæus, sed qui cum il-
lorum

lorum veterum frugalitate comparatus, prodigus videatur. Neque in hoc ſequimur optimi Parentis noſtri iudicium, quem acumina illa & flores declamatorij ita cæperunt, vt non dubitarit eum Homero præferre. Huius Muſæi aut æqualis, aut non multo poſterior Silentiarius, vitio ſæculi ſui, quæ tum virtus erat, vſus eſt. Strepitus verborum, ambitus ſententiarum, compoſitio Dithyrambis audacior. Eiuſmodi eſt ἔκφρασις iſta. Quod vno verbo exponere poterat, maluit binis, trinis verſiculis producere. Me quidem iſta non offendunt, qui ſæculi morbum noui. Sed qui ni-

hil præter illos veteres legerit, quum ad hæc se contulerit, tres continuos versus non patienter leget. Iuuat tamen nos, quod Templi illius augustissimi adyta omnia nobis reserauit; vt illi gratias, non tanquam Poëtæ, sed tanquam Historico agamus. Iambus autem, quem operi pręposuit, adeo infans, ieiunus, hiulcus, ἀσύστατος est, vt tyronem potius, quam maturum Poëtam agnoscas. Legendus tamen est, & nobiscum agi præclarè arbitremur, quod summo Dei beneficio ea nobis supersunt, quę salua esse permagni interest Reipublicæ literarię. Paucissimi harum rerum gustum habent, non

quod eis ingenium deſit, ſed quia illarum vſum aut nullum, aut perexiguum habent. Nos in hoc aliquid nobis tribuimus, non quod ingenio meliore ſimus, quam illi, ſed quia diutius in illo ſtudio verſati ſumus.





VIRI MAGNI IVDICIVM, DE IMITATIONE LIPSIANÆ LATINITATIS.



VM liberales disciplinæ, & earum candidati Ducem suum Iustum Lipsium, suauissimæ in illo quidem, sed inimitabilis, & vt ipse iudicabat, ne tentandæ quidem aliis eloquentiæ, virum amisissent; Pleraque iuuentus autem æmulatione viri clarissimi abrepta, & iam præceptore suo, cuius

ſcripta adumbrare , quam monenti recte credere malebat, deſtituta , quæ feliciter exprimere non poterat, ſtultè tamen ſequi optaret, magnum in diſcrimen literaria res venerat. Si quis ſcribere Latinè vellet, à Pacuuio & Ennio demortua accerſebantur verba; ſaltitabant periodi; macra, ieiuna ac famelica Oratio, ſucco omni , neruis deſtituta omnibus & copia , punctulis quibuſdam & alluſiunculis aut membris interim præciſis & interrogatiunculis abrupta, nauſeam faſtidiumque ſui pariebat. Hiſtriones Scenicos dixiſſes, aut ad inſtar Telephi Euripidæi, non mendicos modò , ſed & claudos

qui chorago intus rem gerente, Spectatores cum tibicine oblectarent, & dum maximo conatu aliquando exilire conarentur, cum maiore Spectatorum voluptate quàm applausu, caderent, non irent. Si quis locum vnum Nonij emendasset aut Festi, litterulam aut syllabam restituisset, alibi autem eiecisset, & hunc ludum sine solida cognitione rerum, strenuè, sed sic vt nihil ageret, lusisset, Troiam expugnasse videbatur. Et hos tamen, si Dîs placet, Criticos vocabant.



GVLIELMI GVEZII ELOGIVM.



NATVS est GVLIELMVS GVEZIVS in Gallia Narbonensi, claro loco, & ex antiqua nobilitate, sed auitis opibus calamitate temporum non mediocriter imminutis. In Aula enutritus à puero, ea comitate vixit & suauitate morum, vt beniuolentiam erga se & studia Procerum facilè concitarit. At illum præcipuo fauore & ami-

citia complexus eſt vir fortiſſimus & magni nominis, Rogerius Bellogardius, Equitum Tribunus. Is tum Ciſpadanam Galliam Regio nomine obtinebat; quem in Prouinciam ſequutus Guezius , & arcanorum omnium factus particeps , priuatis & publicis negotiis præfuit, magna integritate & diligentia, de Rege atque Republica non ſemel optimè meritus. Quin & ſummis de rebus (nec adhuc XXVI. ætatis annum attigerat) cum Allobrogum Duce Philiberto Emanuele congreſſus, legatione bene geſta , ampliſſimo prȩſtantiſſimi Principis teſtimonio celebratus fuit. Interiectis

aliquot annis, Guezio Rogerius Cæsarem filium tradidit, vt iuuenis iam cum Imperio Prouinciis impositus, tanti Administri opera & consilio vteretur. Sed postquam extincto Rogerio, Cæsar quoque viuere desiit, immaturâ morte & bello ciuili absumptus, suum fecit Guezium Dux Espernoniensis, amicissimâ inuitatione, & quidem adeò fœlicibus auspiciis, vt in nullo magis fortunam Ducis agnoscas vel prudentiam. Tali etenim fide, industriâ, fortitudine, omnique genere officiorum ei præsto fuit, vt perculsam ipsius dignitatẽ difficillimis temporibus, imprimis iuuerit atque

defenderit. Sane ingens vbique Guezij erga patronum extitit magnitudo meritorum. Sed maximè apud Magnum Henricum, ad quem afflictis rebus sæpius missus, ea gratia valuit, vt miram viri solertiam, probitatem, atque iudicium suspexerint omnes Aulici: Ipseque ille Princeps, vt erat eximiæ cuiusque virtutis optimus & æquissimus æstimator, ornatissimam de Guezio sententiam tulerit, recepturus eum libentissimè inter necessarios suos. Verum hac fuit modestia, vt tantum honorem, etiam oblatum recusaret. Inerat quippe animus nulla ambitione corruptus, at-

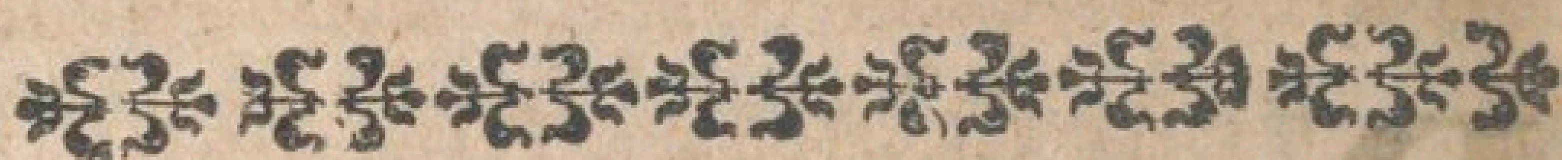
que inſolens malarum artium, quæ in Aula plerumque vigent, quique honeſtum otium præferret inuidioſæ gloriæ. In agro igitur Engoliſmenſi acquieuit, ductâ vxore ex illuſtri Neſmondorum familia, qua cum per annos LXIV. vixit coniunctiſſimè. Ex eâ ſuſcepit liberos, cùm egregiâ aduerſus parentem vtrumque pietate conſpicuos, tum omni virtutum laude florentiſſimos: Hos inter, Ioannem Ludouicum GVEZIVM Balzacium. Litteris Græcis vel Latinis non erat excultus GVEZIVS, ſed animi vigore incredibili, & exquiſito iudicio Eruditorum artem & labores æquauerat.

Honeſtis opibus vſus eſt magnificè ac ſplendidè, contra pecuniam & Fortunæ aduerſa firmiſſimus. Amicitias ſanctè coluit, nec aliud in pectore occluſum, aliud in lingua promptum habuit. Bonarum ſemper partium ciuis, & Gallici nominis ſtudioſiſſimus. Centeſimum annum eodem vitæ tenore & innocentiâ expleuit; adeò forti & piâ ſenectute, vt aſſiduus in Chriſti Dei, Virginiſque Matris ſupplicationibus, mortem nec timuerit vnquam, nec optarit.

Obiit die XX. Sept. Anno Salutis CIↃ IↃ CL.

PAulus Thomas (à Giraco) Pauli Thomæ Filius, monumentum hoc posuit, quò religionem aduersum Manes honoratissimi Senis, & suam erga Clarissimum Filium, singularem amicum suum, obseruantiam & caritatem testaretur.





A MONSIEVR DE FORGVES.

MOnſieur mon cher Neveu,

Ie ne doute point que la Nouuelle qui m'a eſtonné, ne vous ait ſurpris. Si i'eſtois Larron, vous ſeriez Receleur, & ſi ie faiſois des Manifeſtes, ie vous les aurois communiquez. Pour reſpondre en vn mot à la Nouuelle ſurprenante ; Ie ne ſuis point vn Séditieux, mais quiconque m'accuſe de l'eſtre, eſt

vn Imposteur. Cette calomnie ayant esté debitée à Monsieur le ******, ie n'eusse pas crû que i'eusse eu besoin de la refuter. Ie pensois qu'il m'aimast assez, pour m'espargner la peine de donner vn desmenti à vn homme qui luy diroit vne fausseté de moy: Mais ie ne suis pas si heureux que ie pensois. Quoy qu'il en soit, ie me iustifieray sans bassesse, & auec l'honneste liberté que me donne ma bonne conscience. N'ayant pas perdu la memoire des merueilles de Rocroy, de Norlingue, de Lens, &c. de Thionville, de Philisbourg, de Dunkerque &c. ie ne nie pas que ie n'aye vne gran-

de estime , voire mesme vne grande passion , pour le Prince qui a fait tant de Merueilles; Mais sçachant d'ailleurs à qui ie dois mes premieres passions, & ce que les Loix de ma naissance exigent de moy; tout le seruice que ie puis rendre à ce Prince, Faiseur de Merueilles , c'est de prier Dieu de le remettre bien auprés de leurs Maiestez , & de luy inspirer des pensées de paix. Ie suis coupable , si ces Vœux sont criminels, & voila les plus mauuais desseins que ie medite contre le seruice du Roy. Lors que la Reyne son ayeule estoit refugiée à Angolesme, ie ne pûs iamais me resoudre à faire vn

Mani-

Manifeste pour elle, quoy que i'en fusse pressé par les violentes sollicitations de Monsieur l'Abbé de Ruccellaj: I'eus la dureté de refuser mes paroles à la douleur de cette grande Princesse, parce que i'apprehenday que mes paroles pourroient choquer mon deuoir, & déplaire au Roy son fils. Depuis ce temps-là, ie n'ay voulu escrire que pour soustenir les bonnes causes, & particulierement pour défendre l'honneur de la France. Monsieur le Comte de Pigneranda me le sceut bien reprocher, lors qu'il passa en ce païs, pour s'en retourner en Espagne. les Espagnols croyent qu'il n'y a point

au monde vn meilleur François que moy : Et n'estant pas inconnu chez les autres Estrangers, ie puis dire qu'on m'y connoist moins par mon nom, que par mon zele au bien de l'Estat. Ie ne voudrois pas sur mes vieux iours, commencer à desseruir le Roy, ni de mon espée, qui n'est gueres bonne, ni de ma plume, qui est fort vsée. Ie ne suis point affamé d'employ, & beaucoup moins de reputation. Ie suis satisfait de mon obscurité & de mon silence, parce que l'vne me cache, & que ie ne rends conte de l'autre à personne. Bien-loin de chercher de nouueaux Maistres, ie suis mes-

me les nouuelles Connoiſſances, & vous direz, s'il vous plaiſt, à ceux qui me prennent pour vn autre, qu'il n'y a gueres d'apparence, que n'ayant pas accepté les offres de Paris, i'aye des pretentions à Bordeaux. Vous qui ſçauez qu'vne charge de Secretaire d'Eſtat m'incommoderoit, ne croirez pas aiſément que ie me face de feſte, pour eſcrire des Libelles. Cela ſoit dit neantmoins auec plus de dégouſt de ma perſonne, que de mépris de la Cour, & dans le ſens de ce Vers ſi veritable,

Que ie ſuis las du Monde &
de moy-meſme!

Mais encore plus de moy-meſme

que du Monde. I'auouë pourtant que ie vous dois quelques bonnes heures de ces mauuais iours, & que vostre amitié est ingénieuse à chercher des soulagemens à mon chagrin : Elle a mille inuentions d'adoucir les peines que ie souffre. Vous me plaignez, mais vous me plaignez efficacement. Ie serois vn Ingrat si ie le niois, & si ne viuant presque plus que par le soin que vous prenez de me faire viure, ie n'estois tant que ie viuray,

Monsieur mon cher Neveu,

Vostre trés-humble & tres-passionné seruiteur
BALZAC.

A Neüillac ce 1. Octobre 1651.



A MONSIEVR DE S. ROMAIN MARESCHAL DE BATAILLE DES ARMÉES DV ROY.

MONSIEVR,

Puis que l'Imposteur ne veut pas paroiſtre, pour receuoir la peine de ſa calomnie, laiſſons-luy digerer en ſecret, les démentis qui luy ont eſté donnez en public. Ie ne veux point triompher de ſa confuſion, ni pouſſer ſon remors iuſques au bout.

Il me ſuffit qu'il face la penitence qui luy ſera ordonnée par ſon Confeſſeur. Encore ſi ce galand homme ſe fuſt contenté de dire que i'eſcriuois pour Monſieur le Prince, & qu'il n'euſt pas ajouſté contre le Roy. C'eſt ce dernier mot qui bleſſe l'honneur d'vn homme de bien, & qui n'eſt pas ſeulement iniurieux à ma fidelité, mais qui offenſe mon induſtrie. Si i'auois entrepris d'eſcrire pour Monſieur le Prince (ie ne dis pas pour la Guerre ciuile, ie dis pour Monſieur le Prince) ie pẽſerois le pouuoir faire auec vn tel reſpect pour leurs Majeſtez, & vn ſi iuſte temperament de liberté & de diſcretion, que

mes Escritures pourroient estre leuës au Palais Royal, sans que ie deusse craindre la Bastille. Mais comme vous sçauez, Monsieur le Prince n'a rien desiré de moy. Ce qu'il me fit dire, passant en cette Prouince, fut vn pur effet de la bonté de son Altesse, qui voulut honnorer les Lettres en ma personne, & me tesmoigner qu'elle auoit entendu le Latin que ie luy auois enuoyé à Paris. Dans ce Latin il y a vne ligne qui met ma fidelité hors de tout soupçon, & qui n'est pas du stile de l'homme, qui disoit autrefois, IL N'Y A RIEN QVE IE NE FISSE DE TOVT CE QVE TIBERIVS GRACCHVS

ME COMMANDEROIT ; MAIS, luy dit vn autre , S'IL VOVS COMMANDOIT DE METTRE LE FEV AV CAPITOLE, LE FERIEZ-VOVS? IL NE ME LE COMMANDEROIT PAS, repliqua-t-il, MAIS S'IL ME LE COMMANDOIT, IE LE FEROIS , PARCE QVE IE SEROIS ASSEVRE' QVE CE SEROIT POVR LE BIEN DE LA REPVBLIQVE. Ie vous confesse mon infirmité : Ie n'ay ni tant de foy , ni tant de force que que cét homme-là. Ie ne suis pas capable d'vne obeïssance si hardie. Aussi Monsieur le Prince ne demande point de telles obeïssances, & ie veux croire qu'il n'y a rien de commun entre luy &

Tiberius Gracchus. Il a trouué bon qu'en le coniurant, au nom de la France, DE VIVRE ET DE VAINCRE, ie luy aye ſpecifié la qualité des Victoires, & le nom des Ennemis que la France deſiroit qu'il vainquiſt. Ce ſont les Barbares & les Infideles. C'eſt le grand Turc & le grand Mogor. Si i'en diſois dauantage, ie ferois vn Manifeſte; Mais ce ne ſeroit pas celuy de Monſieur le Prince, ce ſeroit le mien. Ie ſuis auec paſſion,

Monſieur,

Voſtre tres-humble & tres-
affectionné ſeruiteur
BALZAC.

A Neüillac ce 3. Octobre 1651.

Voicy le Latin dont est question, VIVE ET VINCE, EXCELSISSIME PRINCEPS, SED BARBAROS TERRÆ AFRICÆ, SED ASIÆ TYRANNVM, SED CHRISTI DEI HOSTES, &c.

FIN.





EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 28. Ianuier 1647. Il est permis au sieur de Balzac, Conseiller de sa Maiesté en ses Conseils; de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de son obeïssance, Diuerses Oeuures par luy composées, & ce par tel Imprimeur ou Libraire, en telles marges, en tels caracteres, en vn ou plusieurs volumes, & autant de fois qu'il voudra, durant vingt ans entiers, à compter du iour que chaque volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois, auec defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de les imprimer, vendre, ni debiter, sous quelque pretexte que ce soit, pendant ledit temps, sans le consentement dudit sieur de Balzac, ou de ceux qui auront son droit;

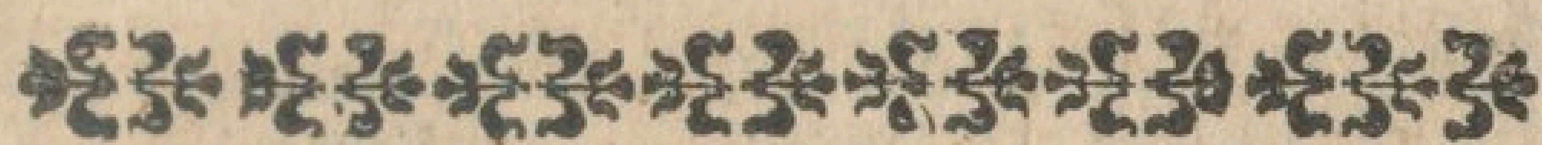
à peine de six mil liures d'amende, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, comme il est porté plus au long par lesdites Lettres Patentes; à l'Extrait, & aux copies collationnées desquelles, sa Majesté veut que foy soit adioustée, comme à l'original.

Signé, Par le Roy en son Conseil, CONRART. Et seellé du grand Seau de cire iaune, sur simple queuë.

Et ledit sieur de Balzac a cedé & transporté son droict à Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour imprimer & vendre *le Socrate Chrestien* seulement; conformément aux clauses, & pour le temps porté par ledit Priuilege, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le dernier Ianuier 1652.

Les Exemplaires ont esté fournis.



LAVRENS CORCIO, Doyen des Protonobires, du nombre des participans Referendaires de l'vne & l'autre Signature, Vice-Legat & Gouuerneur General en cette Cité & Legation d'Auignon, & Sur-Intendant General au fait des Armes pour nostre S. PERE, en cét Estat; A TOVS qu'il appartiendra. Nous ayant esté remonstré par IEAN PIOT, Libraire & Imprimeur du saint Office de la Cité & Vniuersité d'Auignon, qu'il desireroit faire imprimer vn Liure intitulé *le Socrate Chrestien*, lequel n'a encore esté imprimé; sur ce supplie luy bailler Lettres necessaires: A CES CAVSES desirant traitter fauorablement ledit sieur PIOT, luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer & debiter dans la presente ville d'Auignon, & Comtat Venaysien ledit Liure; Auec inhibitions & defenses à tous Imprimeurs & Libraires de cettedite ville & Comtat Venaysien, & tous autres que besoin sera; d'imprimer, vendre & debiter aucuns dudit Liure, que ce ne soit de

l'impression dudit Suppliant, ou de ceux qui auront droit d'iceluy, pendant le temps de sept ans, à compter du iour & datte des presentes, à peine de vingt-cinq marcs d'argent fin, au profit de sa Sainteté applicable, & confiscation des Exemplaires dudit Liure contre-faits; despens, dommages & interests d'iceluy: Et aux fins, que personne n'en pretende cause d'ignorance: VOVLONS les presentes estre intimées à tous qu'il appartiendra, & copie d'icelles estre mise au commencement ou à la fin dudit Liure. DONNE' au Palais Apostolique dudit Auignon, le vingt-vniéme iour de Nouembre mil six cens cinquante-vn. Du Pontificat de Nostre S. PERE INNOCENT dixiéme, année huictiéme.

L. CVRSI, Vice-Legat.

Regist. lib. B. Gra. Laud. fol. ccxxxv.

L'An mil six cens cinquante-vn, & le vingtiéme Nouembre, Ie Nottaire & Greffier de la Cour du Palais Apostolique d'Auignon soussigné, requis, ayant la presence du sieur Iacques Bramereau Imprimeur dudit Auignon, & de Nicolas Malard & Laurens Meruille Libraires de ladite ville, leur ay signifié la presente permission concedée audit sieur Piot suppliant, auec les inhibitions y contenuës aux fins qu'il n'en pretende cause d'ignorance, ainsi que plus amplement appert aux actes de ladite Cour.

Et ledit IEAN PIOT, *Imprimeur & Libraire du saint Office, a cedé & transporté son Priuilege à* AVGVSTIN COVRBE' *Marchand Libraire à Paris, suiuant l'accord fait entr'eux.*



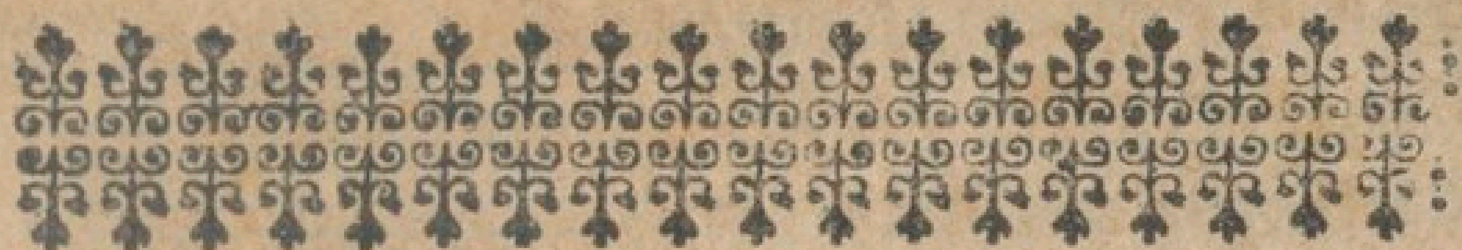


TABLE DES MATIERES, ET DES CHOSES les plus remarquables, contenuës dans ce Volume.

A

R

B

D

F

G

I

L

M

N



P

Q

R

S

X

Z

FIN.



